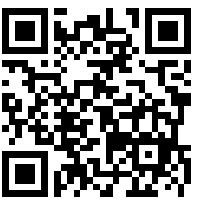
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

PROPERTY OF
University of Michigan Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
COLETTE
de l'Académie Goncourt

VIII

LA NAISSANCE DU JOUR
LA SECONDE
PRISONS ET PARADIS
NUDITÉ

Le Fleuron
se vend à Paris, 26, rue Racine, chez
FLAMMARION

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
COLETTE

VIII

Digitized by Google

Digitized by Google

Colette, Sidonie Gabrielle

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
COLETTE

de l'Académie Goncourt

VIII

LA NAISSANCE DU JOUR
LA SECONDE
PRISONS ET PARADIS
NUDITÉ

Le Fleuron

se vend à Paris, 26 rue Racine, chez
FLAMMARION

Digitized by Google

848
C694
1948
v.8

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.
Copyright 1949 by Le Fleuron.
Printed in France.

Digitized by Google

LA NAISSANCE DU JOUR

Digitized by Google

Paru en 1928, chez Flammarion. Il a été tiré : 100 exemplaires sur japon, 200 exemplaires sur hollande, 500 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma. 2.000 exemplaires sur papier alfa, et 100 exemplaires hors commerce sur papiers de couleur, imprimés spécialement pour l'auteur, le tout constituant l'édition originale.

Digitized by Google

LA NAISSANCE DU JOUR

« Imaginez-vous, à me lire, que je fais mon portrait ? Patience : c'est seulement mon modèle. »

(*La naissance du jour.*)

« *Monsieur,*

Vous me demandez de venir passer une huitaine de jours chez vous, c'est-à-dire auprès de ma fille que j'adore. Vous qui vivez auprès d'elle, vous savez combien je la vois rarement, combien sa présence m'enchante, et je suis touchée que vous m'invitiez à venir la voir. Pourtant, je n'accepterai pas votre aimable invitation, du moins pas maintenant. Voici pourquoi : mon cactus rose va probablement fleurir. C'est une plante très rare, que l'on m'a donnée, et qui, m'a-t-on dit, ne fleurit sous nos climats que tous les quatre ans. Or, je suis déjà une très vieille femme, et, si je m'absentais pendant que mon cactus rose va fleurir, je suis certaine de ne pas le voir refleurir une autre fois...

« *Veuillez donc accepter, Monsieur, avec mon remerciement sincère, l'expression de mes sentiments distingués et de mon regret.* »

Ce billet, signé « Sidonie Colette, née Landoy », fut écrit par ma mère à l'un de mes maris, le second. L'année d'après, elle mourait, âgée de soixante-dix-sept ans.

Digitized by Google

Au cours des heures où je me sens inférieure à tout ce qui m'entoure, menacée par ma propre médiocrité, effrayée de découvrir qu'un muscle perd sa vigueur, un désir sa force, une douleur la trempe affilée de son tranchant, je puis pourtant me redresser et me dire : « Je suis la fille de celle qui écrivit cette lettre, — cette lettre et tant d'autres, que j'ai gardées. Celle-ci, en dix lignes, m'enseigne qu'à soixante-seize ans elle projetait et entreprenait des voyages, mais que l'éclosion possible, l'attente d'une fleur tropicale suspendait tout et faisait silence même dans son cœur destiné à l'amour. Je suis la fille d'une femme qui, dans un petit pays honteux, avare et resserré, ouvrit sa maison villageoise aux chats errants, aux chemineaux et aux servantes enceintes. Je suis la fille d'une femme qui, vingt fois désespérée de manquer d'argent pour autrui, courut sous la neige fouettée de vent crier de porte en porte, chez des riches, qu'un enfant, près d'un âtre indigent, venait de naître sans langes, nu sur de défaillantes mains nues... Puissé-je n'oublier jamais que je suis la fille d'une telle femme qui penchait, tremblante, toutes ses rides éblouies entre les sabres d'un cactus sur une promesse de fleur, une telle femme qui ne cessa elle-même d'éclore, infatigablement, pendant trois quarts de siècle... »

Maintenant que je me défais peu à peu et que dans le miroir peu à peu je lui ressemble, je doute que, revenant, elle me reconnaisse pour sa fille, malgré la ressemblance de nos traits... A moins qu'elle ne revienne quand le jour point à peine, et qu'elle ne me surprenne debout, aux aguets sur un monde endormi, éveillée, comme elle fut, comme souvent je suis, avant tous...

Avant presque tous, ô ma chaste et sereine revenante; mais je ne pourrais te montrer ni le tablier bleu chargé de la provende des poules, ni le sécateur, ni le seau de bois... Debout avant presque tous, mais sur un seuil marqué d'un

Digitized by Google

pas nocturne, mais demi-nue dans un manteau palpitant hâtivement endossé, mais les bras tremblants de passion et protégeant — ô honte, ô cachez-moi, — une ombre d'homme, si mince...

« Écarte-toi, laisse que je voie, me dirait ma très chère revenante... Ah ! n'est-ce pas mon cactus rose qui me survit, et que tu embrasses ? Qu'il a singulièrement grandi et changé !... Mais, en interrogeant ton visage, ma fille, je le reconnais. Je le reconnais à ta fièvre, à ton attente, au dévouement de tes mains ouvertes, au battement de ton cœur et au cri que tu retiens, au jour levant qui t'entoure, oui, je reconnais, je revendique tout cela. Demeure, ne te cache pas, et qu'on vous laisse tous deux en repos, toi et lui que tu embrasses, car il est bien, en vérité, mon cactus rose, qui veut enfin fleurir. »

Digitized by Google

Est-ce ma dernière maison ? Je la mesure, je l'écoute, pendant que s'écoule la brève nuit intérieure qui succède immédiatement, ici, à l'heure de midi. Les cigales et le clayonnage neuf qui abrite la terrasse crépitent, je ne sais quel insecte écrase de petites braises entre ses élytres, l'oiseau rougeâtre dans le pin crie toutes les dix secondes, et le vent de ponant qui cerne, attentif, mes murs, laisse en repos la mer plate, dense, dure, d'un bleu rigide qui s'attendrira vers la chute du jour.

Est-ce ma dernière maison, celle qui me verra fidèle, celle que je n'abandonnerai plus ? Elle est si ordinaire qu'elle ne peut pas connaître de rivales.

J'entends tinter les bouteilles qu'on reporte au puits, d'où elles remonteront, rafraîchies, pour le dîner de ce soir. L'une flanquera, rose de groseille, le melon vert; l'autre, un vin de sable trop chaleureux, couleur d'ambre, convient à la salade — tomates, piments, oignons, noyés d'huile — et aux fruits mûrs. Après le dîner, il ne faudra pas oublier d'irriguer les rigoles qui encadrent les melons, et d'arroser à la main les

Digitized by Google

balsamines, les phlox, les dahlias, et les jeunes mandariniers qui n'ont pas encore de racines assez longues pour boire seuls au profond de la terre, ni la force de verdoyer sans aide sous le feu constant du ciel... Les jeunes mandariniers... plantés pour qui ? Je ne sais. Peut-être pour moi... Les chats attaqueront par bonds verticaux les phalènes, dans l'air de dix heures bleu de volubilis. Le couple de poules japonaises, assoupi, pépiera comme un nid, juché sur le bras d'un fauteuil rustique. Les chiens, déjà retirés du monde, penseront à l'aube prochaine, et j'aurai le choix entre le livre, le lit, le chemin de côte jalonné de crapauds flûteurs...

Demain, je surprendrai l'aube rouge sur les tamaris mouillés de rosée saline, sur les faux bambous qui retiennent, à la pointe de chaque lance bleue, une perle... Le chemin de côte qui remonte de la nuit, de la brume et de la mer... Et puis, le bain, le travail, le repos... Comme tout pourrait être simple... Aurais-je atteint ici ce que l'on ne recommence point ? Tout est ressemblant aux premières années de ma vie, et je reconnais peu à peu, au rétrécissement du domaine rural, aux chats, à la chienne vieillie, à l'émerveillement, à une sérénité dont je sens de loin le souffle — miséricordieuse humidité, promesse de pluie réparatrice suspendue sur ma vie encore orageuse — je reconnais le chemin du retour. Maint stade est accompli, dépassé. Un château éphémère, fondu dans l'éloignement, rend sa place à la maisonnette. Des domaines étalés sur la France se sont peu à peu rétractés, sous un souhait que je n'osais autrefois formuler. Hardiesse singulière, vitalité d'un passé qui inspire jusqu'aux génies subalternes du présent : les serviteurs redeviennent humbles et compétents. La femme de chambre bêche avec amour, la cuisinière savonne au lavoir. Ici-bas, quand je ne croyais plus la suivre que de l'autre côté de la vie, ici-bas existe donc une sente potagère où je pourrais remonter mes propres

Digitized by Google

empreintes ? A la margelle du puits un fantôme maternel, en robe de satinette bleue démodée, emplit-il les arrosoirs ? Cette fraîcheur de poudre d'eau, ce doux leurre, cet esprit de province, cette innocence enfin, n'est-ce pas l'appel charmant de la fin de la vie ? Que tout est devenu simple... Tout, et jusqu'au second couvert que parfois je dispose, sur la table ombragée, en face du mien.

Un second couvert... Cela tient peu de place, maintenant : une assiette verte, un gros verre ancien, un peu trouble. Si je fais signe qu'on l'enlève à jamais, aucun souffle pernicieux, accouru soudain de l'horizon, ne lèvera mes cheveux droits et ne fera tourner — cela s'est vu — ma vie dans un autre sens. Ce couvert ôté de ma table, je mangerai pourtant avec appétit. Il n'y a plus de mystère, plus de serpent lové sous la serviette que pince et marque, pour la distinguer de la mienne, la lyre de cuivre qui maintenait, au-dessus d'un vieil ophicléide du siècle dernier, les pages désertes d'une partition où l'on ne lisait que des « temps forts », semés à intervalles égaux comme des larmes... Ce couvert est celui de l'ami qui vient et s'en va, ce n'est plus celui d'un maître du logis qui foule, aux heures nocturnes, le sonore plancher d'une chambre, là-haut... Les jours où l'assiette, le verre, la lyre manquent en face de moi, je suis simplement seule, et non délaissée. Rassurés, mes amis me font confiance.

Il m'en reste bien peu, deux, trois amis, de ceux qui pensèrent autrefois me voir périr à mon premier naufrage; car de bonne foi je le croyais aussi, et je le leur annonçais. Ceux-là, un à un, la mort pourvoit à leur repos. J'ai des amis plus jeunes, surtout plus jeunes que moi. D'instinct, j'aime acquérir et engranger ce qui promet de durer au delà de mon terme. A ceux-ci, je n'ai pas causé de si grands tourments, tout au plus des ennuis : « Allons, bon, *Il* va encore nous l'abîmer... Jusqu'à quand va-t-*Il* tenir tant de place ? » Ils conjectu-

Digitized by Google

rèrent le dénoûment, ses drames, ses courbes de fièvre : « Typhoïde grave, ou bénigne éruption ? Le ciel confonde notre amie, elle s'arrange toujours pour attraper des affections si sérieuses ! » Mes amis véritables m'ont toujours donné cette preuve suprême d'attachement : une aversion spontanée pour l'homme que j'aimais. « Et s'il disparaît encore, celui-là, que de soins pour nous, quel travail pour l'aider, elle, à reprendre son aplomb... »

Au fond, ils ne se sont jamais tellement plaints, — bien au contraire — ceux qui m'ont vue leur revenir tout échauffée de lutte, léchant mes plaies, comptant mes fautes de tactique, partiale que c'en est un plaisir, chargeant de crimes l'ennemi qui me défit, puis le blanchissant sans mesure, puis serrant en secret ses lettres et ses portraits : « Il était charmant... J'aurais dû... Je n'aurais pas dû... » Puis la raison venait, et l'apaisement que je n'aime pas, et mon silence, trop tard courtois, trop tard réservé, qui est, je crois bien, le pire moment... Ainsi va la routine de souffrir, comme va l'habitude de la maladresse amoureuse, comme va le devoir d'empoisonner, innocemment, toute vie à deux...

C'en est donc fini de cette vie de militante, dont je pensais ne jamais voir la fin ? Il n'y a plus que mes songes pour ressusciter, de temps à autre, un amour défunt, j'entends l'amour nettoyé de ses plaisirs brefs et localisés. En songe, il arrive qu'un de mes amours recommence, avec un bruit indescriptible, une confusion de paroles, de regards traduisibles en deux ou trois versions contradictoires, de revendications... Sans transition ni coupure, le même rêve s'achève en examen de brevet élémentaire, en fractions décimales, et si l'oreiller au réveil est un peu humide sous ma nuque, c'est à cause du brevet élémentaire. « Une seconde de plus, et j'échouais à l'oral », balbutie la mémoire encore engluée. « Ah ! ce regard qu'il avait dans mon songe... Qui ? Le plus

Digitized by Google

grand commun diviseur ? Non, voyons, Lui, Lui, quand il m'épiait par la fenêtre, pour savoir si je l'avais trompé... Mais ce n'était pas Lui, c'était... Était-ce... ? » La lumière monte, élargit de force une baie vert doré entre les paupières... « Était-ce Lui, ou bien ?... — je suis sûre qu'il est au moins sept heures — s'il est sept heures, c'est trop tard pour arroser les aubergines : le soleil est dessus — et pourquoi est-ce qu'avant de m'éveiller je ne Lui ai pas brandi sous le nez cette lettre, où il me promettait la paix, l'amitié, une connaissance meilleure et réciproque de nous-mêmes, et... — de toute la saison, je ne me suis pas levée si tard... » Car rêver, puis rentrer dans la réalité, ce n'est que changer la place et la gravité d'un scrupule...

Une petite aile de lumière bat entre les deux contrevents et touche, par pulsations inégales, le mur ou la longue, lourde table à écrire, à lire, à jouer, l'interminable table qui revient de Bretagne, comme j'en reviens. Tantôt l'aile de lumière est rose sur le mur de chaux rose, et tantôt bleue sur le tapis bleu de cotonnade chleuh. Vaisseliers chargés de livres, fauteuils et commodes ont fait avec moi, par deux ou trois provinces françaises, un grand détour de quinze années. Fins fauteuils à bras fuselés, rustiques comme des paysannes aux attaches délicates, assiettes jaunes chantant comme cloches sous le doigt plié, plats blancs épaissis d'une crème d'émail, nous retrouvons ensemble, étonnés, un pays qui est le nôtre. Qui me montrerait, sur le Mourillon, à soixante kilomètres d'ici, la maison de mon père et de mes grands-parents ? D'autres pays m'ont bercée, c'est vrai, — certains d'une main dure. Une femme se réclame d'autant de pays natals qu'elle a eu d'amours heureux. Elle naît aussi sous chaque ciel où elle guérit la douleur d'aimer. A ce compte, ce rivage bleu de sel, pavoisé de tomates et de

Digitized by Google

poivrons, est deux fois mien. Quelle richesse, et que de temps passé à l'ignorer ! L'air est léger, le soleil ride et confit sur le cep la grappe tôt mûrie, l'ail a grand goût. Majestueux dénûment qu'impose parfois au sol la soif, paresse élégante qu'enseigne un peuple sobre, ô mes biens tardifs... Ne nous plaignons pas. C'est ma maturité qui vous était due. Ma jeunesse encore anguleuse eût saigné d'accoster le roc feuilleté, pailleté, l'aiguille bifide des pins, l'agave, l'écharde des oursins, l'amer ciste poisseux et le figuier dont chaque feuille au revers est une langue de fauve. Quel pays ! L'envahisseur le dote de villas et de garages, d'automobiles, de faux « mas » où l'on danse; le sauvage du nord morcelle, spécule, déboise, et c'est tant pis, certes. Mais combien de ravisseurs se sont, au cours des siècles, épris d'une telle captive ? Venus pour concerter sa ruine, ils s'arrêtent tout à coup, et l'écoutent respirer endormie. Puis, doucement, ils ferment la grille et le palis, deviennent muets, respectueux; et soumis, Provence, à tes vœux, ils rattachent ta couronne de vigne, replantent le pin, le figuier, sèment le melon brodé, et ne veulent plus, belle, que te servir et s'y complaire.

Les autres, fatalement, te délaisseront. Auparavant, ils t'auront déshonorée. Mais tu n'en es pas à une horde près. Ils te laisseront, ceux qui sont venus sur la foi d'un casino, d'un hôtel ou d'une carte postale. Ils fuiront, brûlés, mordus par ton vent tout blanc de poussière. Garde tes amants buveurs d'eau à la cruche, buveurs du vin sec qui mûrit dans le sable; garde ceux qui versent l'huile religieusement, et qui détournent la tête en passant devant les viandes mortes; garde ceux qui se lèvent matin et se bercent le soir, déjà couchés, au petit halètement des bateaux de fête, sur le golfe, — garde-moi...

Digitized by Google

La mûrissante couleur de la pénombre marque la fin de ma sieste. Infailliblement, la chatte prostrée va s'allonger jusqu'au prodige, extraire d'elle-même une patte de devant dont personne ne connaît la longueur exacte, et dire, d'un bâillement de fleur : « Il est quatre heures bien passées. » La première voiture automobile n'est pas loin, roulant sur sa petite nue de poussière vers une plage; d'autres la suivront. Quelqu'une s'arrêtera un moment à la grille, versant sur l'allée, parmi l'ombre plumeuse des mimosas, des amis sans leurs femmes, des femmes et leurs amants. Je n'en suis pas encore à leur fermer ma grille au nez, et à montrer les dents derrière. Mais ma froide et tutoyeuse cordialité, à laquelle ils ne se trompent pas, les contient. Des hommes aiment mon logis privé de maître, son odeur, ses portes sans verrous. Quelques femmes disent, d'un air de soudain délire : « Ah ! quel paradis... » et comptent sourdement tout ce qui manque. Mais celles-ci, et ceux-là, apprécient ma patience à écouter leurs projets, moi qui n'ai pas de projets. Ils sont « fous de ce pays », ils veulent « une petite ferme très simple », ou construire « un mas sur ce cap à pic sur la mer, hein, quelle vue ! » Là, je deviens charmante. Car j'écoute et je dis : « Oui, oui. » Car je ne convoite pas le champ d'à côté, je n'achète pas la vigne du voisin, et je ne fais pas « ajouter une aile ». Un camarade se rencontre toujours pour toiser ma vigne, aller de la maison à la mer sans monter ni descendre une marche, revenir et conclure :

— En somme, cette propriété, telle qu'elle est, vous convient parfaitement.

Et je dis « oui, oui », comme lorsqu'il m'assure, lui ou un autre : « Vous ne changez pas ! » Ce qui signifie : « Nous avons la ferme intention que vous ne changiez plus. »

Je veux bien essayer encore...

Digitized by Google

LA NAISSANCE DU JOUR

Le vent grandit, puisque la porte qui ouvre, sur la vigne, l'enclos ceint de briques ajourées, se débat faiblement sur ses gonds. Il va balayer, rapide, un quart de l'horizon, et s'agripper sur le nord verdâtre, d'une pureté hivernale. Alors, le golfe creux ronflera tout entier comme un coquillage. Adieu, ma nuit à la belle étoile sur le matelas de raphia... Si je m'étais obstinée à dormir dehors, la puissante bouche qui souffle le froid, le sec, qui éteint toute odeur et anesthésie la terre, l'ennemi du travail, de la volupté et du sommeil, m'eût arraché draps et couvertures qu'il sait façonner en longs rouleaux. L'étrange tourmenteur, occupé de l'homme comme peut l'être un fauve ! Les nerveux en savent plus que moi sur lui. Ma cuisinière provençale, attaquée près du puits, pose ses seaux, se tient la tête et crie : « Il me tue ! » Les nuits de mistral, elle gémit sous lui dans sa cabane de la vigne, et peut-être qu'elle le voit.

Retirée dans ma chambre, j'attends avec une impatience modérée la retraite du visiteur pour qui nul huis n'est clos, et qui déjà pousse sous ma porte un singulier hommage de

Digitized by Google

pétales flétris, de graines vannées finement, de sable, de papillons molestés... Va, va, j'ai découragé d'autres symboles... Et je n'ai plus quarante ans pour détourner le front devant une rose qui se fane. C'en serait donc fini de cette vie de militante ? Trois moments sont bons pour y songer : la sieste, une petite heure d'après le dîner, quand le craquement du journal, arrivé de Paris, emplit étrangement la pièce, et puis l'insomnie irrégulière du milieu de la nuit, avant l'aube... Oui, il est bientôt trois heures. Mais où chercher, même pendant ce milieu instable de la nuit qui si vite penche vers le jour, la poche énorme d'amertume que me promettaient mes chagrins et mes bonheurs passés, ma littérature et celle des autres ? Humble à l'habitude devant ce que j'ignore, j'ai peur de me tromper, quand il me semble qu'entre l'homme et moi une longue récréation commence... Homme, mon ami, viens respirer ensemble ?... J'ai toujours aimé ta compagnie. Tu me regardes à présent d'un œil si doux. Tu regardes émerger, d'un confus amas de défroques féminines, alourdie encore comme d'algues une naufragée, — si la tête est sauve, le reste se débat, son salut n'est pas sûr — tu regardes émerger ta sœur, ton compère : une femme qui échappe à l'âge d'être une femme. Elle a, à ton image, l'encolure assez épaisse, une force corporelle d'où la grâce à mesure se retire, et l'autorité qui te montre que tu ne peux plus la désespérer, sinon purement. Restons ensemble : tu n'as plus de raisons, maintenant, de me quitter pour toujours.

Une des grandes banalités de l'existence, l'amour, se retire de la mienne. L'instinct maternel est une autre grande banalité. Sortis de là, nous nous apercevons que tout le reste est gai, varié, nombreux. Mais on ne sort pas de là quand, ni comme on veut. Qu'elle était judicieuse, la remontrance d'un de mes maris : « Mais tu ne peux donc pas écrire un livre qui ne soit d'amour, d'adultère, de collage mi-incestueux, de

Digitized by Google

rupture ? Est-ce qu'il n'y a pas autre chose dans la vie ? » Si le temps ne l'eût pressé de courir — car il était beau et charmant — vers des rendez-vous amoureux, il m'aurait peut-être enseigné ce qui a licence de tenir, dans un roman et hors du roman, la place de l'amour... Il partait donc, et, au long du même papier bleuâtre qui sur la table obscure guide en ce moment ma main comme un phosphore, je consignais, incorrigible, quelque chapitre dédié à l'amour, au regret de l'amour, un chapitre tout aveuglé d'amour. Je m'y nommais Renée Néré, ou bien, prémonitoire, j'agençais une Léa. Voilà que, légalement, littérairement et familièrement, je n'ai plus qu'un nom, qui est le mien. Ne fallait-il, pour en arriver, pour en revenir là, que trente ans de ma vie ? Je finirai par croire que ce n'était pas payer trop cher. Voyez-vous que le hasard ait fait de moi une de ces femmes cantonnées dans un homme unique, au point qu'elles en portent jusque sous terre, stériles ou non, une ingénuité confite de vieille fille ?... D'imaginer un pareil sort, mon double charnu, tanné de soleil et d'eau, que je vois dans le miroir penché, en tremblerait, s'il pouvait trembler encore d'un péril rétrospectif.

Contre le fin grillage abaissé devant la porte-fenêtre, un sphinx des lauriers-roses donne de la tête, rebondit et rebondit, et le grillage tendu sonne comme une peau de tambour. Il fait frais. La généreuse rosée ruisselle, le mistral a différé son offensive. Les étoiles palpitent largement, dilatées par l'humidité saline. La plus belle nuit, encore une fois, précède le plus beau jour, et je me réjouis hors du sommeil. Oh ! que demain me voie aussi douce ! De bonne foi je ne prétends plus à rien, sinon à ce qui est inaccessible. Quelqu'un m'a-t-il tuée, pour que je sois si douce ? Non point : il y a bien longtemps que je n'ai connu — connu le front contre le front, le sein sur le sein et mêlées les jambes — de vrais méchants. L'authentique méchant, le vrai, le pur, l'artiste, il est rare

Digitized by Google

qu'on le rencontre même une fois dans sa vie. Le méchant ordinaire est métissé de brave homme. La troisième heure du matin, il est vrai, incline vers l'indulgence ceux qui la goûtent aux champs et ne donnent rendez-vous, sous la fenêtre bleuissante, qu'à eux-mêmes. Le vide cristallin du ciel, le sommeil déjà conscient des bêtes, la frigide contraction qui reclôt les calices, autant d'antidotes contre la passion et l'iniquité. Mais je n'ai même pas besoin d'indulgence pour déclarer que personne ne m'a tuée dans mon passé. Souffrir, oui, souffrir, j'ai su souffrir... Mais est-ce très grave, souffrir ? Je viens à en douter. Souffrir, c'est peut-être un enfantillage, une manière d'occupation sans dignité — j'entends souffrir, quand on est femme par un homme, quand on est homme par une femme. C'est extrêmement pénible. Je conviens que c'est difficilement supportable. Mais j'ai bien peur que ce genre de douleur-là ne mérite aucune considération. Ce n'est pas plus vénérable que la vieillesse et la maladie, pour lesquelles j'acquiers une grande répulsion : toutes deux voudront bientôt me serrer de près. D'avance, je me bouche les narines... Les malades d'amour, les trahis, les jaloux doivent sentir la même odeur.

J'ai le souvenir très net d'avoir été moins chérie de mes bêtes, quand je souffrais d'une trahison amoureuse. Elles flairaient sur moi la grande déchéance : la douleur. J'ai vu, à une belle chienne de qualité, un regard inoubliable, généreux encore, mais mesuré, ennuyé avec cérémonie, parce qu'elle n'aimait plus autant la signification de tout mon être, — un regard d'homme, le regard d'un certain homme. La sympathie de l'animal pour l'homme malheureux... on n'arrivera donc jamais à faire justice de ce lieu commun, d'une bêtise purement humaine ? L'animal aime presque autant que nous le bonheur. Une crise de larmes l'inquiète, il imite parfois le sanglot, il réfléchit passagèrement notre tristesse.

Digitized by Google

Mais il fuit le malheur comme il fuit la fièvre, et je le crois capable, à la longue, de le bannir...

Les deux matous qui se battent dehors, comme ils emploient bien la nuit de juillet ! Ces chants aériens du chat mâle, ils ont accompagné tant d'heures nocturnes de mon existence, qu'ils sont devenus symbole de vigilance, d'insomnie rituelle. Oui, je sais qu'il est trois heures et que je vais me rendormir, et que je regretterai, à mon réveil, d'avoir gaspillé l'instant où le lait bleu commence à sourdre de la mer, gagne le ciel, s'y répand et s'arrête à une incision rouge au ras de l'horizon...

Une grande voix de fauve baryton, à long souffle, persiste à travers les sons acérés d'un chat ténor habile aux trémolos, aux chromatiques aiguës interrompues d'insinuations furieuses, plus nasales à mesure qu'elles se font plus outrageantes. Les deux matous ne se haïssent pas. Mais les nuits claires conseillent la bataille et les dialogues déclamatoires. Pourquoi dormir ? Ils choisissent, et, de l'été, ne prennent, nuit et jour, que le plus beau. Ils choisissent... Tous les animaux bien traités choisissent ce qu'il y a de mieux, autour d'eux et en nous. Partant, j'ai connu, puis franchi l'époque où leur froideur relative m'instruisit de ma propre indignité... Je dis bien : indignité. N'aurais-je pas dû quitter ce bas royaume ? Et quel goût déplorable dans ces pleurs mal essuyés, ces regards éloquents, ces stations debout sous un rideau à demi levé, ce mélodrame... Et que voulez-vous que pensât, d'une telle femme, une bête, une chienne, par exemple, qui était elle-même toute feu caché et secrets, une chienne qui n'avait jamais gémi sous le fouet, ni pleuré en public ? Elle me méprisait, cela va sans dire. Et mon mal, que je ne cachais pas aux yeux de mes pareils, j'en rougissais devant elle. Il est vrai que nous aimions, elle et moi, le même homme. Mais c'est quand même dans ses yeux, à elle, que je

Digitized by Google

lisais une pensée — je la relis dans une des dernières lettres de ma mère : « L'amour, ce n'est pas un sentiment honorable... »

Un de mes maris me conseillait : « Tu devrais bien, vers cinquante ans, écrire une sorte de manuel qui apprendrait aux femmes à vivre en paix avec l'homme qu'elles aiment, un code de la vie à deux... » Je suis peut-être en train de l'écrire... Homme, mes anciennes amours, comme on gagne, comme on apprend, à tes côtés ! Il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte; mais je m'engage ici à prendre courtoisement mon congé. Non, tu ne m'as pas tuée, peut-être ne m'as-tu jamais voulu de mal... Adieu, cher homme, et bienvenue aussi à toi. Une lueur bleue s'avance sur mon lit de bien portante, plus commodément arrangé, pour écrire, qu'un lit de malade, jusqu'au papier bleu, jusqu'à la main, jusqu'au bras couleur de bronze; l'odeur de la mer m'avertit que nous touchons à l'heure où l'air est plus froid que l'eau. Me lèverai-je ? Dormir est doux...

Digitized by Google

Il y a dans un enfant très beau quelque chose que je ne puis définir et qui me rend triste. Comment me faire comprendre ? Ta petite nièce C... est en ce moment d'une ravissante beauté. De face, ce n'est rien encore ; mais quand elle tourne son profil d'une certaine manière et que son petit nez argenté se dessine fièrement au-dessous de ses beaux cils, je suis saisie d'une admiration qui en quelque sorte me désole. On assure que les grands amoureux, devant l'objet de leur passion, sont ainsi. Je serais donc, à ma manière, une grande amoureuse ? Voilà une nouvelle qui eût bien étonné mes deux maris !... »

Elle a donc pu, elle, se pencher impunément sur la fleur humaine. Impunément sauf la « tristesse »; appelait-elle tristesse ce délire mélancolique, cet ennoblissement qui nous soulève à la vue de l'arabesque jamais pareille à elle-même, jamais répétée, — feux couplés des yeux, calices jumeaux, renversés, des narines, abîme marin de la bouche et sa palpitation de piège au repos — la cire perdue des visages ?... Penchée sur une créature enfantine et magnifique, elle trem-

Digitized by Google

blait, soupirait d'une angoisse qu'elle ne savait nommer, et qui se nomme tentation. Mais elle n'aurait jamais imaginé que d'un puéril visage se lève un trouble, une vapeur comparable à ce qui flotte sur le raisin dans la cuve, ni qu'on puisse y succomber... Mes premiers colloques avec moi-même m'ont instruite, sinon gardée de faillir : « Ne touche pas du doigt l'aile de ce papillon.

— Non, certainement... Ou rien qu'un peu... Rien qu'à la place fauve-noir où glisse, sans que je puisse fixer le point précis où il naît, celui où il s'épuise, ce feu violet, cette léchure de lune...

— Non. Ne le touche pas. Tout va s'évanouir, si tu l'effleures seulement.

— Mais rien qu'un peu !... C'est peut-être cette fois-ci que je percevrai sous ce doigt-ci, le plus sensible, le quatrième, la froide flamme bleue, et sa fuite dans le poil de l'aile... la plume de l'aile... la rosée de l'aile... » Une trace de cendre, éteinte, sur le bout du doigt, l'aile déshonorée, la bestiole affaiblie...

A n'en pas douter, ma mère savait, elle qui n'apprit rien, comme elle disait, « qu'en se brûlant », elle savait qu'on possède dans l'abstention, et seulement dans l'abstention. Abstention, consommation, le péché n'est guère plus lourd ici que là, pour les « grandes amoureuses » de sa sorte, — de notre sorte. Sereine et gaie auprès de l'époux, elle devenait agitée, égarée de passion ignorante, à la rencontre des êtres qui traversent leur moment sublime. Confinée dans son village entre deux maris successifs et quatre enfants, elle rencontrait partout, imprévus, suscités pour elle, par elle, des apogées, des éclosions, des métamorphoses, des explosions de miracles, dont elle recueillait tout le prix. Elle qui ménagea la bête, soigna l'enfant, secourut la plante, il lui fut épargné de découvrir qu'une singulière bête veut mourir,

Digitized by Google

qu'un certain enfant implore la souillure, qu'une des fleurs closes exigera d'être forcée, puis foulée aux pieds. Son inconstance, à elle, ce fut de voler de l'abeille à la souris, d'un nouveau-né à un arbre, d'un pauvre à un plus pauvre, d'un rire à un tourment. Pureté de ceux qui se prodiguent ! Il n'y eut jamais dans sa vie le souvenir d'une aile déshonorée, et si elle trembla de désir autour d'un calice fermé, autour d'une chrysalide roulée encore dans sa coque vernissée, du moins elle attendit, respectueuse, l'heure... Pureté de ceux qui n'ont pas commis d'effraction ! Me voici contrainte, pour la renouer à moi, de rechercher le temps où ma mère rêvait dramatiquement au long de l'adolescence de son fils aîné, le très beau, le séducteur. En ce temps-là, je la devinai sauvage, pleine de fausse gaîté et de malédictions, ordinaire, enlaidie, aux aguets... Ah ! que je la revoie ainsi diminuée, la joue colorée d'un rouge qui lui venait de la jalousie et de la fureur ! Que je la revoie ainsi et qu'elle m'entende assez pour se reconnaître dans ce qu'elle eût le plus fort réprouvé ! Que je lui révèle, à mon tour savante, combien je suis son impure survivance, sa grossière image, sa servante fidèle chargée des basses besognes ! Elle m'a donné le jour, et la mission de poursuivre ce qu'en poète elle saisit et abandonna, comme on s'empare d'un fragment de mélodie flottante, en voyage dans l'espace... Qu'importe la mélodie, à qui s'enquiert de l'archet, et de la main qui tient l'archet ?

Elle alla vers ses fins innocentes avec une croissante anxiété. Elle se levait tôt, puis plus tôt, puis encore plus tôt. Elle voulait le monde à elle, et désert, sous la forme d'un petit enclos, d'une treille et d'un toit incliné. Elle voulait la jungle vierge, encore que limitée à l'hirondelle, aux chats et aux abeilles, à la grande épeire debout sur sa roue de dentelle argentée par la nuit. Le volet du voisin, claquant sur le mur, ruinait son rêve d'exploratrice incontestée, recommencé

Digitized by Google

chaque jour à l'heure où la rosée froide semble tomber, en sonores gouttes inégales, du bec des merles. Elle quitta son lit à six heures, puis à cinq heures, et, à la fin de sa vie, une petite lampe rouge s'éveilla, l'hiver, bien avant que l'angelus battît l'air noir. En ces instants encore nocturnes ma mère chantait, pour se taire dès qu'on pouvait l'entendre. L'alouette aussi, tant qu'elle monte vers le plus clair, vers le moins habité du ciel. Ma mère montait, et montait sans cesse sur l'échelle des heures, tâchant à posséder le commencement du commencement... Je sais ce que c'est que cette ivresse-là. Mais elle quêta, elle, un rayon horizontal et rouge, et le pâle soufre qui vient avant le rayon rouge; elle voulut l'aile humide que la première abeille étire comme un bras. Elle obtint, du vent d'été qu'enfante l'approche du soleil, sa primeur en parfums d'acacia et de fumée de bois; elle répondit avant tous au grattement de pied et au hennissement à mi-voix d'un cheval, dans l'écurie voisine; de l'ongle elle fendit, sur le seau du puits, le premier disque de glace éphémère où elle fut seule à se mirer, un matin d'automne...

Que j'aurais voulu offrir, à cet ongle dur et bombé, apte à couper les pétioles, cueillir la feuille odoriférante, gratter le puceron vert, et interroger dans la terre les semences dormantes, que j'aurais voulu offrir mon propre miroir de naguère : la tendre face à peine virile qui me rendait, embellie, mon image ! J'aurais dit à ma mère : « Vois. Vois ce que je fais. Vois ce que cela vaut. Cela vaut-il que j'endosse mon déguisement diffamé, qui me permet de sustenter, en secret, bouche à bouche, la proie que je semble boire ? Cela vaut-il que, détournée des aurores que toi et moi nous aimons, je me consacre à des paupières que j'éblouis et à leurs promesses de levers d'astres ? Scrute, mieux que moi-même, ma tremblante œuvre que j'ai trop contemplée. Fourbis ton ongle dur de jardinière !... » Mais il était trop tard. Celle à qui j'avouais

Digitized by Google

tout avait déjà conquis, en ce temps-là, son éternel crépuscule du matin. Elle nous eût jugés, hélas, clairement, avec sa cruauté céleste qui ne connaissait pas le courroux : « Rejette ton ente un peu monstrueuse, ma fille, le greffon qui ne veut prospérer que par toi. C'est un gui. Je t'assure que c'est un gui. Je ne te dis pas : il est mal de recueillir un gui, parce que le mal et le bien peuvent être également resplendissants et féconds. Mais... »

Quand je tâche d'inventer ce qu'elle m'eût dit, il y a toujours un point de son discours où je suis défaillante. Il me manque les mots, surtout l'argument essentiel, le blâme, l'indulgence imprévus, pareillement séduisants, et qui tombaient d'elle, légers, lents à toucher mon limon et à s'y enliser doucement, lents à resurgir. Ils resurgissent maintenant de moi, et quelquefois on les trouve beaux. Mais je sais bien que, reconnaissables, ils sont déformés selon mon code personnel, mon petit désintéressement, ma générosité à geste court, et ma sensualité qui eut toujours, Dieu merci, les yeux plus grands que le ventre.

Nous eûmes, chacune, deux maris. Mais, tandis que les deux miens sont — vous m'en voyez aise — bien vivants, ma mère fut deux fois veuve. Fidèle par tendresse, par devoir, par fierté, elle se rembrunissait à mon premier divorce, davantage à mon second mariage, et s'en expliquait bizarrement : « Ce n'est pas tant le divorce que je blâme, disait-elle, c'est le mariage. Il me semble que tout vaudrait mieux que le mariage, — seulement, cela ne se fait pas. » Je riais, et je lui remontrais que, par deux fois, elle m'avait prêchée d'exemple : « Il le fallait bien, répondait-elle. On est quand même de son village. Mais toi, que vas-tu faire de tant d'époux ? L'habitude s'en prend, et on arrive à ne plus pouvoir s'en passer.

Digitized by Google

— Mais, maman, que ferais-tu à ma place ?

— Une bêtise, sûrement. La preuve, c'est que j'ai épousé ton père... »

Si elle n'osait pas dire quelle place il occupait dans son cœur, ses lettres me le laissèrent apprendre après qu'il l'eut quittée à jamais, et aussi certain éclat de larmes, au lendemain de l'enterrement de mon père. Ce jour-là, nous rangions, elle et moi, les tiroirs du secrétaire en bois de thuya jaune où elle reprit des lettres, les états de service de Jules-Joseph Colette, capitaine au 1er zouaves, et six cents francs en or, — tout ce qui restait d'une fortune foncière, la fortune de Sidonie Landoy, fondue... Ma mère, qui allait bravement et sans faiblir parmi des reliques, buta sur cette poignée d'or, jeta un cri, se couvrit de pleurs : « Ah ! cher Colette ! il m'avait dit, il y a huit jours, quand il pouvait encore me parler, qu'il ne me laissait que quatre cents francs ! » Elle sanglotait de gratitude, et je me mis, ce jour-là, à douter d'avoir jamais aimé d'amour... Non, assurément, une femme aussi grande ne pouvait pas commettre les mêmes « bêtises » que moi, et la première elle me décourageait de l'imiter :

— Tu y tiens donc beaucoup à ce Monsieur X... ?

— Mais, maman, je l'aime !

— Oui, oui, tu l'aimes... C'est entendu, tu l'aimes...

Elle réfléchissait encore, taisait avec effort ce que lui dictait sa cruauté céleste, puis s'écriait de nouveau :

— Ah ! je ne suis pas contente !

Je faisais la modeste, je baissais les yeux pour enfermer l'image d'un bel homme, intelligent, envié, tout éclairé d'avenir, et je répliquais doucement :

— Tu es difficile...

— Non, je ne suis pas contente... J'aimais mieux, tiens, l'autre, ce garçon que tu mets à présent plus bas que terre...

— Oh ! maman !... Un imbécile !

Digitized by Google

— Oui, oui, un imbécile... Justement...

Je me rappelle encore comment elle penchait la tête, clignait ses yeux gris, pour contempler la flatteuse, l'éclatante image de l' « imbécile »... Et elle ajoutait :

— Que tu écrirais de belles choses, Minet-Chéri, avec l'imbécile... L'autre, tu vas t'occuper de lui donner tout ce que tu portes en toi de plus précieux. Et vois-tu, pour comble, qu'il te rende malheureuse ? C'est le plus probable...

Je riais de bon cœur :

— Cassandre !

— Oui, oui, Cassandre... Et si je disais tout ce que je prévois...

Les yeux gris, clignés, lisaient au loin :

— Heureusement, tu n'es pas trop en danger...

Je ne la comprenais pas, alors. Elle se fût expliquée plus tard, sans doute. Je comprends à présent son « tu n'es pas en danger », mot ambigu qui ne visait pas seulement mes risques de calamités. A son sens, j'avais passé déjà ce qu'elle nomma « le pire dans la vie d'une femme : le premier homme ». On ne meurt que de celui-là, après lequel la vie conjugale — ou sa contrefaçon — devient une carrière. Une carrière, parfois une bureaucratie, dont rien ne nous distrait ni ne nous relève, sauf le jeu d'équilibre qui, à l'heure marquée, pousse le barbon vers le tendron, et Chéri vers Léa.

A la faveur d'un commandement climatérique, et pourvu qu'il n'engendre pas une basse accoutumance, nous pouvons triompher enfin de ce que je nommerai le commun des amants. Mais que ce triomphe naisse d'un cataclysme, meure de même, qu'il n'alimente pas une abjecte faim régulière ! N'importe quel amour, si on se fie à lui, tend à s'organiser à la manière d'un tube digestif. Il ne néglige aucune occasion de perdre sa forme exceptionnelle, son aristocratie de bourreau.

Digitized by Google

« Il n'est vendange que d'automne... » Peut-être qu'en amour aussi. Quelle saison pour le dévouement sensuel, quelle trêve dans la suite monotone des luttes d'égal à égal, quelle halte alors sur un sommet où se baisent deux versants ! Il n'est vendange que d'automne, — une bouche où persiste, en figure de larme séchée, la goutte violâtre d'un suc qui n'était pas encore le vrai vin, garde le privilège de le crier. Vendange, joie précipitée, urgence de mener au pressoir, en un seul jour, raisin mûr et verjus ensemble, rythme qui laisse loin la large cadence rêveuse des moissons, plaisir plus rouge que les autres plaisirs, chants, criaillerie enivrée, — puis silence, retraite, sommeil du vin neuf cloîtré, devenu intangible, retiré des mains tachées qui, miséricordieusement, le violentèrent... J'aime qu'il en aille de même pour les cœurs et les corps : j'ai fait le dépôt nécessaire, remis ma toute-puissance dernière qui gronde à présent dans une jeune prison virile. Je replie un grand cœur flottant, vidé de ses trois ou quatre prodiges. Qu'il a bien battu et combattu ! Là... là... cœur... là... doucement... reposons-nous. Tu as méprisé le bonheur, rendons-nous cette justice. Celle à qui je retourne, Cassandre qui n'osait pas tout prophétiser, nous l'avait annoncé : nous n'étions pas en danger de périr en l'honneur de l'amour, ni, Dieu soit loué, de nous tenir pour contents au sein d'une bonne petite félicité.

Dans l'éloignement, laissons décroître l'époque de ma vie qui m'a vue penchant d'un seul côté, comme ces allégories de source que leur chevelure d'eau couche et entraîne. C'est vrai que je me versais sans compter, du moins je le croyais. Se camper en manière d'Abondance classique, vouée à vider comme à la tâche, pêle-mêle, sa corne pleine, c'est encourir le regard critique du public qui tourne autour du socle et estime la statue à son poids de trop belle femme : « Heu... Se dépense-t-on sans diminuer un peu ? De quoi s'est-elle

Digitized by Google

engraissée si rondement, celle-là ?... » Les gens aiment qu'on dépérisse de donner, et ils n'ont pas tort. Le pélican n'a pas mission de devenir obèse, l'amoureuse vieillissante n'atteste son désintéressement qu'en se décolorant de noble consomption au bénéfice d'une jeune joue fouettée de rose, d'une lèvre sanguine. Ce cas est rare. La perversité de combler un amant adolescent ne dévaste pas assez une femme, au contraire. Donner devient une sorte de névrose, une férocité, une égoïste frénésie. « Voilà une cravate neuve, une tasse de lait chaud, un lambeau tout vif de moi-même, une boîte de cigarettes, une conversation, un voyage, un baiser, un conseil, le rempart de mes bras, une idée. Prends ! Et ne t'avise pas de refuser, si tu ne veux pas que je crève de pléthore. Je ne peux pas te donner moins, arrange-toi ! »

Entre la mère encore jeune et une mûre maîtresse, c'est la rivalité du don qui empoisonne deux cœurs féminins et crée une haine glapissante, une guerre de renardes où la clameur maternelle n'est ni la moins sauvage, ni la moins indiscrète. Fils trop aimés ! Lustrés de regards féminins, mordillés à plaisir par la femelle qui vous porta, préférés dès la profonde nuit des flancs, beaux jeunes mâles choyés, vous ne passez pas d'une mère à une autre sans trahir, malgré vous. Toi-même, ma très chère, toi que je voulais pure de mes crimes ordinaires, voilà que je trouve dans ta correspondance, déposés d'une écriture appliquée, en vain, à me cacher le tumulte saccadé du cœur, ces mots : « *Oui, j'ai trouvé comme toi M^me^ X... bien changée et triste. Je sais que sa vie privée est sans mystère : parions donc que son grand fils a sa première maîtresse.* »

S'il ne fallait que s'empresser à se jeter hors de soi-même, à grandes pulsations, pour conserver l'espoir de se tarir, nous n'y manquerions guère, nous autres, les « plus de qua-

Digitized by Google

rante ». J'en connais qui toperaient tout de suite : « Conclu ! Cet enfer-là, dont je ne puis me passer; un démon unique et la paix après, le vide, la bienfaisante paix totale, l'indigence... » Combien espèrent, de bonne foi, que la vieillesse arrive comme un vautour qui se décroche du ciel et tombe, ayant longtemps plané invisible ? Et qu'est-ce donc que la vieillesse ? Je le saurai. Mais, quand elle sera là, elle cessera de m'être intelligible. Ma très chère aînée, tu auras disparu sans m'enseigner ce qu'est la vieillesse, car : « *Ne te fais pas tant de soucis pour ma prétendue artério-sclérose,* m'écris-tu. *Je vais mieux, et la preuve, c'est que j'ai savonné ce matin, à sept heures, dans ma rivière. J'étais enchantée. Barboter dans l'eau claire, quel plaisir ! J'ai aussi scié du bois et fait six petits fagots. Et je refais moi-même mon ménage, c'est te dire s'il est bien fait. Et puis, en somme, je n'ai que soixante-seize ans !* »

Tu m'écris ce jour-là, un an avant de mourir, et les boucles de tes B, de tes T, tes J majuscules qui portent une sorte de fier chapeau en arrière, rayonnent de gaîté. Que tu étais riche, ce matin-là, dans ta petite maison ! Au bout du jardin sautelait une étroite rivière, si vive qu'elle emportait, d'un bond, tout ce qui l'eût pu déshonorer... Riche d'un matin de plus, d'une nouvelle victoire sur la maladie, riche d'une tâche de plus, d'une joaillerie de reflets dans l'eau courante, d'une trêve de plus entre toi et tous tes maux... Tu savonnais du linge dans la rivière, tu soupirais, inconsolable de la mort de ton bien-aimé, tu faisais « *Uiii !* » aux pinsons, tu pensais que tu me conterais ta matinée... O thésauriseuse !... Ce que j'entasse n'est pas du même aloi. Mais ce qui en demeurera provient du filon parallèle, inférieur, amalgamé de grasse terre, et je n'ai pas trop tardé à comprendre qu'un âge vient où au lieu de s'exprimer toute en baumes, en pleurs mortels, en souffle embrasé et décroissant, sur les beaux pieds qu'elle

Digitized by Google

embrassait, impatients de courir le monde, — un âge vient où il n'est plus donné à une femme que de s'enrichir.

Elle entasse, elle recense jusqu'aux coups, jusqu'aux cicatrices — une cicatrice, c'est une marque qu'elle n'avait pas en naissant, une acquisition. Quand elle soupire : « Ah ! que de peines Il m'a données ! » elle pèse, malgré elle, la valeur du mot, — la valeur des dons. Elle les range peu à peu, harmonieusement. Le temps, et leur nombre, font qu'elle est obligée, dans la mesure où son trésor s'accroît, de se reculer un peu de lui, comme un peintre de son œuvre. Elle recule, et revient, et recule, repousse à son rang quelque scandaleux détail, attire au jour un souvenir noyé d'ombre. Elle devient, — par un art inespéré, — équitable... Imagine-t-on, à me lire, que je fais mon portrait ? Patience : c'est seulement mon modèle.

Digitized by Google

On voit, sur le visage d'un homme qui suit, du regard, certains apprêts ménagers, surtout ceux d'un repas, une expression mêlée de considération religieuse, d'ennui et de frayeur. L'homme craint le balayage comme un chat, et le fourneau allumé, et l'eau savonneuse que pousse un balai-brosse sur les dalles.

Pour fêter un saint local qui commande traditionnellement aux frairies, Segonzac, Carco, Régis Gignoux et Thérèse Dorny devaient quitter les hauteurs d'une colline, et manger ici un déjeuner méridional, salades, rascasse farcie et beignets d'aubergines, ordinaire que je corsais de quelque oiseau rôti.

Vial, qui habite à trois cents mètres d'ici un dé peint en rose, n'était pas heureux ce matin, car le réchaud à repasser, équipé en gril à braise, encombrait un coin de la terrasse, et mon voisin se faisait petit comme un chien de chasse le jour d'une noce.

— Ne crois-tu pas, Vial, qu'ils aimeront ma sauce, avec les petits poulets ? Quatre petits poulets fendus par moitié, frappés du plat de la hachette, salés, poivrés, bénits d'huile

Digitized by Google

pure, administrée avec un goupillon de *pebreda* dont les folioles et le goût restent sur la chair grillée ? Regarde-les, s'ils ont bonne mine ?

Vial les regardait, et moi aussi. Bonne mine... Un peu de sang rose demeurait aux jointures rompues des poussins mutilés, plumés, et on voyait la forme des ailes, la jeune écaille qui bottait les petites pattes, heureuses ce matin encore de courir, de gratter... Pourquoi ne pas faire cuire un enfant, aussi ? Ma tirade mourut et Vial ne dit mot. Je soupirais en battant ma sauce acidulée, onctueuse, et tout à l'heure pourtant l'odeur de la viande délicate, pleurant sur la braise, m'ouvrirait tout grand l'estomac... Ce n'est pas aujourd'hui, mais c'est bientôt, je pense, que je renoncerai à la chair des bêtes...

— Serre-moi mon tablier, Vial. Merci. L'an prochain...

— Que ferez-vous l'an prochain ?

— Je serai végétarienne. Trempe le bout de ton doigt dans ma sauce. Hein ? Cette sauce-là sur les petits poulets tendres... N'empêche que... — pas cette année, j'ai trop faim — n'empêche que je serai végétarienne.

— Pourquoi ?

— Ce serait long à expliquer. Quand certain cannibalisme meurt, tous les autres déménagent d'eux-mêmes, comme les puces d'un hérisson mort. Reverse-moi de l'huile, doucement...

Il pencha son torse nu, lustré de soleil et de sel, dont la peau mire le jour. Selon qu'il bougeait, il était vert autour des reins, bleu sur les épaules, à l'image des teinturiers de Fez. Quand je commandai « stop », il coupa le fil d'huile dorée, se redressa, et je reposai ma main un moment sur son poitrail, comme sur un cheval, flatteusement. Il regarda ma main, qui annonce mon âge, — à la vérité, elle porte quelques années de plus — mais je ne retirai pas ma main. C'est une

Digitized by Google

bonne petite main, noircie, dont la peau devient assez large à présent autour des phalanges et au revers de la paume. Elle a les ongles taillés ras, le pouce retroussé volontiers en queue de scorpion, des cicatrices et des écorchures, et je n'ai pas honte d'elle, au contraire. Deux ongles jolis, cadeau de ma mère — trois pas très beaux, souvenir de mon père.

— Tu t'es baigné ? Tu as fait un bon quatre cents mètres sur le bord de l'eau ? Alors, pourquoi as-tu, quand on n'est qu'en juillet, une tête de fin de vacances, Vial ?

Le moindre désordre sentimental dérange les traits de Vial, réguliers, assez beaux. Il n'a pas l'air gai, mais on ne l'a jamais vu triste. Je dis qu'il est beau, parce qu'ici, au bout d'un mois de séjour, tous les hommes sont beaux, à cause de la chaleur, de la mer et de la nudité.

— Qu'est-ce que tu m'as rapporté du marché, Vial ? Tu m'excuses, hein ? La Divine avait juste le temps de courir pour les poulets...

— Deux melons, une tarte à la frangipane et des pêches. Il n'y a plus de figues-fleurs, et les autres ne seront mûres que...

— Je le sais mieux que toi, je les passe en revue tous les jours dans ma vigne... Tu es un amour. Qu'est-ce que je te dois ?

Il fit un geste d'ignorance, son épaule enrichie de muscles montait et descendait comme un sein qui respire.

— Tu as oublié ? Attends, que je voie la grosseur des melons... Cette tarte-là, c'est la taille de seize francs, et tu as deux kilos de pêches... Quatorze et seize trente, trente et quinze quarante-cinq... Je te dois entre quarante-cinq et cinquante francs.

— Vous êtes en maillot de bain sous votre tablier ? Vous n'avez pas eu le temps de vous baigner ?

— Mais si.

Digitized by Google

Il lécha avec naturel le haut de mon bras.

— C'est vrai.

— Oh ! tu sais, ça pourrait être du sel d'hier soir... Reposons-nous, on a grandement le temps, ils seront tous en retard...

— Oui... Je ne peux pas faire quelque chose d'utile ?

— Si, te marier.

— Oh !... J'ai trente-cinq ans.

— Justement. Ça te rajeunira. Tu manques de jeunesse. Ça te viendra avec l'âge, a dit Labiche. Ta petite amie n'est pas revenue du marché avec toi ? Tu as dû la rencontrer sur le port ?

— Mademoiselle Clément termine une étude au Lavandou.

— Tu n'aimes pas que je l'appelle ta petite amie, je vois ?

— Je l'avoue. C'est une façon de dire qui peut donner à croire qu'elle est ma maîtresse, alors qu'elle ne l'est pas.

J'ai ri, en poudrant les braises trop vives du réchaud à repasser. Je ne connais presque pas l'espèce à laquelle appartient ce garçon, qui vit à petit bruit. Il est de la génération des Carco, des Segonzac, des Léopold Marchand et des Pierre Benoit, des Mac-Orlan, des Cocteau et des Dignimont, ceux que j'ai vus, comme je dis, « tout petits », avant et pendant la guerre. Est-ce en ce temps-là, quand des marées capricieuses de permissions les amenaient à Paris, et sur la foi de leurs visages, les uns engraissés bizarrement, les autres creux comme aux écoliers grandis trop vite — est-ce en ce temps-là que j'ai pris l'habitude de les tutoyer presque tous ? Non, c'est simplement parce qu'ils sont jeunes, et s'ils me disent bonjour à grands bras, à gros baisers claquant sur la joue, c'est aussi parce qu'ils sont jeunes... Mais si les plus tendres — ceux-là que j'ai nommés, ceux-là que je ne nomme pas — m'appellent « Madame » et par jeu « mon bon maître », c'est parce qu'ils sont eux, et que je suis moi.

Digitized by Google

Le garçon presque nu qui me versait l'huile ce matin a fait la guerre aussi. Après, il a regimbé au moment de redevenir tapissier. Il a eu peur, dit-il, d'un père demeuré vert, âpre à son commerce et orgueilleux. J'ai parfois voulu écrire l'histoire d'une progéniture dévorée, jusqu'aux os, par ses géniteurs. Je pourrais fondre ensemble Mme Lhermier, par exemple, qui cousit sa fille à ses jupes, empêcha tout mariage et se fit, de la sotte fille docile, une sorte de jumelle séchée, qui ne la quittait ni jour ni nuit, et ne se plaignait jamais. Mais un jour, j'ai vu le regard de Mlle Lhermier... Horreur ! horreur !... J'emprunterais quelques traits à Albert X... victime passionnée, ombre inquiétante de sa mère, — à Fernand Z..., petit banquier qui attend en vain la mort de son robuste banquier de père... Ils sont beaucoup, je n'aurais que le choix. Seulement Mauriac a déjà fait *Genitrix*... Ne nous apitoyons pas trop sur Vial le fils, prénommé... comment, déjà ?

— Vial, comment t'appelles-tu ?

— Hector.

Étonnée, je suspendis l'élagage des premiers dahlias de la saison, cueillis pour la table.

— Hector ? Il me semble que tu t'appelais... Valère ?

— C'est vrai, mais je voulais constater que vous l'aviez à peu près oublié.

... sur Vial le fils, qui ruse avec sa longue minorité commerciale et use de cartes de visite au nom de « Vial, décorateur ». Il n'est déjà plus tapissier. Il dispose à Paris d'un petit magasin timide, mi-librairie romantique, mi-bibelot, comme tout le monde... Aimant la compagnie des peintres, Vial s'est mis à aimer leur peinture.

Parmi les gratteurs de papier qui n'ont liberté que d'écrire, il se donne le luxe de lire, de dessiner des meubles et même de nous juger. Il déclare à Carco qu'il n'aurait jamais dû

Digitized by Google

publier que des vers, et à Segonzac qu'il est un mystique. Le grand « Dédé » ne rit pas, et répond poliment : « Vouère ! Fi de garce, vous n'êtes point si mal emmanchai de la taîte que du daîrrière ! » Carco me prend à témoin : « Un homme du métier qui me dirait ça, Colette, je le traiterais de ballot. Mais qu'est-ce que je m'en irais répondre à un tapissier ? Monsieur l'ameublementier, tu attiges ! »

Je ne sais pas grand'chose de plus sur mon verseur d'huile. Mais que sais-je de mes autres amis ? Chercher l'amitié, la donner, c'est d'abord crier : « Asile ! asile ! » Le reste de nous est sûrement moins bien que ce cri, il est toujours assez tôt pour le montrer.

Je crois que la présence, en nombre, de l'être humain fatigue les plantes. Une exposition horticole pâme et meurt presque chaque soir, quand on lui a rendu trop d'hommages ; j'ai trouvé mon jardin las après le départ de mes amis. Peut-être les fleurs sont-elles sensibles au son des voix. Et les miennes ne sont pas accoutumées plus que moi aux réceptions.

Mes hôtes partis, les chats rampent hors de leurs abris, bâillent, s'étirent comme au sortir du panier de voyage, flairent la trace des intrus. Le matou somnolent coule du mûrier comme une liane. Sa compagne ravissante étale, sur la terrasse qu'on lui restitue, son ventre où point, dans une nue de poil bleuâtre, une seule tétine rose, car elle n'a nourri, cette saison, qu'un seul petit. Le départ des visiteurs ne change rien aux us de la chienne brabançonne qui me surveille, ne cesse pas, n'a jamais cessé de me surveiller, ne cessera qu'à la mort de me donner l'attention de tous ses instants. Sa mort seule peut mettre fin au drame de sa vie : vivre avec moi ou sans moi. Elle vieillit robustement, elle aussi...

Digitized by Google

Autour de ces trois types de l'autorité animale, des bêtes de second plan tiennent la place qu'un protocole moins humain qu'animal leur assigne : plates chattes des mas environnants, chiens de ma gardienne que le bain de blanche poussière déguise... « Ici, dit Vial, les chiens, l'été, sont tous poudrés à frimas. »

Les hirondelles buvaient déjà au lavoir et happaient les éphémères, quand ma « compagnie » s'en alla. L'air avait son goût usagé d'après-midi, et la chaleur était grande sous le soleil qui se couche tard. Mais il ne peut pas me tromper, je décline avec le jour. Et vers la fin de chaque journée, la chatte, enlaçant en « huit » mes chevilles, me convie à fêter l'approche de la nuit. C'est la troisième chatte de ma vie si je ne compte que les chattes d'un grand caractère, mémorables entre les chats et les chattes.

M'émerveillerai-je jamais assez des bêtes ? Celle-ci est exceptionnelle comme l'ami qu'on ne remplacera pas, comme l'amoureux sans reproche. D'où vient l'amour qu'elle me porte ? Elle a, d'elle-même, réglé son pas sur le mien, et le lien invisible, d'elle à moi, suggérait le collier et la laisse. Elle eut l'un et l'autre, qu'elle porta avec l'air de soupirer : « Enfin ! » Le moindre souci vieillit et semble pâlir son très petit visage serré et sans chair, d'un bleu de pluie autour des yeux qui sont d'or pur. Elle a, des amants parfaits, la pudeur, l'effroi des contacts appuyés. Je ne parlerai guère plus d'elle. Tout le reste est silence, fidélité, chocs d'âme, ombre d'une forme d'azur sur le papier bleu qui recueille tout ce que j'écris, passage muet de pattes mouillées d'argent...

Après elle, loin derrière elle, j'ai le matou, son mari magnifique, tout endormi de beauté, de puissance, et timide comme un hercule. Puis viennent tous ceux qui volent, rampent, grincent, le hérisson des vignes, les lézards innombrables que mordent les couleuvres, le crapaud nocturne qui,

Digitized by Google

ramassé sur le plat de ma main et haussé vers la lanterne, laisse tomber deux cris de cristal dans l'herbe, — le crabe sous l'algue, le trigle bleu à ailes de martinet qui s'envole de la vague... S'il retombe sur le sable, je le ramasse assommé, praliné de graviers, je l'immerge et je nage à côté de lui, en lui soutenant la tête... Mais je n'aime plus écrire le portrait, l'histoire des bêtes. L'abîme, que des siècles ne comblent point, est toujours béant entre elles et l'homme. Je finirai par cacher les miennes, sauf à quelques amis, qu'elles choisiront. Je montrerai les chats à Philippe Berthelot, puissance féline, à Vial, qui est amoureux de la chatte et qui prétend, avec Alfred Savoir, que je puis susciter un chat dans un endroit où il n'y a pas de chat... On n'aime pas à la fois les bêtes et les hommes. Je deviens de jour en jour suspecte à mes semblables. Mais s'ils étaient mes semblables, je ne leur serais pas suspecte...

« Quand j'entre dans la pièce où tu es seule avec des bêtes », disait mon second mari, « j'ai l'impression d'être indiscret. Tu te retireras quelque jour dans une jungle... » Sans vouloir rêver à ce qui se pouvait cacher, sous une telle prophétie, d'insidieuse — ou d'impatiente — suggestion, sans cesser de caresser l'aimable tableau qu'elle m'offre de mon avenir, je m'y arrête, pour me rappeler la profonde, la logique défiance d'un homme très humanisé. Je m'y arrête comme à une sentence écrite par un doigt d'homme sur un front qui, si l'on écarte le feuillage de cheveux qui le couvre, sent probablement, au flair humain, la tanière, le sang de lièvre, le ventre d'écureuil, le lait de chienne... L'homme qui reste du côté de l'homme a de quoi reculer, devant la créature qui opte pour la bête et qui sourit, forte d'une affreuse innocence. « Ta monstrueuse simplicité... Ta douceur pleine de ténèbres... » Autant de mots justes. Au point de vue humain, c'est à la connivence avec la bête que commence la monstruo-

Digitized by Google

sité. Marcel Schwob ne traitait-il pas de « monstres sadiques » les vieux charmeurs desséchés et couverts d'oiseaux qu'on voyait aux Tuileries ? Encore s'il n'y avait que la connivence... Mais il y a la préférence... Je me tairai ici. Je m'arrête aussi sur le seuil des arènes et des ménageries. Car, si je ne vois aucun inconvénient à mettre, imprimés, entre les mains du public, des fragments déformés de ma vie sentimentale, on voudra bien que je noue, secrets, bien serrés dans le même sac, tout ce qui concerne une *préférence* pour les bêtes, et — c'est aussi une question de prédilection — l'enfant que j'ai mise au monde. Qu'elle est charmante, celle-ci, quand elle gratte, réfléchie et amicale, la tête grumeleuse d'une vaste crapaude... Chut ! Autrefois, je me suis mêlée de camper, au premier plan d'un roman, une héroïne de quatorze à quinze ans... Que l'on m'excuse, je ne savais pas, alors, ce que c'était.

« Tu te retireras dans une jungle... » Soit. Il ne faudra pas trop tarder. Il ne faudra pas attendre que j'enregistre, dans la courbe de mes relations, de mes échanges avec l'animal, les premiers fléchissements. La volonté de séduire, c'est-à-dire de dominer, les diverses manières de bander un souhait ou un ordre, de les darder vers leur but, je les sens encore élastiques, — jusqu'à quand ?

Une pauvre belle lionne, récemment, m'isola, dans le lot de badauds massés devant sa grille. M'ayant choisie, elle sortit de son long désespoir comme d'un sommeil, et ne sachant comment manifester qu'elle m'avait reconnue, qu'elle voulait m'affronter, m'interroger, m'aimer peut-être assez pour n'accepter que moi comme victime, elle menaça, étincela et rugit comme un feu captif, se jeta contre ses barreaux et soudain s'assoupit, lasse, en me regardant...

L'ouïe mentale, que je tends vers la Bête, fonctionne encore. Les drames d'oiseaux dans l'air, les combats sou-

Digitized by Google

terrains des rongeurs, le son haussé soudain d'un essaim guerroyant, le regard sans espoir des chevaux et des ânes, sont autant de messages à mon adresse. Je n'ai plus envie de me marier avec personne, mais je rêve encore que j'épouse un très grand chat. Montherlant sera, je pense, bien aise de l'apprendre...

Dans le cœur, dans les lettres de ma mère, étaient lisibles l'amour, le respect des créatures vivantes. Je sais donc où situer la source de ma vocation, une source que je trouble, aussitôt née, dans la passion de toucher, de remuer le fond que couvre son flot pur. Je m'accuse d'avoir voulu, dès le jeune âge, briller — non contente de les chérir, — aux yeux de mes frères et complices. C'est une ambition qui ne me quitte pas...

— Vous n'aimez donc pas la gloire ? me demandait Madame de Noailles.

Mais si. Je voudrais laisser un grand renom parmi les êtres qui, ayant gardé sur leur pelage, dans leur âme, la trace de mon passage, ont pu follement espérer, un seul moment, que je leur appartenais.

Elle était aimable, ce matin, mon équipe de jeunes convives. Deux avaient amené des jeunes femmes bien jolies, et sages à croire qu'on les avait, chacune, chapitrées : « Tu sais, on va t'emmener chez Colette, mais on te rappelle qu'elle n'aime pas les cris d'oiseau, ni les aperçus littéraires. Mets ta plus jolie robe, la rose, la bleue. Tu verseras le café. » Ils savent que je tiens pour agréables les jeunes femmes jolies et peu familières. Ils sont au fait de ce qui charme mes heures de loisir : les enfants et les jeunes femmes cérémonieux, et les bêtes impertinentes.

Quelques peintres possèdent des épouses, ou des maîtresses, dignes d'eux et de la vie qu'ils mènent. On les voit douces,

Digitized by Google

et pareilles en leurs mœurs aux femmes des cultivateurs. Les hommes ne se lèvent-ils pas avec le jour, pour s'en aller aux champs, en forêt, le long des côtes ? Ne reviennent-ils pas à la nuit approchante, fatigués, muets de solitude ? En leur absence, les femmes taillent des robes d'été dans un service de table, des napperons et des serviettes dans des mouchoirs en coton, et vont au marché avec simplicité, c'est-à-dire pour acheter des provisions, et non pour célébrer la « belle matière » des rascasses laquées de rouge, les ventres des girelles sanglées d'ocre et d'azur.

— Mon homme ? Il doit être aux champs, par là, sur Pampelonne », répond l'amie de Luc-Albert Moreau, en désignant l'horizon d'un grand geste vague de paysanne. Asselin chante comme un bouvier, et parfois la brise, si vous tendez l'oreille, vous apporte la voix douce de Dignimont, qui lamente une petite complainte de soldat ou de matelot...

Hélène Clément, venue seule, n'était pas la plus laide, il s'en faut. Elle n'appartient ni au clan des modèles, ni à celui des femmes en puissance d'homme. C'est une blonde paille, aux cheveux plats. Le soleil la teint en rouge harmonieux, un beau rouge égal, qui envahit sa peau de blonde et voue au bleu, tout l'été, ses yeux pers. Grande, avec une chair modeste, elle ne pèche guère que par l'excès de loyauté physique et morale, qui est un des snobismes des filles de vingt-cinq ans. Il est juste de dire que je la connais peu.

Elle peint d'une manière obstinée, à grandes touches viriles, nage, conduit sa cinq-chevaux, va souvent visiter ses parents, qui, craignant le chaud, passent l'été dans la montagne. Elle habite une pension de famille, ainsi nul n'ignore sa qualité de « fille très sérieuse ». Il y a trente ans, on rencontrait Hélène Clément sur des plages, une broderie à la main. Aujourd'hui, elle peint la mer et s'oint d'huile de coco. Elle a gardé, des anciennes Hélènes Clément, un joli front soumis,

Digitized by Google

de la dignité corporelle, et surtout une manière déférente de répondre : « Oui, Madame ! Merci, Madame ! » qui entr'ouvre, — dans son langage appris chez des peintres et des mauvais garçons — la grille d'un jardin de pensionnat. J'aime, chez cette grande fille, justement cet air d'avoir laissé choir son ancienne broderie, sa broderie qui lui tenait lieu de mystère. Peut-être que je me trompe, parce que je ne fais pas assez attention à Hélène. Peut-être aussi la transparence, âme et corps, à laquelle elle semble fort tenir, me laisse-t-elle trop deviner le flottement triste qui est l'apanage — elles le nient — des femmes dites indépendantes qui ne font pas le mal, si l'on donne au commerce charnel son ancien nom de « mal ».

Il ne viendra plus personne. Je ne quitterai pas cette table pour le petit café du port, d'où l'on assiste aux couchers furibonds du soleil. L'astre ramasse, vers la fin de la journée, le peu de nues qu'évapore la mer chaude, les entraîne au bas du ciel, les embrase et les tord en chiffons de feu, les étire en barres rougies, s'incinère en touchant les Maures... Mais il se couche trop tard, en ce mois. Je l'admirerai assez en dînant seule, le dos au mur de ma terrasse. J'ai vu mon content de figures sympathiques aujourd'hui. Allons donc à la rencontre, la chienne, la chatte et moi, de la grande couleur violette qui signale l'Est et qui monte de la mer. Ce sera bientôt l'heure du retour au logis pour quelques vieillards, mes voisins, qui travaillent aux champs... Je ne tolère les vieilles gens que courbés vers la terre, crevassés et crayeux, la main ligneuse, chevelus comme un nid. Certains m'offrent, au creux d'une paume qu'ont délaissée la moiteur et la couleur humaines, leurs œuvres les plus précieuses : un œuf, un poussin, une pomme ronde, une rose, un raisin. Une Provençale de soixante-douze ans va chaque jour du port à son champ de vigne et de légumes, deux kilomètres le matin, autant le soir. Elle mourra sans doute de labeur,

Digitized by Google

mais elle ne semble pas lasse, quand elle s'assied un moment devant ma grille. Elle pousse des cris légers : « Té ! qu'il est joli ! » J'accours : elle caresse, d'un doigt ciselé, noirci, crochu, le bouton à tête plate, couleuvrine, comme prête à siffler, d'un de ces lys des rivages qui s'élancent de la terre, grandissent si vite qu'on n'ose pas les regarder, épanouissent leur corolle et leur parfum maléfique de fruit mûr blessé, puis retournent au néant...

Non, il n'était pas joli. Il ressemblait à un vigoureux serpenteau aveugle. Mais la vieille femme savait qu'il serait joli quelques jours plus tard. Elle avait eu le temps de l'apprendre. Par moments je l'aimerais, chargée de poivrons verts, un collier d'oignons frais au cou, ses mains d'osier sec mi-fermées sur un œuf qu'elle ne laisse jamais choir — si je ne me ressouvenais soudain que, n'ayant plus la force de créer, elle garde celle de détruire, et qu'elle écrase la musaraigne sur l'allée, la libellule contre la vitre, le chaton nouveau-né encore humide. Elle n'y fait pas de différence avec l'écossage des pois... Alors je lui dis : « Adieu ! » en passant et je les renfonce dans le paysage, elle et son ombre : un très petit homme ancien, qui loge, comme un lézard, sous un laurier-rose et une hutte de pierres. La vieille femme parle, l'homme ne parle plus. Il n'a plus rien à dire à personne. Il écorche la terre, ne pouvant plus bêcher, et quand il nettoie le seuil de sa hutte il a l'air de jouer, parce qu'il se sert d'un balai d'enfant. On en a trouvé un mort, l'autre jour — un vieillard. Tout sec comme le crapaud défunt, que midi calcine avant qu'un rapace ait le temps de le vider. La mort, ainsi frustrée d'une grande part de corruption, est plus décente à nos yeux de vivants. Corps friable et léger, ossements creux, un grand soleil dévorateur sur le tout, sera-ce mon lot final ? Je m'applique parfois à y songer, pour me faire croire que la seconde moitié de ma vie m'apporte un peu de gravité, un

Digitized by Google

peu de souci de ce qui vient *après*... C'est une illusion brève. La mort ne m'intéresse pas, — la mienne non plus.

Nous avons bien dîné. Nous nous sommes promenées sur le chemin de côte, le long de sa région la plus peuplée, l'étroit marais fleuri où l'eupatoire, le statice, la scabieuse apportent trois nuances de mauve, le grand jonc fleuri sa grappe de graines brunes comestibles, le myrte sa blanche odeur, blanche, blanche, amère, qui heurte les amygdales, blanche à provoquer la nausée et l'extase, — le tamaris son brouillard rose, le roseau sa massue à fourrure de castor. Ce lieu déborde de vie, surtout à la pointe du jour et au coucher des oiseaux. La fauvette des roseaux glisse, pour le plaisir, sans cesse, le long des hampes, et éclate chaque fois de joie. Les hirondelles rasent la mer, les mésanges ivres de courage écartent de ce paradis des troupes de geais, de guêpes altérées, de chats braconniers, et, dans le milieu du jour, de lourds *Morios* traînant le velours épais de leurs ailes, des *Flambés* jaunes et rayés comme des tigres, des *Machaons* à nervures gothiques survolent la petite lagune douceâtre, salée de mer, sucrée de racines et d'herbe, et viennent pomper le miel des chanvres roses, des lotiers et des menthes, chacun d'eux voluptueusement attaché à sa fleur.

Le soir, la vie animale se cache un peu, s'éteint à peine. Que de rires secrets, de voltes rapides sous mes pas, que de fuites en éclair devant l'élan des deux chats qui me suivaient ! C'est qu'en livrée de nuit ceux-ci sont redoutables. La douce chatte perce d'un trait les buissons, son puissant mâle réveillé lève en galopant les pierres du chemin comme un cheval, et tous deux, sans faim, croquent les sphinx aux yeux rougeoyants.

Le frais du soir s'accompagne ici, pour moi, d'un frisson qui ressemble à un rire, d'une robe d'air nouveau sur la

Digitized by Google

peau libre, d'une clémence qui se resserre plus étroitement sur moi à mesure que la nuit se ferme. Si je me fiais à cette mansuétude, cet instant serait mon instant de grandir, de braver, d'oser, de mourir... Mais régulièrement je lui échappe. Grandir... Pour qui ? Oser... Qu'oserais-je donc de plus ? On m'a assez affirmé que vivre selon l'amour, puis selon l'absence d'amour, était la pire outrecuidance... Il fait si bon, à ras de terre... Et reprise, agrippée par des plantes juste assez hautes pour donner de l'ombre à mon front, par des pattes qui d'en bas cherchent ma main, par des sillons qui demandent l'eau, une tendre lettre qui veut une réponse, une lampe rouge dans le vert de la nuit, un cahier de papier lisse qu'il faut broder de mon écriture — je suis revenue comme tous les soirs. Que l'aube est proche ! La nuit, en ce mois, se donne à la terre comme une amante clandestine, vite, peu à la fois. Il est dix heures. Dans quatre heures, ce ne sera plus la vraie nuit. D'ailleurs, une vaste gueule ronde de lune, assez effrayante, envahit le ciel, et elle n'est pas mon amie.

A trois cents mètres d'ici, la lampe de Vial, dans sa maison en forme de dé, regarde la mienne. A quoi donc songe ce garçon, au lieu de traîner ses espadrilles le long du petit port, ou de danser — il danse si bien — au petit bal de la Jetée ? Il est trop sage. Il faudra qu'un de ces jours je m'y prenne sérieusement et qu'à cette autre sage, Hélène Clément, — oh ! pour le temps qu'ils voudront — je le marie. Aujourd'hui, j'ai bien vu qu'elle changeait de nuance, c'est-à-dire d'expression, en s'adressant à lui. Elle riait avec tous les autres, et surtout quand Carco, l'œil couleur caramel entre des paupières mi-jointes de chasseur, lui révélait l'infâme et prodigieux secret d'une vieille prostituée qui réussit à rester, vingt-cinq ans durant, « petite fille » au Quartier Latin. Hélène n'a pas l'oreille prude, il s'en faut. Mais son rire, aux récits de Carco, est quand même le rire de l'ancienne Hélène

Digitized by Google

Clément, qui égara sa broderie du temps que son cousin, le polytechnicien, — « Oh ! Henri, voulez-vous vous taire ! » — lui disait, en poussant la balançoire, qu'il avait entrevu son mollet... Hélène Clément dédie à Vial son aspect le plus proche de la vérité : le sérieux visage d'une fille qui ne demanderait qu'à être simple. Il n'est pas possible que Vial ne l'ait pas remarqué.

D'habitude, je ne me préoccupe guère d'organiser le bonheur d'un couple. Mais il me semble que je suis responsable de cette déplaisante petite agitation, de cette mise en branle de forces oisives qui pourront désormais entraîner deux êtres, jusque-là bien distants l'un de l'autre, bien abrités dans leur secret, ou leur manque de secret individuel.

Menant ma voiturette hier matin au marché, vers neuf heures, j'ai dépassé, puis ramassé Hélène Clément, qui s'en allait, sa tête nue lisse comme une pomme d'or, une toile sous le bras, chez le menuisier qui fait métier d'encadreur. Deux cents mètres plus loin, Vial, derrière sa grille, sur le seuil du « Dé », décapait un fauteuil ancien, sec, contourné et fin comme une aubépine d'hiver.

— Vial, on ne t'a pas vu depuis deux jours ! Vial, qu'est-ce que c'est que ce fauteuil ?

Il riait, une barre blanche dans sa figure sombre.

— Vous ne l'aurez pas, celui-là ! J'ai été le chercher plus loin que Moustiers-Sainte-Marie, avec la Citroën.

— C'est donc ça, dit Hélène.

Vial leva le nez, cacha ses dents.

— C'est donc ça que quoi ?

Elle ne dit rien et le regarda d'un air si dangereusement bête qu'il pouvait lire, dans des yeux pers que le soleil ne fermait pas, ce qu'il eût voulu. Je sautai de la voiture :

— Montre, Vial, montre ! Et paye-nous le vin blanc du matin, avec de l'eau fraîche !

Digitized by Google

Hélène descendit derrière moi, huma l'odeur du petit logis étranger, meublé d'un divan, d'une table de bateau en demi-lune, éclairé de toile rose et de moustiers blancs.

— Un Juan Gris, deux Dignimont, un chromo de Linder, compta Hélène. C'est tout Vial, qui ne sait jamais sur quel pied danser... Vous trouvez que ça fait bien aux murs, dans une maison d'ici ?

Vial, qui essuyait ses mains tachées, regardait Hélène. Elle s'appuyait d'une main au mur, levait le cou et les bras comme pour grimper, et ses pieds, dressés sur leurs pointes, nus dans les sandales, n'étaient pas laids. Et quelle belle couleur de jarre rouge, sur tout le corps si peu voilé !

— Vial, combien l'as-tu payé, ton fauteuil ?

— Cent quatre-vingt-dix. Et il est en noyer, sous la peinture que des cochons lui ont mise partout. Regardez le bras qui est décapé...

— Vial, vends-le-moi !

Il fit « non », de la tête.

— Vial, es-tu commerçant, oui ou non ? Vial, as-tu du cœur ?

Il fit « non », de la tête.

— Vial, je te change ton fauteuil contre... contre Hélène, tiens !

— Elle est donc à vous ? dit Vial.

Sa réplique valait, en esprit et en délicatesse, ma plaisanterie.

— Ça va, ça va ! bouffonna Hélène. Vraiment, mon cher, c'est une affouaire !

Elle riait, plus rouge que son hâle rouge, et dans chacun de ses yeux pers un point scintillant dansait. Mais Vial fit encore « non » de la tête, et chaque point scintillant se changea en une larme.

— Hélène !...

Digitized by Google

Elle courait déjà hors de la maison, et nous nous regardions, Vial et moi.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Je ne sais pas, dit Vial froidement.

— C'est ta faute.

— Je n'ai rien dit.

— Tu as fait comme ça : « non, non ».

— Et si j'avais fait comme ça : « oui, oui », c'était mieux ?

— Tu m'ennuies, Vial... Je m'en vais... Je te dirai demain comment ça a fini.

— Oh ! vous savez...

Il souleva une épaule, la laissa retomber, et me conduisit jusqu'au portillon du jardin.

Dans ma petite voiture, une Hélène aux yeux secs chantonnait, attentive à la toile fraîche qu'elle équilibrait sur ses genoux.

— Ça vous dit quelque chose, ça, Madame Colette ?

J'accordai quelques mots, en regardant l'étude, honnête, qu'elle avait inutilement épaissie pour « faire peintre », et j'ajoutai, oubliant la prudence :

— Vial t'a fait de la peine ? J'espère bien que non ?

Elle me répondit, avec une froideur qui me parut identique à celle de Vial :

— Vous ne voudriez pas, Madame Colette, ne confondez pas l'humiliation et le chagrin. Oui, oui, l'humiliation... Ce sont des accidents qui m'arrivent assez souvent, dans ce milieu-là.

— Quel milieu ?

Hélène remua les épaules, serra la bouche, et je la devinai mécontente d'elle-même. Elle se tourna vers moi; mouvement de loyauté brusque que ma petite voiture traduisit par une embardée, sur le chemin poétique qu'on ne répare jamais.

Digitized by Google

— Madame Colette, ne prenez pas en mal ce que je dis. Je dis « ce milieu », parce qu'au fond ce n'est pas le milieu où j'ai été élevée. Je dis « ce milieu », parce que, tout en l'aimant beaucoup, je me trouve quelquefois étrangère parmi les peintres et leurs amies, mais je suis tout de même assez intelligente pour...

— ... comprendre la vie...

Elle protesta de tout le corps.

— Je vous en prie, Madame Colette, ne me traitez pas — ça vous arrive ! — en petite bourgeoise qui affecte le genre Montparno. Je comprends en effet assez de choses, et particulièrement que Vial, qui n'est pas non plus de « ce milieu », est mal venu à plaisanter d'une certaine manière, à se permettre certaines libertés. Il n'y met pas de grâce, pas de gaîté, et ce qui serait charmant et bon enfant dans la bouche de Dédé ou de Kiss, par exemple, devient choquant dans la sienne !...

— Mais il n'a rien dit, insinuai-je, en freinant devant la « Pension de premier ordre » qui loge Hélène.

Debout près de la voiturette, et la main tendue, ma jeune passagère ne put masquer son irritation, ni l'étincelle, de nouveau mouillée, qui refléta dans ses yeux la couleur bleue triomphante de toutes parts :

— Si vous le voulez bien, Madame Colette, n'en parlons plus ! Je n'ai aucune envie d'éterniser cette histoire, qui n'en est pas une, même pour le plaisir d'écouter la défense de Vial, surtout présentée par vous !... présentée par vous !...

Elle s'enfuyait, un peu trop grande pour son trouble de petite fille. Je lui criai : « Au revoir ! au revoir ! », gentiment, pour que notre brusque séparation n'éveillât pas la curiosité de Lejeune, le sculpteur, qui traversait la placette, vêtu, en toute innocence, d'une culotte courte en toile vert Nil, d'un veston rose sans manches ouvert sur un chandail brodé de

Digitized by Google

fleurettes au point de croix, et qui nous saluait, en soulevant un chapeau de jonc à larges bords, orné de cerises en laine.

C'est à cause de cette sotte Hélène que je supportai distraitement, moins agréablement, la présence de Vial, l'après-midi suivant. Il m'avait cependant apporté du nougat en barres et des branches de caroubier à fruits verts, qui demeurent longtemps fraîches si on les fiche dans des jarres emplies de sable humide.

Il traînait son indolence quotidienne sur la terrasse, après le bain de cinq heures, bain fouetté de vent, et si froid sous un soleil redoutable, — car tout est surprise en Méditerranée — que nous ne cherchions pas l'abri de la salle rose, mais la tiède et vivante terre battue, sous l'ombre claire de rameaux espacés. Cinq heures de l'après-midi est un moment instable, doré, qui nuit passagèrement au bleu universel, air et eau, où nous nous baignons. Le vent ne se levait pas encore, mais un remous se révélait parmi les verdures les plus légères, comme le plumage des mimosas, et le signal faible lancé par une seule branche de pin recevait la réponse d'une autre branche de pin, qui hochait seule...

— Vial, tu ne trouves pas que c'est moins bleu qu'hier ?

— Qu'est-ce qui est moins bleu ? demanda dans un murmure l'homme de bronze au pagne blanc.

Il était à demi couché, le front sur ses bras pliés; je l'aime toujours mieux, quand il cache son visage. Non qu'il soit laid, mais au-dessus du corps précis, éveillé, expressif, les traits du visage somnolent un peu. Je n'ai pas manqué d'affirmer à Vial qu'on pourrait le guillotiner sans que personne s'en aperçoive.

— Tout est moins bleu. Ou bien, c'est moi... Le bleu, c'est mental. Le bleu ne donne pas faim, ne rend pas voluptueux. Une chambre bleue est inhabitable...

Digitized by Google

— Depuis quand ?

— Depuis que je l'ai dit ! A moins que tu n'espères plus rien — dans ce cas, tu peux habiter une chambre bleue...

— Pourquoi moi ?

— Toi, ça signifie : n'importe qui.

— Merci. Pourquoi avez-vous du sang sur votre jambe ?

— C'est le mien. J'ai buté sur une fleur du rivage en forme de cul de bouteille.

— Pourquoi avez-vous la cheville gauche un peu enflée tous les jours ?

— Et toi, pourquoi as-tu été mufle avec la petite Clément, à la fin ?

L'homme de bronze se dressa, digne :

— Je n'ai pas été mufle avec la... avec Mademoiselle Clément ! Mais si c'est pour un mariage, je vous serai mille fois reconnaissant, Madame, de ne plus me parler d'elle !

— Comme tu es romanesque, Vial ! Est-ce qu'on ne peut pas rire un peu ? Pousse-toi, tu tiens toute la place sur ce parapet... que je te raconte ! Tu ne sais pas tout. Hier, en me quittant, elle m'a interdit de prendre ta défense ! Et elle est partie, dans un grand mouvement tragique, en répétant : « Surtout pas vous ! Surtout pas vous ! » Crois-tu ?

Vial sauta sur ses pieds, se campa devant moi, pareil à un mitron des noirs royaumes.

— Elle vous a dit ça ? Elle a osé ?

Il me montrait un visage si écarquillé, ouvert à toutes les conjectures, et si comique par sa nouveauté que — j'ai le rire plus prompt qu'autrefois — je ne pus garder mon sérieux. La respectabilité que confèrent à Vial le silence fréquent, le regard bas, une certaine sécurité dans l'attitude, craquait de partout, et je ne le trouvais pas joli... Il se reprit avec une promptitude agréable et soupira négligemment :

— Pauvre petite...

Digitized by Google

— Tu la plains ?

— Et vous ?

— Vial, je n'aime pas beaucoup ta manière de répondre toujours à une question par une question. Ce n'est pas courtois. Moi, tu comprends, je ne connais pas, pour ainsi dire, cette jeune fille...

— Moi non plus.

— Ah !... je croyais... Mais elle n'est pas difficile à connaître. Elle a l'air de bannir le mystère comme si c'était un microbe... Eh !... Houhou !... Ce n'est pas Géraldy, qui revient des Salins ?

— Si, je pense.

— Pourquoi ne s'est-il pas arrêté ?

— Il ne vous a pas entendue, le bruit de ses changements de vitesse couvre tous les autres.

— Mais si, il a regardé ! C'est toi qui lui as fait peur ! Je te disais que la petite Hélène Clément...

— Vous permettez ? Je vais chercher mon chandail. Les gens du Nord appellent la Provence un pays chaud...

Vial s'éloigna, et je perçus mieux le chaud, le frais, l'obliquité accrue de la lumière, le bleu universel, quelques ailes sur la mer, le figuier proche qui répand son odeur de lait et de foin en fleurs. Un très petit incendie pomponné fumait sur une montagne. Le ciel, en touchant le rude azur d'une Méditerranée qui frisait comme un pelage, devint rose, et la chatte se mit, sans motif apparent, à me sourire. C'est qu'elle aime la solitude, je veux dire ma présence, et son sourire éclaira en moi la conviction que je traitais, pour la première fois, Vial en tiers d'importance.

Le vide, le bien-être aéré que me laissait l'absence de Vial, sa présence suffisait donc à interdire l'un, à combler l'autre ? Dans le même moment, je compris que, si l'auto de Géraldy n'avait pas suspendu, devant ma porte, sa plainte de méca-

Digitized by Google

nismes torturés, c'est parce que Vial, visible de la route, se tenait à mes côtés... que, si mes amis et mes camarades s'abstenaient docilement, unanimement, de fréquenter vers cinq heures ma plage en forme de croissant où le sable est, sous l'eau pesante et bleue, si ferme et si blanc, c'est qu'ils tenaient pour sûr d'y rencontrer, en même temps que moi, muet à demi, vaguement ennuyé, retranché loin d'eux et nageant entre deux eaux, Valère Vial.

Ce n'est que cela... C'est un petit malentendu. J'ai bien réfléchi, pas longtemps, mais il n'y a pas d'utilité à réfléchir longtemps, et rien, dans ce qui m'occupe, n'en vaut la peine. Je ne puis croire à un calcul quelconque chez ce garçon. Il est vrai qu'à être souvent dupée je n'ai pas appris la défiance... Je craindrais plutôt, pour lui, une forme d'attachement amoureux. J'écris cela sans rire, et en levant la tête je me regarde, sans rire, dans le miroir penché, puis je me remets à écrire.

Aucune autre crainte, même celle du ridicule, ne m'arrête d'écrire ces lignes, qui seront, j'en cours le risque, publiées. Pourquoi suspendre la course de ma main sur ce papier qui recueille, depuis tant d'années, ce que je sais de moi, ce que j'essaie d'en cacher, ce que j'en invente et ce que j'en devine ? La catastrophe amoureuse, ses suites, ses phases, n'ont jamais, en aucun temps, fait partie de la réelle intimité d'une femme. Comment les hommes — les hommes écrivains, ou soi-disant tels — s'étonnent-ils encore qu'une femme livre si aisément au public des confidences d'amour, des mensonges, des demi-mensonges amoureux ? En les divulguant, elle sauve de la publicité des secrets confus et considérables, qu'elle-même ne connaît pas très bien. Le gros projecteur, l'œil sans vergogne qu'elle manœuvre avec complaisance, fouille toujours le même secteur féminin, ravagé de félicité et de discorde, autour duquel l'ombre s'épaissit. Ce n'est

Digitized by Google

pas dans la zone illuminée que se trame le pire... Homme, mon ami, tu plaisantes volontiers les œuvres, fatalement autobiographiques, de la femme. Sur qui comptais-tu donc pour te la peindre, te rebattre d'elle les oreilles, la desservir auprès de toi, te lasser d'elle à la fin ? Sur toi-même ? Tu es mon ami de trop fraîche date pour que je te donne grossièrement mon opinion là-dessus. Nous disions donc que Vial...

Que la nuit est belle, encore une fois ! Qu'il fait bon, du sein d'une telle nuit, considérer gravement ce qui n'a plus de gravité ! Gravement, car ce n'est pas sujet à risée. Ce n'est pas la première fois qu'une sourde ardeur étrangère tente de rétrécir d'abord, puis de rompre le cercle où je vis si confiante. Ces conquêtes involontaires ne sont pas le fait d'un âge de la vie. Il faut leur chercher — ici cesse mon irresponsabilité — une origine littéraire. J'écris ceci humblement, avec scrupule. Quand des lecteurs se prennent à écrire à un auteur, surtout à un auteur femme, ils n'en perdent pas de sitôt l'accoutumance. Vial, qui ne me connaît que depuis deux ou trois étés, doit me chercher encore à travers deux ou trois de mes romans..., si je les ose nommer romans. Il y a encore des jeunes filles — trop jeunes pour prendre garde aux dates des éditions — qui m'écrivent qu'elles ont lu les *Claudine* en cachette, qu'elles attendent ma réponse à la poste restante..., à moins qu'elles ne me donnent rendez-vous dans un « thé ». Elles me voient peut-être en sarrau d'écolière, qui sait ? en chaussettes ? « Vous ne mesurerez que plus tard », me disait Mendès peu avant sa mort, « la force du type littéraire que vous avez créé ». Que n'en ai-je, hors de toute suggestion masculine, créé un qui fût, par sa simplicité, et même par sa ressemblance, plus digne de durer ! Mais revenons à Vial et à Hélène Clément...

Une vieille lune usée se promène dans le bas du ciel, poursuivie par un petit nuage surprenant de netteté, de

Digitized by Google

consistance métallique, agrippé au disque entamé comme un poisson à une tranche de fruit flottante... Ce n'est pas là encore une promesse de pluie. Nous voudrions de la pluie pour les jardins et les vergers. Le bleu nocturne, insondable et comme poudré, fait plus rose, quand je reporte sur eux le regard, le rose de mes murs peu couverts. Une fraîcheur orientale s'attache aux parois nues, et les meubles clairsemés respirent à l'aise. Il n'y a qu'en ce pays soleilleux qu'une table lourde, un siège de paille, une jarre coiffée de fleurs, et un plat au marli noyé d'émail composent un mobilier. Segonzac ne décore sa « salle », vaste comme une grange, que de trophées rustiques, faux et râteaux croisés, fourches à deux dents en bois poli, couronnes d'épis, et fouets à manches rouges, dont les mèches tressées parafent gracieusement le mur. De même, dans le « Dé » de Vial...

Oui, revenons à Vial. Je vagabonde cette nuit autour de Vial, à la manière du cheval que l'obstacle importune, et qui fait le gentil, avec mille folâtreries de cheval, devant la barrière. Je n'ai pas peur d'être émue, mais j'ai peur de m'ennuyer. J'ai peur de l'appétit de drame et de sérieux qui habite les jeunes gens, — surtout Hélène Clément. Que Vial était aimable, hier ! il l'est déjà moins. Je rapproche, de son aspect d'hier, son aspect d'aujourd'hui. Malgré moi, je donne un sens à sa fidélité de bon voisin, à ses longs silences, à son attitude favorite, la tête couchée sur ses bras pliés. J'interprète, je fais tinter le son de ses crises interrogatives : « Est-ce que c'est vrai que... Qui a pu vous donner l'idée de tel personnage ? Est-ce que vous n'avez pas connu Un Tel, vers l'époque où vous écriviez tel livre ?... Oh ! vous savez, si je suis indiscret, envoyez-moi promener... » Et puis, ce soir, pour comble : « Elle a osé... elle a osé ?... » répétait-il. Et une mimique de jeune premier...

Voilà le fruit, à une saison de la vie où je n'accepte que

Digitized by Google

la fleur de tout plaisir et le meilleur de ce qu'il y a de mieux, puisque je ne demande plus rien, le fruit dessaisonné que mûrissent ma prompte familiarité « Hé ! jeune homme, paye-moi une douzaine de portugaises, là, sans s'asseoir, comme à Marseille... Vial, demain, on se lève à six heures, et on va aux Halles acheter des roses, service commandé ! » — et une renommée qui rend des sons fort divers...

Et si j'allais désormais être moins douce, à moi-même et à autrui, jusqu'à la fin de la belle saison provençale constellée de géraniums brasillants, de robes blanches, de pastèques entr'ouvertes montrant leur cœur igné comme des planètes éclatées ? Rien ne menaçait pourtant mon heureux été de sel bleu et de cristal, mon été à fenêtres ouvertes, à portes battantes, mon été à colliers de jeunes aulx d'un blanc de jasmin...

L'attachement amoureux de Vial, — le dépit, non moins amoureux, de la petite Clément : je prends place entre ces deux fluides, malgré moi. Je les interroge et je les commente en signes d'encre, en écriture rapide. Quitte à encourir le ridicule... C'est vrai, il y a le ridicule. Ce n'est guère la peine que je m'en souvienne, puisque dans un moment je l'aurai oublié. Ce n'est pas de toi, ma très chère — où veilles-tu, à cette heure de ta veille quotidienne ? — que j'aurais appris l'hésitation au moment d'aider, de la main et de l'épaule, un limonier épuisé, de ramasser, dans un pli de robe, un chien boueux, de fléchir, d'abriter l'enfant frissonnant, hostile, que nous n'avions pas fait nous-mêmes, ou de charger sur des bras impartiaux le poids d'un balbutiant amour qui penchait vers de plus mortels abîmes... Si je glisse, dans notre passif commun, tel désordre que tu ne reconnaîtras pas, pardonne-moi. « A mon âge, il n'y a plus qu'une vertu : ne faire de mal à personne. » C'est de toi, ce mot-là. Je n'ai pas, ma très chère, ton pied léger pour passer dans certains

Digitized by Google

chemins. Je me souviens que, par des jours de pluie, tu n'avais presque pas de boue sur tes souliers. Et je vois encore ce pied léger faire un détour pour épargner une petite couleuvre, déroulée d'aise sur un sentier chaud. Je n'ai pas ta sécurité aveugle à palper avec ravissement le « bien » et le « mal », ni ton art à rebaptiser selon ton code de vieilles vertus empoisonnées, et de pauvres péchés qui attendent, depuis des siècles, leur part de paradis. Tu fuyais, de la vertu, l'austérité pestilentielle. Que j'aime ta lettre : « *Le goûter était donné en l'honneur de femmes fort laides. Fêtait-on leur laideur ? Elles apportent leur ouvrage et elles travaillent, travaillent, avec une application qui me fait horreur. Pourquoi me semble-t-il toujours qu'elles font quelque chose de mal ?* » Tu flairais, dégoûtée, une bienfaisance capable de plus d'un crime...

Voici l'aurore. Elle n'est aujourd'hui que petites nues en pluie de fleurs, une aurore pour des cœurs délivrés. En me haussant sur mes poignets j'aperçois, émergés déjà de l'ombre que traque la lumière, une mer noir d'hirondelle, et le « Dé » encore sans couleur propre, le « Dé » où repose un garçon solitaire, qui mûrit un secret de trop. Solitaire... C'est un mot à belle figure, son S en tête dressé comme un serpent protecteur. Je ne puis l'isoler tout à fait de l'éclat farouche qu'il reçoit du diamant. L'éclat farouche de Vial... Pauvre type... Pourquoi donc ne m'avisé-je pas de m'écrier : « Pauvre Hélène Clément... ? » J'aime bien me prendre sur le fait. Au Maroc, j'ai passé chez des propriétaires de grandes cultures, exilés volontaires de France, tout entiers voués à leurs vastes domaines marocains. Ils avaient conservé une curieuse manière, en lisant les journaux, de s'élancer sur « Paris », avec un appétit, des sourires de fête... Homme, ma patrie, tu demeures donc l'aîné de mes soucis ? Je n'y vois pas d'inconvénient. Mais, soucis, petites amours d'été, mourez

Digitized by Google

ici en même temps que l'ombre qui cernait ma lampe : un chant outrecuidant de merle, rompant son fil de grosses perles rondes, roule jusqu'à moi. Le parfum des pins, nocturne encore, va se dissoudre au soleil imminent. La belle heure pour aller, dans la mer mal éveillée où chaque foulée de mes jambes nues crève, sur l'eau d'un bleu lourd, une pellicule d'émail rose, quérir la litière d'algues dont je veux protéger le pied des jeunes mandariniers !...

Digitized by Google

« *Minet-Chéri,*

Il est à peine cinq heures du matin. Je t'écris à la lueur de ma lampe et à celle d'un incendie bien près de chez moi, en face : c'est la grange de Mme Moreau qui brûle. A-t-on mis le feu exprès ? Elle est pleine de fourrage. Les pompiers sont là, dans mon petit jardin ; ils piétinent mes plates-bandes préparées pour les fleurs et les fraisiers. Il pleut du feu sur mon poulailler ; quelle chance que je n'aie plus voulu élever des poules ! Cela me faisait horreur de manger ou de faire manger des poules confiantes, que j'avais nourries. Que ce feu est beau ! Auras-tu hérité mon amour des cataclysmes ? Hélas, voilà que crient et courent de toutes parts les pauvres rats qui s'échappent de la grange en flammes. Je pense qu'ils se réfugieront dans ma remise à bois. Ne t'inquiète pas pour le reste, le vent par chance est d'Est. Tu te rends compte que, s'il était d'Ouest, je serais déjà rôtie. Comme je ne peux servir à rien en personne, et qu'il ne s'agit que de paille, je puis donc m'abandonner à mon amour pour les tempêtes, le bruit du vent, les flammes en plein air... Je vais, après t'avoir rassurée en t'écrivant, prendre mon café matinal, en contemplant le beau feu. »

Digitized by Google

— Je n'ose naturellement pas vous offrir une si petite chose..., répétait Hélène Clément pour la seconde fois.

La petite chose qu'elle m'a apportée hier, c'est une étude de mer, vue entre des figuiers de Barbarie, bleus de zinc sur le bleu chimique de la mer, une étude bien ramassée, toujours un peu trop solide.

— Mais tu es pourtant venue pour me l'offrir, Hélène ?

— Oui... C'est parce qu'elle est bleue et que vous aimez à vous entourer de bleus différents... Mais, n'est-ce pas, on ne doit pas oser vous offrir de si petites choses...

Avait-elle donc vu chez moi de « grandes choses » ? D'un geste circulaire, je pouvais me disculper... Je la remerciai, et elle disposa avec gentillesse sa toile au bord d'une étagère, sous un petit rayon rigide, couleur de foudre, qui perçait l'ombre entre deux persiennes. La toile brilla de tous ses bleus, laissa voir tous les artifices du peintre, comme un visage grimé livre ses secrets sous le feu d'un projecteur, et Hélène soupira.

— Vous voyez, dit-elle, ce n'est pas bon.

— Qu'est-ce que tu reproches à cette étude ?

— Qu'elle est de moi, voilà tout. D'un autre, elle serait meilleure. C'est difficile de peindre.

— C'est difficile d'écrire.

— Vraiment ?

Elle me posa cette question banale sur un ton de voix anxieux, plein d'incrédulité et de surprise.

— Je t'assure.

Les yeux de cette jeune fille, dans la pénombre que j'organise, chaque après-midi, avec autant de soin que je ferais d'un bouquet, devenaient d'un vert sombre, et j'admirais, sous des cheveux qui cessaient d'être blonds, un cou de parfaite et vivante argile rouge, un fût dru, mouvant, long comme on voit aux êtres d'intelligence médiocre, mais

Digitized by Google

en même temps épais, proclamant la force, l'envie de parvenir, la confiance en soi...

— Vous travailliez, Madame ?

— Non, jamais à cette heure-ci, du moins en été.

— Alors, je vous dérange moins que si j'étais venue à une autre heure ?

— Si tu me dérangeais, je te renverrais.

— Oui... Voulez-vous que je vous prépare une citronnade ?

— Non, merci, — à moins que tu n'aies soif ? Excuse-moi, je te reçois bien mal.

— Oh !...

Elle fit un geste quelconque de la main, saisit un livre qu'elle ouvrit. La page blanche s'alluma sous le rayon qui fendait l'ombre, et jeta son reflet au plafond comme un miroir. La puissante lumière de l'été s'empare, pour de tels jeux, du moindre objet, l'exhume, le glorifie ou le dissout. Le soleil de midi noircit les géraniums rouges et précipite verticalement sur nous une cendre triste. Il arrive qu'à midi les courtes ombres, que résorbent les murs et le pied des arbres, soient le seul azur pur du paysage... J'attendais, patiente, qu'Hélène Clément partît. Elle leva seulement un bras pour lisser ses cheveux du plat de la main. Sans la voir, son geste me l'eût révélée blonde, sainement, un peu âcrement blonde... Blonde, et émue, énervée, — je n'en pouvais douter. Elle baissa vite, avec embarras, son bras nu, belle anse rougeâtre, encore un peu plate entre l'épaule et le coude.

— Tu as de bien jolis bras, Hélène.

Elle sourit pour la première fois depuis son entrée, et me fit la grâce de montrer de la confusion. Car, si femmes et jeunes filles reçoivent des hommes, sans broncher, des compliments sur les attraits précis de leur corps, une louange féminine les flatte mieux, les pare d'une gêne ensemble et

Digitized by Google

d'un plaisir parfois assez profonds. Hélène sourit, puis leva l'épaule.

— Ça m'avance à quoi, avec ma chance ?...

— Ça pourrait donc t'avancer, sans ta chance ?

J'employais là, sournoisement, le procédé de réponse interrogative que je blâmai chez Vial...

Elle me regarda avec franchise, favorisée par la pénombre qui la changeait en jeune femme châtaine aux yeux vert foncé.

— Madame Colette, — commença-t-elle sans beaucoup d'effort, — vous avez bien voulu me traiter, l'autre été et celui-ci, en... vraiment en...

— Petite copine ? suggérai-je.

— Il y a deux jours, Madame, j'aurais dit copine, en effet. J'aurais probablement ajouté que j'en avais marre et marre de tous les potes, ou quelque chose d'aussi personnel. Aujourd'hui, il ne me vient pas d'argot. Il ne me vient presque jamais d'argot avec vous, Madame Colette.

— Je peux m'en passer, Hélène.

Cette enfant échauffait ma pièce fraîche, et son émotion épaississait l'air. Je ne lui en voulus d'abord que de cela, et de raccourcir ma journée. Et puis, je connaissais le secret d'Hélène, et je craignais de m'ennuyer. Déjà, je m'échappais, en esprit, vers la brûlante terre battue de la terrasse, et j'écoutais, ressuscités par mon attention, les criquets qui sciaient en menus éclats la canicule... En sursaut, j'ouvris mes sens à tout ce qui resplendissait de l'autre côté des persiennes, et je ne tardai pas davantage à exprimer mon impatience par un :

— Alors, Hélène ?...

qu'une femme faite eût pris pour un congé à peine poli. Mais Hélène est une jeune fille tout entière et me le fit bien voir. Elle se jeta sur cet « alors ?... » avec une générosité de

Digitized by Google

bête à laquelle on n'a jamais tendu encore de piège, et parla :

— Alors, Madame, je veux vous montrer que je suis digne de la confiance... enfin, de l'accueil que vous m'avez fait. Je ne veux pas que vous me croyiez ni menteuse, ni... Enfin, Madame Colette, c'est vrai que je vis d'une manière très indépendante, et que je travaille... Mais, tout de même, vous savez assez la vie pour comprendre qu'il y a des heures pas drôles... que je suis une femme comme les autres... qu'on n'échappe pas à certaines sympathies... à certains espoirs, et justement cet espoir-là m'a trompée, m'a assez cruellement trompée, car j'avais des raisons de croire... Dans ce pays même, l'an dernier, Madame, il m'avait parlé en termes qui n'étaient pas ambigus...

Moins par malice que pour lui permettre de respirer, je demandai :

— Qui ?

Elle le nomma, d'une manière musicale :

— Vial, Madame.

Le reproche, lisible dans ses yeux, ne blâmait pas ma curiosité, mais bien la finasserie qu'elle jugeait indigne de nous. Aussi protestai-je :

— Je sais bien que c'est Vial, mon enfant. Et... qu'allons-nous faire à cela ?

Elle se tut, entr'ouvrit la bouche, mordilla ses lèvres séchées. Pendant que nous parlions, la rigide hampe de soleil pailletée de poussière était venue jusqu'à lui brûler l'épaule, et comme sous une mouche Hélène remuait le bras, repoussait de la main le sceau de lumière. Ce qui lui restait à dire ne dépassait pas ses lèvres. Il lui restait à me dire : « Madame, je crois que vous êtes la... l'amie de Vial, et c'est pour cela que Vial ne peut pas m'aimer. » Je le lui aurais bien soufflé, mais les secondes passaient, et ni l'une ni l'autre nous ne décidions de parler. Hélène recula un peu son

Digitized by Google

fauteuil et la lame de lumière caressa son visage. Je fus sûre que dans un instant toute la jeune planète — joues et front découverts, arrondis, séléniens — allait se crevasser, livrée aux séismes des sanglots. Un duvet blanc, à peine visible d'ordinaire, s'emperlait, autour de la bouche, d'une rosée d'émotion. Hélène s'essuyait les tempes, du bout de son écharpe bariolée. Une rage de sincérité, une odeur de blonde exaspérée s'échappaient d'elle, encore qu'elle se tût de toutes ses forces. Elle me suppliait de comprendre, de ne point l'obliger à parler; mais je cessai soudain de m'occuper d'elle en tant qu'Hélène Clément. Je lui rendis sa place dans l'univers, parmi les spectacles d'autrefois dont j'avais été le spectateur anonyme ou l'orgueilleux responsable. Cette honnête forcenée ignorera toujours qu'elle fut digne d'affronter dans ma mémoire les larmes de délices d'un adolescent, — le premier choc du feu sombre, à l'aurore, sur une cime de fer bleu et de neige violette, — le desserrement floral d'une main plissée de nouveau-né, — l'écho d'une note unique et longue, envolée d'un gosier d'oiseau, basse d'abord, puis si haute que je la confondais, dans le moment où elle se rompit, avec le glissement d'une étoile filante, — et ces flammes, ma très chère, ces pivoines échevelées de flammes que l'incendie secouait sur ton jardin... Tu t'attablais, contente, cuiller en main, « puisqu'il ne s'agissait que de paille »...

Je revins volontiers à Hélène, d'ailleurs. Elle balbutiait, empêtrée de son incommode amour et de sa respectueuse suspicion. « Te voilà ! » faillis-je lui dire. Une passante n'existe pas si aisément. Elle parlait de la honte qu'elle avait, de son devoir de s'en aller « d'un autre côté », elle se reprochait de m'avoir rendu visite aujourd'hui, promettait « de ne jamais revenir, puisque... ». Elle tournait misérablement autour d'une conclusion défendue par quatre ou cinq mots barbelés, affreux, inexpugnables, « puisque vous êtes la...

Digitized by Google

l'amie de Vial ». Car elle n'aurait pas osé dire « la maîtresse ».

Elle dépassa vite le moment qui l'avait illuminée toute, et je regardais diminuer, s'éteindre, noircir mes souvenirs...

— Si au moins vous me disiez un mot, Madame, rien qu'un mot, ne fût-ce que pour me jeter dehors... Je n'ai rien contre vous, Madame, je vous jure...

— Mais moi non plus, Hélène, je n'ai rien contre toi...

Et allez donc, les larmes. Ah ! ces grands chevaux de filles qui courent les chemins seules, sans faillir, mènent leur voiture, fument du gros tabac et engueulent père et mère...

— Voyons, Hélène, voyons...

Je ressens encore, en écrivant, une grande répulsion pour cette heure d'aujourd'hui, — minuit n'a pas sonné encore. — Je n'ose nommer qu'à présent la cause de ma gêne, de ma rougeur, de ma maladresse à articuler quelques mots si simples : elle se nomme timidité. En s'éloignant de l'amour et de l'exercice de l'amour, on la rencontre donc de nouveau ? C'était donc si difficile à dire, ce que j'ai enfin dit à cette quêteuse en larmes : « Mais non, mon enfant, c'est une grosse sottise que vous imaginez là... Personne ici ne prend plus rien à personne... Je vous pardonne bien volontiers, et si je peux vous aider... »

La brave fille n'en demandait pas tant. Elle me disait : « Merci, merci », célébrait ma « bonté », d'une bouche bégayante et ses baisers me mouillaient les mains... « Ne me dites pas « vous », Madame, ne me dites pas « vous »... Quand je lui ouvris la porte, le soleil abaissé l'embrassa toute sur son seuil, elle, sa robe blanche froissée, ses yeux gonflés, un peu riante, moite, repoudrée, peut-être touchante... Mais je subissais ma mauvaise timidité, face à face avec cette jeune Hélène en désarroi. Le désarroi n'est pas de la timidité. C'est au contraire une sorte de sans-gêne, de plaisir à se vautrer...

Ma journée n'a pas été une douce journée. J'ai encore

Digitized by Google

des jours et des jours devant moi, je suppose; mais je n'aime plus les gâcher. Timidité dessaisonnée, un peu flétrie, et amère comme tout ce qui demeure suspendu, équivoque, inutile... Ni parure, ni pitance...

Un faible sirocco, silencieux, va d'un bout de la chambre à l'autre. Il ne ventile pas plus la pièce que ne ferait un hibou prisonnier. Quand j'aurai quitté ces pages, couleur de jour clair dans la nuit, j'irai dormir sur le matelas de raphia, dehors. Le ciel entier tourne sur la tête de ceux qui reposent à la belle étoile, et, si je m'éveille une ou deux fois avant le grand jour, la course des larges étoiles, que je ne retrouve plus à la même place, me donne un peu de vertige... Certaines fins de nuits sont si froides que la rosée, à trois heures, se fraye un chemin de larmes sur les feuilles, et que le long pelage de la couverture d'Angora s'argente comme un pré... Ti-mi-di-té, j'ai eu de la timidité. Il ne fallait pourtant que parler de l'amour, et me laver du soupçon... C'est que la crainte — même la mienne — du ridicule a des limites. Me voyez-vous, criant, le rouge de l'innocence au front, que Vial...

Au fait, qu'est-ce qu'il devient là dedans ? Toute la lumière de la petite histoire, l'héroïne la réclame. Elle bondit au premier plan, y installe ses franches couleurs, son mauvais goût d'honorabilité inattaquable... Et l'homme, lui ? Il se tait, il se terre. Quel avantage !...

Digitized by Google

Il ne s'est pas tu longtemps, l'homme. Je ne saurais admirer combien, voyageant subtilement sur trois cents mètres de côte, suivant comme un oiseau altéré les courbes du rivage, la pensée d'Hélène avait été prompte à forcer la maison, le repos de Vial. Je n'oublie pas de noter que ce matin, au lieu d'ouvrir la grille et de s'avancer parmi la bienvenue des chiens, Vial, accoté à la grille, criait de loin :

— C'est nous deux Luc-Albert Moreau !

Et, du bras, il me désignait — singulièrement vêtu de noir et les mains croisées, l'œil humide comme celui des biches, armé de patience et de douceur autant qu'un saint campagnard — Luc-Albert Moreau.

— Tu as donc besoin de références ? criai-je à Vial. Entrez, vous-deux-Luc-Albert !

Mais Luc-Albert voulut partir aussitôt, car il allait à la rencontre de toiles vierges et de sa femme, l'une apportant les autres.

— Vous m'excusez... Plus une toile à la maison... Plus une toile dans la ville... Des hectares, des hectares de toiles

Digitized by Google

dévastés, mis en couleur par les Américains et les Tchéco-Slovaques... Je peins sur des fonds de carton à chapeau... Ils disent que c'est la faute de la gare... Oh ! cette gare ! Vous savez comment est cette gare...

En même temps il semblait, d'une main en conque, absoudre et bénir tout ce que sa parole condamnait.

La jeunesse de la journée persistait sous le soleil de dix heures, grâce à une brise active qui venait du golfe. Une gaîté dans la lumière, le clapotement des mûriers, l'envers frais de la très grande chaleur, rappelaient le mois de juin. Les bêtes rajeunies erraient comme au printemps, une grande main nocturne semblait avoir effacé deux mois sur la terre... Abusée, allégée, je menais à bien, sans peine, le paillage des mandariniers. Dans la fosse circulaire creusée autour de leur tronc sur deux mètres de diamètre, j'entassais l'algue dessalée, puis je la recouvrais de terre que je damais des deux pieds ainsi qu'une vendange, et le vent printanier, à mesure, séchait ma sueur...

Soulever, pénétrer, déchirer la terre est un labeur — un plaisir — qui ne va pas sans une exaltation que nulle stérile gymnastique ne peut connaître. Le dessous de la terre, entrevu, rend attentifs et avides tous ceux qui vivent sur elle. Les pinsons me suivaient, fondant sur les vers avec un cri; les chats humaient ce peu d'humidité qui brunit les mottes friables; la chienne grisée forait, à toutes pattes, son terrier personnel... A ouvrir la terre, ne fût-ce que l'espace d'un carré de choux, on se sent toujours le premier, le maître, l'époux sans rivaux. La terre qu'on ouvre n'a plus de passé, elle ne se fie qu'au futur. Le dos brûlé, le nez ciré, le cœur sonnant sourdement comme un pas derrière un mur, j'étais si appliquée que j'oubliais un moment Vial. Le jardinage lie les yeux et l'esprit à la terre, et je me sens de l'amour pour l'aspect heureux, l'expression d'un arbrisseau secouru,

Digitized by Google

nourri, étayé, embourgeoisé dans son paillis couvert de terre neuve...

— Tout de même, Vial, si c'était le vrai printemps, comme la terre serait plus odorante !

— Si c'était le vrai printemps... répéta Vial. Mais alors, nous serions loin d'ici, et privés de l'odeur de cette terre.

— Patience, Vial, bientôt je viendrai ici au printemps... et à l'automne... et aussi pendant les mois qui servent à bourrer les intervalles entre deux saisons... Février, tiens, ou bien la deuxième quinzaine de novembre... La deuxième quinzaine de novembre, et les vignes nues... Ce tout petit mandarinier en boule, crois-tu qu'il a un bon style, déjà ? Rond comme une pomme ! Je tâcherai de lui garder cette forme-là... Dans dix ans...

Il faut croire que quelque chose d'invisible, d'indicible, m'attend au bout de ce terme, puisque je bronchai sur les dix ans et ne poursuivis pas.

— Dans dix ans ?... répéta Vial en écho.

Je relevai la tête pour répondre, et je trouvai que ce garçon bien tourné, logé à l'étroit dans sa belle peau brune, faisait, en dépit d'un vêtement blanc, une tache bien sombre dans mon enclos, sur le mur rose, sur les bâtons de Saint-Jacques, sur les géraniums et les dahlias...

— Dans dix ans, Vial, on cueillera de belles mandarines sur ce petit arbre.

— Vous les cueillerez, dit Vial.

— Moi ou quelqu'un d'autre, ça n'a pas d'importance.

— Si, dit Vial.

Il baissa le nez, qu'il porte un peu grand, et me laissa soulever l'arrosoir plein sans m'aider.

— Ne te fatigue pas, Vial !

— Pardon...

Il étendit un bras de bronze, une main aux doigts délicats

Digitized by Google

que le soleil a teints. Il y avait un contraste sensible entre la vigueur du bras et la main aux longs doigts, et je haussai les épaules, en dédaignant le secours de cette main.

— Peuh !...

— Oui, je sais bien...

Vial supplée aux mots qui manquent dans une phrase, et traduit une exclamation dans son sens juste.

— Je n'ai pas... pensé ça pour te froisser. C'est assez joli, une main d'homme fine.

— C'est assez joli, mais ça ne vous plaît pas.

— Pas pour un terrassier, naturellement... Oh ! je vais claquer de congestion, vivement un bain ! La peau de mon dos se fend, le haut des bras me pèle, et quant à mon nez... Songe ! depuis ce matin, sept heures et demie ! Je suis affreuse, n'est-ce pas ?

Vial me regarda au visage, aux mains; le soleil le contraignait à cligner des yeux, en rebroussant la lèvre supérieure sur les dents. Sa grimace se changea en une petite convulsion désolée, et il répondit :

— Oui.

C'était, je l'avoue, la seule réponse que je n'attendisse pas. Et l'accent de Vial ne me permettait pas la plaisanterie. Je voulus pourtant rire, en m'essuyant le cou et le front :

— Eh bien, mon vieux, tu n'y vas pas par quatre chemins, toi, au moins...

Et je retrouvai un petit rire maladroit de femme pour insister :

— Alors, tu me trouves affreuse, et tu me le dis ?

Vial me dévisageait toujours, et toujours avec une expression de souffrance intolérante, et il me fit attendre sa réponse :

— Oui... Il y a trois heures que vous vous acharnez à ce travail imbécile... mettons inutile... comme presque tous

Digitized by Google

les jours... Depuis trois heures, vous cuisez au soleil, vos mains ressemblent aux mains de l'homme qui vient en journée, votre casaquin sans jupe a perdu sa couleur, et vous n'avez pas daigné vous poudrer le visage depuis ce matin. Pourquoi, pourquoi faites-vous cela ?... Oui, je sais que vous y prenez du plaisir, vous dépensez une espèce d'acharnement batailleur... Mais il y a d'autres plaisirs du même ordre... Je ne sais pas, moi... Cueillir des fleurs, marcher au bord de l'eau... Coiffer votre grand chapeau blanc, nouer une écharpe bleue autour de votre cou... Vous avez de si beaux yeux, quand vous voulez... Et songer un peu à nous, qui vous aimons, qui valons bien ces petits arbres de rien, il me semble...

Il sentit venir la fin de son audace, et il ajouta encore un : « C'est vrai, ça ! » de pure bouderie, en remuant la terre du bout du pied.

Le soleil coulait de haut sur sa joue de bronze bien rasée. Sur un tel visage, la jeunesse ne dut jamais être éclatante. L'œil marron a de la profondeur, une marge de bistre avantageuse. La bouche profite d'une forte denture, et du sillon qui divise la lèvre supérieure. Vial jouira d'une vieillesse décente, d'un âge mûr où on dira de lui, en considérant le nez long à bosse modérée, un ferme menton, le sourcil saillant : « Qu'il a dû être beau garçon ! » Il répliquera avec un soupir : « Ah ! si vous m'aviez connu à trente ans ! Sans fatuité, je... » Et ce ne sera pas vrai...

Voilà à quoi je songeais, en m'essuyant la nuque et en rangeant mes cheveux, devant un homme qui venait de m'adresser, pour la première fois depuis que nous nous connaissons, des paroles chargées d'un sens secret. Eh oui ! A quoi donc croit-on que nous songeons, nous autres, tournées vers la jeunesse d'autrui, retranchées dans une seule sorte précaire de sécurité, en regardant les hommes — et

Digitized by Google

les femmes ? Nous sommes, certes, impitoyables dans nos jugements, et pour ma part, si je m'élance vers le détachement, je prends appui sur un solide : « Tu ne peux plus me servir à rien... » pour monter jusqu'au : « Je veux donc, moi, t'être utile à quelque chose... » Me dévouerai-je encore ? Oui, si je ne puis m'en dispenser. A celui-ci, à celle-là... Le moins possible. Mais je me sens encore trop fragile pour une parfaite solitude harmonieuse, qui tinte aux moindres chocs mais garde sa forme, son calice ouvert tourné vers le monde vivant...

Je pensais quand même à Vial en regardant Vial, et en frottant sur mes jambes la terre légère, sableuse et salée. Rien ne me pressait de répondre, et peut-être prolongeai-je à plaisir le silence où je me mouvais à l'aise, « *puisqu'il ne s'agissait que de paille...* » et que la timidité, la ti-mi-di-té d'hier était morte. O homme ! adversaire ou ami, fronton fidèle à renvoyer, à réfléchir tout ce que nous te lançons, interlocuteur-né... D'un pied assuré, j'enjambai mon dernier tumulus :

— Viens donc, mon petit Vial. On va aller au bain, et puis, j'ai à te parler. Si tu veux déjeuner avec moi, il y a des sardines farcies.

Il s'est trouvé que le bain, troublé par la crainte des requins — c'est le mois où ils s'égarent dans les eaux riveraines et les golfes; mon voisin, dans sa barque, atterrit l'autre jour contre le flanc d'un squale, d'ailleurs manquant de tirant d'eau et fort mal à l'aise — ne nous apporta ni silence, ni intimité. Les touristes du voisinage et mes camarades d'été, au nombre d'une dizaine, fêtaient le temps léger et le bain tiède par contraste. Le requin annuel, nous sommes assez sages pour le redouter. Quand nous plongeons, les yeux ouverts parmi le trouble cristal couleur de méduse, la moindre ombre imprévue de nuage, voguant sur le fond de sable

Digitized by Google

blanc, nous rejette vers la surface, essoufflés et pas très fiers. Nus, mouillés, désarmés, nous nous sentions ce matin aussi unis qu'un groupe de naufragés aux antipodes, et des mères rappelaient leurs enfants barboteurs, comme pour les garer du vol des zagaies et du bras des pieuvres.

— On assure, disait Géraldy, hors de l'eau à mi-corps comme une sirène, que les bambins du Pacifique jouent dans l'eau avec les requins, et leur donnent du talon dans le museau, en nageant entre deux eaux. Ainsi...

— Non ! hurlait Vial. On vous a trompé ! Il n'y a pas de bambins dans le Pacifique ! Nous vous interdisons toute démonstration ! Revenez immédiatement sur le rivage !

Et nous riions, parce que c'est bon de rire, et qu'on rit aisément sous un climat où se réfugient la chaleur, le vrai long été, les brises, le loisir d'affirmer : « Demain, nous aurons, et après-demain encore, un jour pareil à celui qui coule en instants bleus et or, un jour de « temps arrêté », un jour miséricordieux, dont les ombres dépendent d'un rideau tiré, d'une porte close, d'un feuillage, et non d'une tristesse du ciel... »

J'ai fait attention, aujourd'hui, à la manière dont mes amis et mes voisins de golfe me quittent après le bain d'onze heures, qui prend fin vers midi et demi. Aucun des hommes présents n'a demandé à Vial : « Vous venez ? » Aucun ne lui a proposé : « Je vous mets à votre porte, c'est mon chemin. » Ils savaient que Vial déjeunerait avec moi. Les jours où j'ignore si Vial déjeune ou non avec moi, ils le savent tout de même. Aucun d'eux, quand ils s'éloignèrent de part et d'autre vers les pointes de la plage en croissant de lune, n'a eu l'idée de s'arrêter, de se retourner pour voir si Vial venait... Mais aucun d'eux ne voudrait me causer de la peine, ou de l'irritation, en disant à Vial : « Ah ! oui, c'est vrai, vous restez là... »

Digitized by Google

Vial, sombre, les regardait s'éloigner. Les autres jours, il n'était assombri que par leur présence... Un secret, bien gardé par ses détenteurs, couvé hermétiquement, se conserve sans dommage, et sans fruit. Mais Hélène Clément a parlé, et l'honorable quiétude est finie. Le secret violé éparpille sa semence de secret éventé. Vial a maintenant les façons d'un homme qu'on a réveillé en pleine nuit en lui volant ses vêtements, et poussé hors de sa maison. Et je me sens non pas offensée, ni irritée, mais désenchantée, un peu, de ma solitude... Vingt-quatre heures, quelques paroles : il ne faudra que vingt-quatre heures de plus, quelques autres paroles, et le temps reprendra son cours limpide... Il y a des rivières heureuses, dont le cours silencieux n'est troublé que d'un seul hoquet, un sanglot d'eau qui marque la place d'un caillou immergé...

— Vial, dès qu'on aura pris le café, j'ai des choses à te dire.

Car le repas appartient au soleil tamisé, à l'apaisement qu'apporte et prolonge le bain frais, aux bêtes quémandeuses. Les disques du soleil bougeaient faiblement sur la nappe, la plus jeune chatte, dressée contre une jarre, fouillait de la patte la panse d'argile rose à guirlandes...

Mais il se trouva que, dès le café servi, vint le jardinier-pépiniériste, qui but avec nous.

Ensuite je guidai le jardinier, à travers la vigne, jusqu'aux clôtures d'arbustes ébranchés, amaigris, qu'il faut renforcer par des plants neufs, pour garer du mistral la vigne et les jeunes pêchers... Puis mon sommeil d'après-midi, différé, reprit ses droits... Qu'il me jette la pierre, celui qui n'a pas connu, par un grand jour chaud de Provence, l'envie de dormir ! Elle pénètre par le front, par les yeux qu'elle décolore, et tout le corps lui obéit, avec les tressaillements de l'animal qui rêve. Vial ?... Parti, dissous dans la flam-

Digitized by Google

boyante torpeur, résorbé au passage par l'ombre d'un pin ou d'un espalier...

Il était trois heures et demie... Quel souci, quel devoir tiennent, sous ce climat, contre le besoin de dormir, d'ouvrir, au centre ardent de la journée, un frais abîme ?

Vial revint, comme une échéance différée. Il revint sans revenir, se bornant à déposer chez eux mes voisins d'en face, mes tranquilles voisins retranchés dans leur belle vigne étalée, qui tient en respect le lotisseur. Il revint, de blanc vêtu, au soir tombé, et comme il feignait de tourner sa cinq-chevaux pour repartir, je l'appelai sévèrement :

— Eh bien, Vial ?... Un verre d'eau de noix ?

Il avança dans l'allée sans mot dire, et pendant qu'il fendait l'air bleu du soir, je trouvai affreusement tristes cet homme à la tête penchée, l'heure tout à coup refroidie, la petite maison ordinaire où veillait, debout sur le seuil, une femme au visage indistinct, et la lampe rouge posée sur la balustrade... Affreusement, affreusement tristes... Écrivons, redoublons ces mots; que la nuit dorée les accueille...

Affreusement tristes, abandonnés, encore tièdes, à peine vivants, muets de je ne sais quelle honte... La nuit dorée va finir; entre les étoiles pressées se glisse une pâleur qui n'est déjà plus le bleu parfait des minuits d'août. Mais tout est encore velours, chaleur nocturne, plaisir retrouvé de vivre éveillée parmi le sommeil... — c'est l'heure la plus profonde de la nuit, et non loin de moi mes bêtes familières semblent, à un battement des flancs près, privées de vie.

Affreusement tristes, tristes à ne pouvoir les supporter, à nouer la gorge et tarir la salive, à inspirer le plus bas instinct de terreur et de défense, — n'y a-t-il pas eu un instant, impossible à évaluer, où j'aurais lapidé l'homme qui avançait, où, devant ses pas, j'aurais poussé ma brouette vide, jeté le râteau et la bêche ? La chienne, qui ne gronde jamais, gronda

Digitized by Google

par contagion subtile, et Vial lui cria : « Mais c'est Vial ! » comme il eût crié : « Ami ! » dans un danger.

Notre entrée dans la salle basse, rose, bleue, remit tout en place. Le drame, la féerie de la peur, l'illusion sentimentale, il n'est plus en mon pouvoir de les nourrir au delà d'un moment. Vial souriait, la lèvre remontée sur les dents, ébloui par les deux lampes allumées, car les jours diminuent, et la fenêtre ne contenait plus qu'un grand vivier de ciel vert, troué de deux ou trois étoiles aux pulsations désordonnées.

— Ah ! ça fait du bien, ces lampes... soupira Vial.

Il leur tendait les mains, comme à un âtre.

— Les cigarettes sont dans le pot bleu... Tu as eu les journaux aujourd'hui ?

— Oui... Vous les voulez ?

— Oh ! moi, tu sais, les journaux... C'était pour avoir des nouvelles des incendies de forêts.

— Il y a eu des incendies de forêts ?

— Il y en a toujours au mois d'août.

Il s'assit en visiteur, alluma une cigarette comme au théâtre, et j'aveignis sous la table la brique plate sur laquelle j'ouvre, à l'aide d'une petite masse de plomb — souvenir de l'imprimerie du *Matin* — les amandes de pins-pignons.

Tous les travaux que je n'aime pas sont ceux qui réclament de la patience. Pour écrire un livre il faut de la patience, et aussi pour apprivoiser un homme en état de sauvagerie, et pour raccommoder du linge usé, et pour trier les raisins de Corinthe destinés au plum-cake. Je n'aurai été ni bonne cuisinière, ni bonne épouse, et je coupe les ficelles la plupart du temps au lieu de dénouer les nœuds.

Vial, assis de biais, avait l'air pris dans une trappe, et je commençai patiemment à dénouer le bout de ficelle...

— Ce bruit de pignons éclatés t'agace ? Si tu as soif, l'alcarazas est là dehors, et les citrons.

Digitized by Google

— Je sais, merci.

Il m'en voulait de ma prévenance exceptionnelle. Sournois, il constatait que j'avais chaussé des espadrilles catalanes neuves, et solennellement endossé une robe de coton immaculée, une de ces robes de négresse, blanches, jaunes, rouges, qui fleurissent la côte et suivent la loi solaire plutôt que celles de la mode. En mangeant mes pignons j'ouvris un illustré, Vial fuma sans relâche et suivit d'une manière appliquée le vol des chauves-souris devant la fenêtre, sur un champ de ciel assombri par degrés. Un bloc de mer, pétrifié et noir sous le ciel, se distinguait encore de la terre. L'hydravion du soir, précédé du *fa* grave qu'il arrache au vent, parut et promena son fanal rouge parmi des feux plus pâles. La chatte, dehors, miaula pour entrer, et se dressa contre le grillage abaissé, en le grattant délicatement, comme une joueuse de harpe. Mais Vial rit de la voir, et elle disparut après avoir arrêté sur lui un froid regard.

— Elle ne m'aime pas, soupira Vial. Je ferais pourtant toutes les bassesses pour la conquérir. Si elle le savait, croyez-vous qu'elle m'aimerait un peu mieux ?

— Elle le sait, sois-en sûr.

Il se contenta de cette réponse pendant quelques minutes, puis sollicita un autre apaisement, une autre réponse :

— Est-ce que les Luc-Albert, ou le Ravissant, ou je ne sais plus qui, ne devaient pas entrer vous dire bonsoir en revenant de dîner au Commerce, ce soir ? J'avais cru comprendre... Ou bien c'était peut-être vous qui deviez y aller... Est-ce que les Carco... Je ne me souviens pas bien...

Je le regardai de travers.

— Les peintres dorment, à cette heure-ci. Depuis quand est-ce que je reçois le soir ? Les Carco sont à Toulon.

— Ah, bon...

Secrètement fatigué, il prit le parti de s'étendre à demi. La

Digitized by Google

joue appuyée aux coussins du divan, il s'accrochait involontairement à la corne d'un des coussins, les yeux fermés et la main crispée, comme suspendu à un récif... Que faire de cette épave ? Quel embarras... Et puis, pensez-vous, la gêne de nos âges respectifs, de la différence d'âges ? Que vous êtes loin de ce qui arrive en pareil cas... Nous n'y songeons même pas, nous autres. Nous y songeons certainement moins que ne fait l'homme mûr, que tout cependant autorise à afficher son amour pour de tendres jeunes filles. Si vous saviez de quel cœur léger nous acceptons, nous oublions notre « devoir d'aînesse » ! Nous y songeons juste pour nous armer de coquetterie, rechercher l'hygiène et la parure, la ruse aimable, — imposées d'ailleurs aux jeunes femmes pareillement. Non, non, quand j'écris « quel embarras » je ne veux pas qu'un lecteur, plus tard, s'y trompe. Il ne faut pas qu'on nous imagine, « nous autres » tremblantes et épouvantées sous la lumière d'un court avenir, mendiantes devant l'homme aimé, abîmées dans la conscience de notre état. Nous portons avec nous plus d'inconscience, Dieu merci, de bravoure et de pureté. Qu'est-ce, pour nous autres, qu'une différence de quinze ans ? Ce n'est pas avec cette bagatelle qu'on nous fait peur, lorsque nous touchons au jour de raisonner là-dessus avec une sagesse — ou une folie — digne de l'autre sexe. Je ne saurais choisir, pour l'affirmer, un meilleur temps que celui-ci où me voici toute sage, relativement veuve, douce à mes souvenirs et pleine du vœu de demeurer telle...

Quand j'écris « nous », je la mets à part, elle, de qui me vient le don de secouer les années comme un pommier ses fleurs. Écoutez-la me conter un dîner de noces :

« Le soir, grand dîner de quatre-vingt-six couverts, est-ce assez dire qu'il était exécrable ? Si j'étais morte ce jour-là, ç'aurait été de ces quatre heures et demie de mauvaise nourriture, à laquelle je

Digitized by Google

n'ai guère touché. J'y ai reçu force compliments. Sur ma toilette ? Oh ! que non, sur ma jeunesse. Soixante-quinze ans... Ce n'est pas vrai, dis ? Est-ce qu'il faut vraiment renoncer bientôt à être jeune ? »
Mais non, mais non, n'y renonce pas encore, — je ne t'ai connue que jeune, ta mort te garde de vieillir, et même de périr, toi qui m'accompagnes... Ta dernière jeunesse, celle de tes soixante-quinze ans, dure toujours : un grand chapeau de paille, qui couchait dehors en toute saison, la coiffe. Sous cette cloche d'épeautre finement tressé s'ébattent tes yeux gris, vagabonds, variables, insatiables, à qui l'inquiétude, la vigilance imposent bizarrement la forme d'un losange. Pas plus de sourcils que la Joconde, et un nez, mon Dieu, un nez... « Nous avons un vilain nez », disais-tu en me regardant, sur le ton à peu près de : « Nous avons une ravissante propriété. » Et une voix, et une démarche... Quand des étrangers entendaient sur l'escalier tes petits pas de jeune fille, et ta folle manière d'ouvrir une porte, ils se retournaient et demeuraient interdits de te voir déguisée en vieille petite dame... « *Est-ce qu'il faut vraiment renoncer à être jeune ?* » Je n'en vois pas l'utilité, ni même la bienséance. Vois, ma chère, combien ce garçon désemparé, flottant autour d'un espoir mort-né qu'il tourne et retourne, vois combien nous le trouvons ancien, traditionnel, et lourd à mouvoir ! Qu'en aurais-tu fait, qu'en fallait-il faire ?

Oui, quel embarras... Ce corps accroché à une corne de coussin, sa modestie dans l'état chagrin, sa dissimulation minutieuse, — tout cela qui gisait sur mon divan, quel embarras !... Encore un vampire, je n'en pouvais douter. Je nomme ainsi ceux qui s'attaquent à ma pitié. Ils ne demandent rien. « Laissez-moi seulement là, dans l'ombre !... »

Le temps qui s'écoula dans le silence fut long. Je lisais, puis je cessais de lire. Un autre jour, j'aurais pu supposer que Vial dormait. Car il arrive à mes amis de dormir sur mon

Digitized by Google

divan, au bout d'une journée de pêche, de voiture, de bains, de travail même, qui leur ôte la parole et les enchante de sommeil sur place. Celui-ci ne dormait pas. Celui-ci était malheureux. Souffrance, premier déguisement, première offensive du vampire... Vial, loin du bonheur, feignait le repos, et je sentis remuer au fond de moi celle qui maintenant m'habite, plus légère à mon cœur que je ne fus jadis à son flanc... Je sais bien que c'est elle, ces mouvements de pitié que je n'aime pas. Mais elle ne les aimait pas non plus : « *La nièce du père Champion va mieux. Ton frère aura de la peine à la tirer de là. Je lui ai envoyé du bois, et ne pouvant rien de plus en ce moment, j'ai quêté encore une fois pour elle. Mais c'est une chose que je ne sais pas faire aimablement, car le rouge me monte au front dès que je vois ceux qui ne donnent rien et vivent dans leur fromage, et je suis portée plus à les engueuler qu'à leur faire des grâces...*

« *Pour ta chatte, je reviens chaque après-midi à la Petite Maison pour lui donner un peu de lait chaud et lui faire une flambée de bois. Quand je n'ai rien, je lui cuis un œuf. Ce n'est pas que cela m'amuse, grand Dieu, mais je ne suis jamais en repos quand je crois qu'un enfant ou un animal ont faim. Alors je fais en sorte de me mettre en repos : tu connais mon égoïsme.* »

Voilà le mot ! Trouvait-elle pas ses mots mieux que personne ? Égoïsme. Cet égoïsme la menait, elle, de porte en porte, criant qu'elle ne pouvait pas supporter le froid qui pétrifiait, l'hiver, dans une chambre sans feu, des enfants indigents. Elle ne pouvait pas supporter qu'un chien ébouillanté par son maître le charcutier ne trouvât d'autre secours que de hurler et se tordre, au pied d'une maison fermée et insensible...

Ma très chère, vois-tu, du haut de cette nuit propice à la veille, plus chaude et rehaussée d'or qu'une tente de velours, vois-tu mon souci ? Qu'aurais-tu fait à ma place ? Tu sais

Digitized by Google

où déjà elles m'ont menée, les attaques d'un égoïsme que je tiens de toi ? Elles t'ont conduite à la ruine matérielle, où tu t'es échouée ayant tout donné. Mais ne plus posséder d'argent, ce n'est qu'une des étapes du dénûment. Ferme dans ta pauvreté définitive, tu devenais nette et reluisante à mesure que tu étais mieux rongée. Mais il n'est pas sûr que tu n'eusses pas, à la vue de ce corps mi-couché, fait un petit détour, en soulevant le bord de ta jupe, comme quand tu passais une flaque... En ton honneur, je voulus enfin montrer ma force à celui qui, raidi d'appréhension, feignait de dormir.

— Tu dors, Vial ?

Il veillait, et ne tressaillit pas.

— Un peu abruti, dit-il en se redressant.

Il lissa ses cheveux en arrière, rajusta sa chemise ouverte et son veston de flanelle, renoua une de ses espadrilles. Je lui trouvai le nez long, et cette figure comme comprimée entre deux battants de porte qu'on voit aux gens qui croient dissimuler leurs contrariétés. Je ne le pressai pas, sachant bien qu'il est malséant d'entraîner à la psychologie un homme qui n'est pas sûr de ses boutons de chemise ou de ses lacets de chaussure.

— Vial, je t'ai dit ce matin que j'avais à te parler.

Il inclina la tête avec une majesté un peu nègre.

— Voilà. Mon petit Vial, quel beau temps ! Écoute l'hydravion en ton de *fa,* le doux vent haut placé entre l'est et le nord, respire le pin et la menthe du petit marais salé, dont l'odeur gratte au grillage comme la chatte !

Vial dévoila ses yeux qu'il tenait baissés, ouvrit en grand son visage surpris, où toute sa bonne foi d'homme apparut, et je me sentis solide en face d'un être plein de candeur, neuf aux artifices de la parole.

— Vial, as-tu vu les raisins de la vigne ? As-tu vu que les

Digitized by Google

grappes sont déjà massives et teintes en bleu, si serrées qu'une guêpe n'y entrerait pas ? Songes-tu qu'on va devoir vendanger avant le quinze septembre ? Veux-tu parier que la saison va s'écouler sans que les orages aient dépassé les Maures, où la montagne les rassemble comme des ballons au bout d'un fil ? Il pleut à Paris, Vial. Il pleut aussi à Biarritz et à Deauville. La Bretagne moisit et le Dauphiné se couvre de champignons. La Provence seule...

Pendant que je parlais, il rapetissait ses yeux et refermait tout son visage... C'est une occupation sans fin qu'un être vivant. Celui-ci ne me livrait plus qu'un entre-bâillement circonspect de lui-même. C'est un homme, il craint l'ironie. Au mépris de toute mélancolie il n'était plus que perplexe, et gourmé.

— Tu comprends, Vial ? C'est un très beau temps de l'année que je passe ici. C'est, je te l'assure, un très beau temps aussi de ma vie. Tu aimes ces mois que tu passes ici ?

Par des mouvements imperceptibles, les traits de Vial reconstituèrent une face d'homme courageux, à qui l'on rend la faculté d'user de son courage.

— Non, répondit-il, je ne les aime pas. Je ne les échangerais pas contre quoi que ce soit au monde, mais je ne les aime pas. Pendant ce temps-là non seulement je ne travaille guère, mais encore je ne suis pas heureux.

— Je croyais que tu créais un « ensemble » pour...

— Pour les Quatre-Quartiers, c'est exact. Mes maquettes sont prêtes. C'est un gros travail. Living-room, chambres, salle à manger, toute la maison... J'emploie mes quatre sous, et même un peu plus, à réaliser en bois et en métal mes modèles. Mais si je réussis, c'est pour moi la direction des ateliers d'ameublement moderne aux Quatre-Quartiers...

— Tu ne m'en as jamais appris aussi long là-dessus.

Digitized by Google

— C'est exact également. Vous ne vous intéressez que peu aux ameublements modernes.

— Je m'intéresse du moins à ce qui concerne mes amis.

Vial se cala sur le divan avec le mouvement du cavalier qui s'affermit en selle.

— Madame, je n'ai pas une minute l'illusion d'être votre ami. Des amis comme moi, à qui vous jetez le tutoiement, la poignée de main et votre bonne humeur d'été, vous n'en savez pas le nombre.

— Tu es modeste.

— Je suis clairvoyant. Ce n'est pas très difficile.

Il parlait d'une voix respectueuse, égale, et montrait un visage dévoilé, de grands beaux yeux, ma foi, qui se posaient librement sur les miens ou sur n'importe quel point de ma personne.

— C'est vrai, Vial, que je suis plus familière que liante. Mais en matière d'amitié, est-ce que le temps presse si fort ? Nous serions devenus des amis... plus tard. Je te connais mal...

Il agita une main vivement en l'air, pour effacer mes paroles :

— Je vous en prie, Madame ! Je vous en prie !

— Tu m'appelais Colette, hier ?

— Devant les gens, oui, pour être confondu dans la foule anonyme. Si vous m'accordiez un peu d'attention, vous sauriez que, de ma vie, je ne vous ai appelée par votre nom quand nous étions seuls. Et nous nous sommes trouvés seuls très souvent, depuis le premier juillet.

— Je le sais.

— Au ton de ces trois mots-là, Madame, je vois que nous arrivons à ce qui nous touche.

— A ce qui te touche.

— Ce qui vous est incommode, Madame, me touche en effet plus que tout.

Digitized by Google

Là, nous nous reposâmes un moment, car la rapidité de nos répliques, que nous n'avions pas prévue, nous eût menés à l'accent d'une querelle.

— Doucement, Vial, doucement ! Froid des épaules, et puis tout d'un coup...

Il sourit par imitation.

— C'est la certitude de la condamnation qui décide quelquefois les accusés à se « mettre à table ». Alors ils racontent aussi bien leur crime que leur premier amour, ou le baptême de leur petite sœur... N'importe quoi.

Il fit craquer ses doigts serrés entre ses genoux et me questionna d'une manière pressante :

— Madame, qu'est-ce que vous voulez de moi ? Ou plutôt qu'est-ce que vous ne voulez pas ? Je suis sûr déjà que ce que vous me demanderez me sera le plus pénible, et que je ferai ce que vous voudrez.

Comme la noblesse de l'homme, même limitée à son expression verbale, nous frappe d'appréhension, nous retarde dans notre chemin ! Le goût féminin d'habiller en héros un homme, quand il parle d'immoler son confort sentimental, il est encore bien vivace en moi...

— Bon. Alors ça va aller tout seul. Hélène Clément...

— Non, Madame, pas Hélène Clément.

— Comment, pas Hélène Clément ?

— Comme je le dis, Madame. Aucune Hélène Clément. Assez d'Hélène Clément. Autre chose.

— Mais comprends-moi, voyons ! Attends ! Tu ne sais seulement pas... Elle est venue, hier, et je n'ai pas eu de peine à acquérir la certitude...

— Bravo, Madame ! Voilà qui fait honneur à votre perspicacité. Vous avez acquis la certitude ? J'en suis ravi. N'en parlons plus.

Un petit feu pointu brillait dans les yeux de Vial, et il me

Digitized by Google

dévisageait avec impertinence. Quand il vit que j'allais me fâcher, il posa ses mains sur les miennes.

— Non, Madame, n'en parlons plus. Vous voulez me faire savoir qu'Hélène Clément m'aime, que mon indifférence la désole, que je dois prendre en pitié et même en amour cette « belle jeune fille saine », — c'est de Géraldy — et l'épouser ? Bon. Je le sais. C'est fini. N'en parlons plus.

Je retirai mes mains.

— Oh ! si tu le prends comme ça, Vial...

— Oui, Madame, je le prends comme ça, et, bien plus fort, je vous reproche d'avoir amené le nom de cette jeune fille dans notre conversation. Vous aviez une raison de le faire ? Laquelle ? Dites-la ! Mais dites-la ! Vous vous intéressez à cette jeune fille ? Vous la connaissez bien ? Vous êtes chargée d'assurer l'avenir et même le bonheur d'une frêle créature qui atteint à peine ses vingt-six ans ? Vous avez de l'affection pour elle ? Vous êtes son amie ?... Répondez, Madame, répondez plus vite ! Pourquoi ne répondez-vous pas plus vite ? Parce que je ne vous en laisse pas le temps ? Pour répondre « oui » de bon cœur à toutes mes questions, il ne faut pas longtemps, Madame, et vous êtes prompte, d'habitude... Vous n'aimez pas Hélène Clément, et passez-moi l'expression, vous vous fichez pas mal de son bonheur, qui d'ailleurs ne vous regarde en aucune manière. Ne vous fâchez pas, c'est liquidé, c'est fini. Ouf ! Je boirais bien un peu de citronnade et je vais vous en préparer un verre. Ne bougez pas.

Il nous versa de quoi-boire, et ajouta :

— A part ça, je ferai ce que vous voudrez, je vous le répète. Je vous écoute...

— Pardon ! C'est toi qui as parlé de te « mettre à table ».

— Je serais sans excuse, Madame, de retarder la suite du joli couplet sur la belle saison.

Digitized by Google

Ah ! si du moins j'avais ressenti, au cœur, le battement, aux mains le froid annonciateur, dans tout le corps une célébration de l'angoisse ! Ce fut alors, et non plus tard, si je me connais bien, que je regrettai entre nous l'absence du suprême intrus, le désir. Présent, c'est en lui, il me semble, que j'aurais puisé, sans effort, le sens de notre rendez-vous de ce soir, l'épice, le danger qui lui faisait défaut. Il me parut aussi trop visible que Vial voulût marquer le contraste entre le jeune compagnon d'hier, le « mon petit Vial » enrégimenté dans une équipe de camarades d'été, et l'amant parfaitement autonome...

— Vial, nous n'avons pas besoin de beaucoup de paroles pour nous entendre, je l'ai déjà remarqué.

C'était là une politesse ambiguë, qui porta plus loin que je ne le voulais.

— C'est vrai ? dit Vial, c'est vrai ? Vous le pensez ? A combien d'hommes dans votre vie avez-vous dit une chose pareille ? Peut-être ne l'avez-vous dit qu'à moi ? D'ailleurs, je n'en trouve trace dans aucun de vos livres... aucun, non... Ce que vous venez de dire là se sépare du mépris de l'amour qu'on devine toujours un peu, en vous lisant, dans votre amour de l'amour... Ce n'est pas une parole que vous auriez dite à un des hommes que...

— Nous n'avons que faire de mes livres ici, Vial.

Je ne pus lui dissimuler le découragement jaloux, l'injuste hostilité qui s'emparent de moi quand je comprends qu'on me cherche toute vive entre les pages de mes romans.

— Laisse-moi le droit de m'y cacher, fût-ce à la manière de la « Lettre volée... ». Et revenons à ce qui nous occupe.

— Rien ne nous occupe ensemble, Madame, et j'en suis bien triste. Vous vous êtes mis en tête de planter entre vous et moi une troisième personne. Renvoyez-la, et nous serons seuls.

Digitized by Google

— Mais c'est que je lui ai promis...

Vial leva ses mains noires au bout de ses manches blanches.

— Ah ! voilà ! Vous lui avez promis ! Et promis quoi ? Franchement, Madame, qu'est-ce que vous venez faire là dedans ?

— Pas si haut, Vial, Divine dort dans la cabane de la vigne... La petite Clément m'a dit que l'an dernier, ici même, vous aviez échangé des paroles qui pouvaient lui faire croire...

— C'est bien possible, dit Vial. Cette année, c'est changé, voilà tout.

— Ce n'est pas chic.

Vial se tourna vers moi avec roideur :

— Pourquoi donc ? Ce qui ne serait pas chic, c'est qu'ayant changé, moi, je ne l'en aie pas avertie. Je n'ai ni enlevé une enfant mineure ni couché avec une fille honnête. C'est tout ce que vous avez à me reprocher ? C'est en l'honneur de cette bluette que vous avez préparé votre couplet de la belle saison ? C'est en vue du bonheur d'Hélène Clément, que vous avez décidé — car vous l'avez décidé — de me bannir ? Pourquoi choisissez-vous, pour l'éloigner, celui qui tient le plus à vous et vous entend le mieux ? C'est là la promesse que vous avez faite à Hélène Clément ? Elle l'a obtenue de vous, au nom de quoi ? De la « morale » ? Ou de notre différence d'âges ? Elle en est bien capable ! s'écria-t-il d'un ton de gaîté discordant.

Je lui donnai, avec un hochement de dénégation, mon regard le plus affectueux. Pauvre Vial, quel aveu... Il y songeait donc, lui, à notre différence d'âges ? Quel aveu de tourments, de muets débats...

— Faut-il te l'avouer, Vial ? Je ne songe jamais à la différence d'âges.

— Jamais ? comment, jamais ?

— Je veux dire... je n'y pense pas. Pas plus qu'à l'opinion

Digitized by Google

des imbéciles. Et ce n'est pas cette promesse-là que j'ai faite à Hélène. Vial, — je posai ma main à plat, comme il m'arrive souvent avec lui, sur son poitrail bombé — c'est donc vrai que tu t'es attaché à moi ?

Il abaissa les paupières et serra la bouche.

— Tu t'es attaché à moi, malgré, comme tu dis, la différence des âges... S'il n'y avait pas d'autre barrière entre nous, je t'assure que celle-là ne pèserait pas lourd à mes yeux.

Il fit, du menton vers ma main ouverte sur sa poitrine, un très léger mouvement sauvage, et répliqua promptement :

— Je ne vous demande rien. Je ne vous demanderai même pas ce que vous pouvez nommer une autre barrière. Je suis même étonné de vous entendre parler de... de ces choses qui vous concernent, aussi... aussi naturellement.

— Il faut bien en parler, Vial. Ce que j'ai affirmé à Hélène Clément, c'est seulement, — d'une manière assez mal déterminée, d'ailleurs — c'est que je n'étais pas un obstacle entre toi et elle, et que je n'en serais jamais un.

Vial changea de visage, rejeta d'un revers de bras ma main appuyée à sa poitrine.

— Ça, c'est le comble, cria-t-il en étouffant sa voix. Quelle inconscience... Vous mêler... Vous mettre sur le même plan qu'elle ! Vous poser en rivale généreuse ! Rivale de qui ? Pourquoi pas d'une midinette ? C'est incroyable ! Vous, Madame, vous ! Vous poser, vous conduire comme une femme ordinaire, vous que je voudrais voir, je ne sais pas, moi...

Il m'assignait dans l'air, de sa main levée, un niveau très haut, celui d'une manière de socle, et je l'interrompis avec une ironie qui me fit de la peine.

— Oh ! Madame...

— Vial, laisse-moi encore un peu parmi les vivants. Je ne m'y trouve pas mal.

Digitized by Google

Vial me contemplait, tout suffoqué de reproche et de chagrin. Il appuya vivement sa joue sur le haut de mon bras nu, et fermant les yeux :

— Parmi les vivants ?... répéta-t-il. Mais la cendre, même la cendre de ces bras-là, elle serait encore plus chaude qu'une chair vivante, et elle garderait leur forme de collier...

Je n'eus pas à rompre un contact, qu'il interrompit aussitôt pour que je fusse contente de lui. Je l'étais, et je lui fis « oui, oui » de la tête, en le regardant. La fatigue, une buée bleu-noir qui lui poussait aux joues à cause de la nuit avancée... Trente-cinq, trente-six ans, ni laid, ni malsain, ni méchant... Je m'enlisais dans cette nuit sans souffle, qui traversait le moment du sommeil unanime, et il émanait de ce garçon ému, peu vêtu, une odeur de minuit amoureux qui me poussait doucement vers la tristesse.

— Vial, comment donc vis-tu, en dehors de moi ? Tu me comprends ?

— De peu de chose, Madame... De peu de chose... et de vous.

— Ça ne te fait pas un lot bien riche.

— C'est à moi de l'estimer.

Je m'irritai :

— Mais, brute obstinée, où t'en vas-tu, où t'en allais-tu sans rien dire, avec cette habitude de moi que tu as prise ?

— Je n'en sais rien, ma foi, dit-il négligemment. La vérité est que j'y pensais le moins possible. Quelquefois, quand vous n'aviez pas le temps de me recevoir, à Paris, je me disais...

Il sourit pour lui-même, déjà tout au désir de se peindre, de paraître au jour :

— Je me disais : « Oh ! tant mieux, l'envie de la voir me passera plus vite en ne la voyant pas. Je n'ai qu'à patienter, et quand j'y retournerai, elle aura tout d'un coup soixante,

Digitized by Google

soixante-dix ans, alors la vie redeviendra possible et même agréable... »

— Oui... Et puis ?

— Et puis ? Et puis quand je retournais vous voir, c'était juste un jour où tous vos démons étaient réveillés, et vous aviez mis de la poudre, allongé vos yeux, passé une robe neuve, et il n'était question que de voyages, de théâtre, et de jouer *Chéri* en tournée, et de planter de la vigne et des pêchers, et d'acheter une petite auto... Et c'était tout à recommencer... C'est la même chose ici, d'ailleurs, acheva-t-il en ralentissant.

Pendant le silence qui suivit, rien ne troubla, dehors, l'immobilité de toutes choses. Dans le rayon de la lampe la chatte, couchée sur la terrasse au creux de la chaise longue, se roula en turban pour prédire l'approche de la rosée, et le craquement de l'osier retentit comme sous une voûte.

Vial m'interrogeait des yeux comme si c'eût été mon tour d'intervenir. Mais qu'aurais-je ajouté à son profond contentement mélancolique ? Il me savait sans doute émue. Je l'étais. Je ne fis qu'un signe, qu'il interpréta dans le sens de : « Continue... » et une expression presque féminine, pleine de séduction, passa sur ses traits, comme si toute la brune face d'homme allait éclater sur un éblouissant visage; mais cela ne dura point. C'était seulement l'éclat d'un semblant de triomphe, d'une parcelle de bonheur... Allons, un peu de hâte, un peu de rigueur, détrompons cet honnête homme... Plus rapide que moi, il s'engageait davantage :

— Madame, reprit-il en se retenant de s'échauffer, je n'ai plus grand'chose à vous dire. Je n'ai jamais eu grand'chose à vous dire. Personne n'est plus dépourvu de desseins, d'arrière-pensées, — je pourrais presque ajouter : de désirs — que moi.

— Si, il y a moi.

Digitized by Google

— Pardonnez-moi, je ne peux pas vous croire. Vous m'avez appelé ce soir...

— Hier soir.

Il passa la main sur sa joue, devint confus de la sentir râpeuse :

— Oh... qu'il est tard... Vous m'avez appelé hier soir, et hier matin vous m'aviez... convoqué. N'était-ce que pour me parler de la petite Clément ? Et de votre obligation de vous défaire de moi ?

— Oui...

J'hésitais, et il se rebella :

— Qu'est-ce qu'il y a encore, Madame ? Je vous en prie, ne vous mettez pas en tête que j'ai besoin d'être ménagé, ou soigné. J'aime autant vous avouer que je ne suis même pas malheureux. Vraiment pas. Je me faisais jusqu'ici l'effet de quelqu'un qui porte sur lui quelque chose de très fragile. Tous les jours, je respirais : « Encore rien de cassé aujourd'hui ! » Il n'y aurait jamais eu rien de cassé, Madame, si une main étrangère assez lourde, peut-être pas très bien intentionnée...

— Allons, laisse-la, cette petite...

Aussitôt que je les entendis, j'eus honte de mes paroles. J'en ai honte encore en les écrivant. Des paroles, un ton de rivale doucereuse, de perfide belle-mère... C'était l'hommage invétéré, le bas acquiescement qui sort de nous quand l'homme le sollicite, l'homme, luxe, gibier de choix, le mâle rarissime... Imprudent, Vial brilla de joie comme un tesson au clair de lune.

— Mais je la laisse, Madame, je n'ai jamais voulu que la laisser ! Je ne demande rien à personne, moi ! Je suis si gentil, si commode... Tenez, Madame, vous me proposeriez, vous-même, de changer, de... d'améliorer mon sort, que je serais capable de m'écrier : « Foin ! » et même : « *Vade retro !* »

Digitized by Google

Et il éclata de rire — tout seul. Il venait de dépasser ses moyens. Ce n'est presque jamais impunément qu'un homme fait s'essaye à la gaminerie. Pour réussir, en outre, dans la canaillerie aimable, il lui faut une grandeur atavique dans le mal, le don de l'improvisation, au moins la légèreté dévolue à quelques Satans moyens, — toutes vertus auxquelles l'extrême jeunesse n'est pas embarrassée de suppléer...

Peut-être l'honnête Vial, en « faisant la fille » comme une petite bourgeoise qui se jette à la rue par désespoir, tentait-il, pour me plaire, de se plier à un gabarit d'homme que lui fournissaient trois cents pages signées de mon nom, où je chante des immunités masculines un peu infamantes ? J'aurais pu en sourire. Mais, en même temps que la nuit, je me dépouillais de langueur, bientôt d'ombres. Par la porte venait un froid qu'engendrait l'inimitié entre un jeune souffle et l'air d'hier, échauffé par nos deux corps. La dalle du seuil luisit comme sous la pluie, et le fantôme haillonneux du grand eucalyptus reprit par degrés sa place sur le ciel.

Vial, dans l'erreur, attendait tout de sa passivité. Ce n'est pas une tactique étrangère à l'homme, — au contraire. Vial appartient à une catégorie d'amants que je n'aurai fait, au cours de ma vie amoureuse, qu'entrevoir dans un lointain dont je demeure responsable. Il doit être un peu gris le long des journées, mais tout phosphorescent l'ombre venue, et apte à l'amour, accort pendant l'amour comme sont les paysans jeunes, les ouvriers en fleur, — je le voyais, ma foi, comme si j'y étais...

Vial me couvrit vivement d'une écharpe de laine, pourtant je n'avais pas frissonné.

— Cela vous suffit ? Vous aurez assez chaud ? Voici bientôt le jour, Madame. Il m'est témoin que je n'ai jamais espéré le voir se lever, seul avec vous dans votre maison. Laissez-moi tout de même en être orgueilleux, sinon heureux.

Digitized by Google

Je pèche souvent par orgueil, comme il arrive aux gens de petite origine qui se dégoûtent du milieu où ils sont nés. Dégoûté... voilà, je suis né dégoûté. Mes camarades de la guerre blaguaient mon dégoût des femmes quelconques, de l'aventure banale. Un prince n'est pas plus dégoûté que moi... C'est comique, n'est-ce pas ?

— Non, dis-je distraitement.

— Si vous saviez, continua-t-il plus bas, il n'y a qu'ici que j'ai vécu des jours aussi longs... De tous les secours que vous m'aurez portés, il n'y en a aucun qui vaille cette couleur que votre égalité donne aux jours, le goût qu'ils prennent à glisser sur vous. En dépit d'une espèce de garçonnisme, de bongarçonnisme qui est, chez vous, entièrement affecté...

Je ne l'interrompis pas. Une lumière bleue, sourde, collait à son front et aux méplats de ses joues; les lampes orangées rougirent sous la progression insinuante du bleu. Un oiseau, dans l'enclos, se libéra de la nuit par un cri si long, si étranger à la mélodie, qu'il me donna l'illusion de m'arracher au sommeil. Sombre dans son vêtement blanc, ramassé au creux du divan, Vial appartenait encore mollement à la nuit, et je mis à profit, pour le mieux voir, la sournoise résurrection d'un ancien « double » qui s'éveillait en moi avec le jour, un double âpre à l'échange physique, expert à traduire en promesses la forme d'un corps. Ce corps-ci, la nudité quotidienne du bain m'avait rendu familiers ses contours, l'épaule à l'égyptienne, le cou cylindrique et fort, et surtout ce lustre, ces caractères épars et mystérieux qui confèrent à certains hommes un grade dans la hiérarchie voluptueuse, dans l'aristocratie animale... Ainsi, — sentant que le temps m'était mesuré — je me hâtais d'aspirer par toutes mes brèches la chaleur qui me venait d'un spectacle interdit, « puisqu'il ne s'agissait que de paille... ».

— ... Quand on se tire de la guerre d'une manière aussi

Digitized by Google

avantageuse, je peux dire aussi banale, avec ces deux cicatrices au bras, on ne demande, après, qu'à vivre beaucoup, à travailler beaucoup. Mais mon père...

Que lui manque-t-il donc ? Quel désordre ? Quel drame de gestation, de croissance ? Il n'a rien de commun avec des êtres que j'ai connus, dont j'ai tenu entre mes mains, sous mon regard, la suffocation contagieuse...

— ... Tout désirer, tout deviner, prétendre à tout au fond de soi-même, c'est un grand malheur pour un garçon qui est obligé de vivre médiocrement, et qui ne savait pas qu'un jour il lui serait donné de se faire entendre de vous...

Oui. Mais il n'y a aucune chance que son aspect, son effort pour me joindre, sa souffrance même me suggèrent le supplice du germe sous la terre, le tourment de la plante que sa hâte, son devoir de fleurir vont jusqu'à déchirer... Je les ai connus, puis perdus, les êtres qui juraient — ainsi ils attestaient ma force — de périr si je ne les délivrais d'eux-mêmes, de n'éclore jamais si je leur refusais leur seul climat : ma présence... Mais celui-ci a déjà fleuri et défleuri plus d'une fois...

— ... et je n'ai pas de honte à me montrer à vous plus étonné, plus pauvre en souvenirs que si la vie venait de commencer pour moi...

Oui. Mais tu ne viens pas de la commencer. C'est seulement une comparaison. Tu ne peux pas m'y tromper, même en usant de ton innocence. Nous autres, nous n'avons affaire généralement, à la fin de nos derniers et valeureux combats, qu'au pire ou au meilleur; il n'y a pas grand mérite à démêler que tu n'es ni l'un, ni l'autre... Je m'appuie sur un avenir dont on pourrait compter les heures. Un tel avenir, si je rentrais dans la lice, serait tout entier voué à de brûlantes vérités, à des amertumes que rien n'égale, — ou bien à des duels où de part et d'autre on veut se surpasser en orgueil.

Digitized by Google

Vial, tu es promis à un destin plus facile que de me surpasser en orgueil...

— Cher Valère Vial !

Je m'aidai d'un cri pour m'élancer hors du lieu préservé, du haut duquel je pouvais choisir de porter coups, ou secours...

— Madame ! Je suis là, Madame. C'est même mon plus grand crime.

Il se leva, roidi de sa longue veille, et d'un étirement il brisa tous ses angles. Sa belle livrée d'été, polie et brune, parut souillée, aux joues, de barbe dure qui perçait la peau. Le blanc brillant de ses yeux était moins net qu'hier. Sans soins et sans repos nocturne, que disait mon visage ?... J'y pense aujourd'hui, je n'y pensais pas hier. Je ne pensais qu'à sceller, d'une meurtrissure ou d'une accolade, la nuit achevée enfin. Un couple, occupé de lui-même, ne connaît pas de brefs colloques. Qu'ils sont longs, ces entretiens où s'agitent les bâtards mal venus de l'amour...

Des pêches, oubliées dans une coupe, se rappelèrent à moi par leur parfum suri; l'une d'elles, où je mordis, rouvrit à ma faim et à ma soif le monde matériel, sphérique, bondé de saveurs : dans peu d'instants le lait bouillant, le café noir, le beurre reposé au fond du puits rempliraient leur office de panacée...

— Cher Valère Vial, tu m'as détournée de ce que j'avais commencé à te dire, il y a... — je lui montrai par jeu une des dernières étoiles, d'un jaune pâle et qui avait suspendu sa danse de scintillations — il y a un moment.

— Vous n'avez qu'à continuer, Madame. Ou à recommencer. Je suis toujours là.

Amitié sincère, feinte d'amitié ?... Au plaisir que je reçus de sa voix amicale, je comptai ce que cette nuit de veille avait usé de mes forces.

Digitized by Google

— Vial, je voudrais te parler comme à un être humain affectueux, — s'il est des êtres humains affectueux...

Ma restriction venait à point : Vial buta sur le mot honni de tous les amants, et son regard me reprit sa confiance.

— Je t'ai dit que je vivais ici une belle saison de l'année, mais surtout une belle saison de ma vie... C'est une vérité qui ne date pas de très loin... Mes amis le savent...

Il demeurait muet, et comme tari.

— ... De sorte que je ne me sens pas toujours très assurée dans mon état récent. Quelquefois je suis forcée de me demander — quand je déploie une grande activité soudaine qui se traduit par des nettoyages, des jardinages insensés ou un déménagement — si c'est de l'allégresse nouvelle ou un reste de vieille fièvre. Tu comprends ?

Il répondit « oui » de la tête, mais il me montrait une figure d'étranger, et je ne m'avisai pas, alors, qu'il pouvait souffrir.

— Faire peau neuve, reconstruire, renaître, ça n'a jamais été au-dessus de mes forces. Mais aujourd'hui il ne s'agit plus de faire peau neuve, il s'agit de commencer quelque chose que je n'ai jamais fait. Comprends donc, Vial, c'est la première fois, depuis que j'ai passé ma seizième année, qu'il va falloir vivre — ou même mourir — sans que ma vie ou ma mort dépendent d'un amour. C'est si extraordinaire... Tu ne peux pas le savoir... Tu as le temps.

Vial, empreint de sécheresse, obstiné des pieds à la tête, se refusait sans paroles à toute compréhension, à tout allégement. Je me sentais très fatiguée, prête à reculer devant l'invasion vermeille qui se levait de la mer, mais je voulais aussi terminer cette nuit — le mot s'offrit à moi, ne me quitta plus — honorablement.

— Tu comprends, il faut désormais que ma tristesse si je suis triste, ma gaîté si je suis gaie, se passent d'un motif qui leur a suffi pendant trente années : l'amour. J'y arrive.

Digitized by Google

C'est prodigieux. C'est tellement prodigieux... Quelquefois des accouchées, après leur premier sommeil de délivrance, s'éveillent en recommençant le réflexe du cri... J'ai encore, figure-toi, le réflexe de l'amour, j'oublie que j'ai rejeté mon fruit. Je ne m'en défends pas, Vial. Tantôt je m'écrie en dedans : « Ah ! mon Dieu, pourvu qu'Il soit encore là ! » et tantôt : « Ah ! mon Dieu, pourvu qu'Il ne soit plus là ! »

— Qui ? demanda Vial avec naïveté.

Je me mis à rire, et je flattai son beau poitrail accessible, dans la chemise ouverte, au vent du matin et à ma main, — ma main qui est plus vieille que moi, mais je devais bien, à cette heure-là, paraître son âge...

— Personne, Vial, personne... Plus personne. Mais je ne suis pas morte, il s'en faut, ni insensible. On peut me faire de la peine... Tu pourrais me faire de la peine. Tu n'es pas homme à t'en contenter ?

Une longue main aux doigts minces, rapide comme une patte, saisit la mienne.

— Je m'en arrangerais encore, dit Vial sourdement.

Ce ne fut qu'une intimidation passagère. Je sus gré à Vial d'un pareil aveu, j'en goûtai la forme un peu outrageante, l'indiscutable et directe origine. Je retirai ma main sans violence, je haussai les épaules, et je voulus, comme à un enfant, lui faire honte :

— Oh ! Vial... Quelle fin nous verrais-tu donc, si je t'écoutais ?

— Quelle fin ? répéta-t-il. Ah ! oui... Mais la vôtre, — ou la mienne. J'avoue, ajouta-t-il avec complaisance, oui, j'avoue qu'à certains moments, votre mort ne m'aurait pas déplu.

Je ne trouvai rien à redire à un vœu aussi traditionnel. Un léger trébuchement des prunelles, un rire vague me montraient que Vial ne renonçait pas tout à fait à l'espoir de se conduire en énergumène, et je me mis à craindre, petitement,

Digitized by Google

qu'on ne surprît sur mon seuil ce garçon défait. Il fallait se hâter, le jour allait nous assaillir, les premières hirondelles sifflantes cernaient le toit. Une longue jonque de nuages, teinte d'un violet épais et sanguin, amarrée au ras de l'horizon, retardait seule le premier feu de l'aurore. A grand roulement de tonnerre creux et chantant, une charrette, sur le chemin de côte, annonça qu'elle menait des barriques vides. Vial releva, autour de sa barbe d'hier et de son brun visage que la veille et l'inanition verdissaient, le col de son veston blanc. Il s'appuyait d'un pied sur l'autre, comme s'il foulait de la neige, et il regarda assez longuement la mer, ma maison et deux sièges vides sur la terrasse.

— Alors... au revoir, Madame.

— Au revoir, cher Vial. Tu... On ne te verra pas à l'heure du déjeuner ?

Il crut à un excès de précaution hostile, et fut blessé.

— Non. Ni demain. Je dois aller à Moustiers-Sainte-Marie, et de là dans des petits endroits, sur deux cents kilomètres de côte environ. Acheter des courtepointes provençales pour mon magasin de Paris... Des plats de Varages qu'on m'a signalés...

— Oui... Mais ce ne sont pas des « adieux éternels » ! On se reverra, Vial ?

— Dès que je le pourrai, Madame.

Il parut content d'avoir si bien répondu en si peu de mots, et je le laissai s'en aller. Sa petite voiture démarra discrètement dans la profonde poussière blanche du chemin desséché. La chatte alors parut comme une fée, et j'allai dans la cuisine allumer le feu sans attendre Divine, car je tremblais de froid et je n'éprouvais que l'extrême besoin de me tremper dans une eau très chaude, dans un bain acidulé, aromatique, un bain comme ceux où l'on se réfugie, à Paris, par les noirs matins de l'hiver.

Digitized by Google

Nous aimons, colons éparpillés sur la côte, les dîners impromptus, parce qu'ils nous réunissent pour une heure ou deux et parce qu'ils ne violent pas la paix de nos demeures, le secret de notre vie d'été qui ne comporte point de réunions d'après-midi ni de goûters à cinq heures. Le protocole de la saison veut qu'un caprice unanime, plutôt qu'une amicale préméditation, règle nos rapports. Une invitation à huitaine nous trouvera hésitants, évasifs : « Ah ! je ne sais pas si je suis libre... Justement le gars Gignoux doit nous mener à La Seyne... » Ou bien nous travaillons, ou nous projetions d'aller « justement » en forêt manger du gibier braconné...

Le hasard, d'habitude, confie notre vœu de sociabilité brève à une voix, on ne sait d'avance laquelle. C'est celle du Grand Dédé, c'est le petit fifre nasillé de Dorny, le bâillement boulimique de Daragnès qui soupire : « Il fait creux... » Il faut aussi que la demie de sept heures ait sonné au clocher bulbeux, qu'une dernière flambée du couchant, dansant au ventre des siphons, rejaillisse dans l'œil vert et sorcier de

Digitized by Google

Segonzac, et que des façades roses du quai, plus chaudes que l'air rafraîchi, sorte une vague odeur de pain. La voix nonchalante s'élève :

— Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir à manger chez la Lyonnaise ?

Personne n'a bougé, et pourtant la réponse arrive, chargée de précisions surprenantes.

— Rien. Des tomates, et du jambon de pays.

— Chez nous, il y a une grosse mortadelle, et du beau gorgonzola, murmure une autre voix douce qui est celle de la violoniste Morhange. Mais ça ne fait pas assez pour tous...

— Et *ma* soupe de *mes* oignons gratinée, c'est de la crotte de bique, alors ? crie Thérèse Dorny, ou Suzanne Villebœuf.

Segonzac alors se lève, ôte de son chef un chapeau de feutre antique :

— Mes bons messieurs, mes bonnes dames, c'est-i qu'eune virée jusqu'à chez moué vous ferait peûr ? Je ne sons qu'un simple pésan, j'ons ce que j'ons, mais foi de manant, j'ons le quieur sur la main et la main partout...

Le Ravissant est encore à son jeu favori d'imitateur que des pieds muets, chaussés d'espadrilles, courent, et que jambon de pays, tomates et pêches, fromages, tartes de frangipane, saucisson façonné en gourdin, pains longs qu'on étreint comme des enfants volés, soupière chaude liée dans une serviette prennent avec nous, sur deux ou trois voitures, le chemin raviné de la colline. La manœuvre nous est familière; vingt minutes plus tard, la table dressée sous un toit de clayonnage nous fait fête et le vert clair-de-lune d'anciens feux de tribord, haut pendus aux branches, coule onctueux sur la feuille convexe des magnolias.

Ainsi étions-nous hier au soir, en haut de la colline. L'échancrure de mer, en bas, retenait une laiteuse clarté qui

Digitized by Google

n'avait plus sa source dans le ciel. Nous distinguions les lumières du port, immobiles, et leur reflet tremblant. Au-dessus de nos têtes, entre deux flambeaux, une longue grappe de raisin mûrissant oscillait, et l'un de nous détacha un grain blond :

— On vendangera tôt, mais maigrement.

— Mon métayer dit que nous ferons tout de même dix hectos, affirma Segonzac avec orgueil. Chez vous, Colette ?

— Je compte un tiers de récolte, il n'a pas assez plu et c'est de la très vieille vigne : dix-huit cents à deux mille.

— Deux mille quoi ?

— Litres; mais je n'en ai que la moitié pour moi.

— Feu de Dieu, ma bonne fille, vous allez vous mettre marchande !

— Mille litres ! soupira avec accablement Suzanne Villebœuf, comme si on la condamnait à les boire.

Elle portait une robe à ramages de fleurs sur un fond noir, une étoffe villageoise d'Italie qu'elle avait taillée à la mode de l'ancienne Provence, et personne ne pouvait expliquer pourquoi elle semblait déguisée en gitane.

L'air fleurait l'eucalyptus et les pêches bletties. Des bombyx et de délicats papillons des groseilliers crépitaient, brûlés, dans les calices des photophores. Hélène Clément, patiente, sauvait les moins atteints du bout d'une fourchette à pickles, puis par pitié les donnait au chat.

— Ah ! une étoile filante...

— Elle est tombée sur Saint-Raphaël...

Nous avions fini de manger, et presque de parler. Un grand cruchon de verre commun et verdâtre, à ombilic saillant, se traînait paresseusement autour de la table et saluait, sans se soulever, pour emplir encore nos verres d'un bon vin de Cavalaire, jeune, à arrière-goût de bois de cèdre, dont la chaleureuse vapeur réveillait quelques guêpes. Notre

Digitized by Google

sociabilité, contentée, était tout près de rendre sa place, par droit de marée régulière, à notre insociabilité. Les peintres, assommés de soleil, eussent cédé à une torpeur enfantine, mais leurs femmes, reposées l'après-midi dans une paix de harem, tournaient de grands yeux vers le golfe et fredonnaient tout bas.

— Après tout, risqua l'une d'elles, il n'est que dix heures moins le quart.

— « Valsez, jolies gosses ! » chanta un soprano timide, qui s'en tint là.

— Si Carco était ici... dit une autre voix.

— Carco ne danse pas. Ce qu'il nous faudrait, c'est Vial.

Sur quoi, il y eut un très court silence et Luc-Albert Moreau, agité de la crainte qu'on ne me fît du mal, s'écria :

— C'est vrai, c'est vrai, il nous faudrait Vial ! Mais puisqu'il n'est pas là, n'est-ce pas... Eh bien, il n'est pas là, voilà tout !

— Il prépare son exposition de blanc et ses soldes en articles de ménage, dit avec dédain Thérèse, qui, cherchant à louer « une petite boutique rigolote », convoite le magasin parisien de Vial.

— Il est à Vaison, derrière Avignon, dit Hélène Clément.

Mes amis la regardèrent sévèrement.

Elle tenait les yeux baissés, et nourrissait de phalènes grillées, sur ses genoux, le chat noir qui ressemblait à un congre.

— C'est bon pour le faire crever, lui remontra Morhange, vindicative. N'est-ce pas, Colette ?

— Mais non, pourquoi ? C'est gras et rôti. Naturellement je ne ferais pas griller exprès des papillons pour les chats, mais on ne peut pas empêcher les bombyx de courir aux photophores.

— Ni les femmes d'aller danser, soupira en se levant un

Digitized by Google

long paysagiste. Allons, un tour chez Pastecchi ! Mais on rentre de bonne heure ?

Une des jeunes femmes jeta un « Oui ! » aigu comme un cri de cavale, des phares tournoyèrent sur la vigne, foudroyant çà et là un cep de mercure, un chien de sel, un livide rosier terrifié. A Luc-Albert prosterné en suppliant devant une petite automobile ancienne et butée, Thérèse Dorny jeta en passant :

— Il ne tire pas, ce soir, ton Mirus ? et nos rires descendirent la côte, à la file, portés par de discrètes voitures au point mort.

A mesure que nous nous rapprochions de la mer, le golfe s'étoilait davantage. Contre mon bras nu, je sentais le bras nu d'Hélène Clément. Depuis le départ de Vial, je ne l'avais pas revue sauf sur le quai, chez le libraire, à l'heure du marché, à l'heure de la citronnade, et jamais seule. Dans les premiers jours de la semaine, elle me témoignait un empressement, une déférence équivalant à des « Eh bien ?... Eh bien ?... qu'avez-vous fait ? Quoi de nouveau ?... » auxquels je n'avais rien répondu. Elle s'était — je le croyais — résignée, et songeait — mais comment ai-je pu le croire ? — à autre chose... Son bras nu, dans l'ombre, se plia sous le mien.

— Madame Colette, vous savez, chuchota Hélène, je ne le sais que par une carte postale.

— Quoi donc, mon enfant ?

— Et c'est une carte postale de ma mère, qui est avec papa à Vaison chez ma grand'mère Clément, poursuivit-elle en enjambant ma question. Avec ma famille, ils se connaissent. Mais j'ai pensé que je pouvais ne pas le dire tout à l'heure... que c'était mieux... Je n'ai pas pu vous consulter là-dessus avant le dîner.

Je pressai le bras nu, frais comme le soir :

— C'était mieux.

Digitized by Google

Et j'admirai qu'elle sût si bien ce qui est mieux, ce qui est moins bien, j'admirai son visage plein de projets, tourné vers les événements, les arrivées, les embarcadères...

Quand la nuit s'est fermée, réduisant la mer à son langage de clapotis, claquements de gueule, mâchouillement obscur entre les ventres des bateaux amarrés, l'immensité marine à un petit mur noir, bas et vertical contre le ciel, le scandale du bleu et de l'or à des feux de jetée, le négoce à deux cafés et à un petit bazar mal éclairé, alors nous découvrons que notre port est un tout petit port. Quand nous passâmes, un yacht étranger, en bonne place, à ras de quai, exhibait sans pudeur ses cuivres, son électricité, son pont en bois des îles, son dîner cerné d'hommes au torse nu, de femmes en robes basses à grands rangs de perles, ses serveurs immaculés et qui semblaient tous vierges. Nous nous arrêtâmes pour contempler l'arche magnifique apportée par la mer et que la mer allait reprendre quand ces gens auraient jeté par-dessus bord leur dernière pelure de fruit, et pavoisé l'eau de leurs journaux flottants.

— Vé, dis, passe la cigarette, leur cria du quai un garçon en savates.

Un des passagers exposés se tourna pour toiser l'enfant perché sur la passerelle, et ne répondit pas.

— Vé, dites, à quelle heure c'est que vous faites l'amour ? Si c'est tard, j'ai peur de pas pouvoir rester jusque-là...

Il s'envola, récompensé par nos rires.

Cent mètres plus loin, dans l'aisselle de la jetée, Pastecchi tient bal et débit de boissons. Le coin est bon, garé du vent. Il est beau, puisqu'il regarde à la fois un pan de mer prisonnière, les tartanes relevées de bandes peintes, et les maisons plates à base épatée, d'un lilas tendre et d'un rose de tourterelle. Un petit homme éreinté, qui a l'air paresseux et qui se repose rarement, veille sur la nudité d'une salle

Digitized by Google

rectangulaire, comme s'il était chargé d'en écarter toute parure. On n'y voit pas une guirlande aux murs, pas un bouquet sur le coin du comptoir, ni une couleur neuve, ni un jupon de papier autour des ampoules électriques. Comme dans une chapelle mortuaire pour pauvres, c'est sur le catafalque que s'amasse un faste de fleurs et de superfluité. Je nomme catafalque le piano mécanique, ancien, éprouvé par le temps, d'un noir de vieux frac. Mais il n'est aucun de ses panneaux qui n'encadre, peints au naturel, Venise, le Tyrol, un lac sous la lune, Cadix, des glycines et des rubans bleus. Il avale, par une mince bouche bordée de cuivre, des jetons de vingt centimes, et les rend au centuple en polkas métalliques, en javas de fer-blanc terne, trouées de grands trous de silences phtisiques. C'est une musique creuse, d'une rigueur si funèbre que nous ne la supporterions pas sans danseurs. Dès que les premières mesures précipitent, dans le coffre, un effondrement rythmé de vieux sous, de morceaux de verre et de peignes de plomb, un couple, deux couples, dix couples de danseurs tournent, obéissants, et si l'on n'entend pas glisser les semelles de chanvre, on perçoit le bruissement soyeux des pieds nus.

J'écris danseurs, et non danseuses. Elles sont, à la Jetée, une minorité négligée. Jolies, hardies et le cou rasé, elles apprennent des touristes le chic de la jambe hâlée et du foulard sans pareil. Mais quand « l'étrangère » vient au bal, le soir, en espadrilles, la fille du pays chausse son pied nu de souliers vernis.

Nous nous serrâmes tous, sur les bancs de bois chancelants, autour d'un marbre fendu. Encore fallut-il que de jeunes ouvriers de l'usine et deux marins reculassent, pour nous faire place, leurs reins de matous et leurs verres pleins d'anis. Hélène Clément cala son épaule nue, sa hanche et sa longue jambe contre une jeune bête de mer polie comme un bois

Digitized by Google

précieux, avec la sécurité d'une fille qui ne s'est jamais trouvée, au creux d'un chemin désert, à trois pas d'un inconnu muet, immobile et les mains ballantes. Quelques hommes tiennent pour impudence, chez Hélène, ce qui n'est que pureté persistante. Elle se releva promptement, et s'en alla valser aux bras du matelot bleu, qui dansait comme font les garçons ici, c'est-à-dire sans paroles, lié à sa danseuse d'une étreinte étroite et impersonnelle, en portant haut son visage où rien ne se lisait.

Autour d'un si beau couple tournaient, sous le châtiment de l'exécrable illumination, quelques habitués de la côte, deux Suédois — mari et femme, frère et sœur ? — tout en vermeil pâle des chevilles aux cheveux, des Tchéco-Slovaques massifs, traités selon le minimum de ciselure corporelle, deux ou trois Allemandes nouvelle manière, maigres, demi-nues, noiraudes et chaudes à l'œil, autant de taches colorées sur un fond sombre d'adolescents sans linge, le cou pris dans un mince tricot noir, de matelots bleus comme la nuit, de débardeurs de tartanes épais et légers en airain rougeâtre, héros de la danse... Ils valsaient entre eux, sous l'attention impure d'un public venu de loin pour les voir. Deux amis, jumeaux par la stature, par les pieds déliés, la similitude du sourire, qui ne daignaient pas, de tout l'été, inviter une « garce de Paris », vinrent se reposer près de nous, acceptèrent du grand Dédé qui les admirait une bouteille de gazeuse, répondirent, à une question indiscrète : « Nous dansons nous deux parce que les filles elles dansent pas assez bien », et s'en allèrent renouer leurs bras, mêler leurs genoux.

Une brune frénétique aux cheveux droits, en fichu jaune, venue telle quelle, en automobile, d'une plage voisine, trinquait du ventre avec un distant ouvrier, qui la tenant aux reins semblait ne pas la voir. Un noir jeune homme enchanteur, en chemise de pilou gris déchirée, comme

Digitized by Google

chevillé à un autre jeune homme fin, vide, immatériel, plus blanc à cause d'un foulard rouge serré en haut du cou sous l'oreille, nous jetait en passant des regards de défi, et un mulâtre en forme de marteau — les épaules démesurées, la taille à passer dans une jarretière — portait sur son cœur, soulevé de terre, un enfant presque endormi de giration, qui laissait baller sa tête et pendre ses bras...

Point d'autre vacarme que celui du billon, de la vaisselle et des dominos moulus ensemble dans le piano mécanique. On ne vient pas à la Jetée pour causer, ni même pour se saouler. A la Jetée, on danse.

Les fenêtres ouvertes laissaient entrer l'odeur des écorces de melon flottantes sur l'eau du port; entre deux moitiés de tangos, un long soupir annonçait qu'une vague, née au large, achevait de mourir à quelques pas de nous.

Mes jeunes compagnes regardaient tourner les couples mâles. Dans leur excès d'attention, je pouvais lire ensemble la défiance et le penchant qu'elles ont pour les énigmes. Le grand Dédé, rapetissant son œil vert, prenait un calme plaisir, penchait de côté la tête, disait de temps en temps :

— C'est joli... C'est joli. C'est déjà gâté, mais c'est joli. L'été qui vient ils danseront parce que Volterra les regardera danser...

La petite tzigane Villebœuf tournoya à son tour comme une corolle. Nous nous gardions de parler, étourdis de tournoiement et de déplaisante lumière. Le vent de la danse collait au plafond un voile de fumée qui essayait, à chaque pause, de redescendre, et je me souviens que j'étais contente de ne presque pas penser, d'acquiescer à la musique concassée, au petit vin blanc de l'année qui tiédissait sitôt versé, à la chaleur grandissante, qui s'enrichissait d'odeurs... Le gros tabac triomphait, puis reculait devant la menthe verte, qui s'effaçait sous un rugueux relent de vêtements trempés dans

Digitized by Google

la saumure; mais au passage un torse brun, gainé d'un petit justaucorps de tricot sans manches, fleurait le copeau de santal, et la porte battante de la cave libérait la vapeur du vin égoutté sur le sable... Une bonne épaule d'ami m'étayait, et j'attendais que la satiété me rendît la force et l'envie de me lever, de retourner vers mon royaume exigu, vers les chats anxieux, la vigne, les noirs mûriers... Je n'attendais que cela... encore une minute, et je m'en vais... que cela, vraiment...

— Y a pas, dit une jeune femme couleur de cannelle, c'est Vial qu'il nous aurait fallu, ce soir.

— Ramène-moi chez moi, Hélène, dis-je en me levant, tu sais bien que je ne peux pas conduire la nuit.

Je me rappelle qu'elle me conduisit très doucement, en évitant les pierres et les trous qui nous sont familiers, et qu'elle orienta ses phares, à l'arrivée, de manière qu'ils éclairassent l'allée. En chemin, elle me parla bal, température et vicinalité, sur un ton si contenu, si gros de sollicitude et de prévenance que lorsqu'elle se risquait à me demander d'une voix émue :

— Est-ce que ça ne fait pas trois ans qu'on n'a comblé ces deux trous-là ?

j'étais tentée de lui répondre :

— Non, merci, Hélène, je n'ai pas besoin de ventouses ce soir, et la potion bromurée est inutile.

Je la devinais pleine de zèle et de soins, comme si elle eût palpé sur moi une meurtrissure indolore, un sang répandu que moi-même je ne sentais pas. C'est pour la remercier que je lui dis, quand elle courut ouvrir ma grille qui n'a point de serrure, tandis que je déposais à terre ma brabançonne âgée :

— Tu étais superbe ce soir, Hélène, encore mieux que le mois dernier.

Elle se tint toute droite de fierté devant les phares :

— Oui ? Je sens que c'est vrai, Madame Colette. Et

Digitized by Google

ce n'est pas fini ! Ça ne fait que commencer. Je crois...

Elle levait le doigt comme un grand ange de combat, debout au centre d'un halo blanc. A bout de mystère elle tourna la tête vers le « Dé »...

— Ah oui ?... fis-je vaguement, et je me hâtai sur l'allée, avec une sorte de répugnance pour tout ce qui n'était pas mon gîte, l'accueil des bêtes, le linge frais, une caverne de silence... Mais Hélène s'élança, me saisit au coude, et je ne vis plus, devant nous, que deux ombres démesurées d'un bleu d'encre, qui couchées et rampantes sur la terre se brisaient au pied de la façade, l'escaladaient verticales et gesticulaient sur le toit :

— Madame, c'est fou, c'est stupide, mais sans raison aucune j'ai une... j'ai un pressentiment... comme un grand espoir... Madame, je vous suis très dévouée, vous savez... Madame, vous comprenez tout...

Sa longue ombre donna à mon ombre plus courte un baiser incohérent qui tomba quelque part dans l'air, et elle me quitta en courant.

Digitized by Google

Je viens de classer des papiers dans le secrétaire du cher papa. J'y ai trouvé toutes les lettres que je lui écrivais de la Maison Dubois après mon opération, et tous les télégrammes que tu lui envoyais pendant la période où je ne pouvais lui écrire. Il avait tout gardé, que j'ai été émue ! Mais, me diras-tu, c'est tout naturel qu'il ait conservé cela. Pas si naturel, va, tu verras... Les deux ou trois courts voyages que j'ai faits à Paris pour te voir, avant sa mort, quand j'en revenais je retrouvais mon cher Colette diminué, creusé, mangeant à peine... Ah ! quel enfant ! Quel dommage qu'il m'ait autant aimée ! C'est son amour pour moi qui a annihilé, une à une, toutes ses belles facultés qui l'auraient poussé vers la littérature et les sciences. Il a préféré ne songer qu'à moi, se tourmenter pour moi, et c'est cela que je trouvais inexcusable. Un si grand amour ! Quelle légèreté ! Mais, de mon côté, comment veux-tu que je me console d'avoir perdu un ami aussi tendre ?... »

Une pluie douce tombe depuis deux heures, et va cesser. Déjà tous les signes célestes se disputent la fin de l'après-midi. Un arc-en-ciel a tenté de franchir le golfe; rompu à

Digitized by Google

mi-chemin contre un solide amas de nuages orageux, il brandit en l'air un reste merveilleux de cintre dont les couleurs meurent ensemble. En face de lui, le soleil, sur des jantes de rayons divergents, descend vers la mer. La lune croissante, blanche dans le plein jour, joue entre des flocons de nues allégées. C'est la première pluie de l'été. Qu'y gagnera la vendange ? Rien. Le raisin est quasi mûr. La petite aurore me le livre froid, perlé, élastique et giclant sucré sous la dent...

Les pins filtrent l'ondée ralentie; en dépit de leur baume, des orangers mouillés et de l'algue sulfureuse qui fume en bordure de mer, l'eau du ciel gratifie la Provence d'une odeur de brouillard, de sous-bois, de septembre, de province du Centre. La grande rareté qu'un horizon brumeux sous ma fenêtre ! Je vois le paysage trembler, comme à travers une montée de larmes. Tout est nouveauté et douce infraction, jusqu'au geste de ma main qui écrit, geste depuis si longtemps nocturne. Mais il fallait bien fêter à ma manière la pluie, — et puis je n'ai de goût, cette semaine, que pour ce qui ne me plaît guère.

L'averse se retire sur les Maures. Tous les hôtes de ma maison chantent la fin du mauvais temps. Une action de grâces, fleurie de « Peuchère ! » de « Dieu garde ! » et de « Jésus, je succombe ! » s'envole de la cuisine. La Chatte, au bord d'une flaque, cueille des gouttes d'eau dans le creux de sa petite main de chat et les regarde ruisseler : ainsi ferait, jouant avec son collier, une jeune fille... Mais le Matou, qui avait oublié la pluie, ne l'a pas encore reconnue. Il l'étudie, assis sur le seuil, parcouru de frissons. Un vague sourire commence à paraître sur son pur et stupide visage. Si le mauvais temps persévérait, il ne manquerait pas de s'écrier, tout rayonnant de suffisance : « J'ai compris ! Je me souviens ! Il pleut. » Quant à cette grande bringue désossée, sa fille,

Digitized by Google

— qu'on appelle, en mémoire d'une époque où elle avait six semaines, la Toute-Petite — par pluie ou soleil, elle chasse. Elle est chargée de meurtres et peu liante. Sa fourrure, plus claire qu'un sang bleu comme le sien ne l'autorise, est pareille à la gelée blanche sur un toit d'ardoises. Une capiteuse odeur de sang d'oiseau, d'herbe foulée et de grenier chaud la suit, et sa mère s'écarte d'elle comme d'un renard.

Que je demeure seulement une huitaine de jours sans écrire, ma main désapprend l'écriture. Depuis huit ou dix jours, — exactement depuis le départ de Vial, — j'ai eu beaucoup de travail,... il est plus juste d'écrire : j'ai beaucoup travaillé. Le fossé mitoyen qui draine les eaux superflues de l'hiver, je l'ai approfondi, curé. « Vé, ce n'est pas la saison ! » me reprochait Divine. Mentionnons encore un sarclage, pénible en terre dure, le rinçage des dames-jeannes en verre clissé. J'ai aussi huilé, frotté d'émeri les cisailles à vendange. Trois journées de grande chaleur nous ont retenus près de la mer, dans la mer, heureux sous sa courte houle fraîche et lourde. A peine séchés, nos bras et nos jambes se couvraient d'un givre de sel fin. Mais, atteints, domptés par le soleil, nous sentons qu'il ne nous vise plus des mêmes points du ciel. A l'aube, ce n'est plus l'eucalyptus qui devant ma fenêtre divise, au sortir de la mer, le premier segment du soleil, c'est un pin voisin de l'eucalyptus. Combien sommes-nous à voir le jour paraître ? Ce vieillissement de l'astre, qui chaque matin abrège sa course, demeure secret. Il suffit à mes camarades parisiens, et aux Parisiens qui ne sont pas mes camarades, que le couchant emplisse longuement le ciel, occupe et couronne l'après-midi...

Parlerai-je de deux excursions qui nous virent, nombreux et gais, contents de partir, plus contents de revenir ? J'aime les vieux villages provençaux qui épousent la pointe de leurs collines. La ruine y est sèche, saine, dépouillée d'herbe et de

Digitized by Google

moisissure verte, et seul le géranium-lierre fleuri de rose pend à la noire oreille béante d'une tour. Mais en été je me lasse vite, à m'enfoncer dans les terres; j'ai tôt soif de la mer, de l'inflexible suture horizontale, bleu contre bleu...

Je crois que c'est tout. Vous trouvez que c'est peu ? Peut-être ne vous trompez-vous pas. Peut-être suis-je impuissante à vous peindre ce que moi-même je ne démêle pas clairement. Je confonds parfois silence et grand bruissement intérieur, lassitude et félicité, et c'est presque toujours un regret qui m'arrache un sourire. Depuis le départ de Vial, je m'applique beaucoup à la sérénité, et naturellement je ne lui apporte que des matériaux de bonne origine, les uns pris dans un passé frais encore, les autres dans mon présent qui s'éclaire, — les meilleurs, je te les mendie, ma très chère. De sorte que ma sérénité, édifiée sans génie spontané, a la figure non point factice mais laborieuse des œuvres où on met trop de conscience. Je lui crierais : « Allons ! enivre-toi ! Titube ! », si j'étais certaine qu'elle aura le vin gai.

Quand Vial était ici, pendant deux étés consécutifs, sa présence... Non, je parlerais mal de lui. Je te remets le soin, ma compagne subtile, de louer un Vial que tu n'as pas connu.

« *Je te quitte pour aller jouer aux échecs avec mon petit marchand de laine. Tu le connais. C'est ce petit gros homme vilain qui vend tristement toute la journée des boutons et de la laine à repriser, et ne dit pas un mot. Mais, ô surprise ! il joue finement aux échecs. Nous jouons dans son arrière-boutique où il y a un poêle, un fauteuil qu'il m'avance, et sur la fenêtre qui donne sur une courette, deux pots de géraniums très beaux, de ces géraniums incompréhensibles qu'on trouve dans les pauvres logis et chez les gardes-barrières. Je n'ai jamais pu avoir les pareils, moi qui leur donne l'air, l'eau pure et qui fais tous leurs caprices. Je vais donc jouer très souvent chez mon petit marchand de laine. Il m'attend fidèlement. Il me demande*

Digitized by Google

chaque fois si je veux une tasse de thé, parce que je suis « une dame » et que le thé est une boisson distinguée. Nous jouons, et je pense à ce qui est emprisonné dans ce petit gros homme. Qui le saura jamais ? Cela me rend curieuse. Mais je dois me résigner à ne jamais le savoir, encore bien contente d'être certaine qu'il y a quelque chose, et d'être seule à le savoir. »

Goût, divination du trésor caché... Sourcière, elle allait droit à ce qui ne brille que secrètement, eau qui languit loin de la lumière, filon dormant, cœurs à qui toute chance d'éclosion est retirée. Elle écoutait le liquide sanglot, le long tintement souterrain, le soupir...

Ce n'est pas elle qui eût brutalement questionné : « Vial, tu t'es donc attaché à moi ? » De pareils mots flétrissent tout... Eh quoi, des regrets ? Ce garçon ordinaire ?... Il n'y a point de castes en amour. Demande-t-on à un héros : « Petit marchand de laine, m'aimez-vous ? » Pousse-t-on, avec cette hâte, toutes choses vers leur fin ? Quand je me levais, petite fille, vers sept heures, éblouie que le soleil fût bas, que les hirondelles se tinssent encore en file sur la gouttière et que le noyer ramassât sous lui son ombre glaciale, j'entendais ma mère s'écrier : « Sept heures ! mon Dieu, qu'il est tard ! » Je ne la rejoindrai donc jamais ? Libre, volant haut, elle nomme l'amour constant, exclusif : « Quelle légèreté ! » et puis dédaigne de s'expliquer longuement. A moi de comprendre. Je fais ce que je peux. Il serait grand temps de l'approcher autrement que dans l'amitié que je professe pour des travaux sans urgence ni grandeur, et de dépasser ce que nous appelions autrefois, enfants irrévérencieux, « le culte de la petite casserole bleue ». Elle ne saurait se contenter — ni moi — de savoir que parfois je contemple, je caresse tout ce qui passe par mes mains. D'autres jours, je me vois poussée hors de moi-même et forcée de concéder une large hospitalité à ceux qui, m'ayant cédé leur place sur la terre, ne se sont

Digitized by Google

qu'en apparence immergés dans la mort. L'onde de fureur qui monte en moi et me gouverne comme un plaisir des sens : voilà mon père, sa blanche main italienne tendue vers les lames, refermée sur le poignard à ressort qui ne le quittait pas. Mon père encore, la jalousie qui me rendit, autrefois, si incommode... Docilement, je remets mes pas dans la trace des pas, à jamais arrêtés, qui marquaient leur chemin du jardin au cellier, du cellier à la pompe, de la pompe au grand fauteuil comblé de coussins, de livres écarquillés et de journaux. Sur cette voie foulée, éclairée d'un rayon fauchant et bas, le premier rayon du jour, j'espère apprendre pourquoi il ne faut jamais poser une seule question au petit marchand de laine, — je veux dire Vial, mais c'est le même parfait amant — pourquoi le vrai nom de l'amour, qui refoule et condamne tout autour de lui, est « légèreté ».

Je me souviens d'un soir — il y a tantôt huit jours, et c'est le soir qu'Hélène me ramena du bal — où je crus laisser sur le chemin, aux bras de l'ombre d'Hélène refermés sur les épaules de mon ombre, un reliquat qui ne lui était pas précisément destiné, mais dont il importait que je me défisse, — vieux réflexes, servitudes, aberrations inoffensives...

Hélène partie, j'ouvris sur la vigne la porte de l'enclos, et j'appelai les miens : « Miens ! » Ils accoururent, baignés de lune, pénétrés des baumes qu'ils prennent aux perles de la résine, aux menthes velues, divinisés par la nuit, et je m'étonnai une fois encore que, si libres et si beaux, maîtres d'eux-mêmes et de cette heure nocturne, ils choisissent d'accourir à ma voix...

Puis je rangeai la chienne dans son tiroir de commode ouvert, et j'installai devant moi, sur mon lit, la table bassette aux sabots de caoutchouc, j'orientai l'abat-jour de porcelaine, dont le feu vert répondait, de loin, à la lampe rouge que Vial allumait dans le « Dé ».

Digitized by Google

— Vous êtes feu de tribord, et moi de bâbord, plaisantait Vial.

— Oui, répondais-je, nous ne regardons jamais l'un vers l'autre.

Puis je décoiffai la pointe d'or adoucie d'un de mes stylographes, le meilleur coureur, et je n'écrivis pas. Je me laissai panser par la nuit qui se fait longue. Plus longue encore sera la nuit prochaine, et la suivante. Les nuits, les corps s'étirent, la fièvre d'été les quitte. Et je me disais que, si je me fiais au décor, — la nuit noire, la solitude, les bêtes amies, un grand cercle de champs et de mer tout autour — j'étais désormais pareille à celle que je décrivis maintes fois, vous savez, cette femme solitaire et droite, comme une rose triste qui d'être défeuillée a le port plus fier. Mais je ne me fie plus à mes apparences, ayant connu le temps où, tandis que je peignais cette isolée, j'allais page à page montrer mon mensonge à un homme en lui demandant : « Est-ce bien menti ? » Et je riais, en cherchant du front l'épaule de l'homme, sous son oreille que je mordillais, car incurablement je croyais avoir menti... Mordant le bout croquant et frais de l'oreille, pressant l'épaule, je riais tout bas. « Tu es là, n'est-ce pas, tu es là ? » Déjà je ne tenais qu'une fallacieuse épaisseur. Pourquoi fût-il resté ? Je lui inspirais confiance. Il savait qu'on peut me laisser seule avec les allumettes, le gaz et les armes à feu.

La grille a chanté. Sur l'allée, où l'eau du ciel fume en épousant la terre chaude, une jeune femme marche vers ma maison, en secouant au passage les grands plumages pleureurs des mimosas.

C'est Hélène. Depuis le départ de Vial, elle ne nous rejoint plus au bain du matin, où elle rencontre, malgré la protection dont je la couvre, quelques froids visages, car je compte parmi mes amis des êtres d'une simplicité redoutable, qui

Digitized by Google

comprennent mal le son des paroles, ayant reçu mission d'entendre cheminer les pensées.

Hélène va partir bientôt pour Paris. Quand j'en ai donné la nouvelle, la petite voix de Morhange m'a seule répondu :

— Ah ! tant mieux, cette bringue !... Je ne l'aime pas, elle n'est pas bonne.

J'ai insisté pour connaître la raison d'une si vive antipathie.

— Non, elle n'est pas bonne, dit Morhange. Et la preuve, c'est que je ne l'aime pas.

Un grand vent s'est levé sur le soir. Il a séché la pluie, emporté les grosses outres molles des nuages ballonnés, porteurs de bénigne humidité. Il souffle du nord, parle de sécheresse, de neige lointaine, d'une saison rigide, invisible, déjà installée là-haut sur les Alpes.

Les bêtes, assises, le regardent gravement passer sans fin au delà de la fenêtre noire... Peut-être qu'elles pensent à l'hiver. C'est le premier soir que nous nous réunissons en cercle plus serré. Les chats m'attendaient sous l'auvent de roseaux, quand je suis rentrée. J'ai dîné chez mes voisins d'en face, couple jeune qui bâtit son nid avec une gravité religieuse. Ils sont si émus encore de leurs nouveaux biens que je me hâte de les laisser seuls, afin que derrière moi ils puissent reprendre le compte de leurs trésors acquis, et s'aventurer parmi leurs convoitises frémissantes. Chez eux, après le dîner, on apporte dans la salle basse, sous le plafond de grosses solives, un berceau vide, qu'on emplit d'un petit enfant rond et rose comme un radis, fait à sa mesure. Alors je sais qu'il est dix heures et je rentre chez moi.

Hélène n'est pas restée longtemps cet après-midi. Elle venait m'annoncer qu'elle prenait la route, comme elle dit, dans sa voiture cinq-chevaux, en compagnie d'une camarade capable de la relayer au volant et de changer une roue.

Digitized by Google

— Vial ne bouge pas de Paris, Madame Colette. Il travaille comme un cheval à sa grande affaire des Quatre-Quartiers... J'ai ma police, ajouta-t-elle.

— Pas trop de police, Hélène, pas trop de police...

— N'ayez pas peur ! Ma police, c'est papa, et il pilote Vial dans des petits chemins... Vial aura besoin de papa, l'hiver prochain, si le ministère ne tombe pas, parce que papa est camarade de collège avec le ministre... Le tout est que le ministère ne tombe pas avant que les Quatre-Quartiers aient mis Vial à la direction de leurs ateliers...

Elle me serrait les mains, et il lui échappa un mot de passion :

— Ah ! Madame, j'aimerais tant l'aider !

Elle aura Vial. J'ai essayé, ces derniers jours, de lui conseiller la prudence dans la poursuite, — c'est « dignité » et non « prudence » que je pensais — et un style stratégique différent. Mais elle a balayé mes avis d'un grand geste de son bras nu, et elle hochait la tête à grands hochements assurés. Alors j'ai bien vu que je n'y connaissais rien. Elle a une manière de me dire : « N'ayez pas peur ! » qui est tendre et superbe. Pour un peu elle ajouterait : « Du moment que vous n'êtes plus dans le voisinage de Vial, j'en fais mon affaire. »

Depuis deux ou trois semaines, je me suis parfois reposée sur la fierté de pouvoir, si je voulais, nuire. « Je m'en arrangerais encore », disait Vial sourdement. Nous nous vantions tous deux. Hélène aura Vial, et ce sera justice, — ma main ne partait-elle pas pour écrire : et ce sera bien fait ?...

Il vente, dehors, sans une goutte d'eau. J'y perdrai le restant de mes poires, mais la vigne alourdie se moque du mistral. « *Auras-tu hérité de mon amour pour les tempêtes et tous les cataclysmes de la nature ?* » m'écrivait ma mère. Non. Le vent, d'habitude, refroidit mes pensées, me détourne du

Digitized by Google

présent, et me rebrousse dans le sens unique du passé. Mais ce soir le présent ne se raccorde pas, par une articulation aimable, à mon passé. Depuis le départ de Vial, il me faut, de nouveau, prendre patience, avancer sans me retourner, et ne faire volte-face qu'à bon escient, dans six mois, dans trois semaines... Quoi, tant de précautions ? Oui, tant de précautions, et la crainte de toute hâte, et une lente chimie, — soignons les crus de mes souvenirs.

Un jour, je me verrai humant l'amour dans mon passé, et j'admirerai les grands troubles, les guerres, les fêtes, les solitudes... L'amer avril, son vent fiévreux, son abeille prise à la glu d'un bourgeon brun, son odeur d'abricotier fleuri agenouilleront devant moi le printemps lui-même tel qu'il fit irruption dans ma vie, dansant, en pleurs, insensé, meurtri à ses propres épines... Mais je songerai peut-être : « J'ai eu mieux. J'ai eu Vial. »

Vous vous étonnerez : « Comment, ce petit homme, qui a dit trois paroles et s'en va ? Vraiment, ce petit homme, oser le comparer à... » Cela ne se discute pas. Quand vous vantez à une mère la beauté d'une de ses filles, elle sourit en elle-même parce qu'elle pense que c'est la laide qui est la plus jolie. Je ne chante pas Vial sur un mode lyrique, je le regrette. Oui, je le regrette. Je n'aurai besoin de le grandir que quand je le regretterai moins. Il descendra, — ma mémoire ayant achevé son capricieux travail qui ôte souvent à un monstre sa bosse, sa corne, efface un mont, respecte un fétu, une antenne, un reflet — il descendra prendre sa place dans des profondeurs où l'amour, superficielle écume, n'a pas toujours accès.

Alors je penserai à lui en me répétant que je me suis dessaisie de lui, que j'ai donné Vial à une jeune femme, d'un geste qui avait, ma foi, une belle allure de faste et de gaspillage. Déjà, si je relis ce que j'ai écrit il y a tantôt trois semaines, j'y

Digitized by Google

trouve Vial mal peint, avec une exactitude qui appauvrit son contour. En ces jours passés je pensais beaucoup à Vial. Aujourd'hui, je pense bien plus à moi, puisque je le regrette... O cher homme, notre amitié difficile est encore trébuchante, quel bonheur !...

Laisse-moi, ma très chère, jeter encore une fois mon cri... Quel bonheur ! C'est fait, je me tais. A toi de me rappeler au silence. Parle, près de mourir, parle au nom de ton protocole inflexible, au nom de la vertu unique que tu nommais, « le véritable comme-il-faut ».

« *Eh bien non, je t'ai trompée, pour avoir la paix. La vieille Joséphine ne couche pas à la petite maison. J'y dors seule. Épargnez-moi, tous ! Ne venez pas me raconter, toi et ton frère, des histoires de cambrioleurs et de mauvais passants. En fait de visites nocturnes, il n'y en a plus qu'une qui doit passer mon seuil, vous le savez bien. Donnez-moi un chien, si vous voulez. Oui, un chien cela va encore. Mais ne m'imposez pas, la nuit, d'être enfermée avec quelqu'un ! J'en suis à ne plus supporter chez moi le sommeil d'un être humain, quand cet être humain je ne l'ai pas fait moi-même. Ma morale à moi me le défend. C'est le dernier démariage que de bannir de chez soi, surtout d'un petit logis, le lit défait, un seau de toilette, le passage d'un individu — homme ou femme — en chemise de nuit. Pouah ! Non, non, plus de compagnie nocturne, de respiration étrangère, plus cette humiliation du réveil simultané ! Je choisis de mourir, c'est plus convenable.*

« *Et ayant fixé mon choix, je suis toute à la coquetterie. Tu te souviens qu'à l'époque de mon opération, je m'étais fait faire deux grandes blouses de lit, en flanelle blanche ? Je viens, avec les deux, d'en faire confectionner une seule. Pourquoi donc ? Mais, pour m'ensevelir. Elle a un capuchon, garni de dentelle autour, de la véritable dentelle de fil, — tu sais si j'ai horreur de toucher de la dentelle de coton. La même dentelle aux manches, et autour du collet (il y a un collet). Ce genre de précautions fait partie de mon*

Digitized by Google

sentiment du strict comme-il-faut. J'ai déjà assez de regret que Victor Considérant ait cru devoir donner, à ma belle-sœur Caro, un magnifique cercueil en bois d'ébène, avec des poignées d'argent, qu'il avait fait tailler sur mesures pour sa propre femme. Mais celle-ci, enflée, n'y put entrer. Ma grande bête de Caro, épouvantée d'un pareil cadeau, l'a donné à sa femme de ménage. Que ne me l'a-t-elle donné à moi ? J'aime le luxe, et vois-tu comme j'aurais été bien logée là dedans ? Ne va pas t'impressionner de cette lettre, elle vient en son temps, elle est ce qu'il faut qu'elle soit.

« Combien ai-je encore devant moi de parties d'échecs ? Car je joue encore, de loin en loin, avec mon petit marchand de laine. Il n'y a rien de changé, sauf que c'est moi maintenant qui joue moins bien que lui, et qui perds. Quand je serai devenue trop impotente et disgracieuse, je renoncerai à cela comme je renonce au reste, par décence. »

Il fait bon prendre une pareille leçon de maintien. Quel ton ! Je crois l'entendre, et me redresse. Fuis, mon favori ! Ne reparais que méconnaissable. Saute la fenêtre, et en touchant le sol change, fleuris, vole, résonne... Tu m'abuserais vingt fois avant que de la tromper, elle, mais quand même purge ta peine, rejette ta dépouille. Lorsque tu me reviendras, il faut que je puisse te donner, à l'exemple de ma mère, ton nom de « Cactus rose » ou de je ne sais quelle autre fleur en forme de flamme, à éclosion pénible, ton nom futur de créature exorcisée.

La lettre que je viens de recopier, elle l'écrivit d'une main encore libre. Ses plumes pointues griffaient le papier, elle faisait grand bruit en écrivant. Le bruit de cette lettre, où elle se défendait — où elle nous défendait — contre la prison, la maladie et l'impudeur, dut emplir sa chambre d'un grattement de pattes d'insecte furieuses. Pourtant au bout des lignes les derniers mots descendent, attirés par une pente invisible. Si brave, elle a peur. Elle songe à la

Digitized by Google

terrible dépendance, à toutes les dépendances; elle prend la peine de me mettre en garde... Le lendemain, une autre lettre d'elle me suggère délicatement des compensations, des échanges : une charmante histoire de folle avoine dont les barbes, dardées à droite, dardées à gauche, prédisent le temps, succède à l'admonition. Elle s'exalte en contant la visite que lui fit, pendant une de ses mauvaises somnolences empoisonnées de digitale, sa petite-fille G...

« ... *Huit ans, ses cheveux noirs tout emmêlés, car elle avait couru pour apporter une rose. Elle restait sur le seuil de ma chambre, aussi effrayée par mon réveil que par mon sommeil. Je ne verrai rien avant ma mort d'aussi beau que cette enfant interdite, qui avait envie de pleurer et tendait une rose.* » D'elle, de moi, qui donc est le meilleur écrivain ? N'éclate-t-il pas que c'est elle ?

L'aube vient, le vent tombe. De la pluie d'hier, dans l'ombre, un nouveau parfum est né, ou c'est moi qui vais encore une fois découvrir le monde et qui y applique des sens nouveaux ?... Ce n'est pas trop que de naître et de créer chaque jour. Elle est froide d'émotion, la main couleur de bronze qui court, s'arrête, biffe, repart, froide d'une jeune émotion. L'avare amour ne voulait-il pas, une dernière fois, m'emplir le creux des paumes d'un petit trésor racorni ? Je ne cueillerai plus que par brassées. De grandes brassées de vent, d'atomes colorés, de vide généreux, que je déchargerai sur l'aire, avec orgueil...

L'aube vient. Il est courant qu'aucun démon ne soutient son approche, sa pâleur, son glissement bleuâtre; mais on ne parle jamais des démons translucides qui l'apportent amoureusement. Un bleu d'adieux, étouffé, étalé par le brouillard, pénètre avec des bouffées de brume. J'ai besoin de peu de sommeil; la sieste, depuis plusieurs semaines, me suffit. Quand l'envie de dormir me ressaisira, je dormirai d'une manière véhémente et saoulée. Je n'ai qu'à attendre

Digitized by Google

la reprise d'un rythme interrompu pendant quelque temps. Attendre, attendre... Cela s'apprend à la bonne école, où s'enseigne aussi la grande élégance des mœurs, le chic suprême du savoir-décliner...

Cela s'apprend de toi, à qui je recours sans cesse... Une lettre, la dernière, vint vite après la riante épître au cercueil en bois d'ébène... Ah ! cachons sous la dernière lettre l'image que je ne veux pas voir : une tête à demi vaincue qui tournait de côté et d'autre, sur l'oreiller, son col sec et son impatience de pauvre chèvre attachée court... La dernière lettre, ma mère en l'écrivant voulut sans doute m'assurer qu'elle avait déjà quitté l'obligation d'employer notre langage. Deux feuillets crayonnés ne portent plus que des signes qui semblent joyeux, des flèches partant d'un mot esquissé, de petits rayons, deux « oui, oui » et un « elle a dansé » très net. Elle a écrit aussi, plus bas, « mon amour » — elle m'appelait ainsi quand nos séparations se faisaient longues et qu'elle s'ennuyait de moi. Mais j'ai scrupule cette fois de réclamer pour moi seule un mot si brûlant. Il tient sa place parmi des traits, des entrelacs d'hirondelle, des volutes végétales, parmi les messages d'une main qui tentait de me transmettre un alphabet nouveau, ou le croquis d'un site entrevu à l'aurore sous des rais qui n'atteindraient jamais le morne zénith. De sorte que cette lettre, au lieu de la contempler comme un confus délire, j'y lis un de ces paysages hantés où par jeu l'on cacha un visage dans les feuilles, un bras entre deux branches, un torse sous des nœuds de rochers...

Le bleu froid est entré dans ma chambre, traînant une très faible couleur carnée qui le trouble. Ruisselante, contractée, arrachée à la nuit, c'est l'aurore. La même heure demain me verra couper les premiers raisins de la vendange. Après-demain, devançant cette heure, je veux... Pas si vite, pas si vite ! Qu'elle prenne patience, la faim profonde du moment

Digitized by Google

qui enfante le jour : l'ami ambigu qui sauta la fenêtre erre encore. Il n'a pas, en touchant le sol, abdiqué sa forme. Le temps lui a manqué pour se parfaire. Mais que je l'assiste seulement et le voici halliers, embruns, météores, livre sans bornes ouvert, grappe, navire, oasis...

Digitized by Google

Digitized by Google

LA SECONDE

Digitized by Google

Paru en 1929, chez Ferenczi. Il a été tiré (y compris les hors commerce) 50 exemplaires sur japon impérial supernacré, 110 exemplaires sur japon impérial, 290 exemplaires sur hollande, 430 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, 535 exemplaires sur vélin bibliophile, 2.500 exemplaires sur alfa d'Écosse. Il a été tiré en outre : 200 exemplaires hors commerce sur simili japon de couleur et imprimés pour l'auteur, 25 exemplaires sur Madagascar pour les Bibliophiles de Nice, le tout constituant l'édition originale.

Digitized by Google

LA SECONDE

Le facteur n'a rien apporté à onze heures. Si Farou n'a pas écrit hier soir avant de se coucher, c'est qu'il y a eu répétition de nuit. »

— Vous croyez, Fanny ?

— Sûr. *Le Logis sans Femme* n'est pas dur à mettre en scène, mais la petite Asselin n'est pas du tout la femme qu'il faut pour jouer Suzanne.

— Elle est pourtant bien jolie, dit Jane.

Fanny haussa les épaules.

— Ma pauvre Jane, ça lui sert à quoi d'être jolie ? On n'a jamais eu besoin d'une jolie femme pour jouer Suzanne. C'était l'affaire d'une Cendrillon comme Dorilys. Vous n'avez pas vu la pièce à la création ?

— Non.

— C'est vrai, je suis bête... Dix-neuf cent dix-neuf !

— La pièce n'a pas vieilli, dit Jane.

Fanny tourna vers elle son œil barré à demi par un bandeau de cheveux noirs.

— Mais si, ma chère. Comme toutes les pièces, même celles de Farou. Il n'y a que Farou qui ne vieillit pas.

Digitized by Google

— Tant mieux pour vous ! dit Jane.

— Et pour la petite Asselin en ce moment-ci, acheva Fanny.

Elle rit bonnement et pela une pêche ruisselante.

Jane lui désigna du menton le petit Farou, mais le petit Farou ramassait, en les pressant sous son doigt, des miettes de sucre, les léchait et ne semblait pas avoir entendu.

— Vous comprenez, reprit Fanny Farou, Asselin a eu le rôle de la pièce pour la tournée parce que, tout de même, la tournée comprend Deauville, les plages et les casinos. Ce n'est pas rien, pour la tournée des casinos, d'avoir comme Asselin des autos, des amants, des robes, une publicité payée, enfin tout ce qui empêche une tournée d'été d'être une simple catastrophe... Vous me comprenez, Jane, pâlotte Jane ?

— Je comprends.

Elle était pâle et distraite, comme il lui arrivait quatre jours sur sept. Elle s'en excusa avec précipitation :

— J'ai mal dormi, figurez-vous...

Le petit Farou leva sur elle des yeux bleus qu'elle n'attendait pas, et ce fut à lui, machinalement, qu'elle s'adressa :

— ... Et puis, je crois qu'il y avait un rat dans la boiserie...

— Et une persienne détachée, et une chouette dans le platane, sans compter le vent qui dit *hûûû* sous la porte, et la fenêtre de la cuisine qui fait *tiquetiquetic,* continua Fanny. Hein, Jean ? Est-ce que j'en ai oublié ?

Elle rit et les entraîna à rire.

— Jane, ma chère, mettez-vous bien dans la tête que vous avez droit à l'insomnie comme à la léthargie. Il fait chaud, on se laisse vivre, Farou transpire, jure et sacre, et c'est Asselin qui « prend » !

Digitized by Google

— J'admire... commença Jane...

Mais elle rencontra de nouveau les yeux bleus du petit Farou, décolorés par la grande lumière de midi, et elle s'interrompit.

— Petit Farou, passez-moi les groseilles, *please*.

Il obéit précipitamment, et sa main effleura celle de Jane, sous la corbeille en ruolz tressé. Il replia ses doigts avec une petite convulsion identique au sursaut du dégoût, et rougit si follement que Fanny éclata de rire.

— Il y a encore celui de quatre heures, reprit Jane au bout d'un moment.

Fanny, qui mordait à même sa pêche, l'interrogea d'une bouche mouillée :

— Celui... quoi, de quatre heures ?

— Le courrier...

— Ah !... dit Fanny en relevant d'un doigt son bandeau de cheveux; je n'y pensais plus. Il n'apporte presque jamais rien de Paris, celui-là. Tu veux boire, petit Farou ?

— Oui. Merci.

— Merci qui ?

— Merci, Mamie.

Il rougit parce qu'il était blond, et qu'il trouvait sa belle-mère un peu brutale. Puis il retomba dans une de ces rêveries d'adolescent pendant lesquelles son nom sauvage, Farou, lui seyait comme une hutte d'écorce ou un pagne de paille. Il perdit toute expression, abaissa les sourcils, entr'ouvrit sa bouche pure, abrita sous son immobilité habituelle l'avidité cachée, la délicatesse qu'un mot, qu'un rire martyrisaient, — il avait seize ans.

L'ombre d'une véranda permettait que l'on tirât jusqu'au seuil du hall, à chaque repas de midi, la grande table débarrassée de ses journaux et de quelque ouvrage d'aiguille. Le soir, quatre couverts, quand le grand Farou rejoignait les

Digitized by Google

siens, se serraient sur le guéridon de fer écaillé qui ne quittait pas la terrasse.

— J'ai trop mangé, soupira Fanny Farou en se levant la première.

— Pour changer, dit Jane.

— Ce fromage à la crème, ah ! mes enfants !...

Elle gagna paresseusement le large divan et s'y étendit. Couchée, elle devenait très jolie. Blanche de peau, les cheveux noirs, longs, les yeux et la bouche doux et bombés, elle n'était fière que de son nez, bref, argenté, aux narines arrondies.

— Fanny Farou, vous engraissez ! menaça Jane, debout près d'elle.

Elles échangèrent un regard plein de sécurité malicieuse. L'une se savait belle, étendue et montrant renversé son nez charmant, son menton douillet de femme violente et trop bonne. L'autre dressait un beau corps préservé de l'empâtement, une tête couronnée de cheveux blonds, si l'on peut nommer blonde la couleur d'une cendre fine, à peine dorée sur la nuque, argentée sur les tempes. Prise d'une sincère et physique sollicitude, Jane se pencha, pétrit sous la nuque de Fanny un coussin de toile, voila de tulle raide les longs bras paresseux et les chevilles nues :

— Là ! Et ne bougez pas, les mouches passeraient sous le tulle... Dormez, Fanny, paresseuse, incorrigible, gourmande, mais pas plus d'une demi-heure !

— Qu'est-ce que vous allez faire, vous, Jane, par cette chaleur ?... Où est Jean ?... Il ne devrait pas, tant que le soleil est si haut... Je dirai à son père...

Matée par le sommeil brusque des gourmandes, Fanny murmura, puis se tut. Jane contempla un instant le visage détendu, sa forme et son coloris méridionaux, et s'en alla.

Au rythme de son cœur agité, Fanny enfanta un rêve, banal et inintelligible. Elle voyait le hall, la terrasse, la vallée

Digitized by Google

sans eau, les hôtes familiers de la villa; mais un orage violacé, suspendu, pénétrait d'anxiété bêtes et gens, et le paysage lui-même. Une Jane de songe se tenait debout sous la véranda, interrogeait l'allée vide en bas de la terrasse, et pleurait. Fanny s'éveilla en sursaut et s'assit, comprimant à deux mains son estomac lourd. Devant elle, sous la véranda, se tenait une Jane bien réelle, immobile et désœuvrée, et Fanny, rassurée, voulut l'appeler; mais Jane, penchant la tête, s'appuya du front à la vitre, et ce faible mouvement détacha de ses cils une larme qui roula le long de sa joue, scintilla sur le bord duveté de la lèvre, descendit jusqu'au corsage où deux doigts la cueillirent délicatement et l'écrasèrent comme une miette de pain. Fanny se recoucha, ferma les yeux et se rendormit.

— Mamie ! Le courrier !

— Comment ! il est quatre heures ? Depuis quand est-ce que je dors ? Et pourquoi, Jane... Où est Jane ?

— Ici, sur l'échelle, répondit la voix, haute et voilée, que Farou-le-Grand nommait la voix d'ange.

Troublée par son sommeil et son rêve, Fanny cherchait Jane dans les airs, comme elle eût cherché un oiseau, et Jean Farou, exceptionnellement, éclata de rire.

— Qu'est-ce que tu as à rire, petit serin ? Figure-toi qu'au moment où tu m'as réveillée, je rêvais que...

Mais elle prit conscience enfin qu'une grande lettre blanche dansait devant elle au bout du bras de Jean, et elle s'en saisit vivement.

— File, messager ! Et puis, non, reste, mon petit Jean; c'est une lettre de notre Farou à tous, mes enfants...

Elle lisait d'un œil, l'autre bandé par son ruban de cheveux noirs. Sa robe blanche, remontée, lui bridait les seins, et elle abandonnait aux regards cette beauté vaguement désordonnée et sans venin qui lui donnait un air un peu créole,

Digitized by Google

un peu, disait Farou, « George Sand ». Elle leva la main pour demander l'attention.

« *D'après les répétitions d'hier et d'avant-hier,* lut-elle, *j'ai toutes raisons de penser que la troupe de tournée sera excellente, et* Le Logis sans Femme *mieux joué qu'à la création. La petite Asselin...* » Hep, Jane !... « *La petite Asselin étonne tout le monde, et même moi. Nous travaillons comme un amour. Nous avons mis fin à nos scènes, crises de nerfs, pâmoisons et autres fariboles, et ce n'est pas trop tôt. Ah ! ma pauvre Fanny, si les femmes savaient ce qu'un homme peut les trouver embêtantes quand il n'a envie d'être la cause ni de leurs larmes, ni de leur félicité !...* »

Fanny releva du doigt sa mèche de cheveux, fit une moue de scandale comique :

— Dites donc, dites donc, Jane (Jean, va-t'en), ça m'a tout l'air que ce pauvre Farou s'est, si j'ose dire, dévoué ?

— Ça m'en a tout l'air, répéta Jane.

Elle s'assit sur le divan à côté de son amie, et d'une main douce lui peigna les cheveux, rectifiant la raie fine et bleuâtre qui les partageait au-dessus du sourcil gauche.

— Comme vous voilà faite... Et votre jupe toute vissée de plis... J'en ai assez de cette robe; demain, je rapporte de la ville un beau coupon jaune, ou bleu pâle, et pour le retour de Farou, samedi, vous avez une robe neuve.

— Oui ? dit Fanny indifférente. C'est bien utile ?

Elles se regardèrent, les yeux noirs bombés, cillés dru, interrogeant les yeux gris de l'amie blonde. Jane secoua la tête :

— Ah ! je vous admire, Fanny... Vous êtes vraiment extraordinaire.

— Moi ? Ça se saurait.

Digitized by Google

— Oui, extraordinaire. Vous admettez sans haut-le-corps, sans dépit, et même sans aucun snobisme, que Farou se soit... dévoué.

— Faut bien, dit Fanny. Si je ne l'admettais pas, qu'est-ce qui arriverait ? Exactement la même chose.

— Oui... oui... Mais tout de même, j'avoue... oui, j'avoue...

— Qu'à ma place vous ne vous sentiriez pas à la noce ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, dit Jane, évasive.

Elle se leva, marcha jusqu'à la terrasse pour s'assurer que le petit Farou, apte à se dissoudre comme un flocon sur une vitre chaude, ne les écoutait pas :

— Simplement, Fanny, je pense qu'un homme qui serait à moi, qui aurait fait de moi sa femme... Apprendre que cet homme, en ce moment-ci, s'applique n'importe quelle grue de théâtre, et en conclure philosophiquement qu' « il s'est dévoué », que « c'est le métier qui veut ça », eh bien ! non, non... Je vous admire, mais... je ne le pourrais jamais !

— Parfait, Jane. Heureusement qu'on ne vous demande pas de le pouvoir !

Jane se jeta vers Fanny et se blottit à ses pieds.

— Fanny, vous ne m'en voulez pas, au moins ? J'ai des jours où je ne vaux rien, je suis maladroite, je suis mauvaise, malheureuse. Vous me connaissez bien, Fanny...

Elle frottait contre la robe blanche ses joues et ses très petites oreilles arrondies, et cherchait du front la main de son amie.

— Vous avez de si beaux cheveux, ma petite Jane, murmura Fanny.

Jane rit d'un rire maniéré :

— Vous me dites ça comme si cela pouvait me servir d'excuse !

— Dans une certaine mesure, Jane, dans une certaine mesure. Je ne peux pas en vouloir à une Jane qui a des

Digitized by Google

cheveux tellement beaux. Je ne peux pas gronder Jean quand il a les yeux très bleus. Vous, vous êtes couverte, les cheveux, le teint, les yeux, d'une cendre d'argent, fine, d'une poudre de lune, d'une...

Jane releva vers elle une figure irritée, pleine de pleurs soudains, et cria :

— Je n'ai rien de beau ! Je ne vaux rien ! Je mérite qu'on me déteste et qu'on me tonde, et qu'on me batte !

Elle laissa retomber sa tête sur les genoux de Fanny et sanglota brutalement, tandis que les premiers éclats d'un orage roulaient bas et doucement, rejetés de cime en cime par les échos des petites montagnes.

« C'est sa crise, songeait Fanny, patiente. C'est le temps orageux. »

Jane, déjà, se calmait, haussait les épaules pour se moquer d'elle-même, et se mouchait avec discrétion.

« Pourtant, remarqua Fanny, elle a dit « grue de théâtre », et « s'appliquer ». Jamais je ne l'ai entendue employer un mot d'argot, ni un terme cru. Dans sa bouche, un écart de langage équivaut à un geste de violence. Un geste de violence par ce temps-là !... C'est extravagant. »

— Qu'est-ce qu'on fait avant le dîner ?

Jane, qui gardait son attitude de suppliante aux pieds de Fanny, releva le front :

— Vous ne voulez pas aller à la ville, prendre le thé chez le boulanger ? On reviendrait à pied...

— Oh ! mima Fanny, effrayée.

— Non ? Vous engraissez, Fanny.

— J'engraisse toujours quand il fait chaud et que j'ai plus de dix mille francs en caisse. Vous connaissez assez « l'ordre et la marche » pour savoir que je ne manque jamais d'occasions de maigrir.

— Oui... Voulez-vous que je vous lave les cheveux ? Non,

Digitized by Google

vous ne voulez pas. Voulez-vous que nous pressions les groseilles et les cassis qui restent du déjeuner ? Une poignée de sucre, un peu de kirsch, on verse le jus sur le gâteau de Savoie d'avant-hier qui gonfle, on sert, à part, un petit pot de crème fraîche, et on a, pour ce soir, un entremets tout neuf, qui ne coûte rien.

— Ça fait pension de famille, dit Fanny avec répugnance. Je n'aime pas les entremets rajeunis.

— A votre aise, chère Fanny ! Que Dieu continue à vous garder des pensions de famille où j'appris, en effet, l'utilisation de bien des choses...

La douceur du reproche parut lasser Fanny, qui, prenant appui sur les épaules de Jane, se leva.

— Après tout, s'écria-t-elle, crème fraîche, jus de groseille... Oui, ça me va ! A une condition, Jane...

— Je me méfie...

— C'est que vous vous occuperez seule de ce bijou culinaire. Moi, j'écris un mot à Farou, je monte m'arroser d'eau fraîche, et...

— Et ?...

— Et c'est tout. C'est énorme !

Debout, elle semblait moins grande que couchée. Il lui manquait une sorte de coquetterie défensive, et elle roulait ses belles hanches avec une confiance un peu populacière. Jane la suivait du regard.

— Fanny, quand vous déciderez-vous à porter une ceinture ?

— Affaire de température, ma chère. A cinq au-dessus de zéro, je porte une ceinture. Consultez le thermomètre. Et empêchez la crème fraîche de tourner pour ce soir. Je l'aime tant...

Jane l'avait rejointe et tirait l'ourlet de sa jupe, épinglait, d'une main légère, une mèche des longs cheveux noirs.

Digitized by Google

— Allez, méchante Fanny ! Tout sera bien, ce soir. Je tâcherai même de rappeler Jean pour le dîner, en tapant sur une écuelle, comme dans les fermes quand on jette le grain aux poules. Quel métier vous faites faire à votre amie !

Elle riait sans contrainte, et déjà recueillait dans le creux de sa main des pétales flétris sur la nappe, soufflait des miettes, vidait un cendrier...

« Mon amie ?... Oui, elle est mon amie. Tout de même, mon amie, c'est beaucoup dire... songeait Fanny, marche à marche, dans l'escalier. Qui m'a jamais témoigné autant d'amitié ? Personne. Elle est donc mon amie, une vraie amie. C'est curieux qu'en pensée je n'appelle pas Jane mon amie... »

Elle rejeta ses vêtements dès qu'elle fut seule dans la chambre à deux lits. Les branches hautes des arbres touchaient le balcon et grattaient, la nuit, les persiennes fermées. Le propriétaire négligent oubliait depuis deux ans tout élagage, et la grande baie ouverte dans le feuillage se refermait peu à peu. Planté d'arbres, ondulé, le lieu respirait la mélancolie des pays sans eau. Point de fleuve, la mer à cent lieues, aucun lac ne doublait l'étendue du ciel. La façade de la maison et sa terrasse, ensoleillées le matin, reprenaient à deux heures leur vrai visage croisillé de poutrelles, d'auvents et de persiennes chocolat, que la colline d'en face éclairait, par réverbération, d'une lumière fausse qui imitait tristement le soleil. Fanny, accoudée au balcon, à peine couverte d'une chemise, contemplait un paysage qu'elle avait cru, en le quittant l'été passé, ne jamais revoir.

« Farou l'a voulu, songeait-elle. Deux étés de suite dans le même pays, nous n'avons pas souvent connu ça. Du moment que Farou se plaît ici... »

Elle se retourna et mesura derrière elle la chambre, vaste comme une grange, agrandie par l'ombre des persiennes mi-fermées...

Digitized by Google

« Tout est trop grand ici. Avec deux domestiques, comment voulez-vous ?... S'il n'y avait pas Jane, ce serait à fuir. »

Elle suivait de l'oreille le pas sans langueur qui parcourait le hall, au rez-de-chaussée.

« Elle est épatante. Par cette chaleur ! Et si gentille, en dehors de ses crises de susceptibilité. Un tout petit peu trop utile pour être une amie... Voilà : un tout petit peu trop utile... »

Elle aperçut dans une glace son image brune et nonchalante, les poings à la taille, les cheveux croulants, et la gourmanda :

« Quelle touche ! Et traiter Jane d'amie trop utile ! Moi qui ne sais même pas taper les manuscrits de Farou à la machine ! »

Elle se jeta dans l'eau fraîche comme si ç'eût été une démonstration d'activité ménagère, se coiffa, se vêtit d'une robe d'été bleue à fleurs mauves, de l'an passé, et s'assit pour écrire. Elle trouva une feuille de papier blanc, une enveloppe jaune commerciale, s'en contenta aisément, et commença sa lettre à Farou.

« *Cher Grand Farou,*

« *Laissant à une ou deux petites Asselin le soin d'agiter ta vie, je peux résumer en trois mots notre existence : rien de nouveau. On t'attend. Jane l'active médite des nourritures de choix ; le petit Farou a toujours sa mine de languir prisonnier dans l'âge le plus inconfortable ; enfin, ta paresseuse Fanny...* »

Une petite chanson anglaise monta de la terrasse.

« Ah ! pensa Fanny, c'est le jour où Jane regrette Davidson. »

Elle se fit honte d'avoir plaisanté, puis se délecta dans sa honte.

Digitized by Google

« Quoi ! ce n'est pas méchant, ce que j'ai pensé. Les jours où Jane se souvient de Davidson, elle chante en anglais. Les jours où c'est Meyrowicz, elle appelle Jean Farou : « Jean, venez que je vous apprenne une danse populaire polonaise ! » Et quand c'est Quéméré, elle exhume des réminiscences hippiques, une vieille tendresse mélancolique pour certaine jument bretonne, rouanne, très ensellée... »

Elle poudra encore une fois son visage, regarda, sur la colline la plus proche, monter l'ombre d'une autre colline.

« C'est triste, cet endroit. Qu'est-ce que Farou y trouve de beau ? Revenir deux étés de suite dans le même pays, je n'ai jamais vu ça en douze ans de mariage. Je ne m'étais pas encore aperçue que c'était triste, ici. L'été prochain... »

Mais elle perdit courage devant un avenir de douze mois.

« Il faut d'abord savoir si la pièce sera finie, et si Farou pourra profiter de son second tour au Vaudeville. Mais si on reprend *Atalante* au Français, en octobre... Oh ! et puis, n'y pensons pas : c'est la sagesse. »

Elle n'en avait pas appris d'autre.

« Le plus pressé, c'est que Farou revienne ici travailler à son troisième acte. Nous sommes tous si bêtes, quand il n'est pas là... »

Un souffle muet souleva les branches qui touchaient le balcon et montra l'envers blanc des feuilles du tilleul. Fanny acheva sa lettre et vint s'accouder au balcon, les cheveux lâches, l'épaule découverte. Au-dessous d'elle, Jane, ses bras croisés sur le mur bas de la terrasse, se penchait aussi sur le paysage comtois où manquaient une rivière, un étang, le rire de l'eau, les reflets renversés, la brume, l'odeur d'une rive spongieuse et fleurie. D'en haut, Fanny jeta un cri modulé qui descendit vers la tête ronde, aux cheveux courts et bien coiffés, couleur de cendre, veinés d'or, et Jane renversa la nuque sans se retourner, comme font les chats.

Digitized by Google

— Vous avez redormi, je parie ?

— Non, dit Fanny, même pas. Ce pays me dégoûte, figurez-vous.

Jane s'agita, s'appuya des reins au mur de brique.

— Non ? Ce n'est pas vrai ? Depuis quand ? L'avez-vous dit à Farou ? Est-ce que vous ne pouviez pas...

— Mon Dieu, Jane, pas tant de bruit ! Est-ce que je ne peux pas exprimer une opinion aussi simple sans que vous tourniez sur vous-même avec des mots incohérents avant de vous jeter la tête contre les murs ?

Elle riait, penchée, et secouait un drapeau de cheveux noirs, rejeté sur son épaule.

— « Mes longs cheveux descendent jusqu'au bas de la tour », chanta Jean Farou, qui montait vers la terrasse par le raidillon.

— En voilà un, cria Fanny, qui chante déjà aussi faux que son père !

— Mais il n'a pas la voix du Grand Farou, dit Jane. Jean, essayez un peu de dire comme le Grand Farou quand il rentre : « Ah ! toutes ces femmes ! J'en ai des femmes dans ma maison !... »

Jean passa devant elle sans répondre, disparut dans le hall, et Jane hocha la tête vers le balcon du premier étage :

— Ma chère, il m'a fait un œil ! Monsieur n'entend pas la plaisanterie !

— On n'entend pas la plaisanterie à son âge, dit Fanny, pensive. Nous passons notre temps à écorcher vif cet enfant, sans le vouloir.

Elle entendit un pas dans l'escalier, appela :

— Jean !

Le garçon ouvrit la porte de la chambre, resta sur le seuil :

— Mamie ?

Il portait, sans déchoir, des vêtements d'été presque misé-

Digitized by Google

rables, une chemise de tennis élimée, un pantalon de toile blanche verdi aux genoux, trop court, un ceinturon et des espadrilles qu'eût dédaignés le fils du gardien. Il attendait que Fanny parlât, et entr'ouvrait la bouche pour respirer, offrant patiemment à sa belle-mère le visage hâlé, pur, mobile et impénétrable d'un enfant de seize ans.

— Te voilà fait !... D'où arrives-tu ?

Il tourna la tête vers la fenêtre pour indiquer vaguement qu'il venait de la campagne, de toute la campagne, du violet de l'ombre, du vert des prés... Ses yeux bleus luisaient d'une vie animale presque désordonnée, mais ne livraient que leur azur, que leur éclat. Jane reprit, en bas, sa petite chanson anglaise et Jean Farou, fermant brusquement la porte sur lui, regagna sa chambre.

« Quel braque ! songea Fanny. Le voilà amoureux de Jane. Ce serait très bien comme ça, si elle était un peu plus gentille avec lui. »

Le dîner les rassembla tous les trois sur la terrasse. En l'absence de Farou, Fanny et Jane brillaient d'une petite gaîté vacillante, et Jean Farou, que son père fût absent ou présent, gardait un mutisme intolérant, rarement rompu.

— C'est curieux, dit Fanny en levant la tête vers le ciel blanc, comme la fin du jour est ingrate, ici. Le soleil se couche pour d'autres, là-bas, derrière...

— Les montagnes ont un visage monotone, dit Jane.

— Maeterlinck, grommela Jean Farou.

Les deux femmes éclatèrent de rire, et le petit Farou les insulta du regard.

— J'en ai assez de votre gaîté d'amputées ! cria-t-il en quittant la table.

Fanny haussa les épaules et le suivit des yeux.

— Il devient impossible, dit Jane. Comment permettez-vous, Fanny...

Digitized by Google

Fanny leva sa main blanche, avec douceur :

— Chut, Jane !... Vous n'y connaissez rien.

— Vous êtes d'une telle bonté...

Elle hochait la tête et ses doux cheveux remuaient sur son front et sur ses oreilles très petites, presque rondes. Quand elle voulait convaincre Fanny, elle ouvrait grands ses yeux gris tavelés d'un peu d'or, et soulevait sa lèvre supérieure pour montrer quatre petites dents courtes et blanches. Mais Fanny n'accorda pas d'attention à ce qu'elle nommait la « figure filiale » de Jane. Elle fumait sans plaisir, et elle éteignit sa cigarette en l'écrasant du pouce, avec une animosité cachée.

— Non, Jane, ne me dites pas tout le temps que je suis bonne. Mais laissez-moi vous répéter que vous ne comprenez rien à cet enfant.

— Et vous ? demanda Jane.

— Moi non plus, c'est probable. Tout ce que je sais, c'est que nous rendons souvent le petit Farou malheureux. Vous, surtout. Car il est amoureux de vous, naturellement. Et vous le traitez quelquefois avec une négligence un peu dure.

— Il prend bien son temps, vraiment !

— Mon Dieu, Jane, comme vous vous scandalisez facilement ! Vous êtes jolie et mon beau-fils a seize ans. Je sais parfaitement que Jean n'osera jamais, ne souhaitera peut-être jamais vous faire une « déclaration »...

— Il fera aussi bien.

Jane se leva, s'accouda au mur bas de la terrasse.

« Ça y est, pensa Fanny. Elle m'a répondu sec comme trique, et elle va me parler de l'éducation qu'on donne aux adolescents en Angleterre. C'est le jour de Davidson, décidément. »

Mais Jane, en se retournant, fit voir le riant visage d'une enfant d'environ trente ans, et s'écria :

— Vous ne croyez pas, Fanny, que c'est agaçant de ne pas

Digitized by Google

trouver, autour de soi, depuis des semaines, un seul objet très froid, ou même frais au toucher ? Les murs sont chauds après minuit, l'argenterie est tiède, et le dallage... C'est fatigant...

— La faute à qui ? Ce sacré Farou... Il veut finir la pièce ici...

— Il fallait vous défendre, Fanny, nous défendre, nous tous ! Jusqu'au valet de chambre qui meurt de langueur...

Elle fronça ses sourcils cendrés, renforcés d'un trait délié au crayon, et regarda sévèrement la campagne qui s'endormait sous le soir sec.

— Mais vous dites oui, et encore oui... Si encore ça vous servait à quelque chose, votre « ouimonchérisme » d'esclave... les femmes, vraiment...

— Kss !... Kss !... siffla Fanny.

Jane se tut, rougit à sa manière, c'est-à-dire que son teint bis devint plus foncé.

— Je me mêle de ce qui ne me regarde pas, je sais bien...

— Oh ! qu'est-ce que ça fait !

Fanny s'avisa, après coup, qu'une absolution aussi ambiguë pouvait blesser Jane, et elle ajouta :

— Jane, ne soyez pas si moqueuse avec le petit Farou. Il a seize ans. C'est dur pour un jeune garçon.

— Je les ai eus, moi. Et personne n'avait pitié de moi.

— Mais vous étiez une fille. C'est entièrement différent. Et d'ailleurs, dit Fanny en réponse à un regard pathétique, vous avez fini par jeter, de désespoir, à cet âge-là ou un peu plus, une rose à un passant, par-dessus le mur...

— C'est vrai, c'est vrai, approuva Jane, émue soudain. Vous avez raison comme toujours, Fanny... Je vous dis que je suis mauvaise, méchante, illogique...

Elle serrait contre elle les épaules de Fanny, appuyait sa joue sur les cheveux noirs mollement noués, répétant :

— Je suis mauvaise..., mauvaise...

Digitized by Google

— Mais pourquoi ? demanda Fanny, qui s'embarrassait rarement d'un mensonge poli.

Jane renversa vers le ciel rose un visage naïf, montra ses quatre petites dents :

— Est-ce que je sais !... La vie ne m'a pas gâtée... De vieilles rancunes qui avancent leur vilain museau... Très chère, très chère Fanny, gardez-moi... Ne dites pas à Farou que j'ai été si... si impossible en son absence...

Elles demeurèrent, jusqu'à l'heure des lampes, épaule à épaule, parlant peu, désignant du doigt une chauve-souris, un astre, écoutant le vague vent frais dans les arbres, imaginant le couchant rougeoyant qu'elles ne voyaient jamais, à moins de gravir la colline d'en face.

Sur la première terrasse, en bas, des graviers criaient. Docile, Jane appela :

— Hello, Jean Farou !

— Oui, répondit une jeune voix rauque.

— Un tour de phono ? Une réussite ?

— Bon... Oui... Comme vous voudrez, dit la voix boudeuse.

Mais il accourut si vite que Fanny tressaillit de le voir tout près d'elles, blanc sauf le visage et les bras, et éclairé du halo tragique qui nimbe l'adolescence.

Jane le prit fraternellement sous le coude et l'emmena vers la table de jeu dont le drap vert, percé par les mites, sentait le moisi et le vieux cigare.

— Hello, boy !

« Décidément, pensa Fanny satisfaite, c'est le jour de Davidson. »

Digitized by Google

Vous entendez ? »

— J'entends.

— C'est toujours sa scène des lettres volées ?

— Je pense. Hier matin, il me donne quinze pages à taper. Cinq minutes après, il me les reprend, d'une manière... mais d'une manière !...

— Je sais, dit Fanny en riant. Comme si vous lui aviez ôté l'os qu'il rongeait. Qu'est-ce que vous voulez ! il n'accouche que dans les éclairs et le tonnerre. Comment trouvez-vous les deux premiers actes ?

— Sublimes, dit Jane.

— Oui, dit Fanny, songeuse. C'est inquiétant.

Un murmure de messe, de foule en prière, d'émeute en son début, s'exhalait de la maison. Quand il se taisait, on pouvait entendre les graves répons donnés du haut de l'air par les dernières abeilles au travail sur les cimes des tilleuls et sur les lierres. Un cri râpeux de fauve interrompit l'office indistinct qui se célébrait derrière les persiennes entr'ouvertes; mais les deux femmes ne tressaillirent point, ni Jean Farou répandu sur la chaise longue d'osier, un livre entre ses mains oisives.

Digitized by Google

— C'est toujours le même bout de scène, Branc-Ursine pincé en train de forcer le tiroir, dit Fanny. Quand ils seront deux Farou à écrire et à ronronner des pièces, où est-ce qu'on se réfugiera ?

Les yeux bleus de Jean, dévoilés, resplendirent.

— Je n'écrirai jamais de pièces, Mamie, jamais.

— C'est plus vite fait d'y renoncer que d'essayer, repartit Jane.

— Ce n'est pas toujours le plus facile que de renoncer, dit Jean.

Il rougit d'avoir osé répondre, et Fanny vit battre, sous l'oreille du jeune garçon, le long du cou nu, un sang plus rapide.

— Allons, Jane ! ne tourmentez plus votre petit camarade !

— J'aime le taquiner, c'est vrai, dit Jane de bonne humeur. Ça lui va si bien. Je ne sais plus quel jour, il était charmant, avec une larme entre les cils....

Elle le menaçait gaîment, d'une main où brillait le dé d'argent. Fanny releva son front au bandeau noir soyeux :

— Comment ! lui aussi ?

— Lui aussi ? répéta Jane. Expliquez, chère Fanny, expliquez !

Elle riait, cousait, jetait de toutes parts un heureux regard gris, piqueté d'ambre; une médaille de soleil couchant bougeait sur ses cheveux nus, et elle semblait porter avec joie ce soir d'été ingrat, qui sentait le granit échauffé.

— L'autre jour, dit Fanny... Attendez, c'était un jour de lettre de Farou, et nous ne savions pas — lui non plus — qu'il pourrait revenir si vite...

— Mercredi, dit Jean sans lever les yeux.

— Peut-être... J'avais dormi après le déjeuner et, en m'éveillant, je vous ai vue, debout sous la véranda où nous sommes... Il y avait une larme pendue à vos cils, elle est

Digitized by Google

descendue le long de votre joue, et vous l'avez cueillie comme ça, entre deux doigts, comme une petite fraise, comme un grain de riz...

Jane, en l'écoutant, passait du sourire à la gaminerie boudeuse, puis au reproche câlin. Elle désigna, de son petit menton fendu, Jean Farou.

— Fanny, Fanny, respectez mes petits secrets, mes mouvements d'humeur, devant un auditeur aussi..., aussi...

Elle se tut brusquement et sur son visage se peignit une sorte de stupeur. Fanny en tournant la tête, vit son beau-fils debout, la bouche ouverte comme pour un cri. Il leva les deux bras en l'air et s'enfuit, dévalant l'escalier de la terrasse.

— Qu'est-ce que... Qu'est-ce qu'il a ?

— Je ne sais pas, dit Jane. Il a levé les bras, vous avez bien vu ? et il s'est sauvé.

— Il m'a fait peur...

— Il n'y a vraiment pas de quoi, dit Jane.

Elle décoiffa son doigt de fine couseuse, enleva soigneusement, de sa robe, les brins de fil.

— Il est comme on est à son âge, continua-t-elle. Un romantisme exaspéré. Ça lui passera.

— Vous croyez ?...

Fanny repliait machinalement un lé de toile écrue, un napperon qu'elle illustrait de fleurs rouges à grands points malhabiles. Elle alla se pencher par-dessus le mur d'appui, pour appeler :

— Jean, tu es là ?

Une voix un peu moqueuse monta, imitant la sienne :

— « Loup, y es-tu ? »

— Stupide créature ! cria Fanny, tu auras de mes nouvelles ! Des manières de grand premier rôle ! Va donc, eh, Bouffes-du-Nord !... Espèce de...

Digitized by Google

Sans achever, elle se redressa, vira sur ses belles hanches, qui dataient, au dire du Grand Farou, d'une époque meilleure. Elle venait d'entendre, plus proche, la voix de son mari.

— Ça y est, il a fini, dit-elle rapidement à Jane.

— Pour aujourd'hui... dit Jane, dubitative.

Appuyées l'une à l'épaule de l'autre, elles regardèrent venir Farou. Il marchait d'un pas endormi, et émergeait lentement de sa journée de travail, au cours de laquelle, marmonnant, mâchonnant ou rugissant à voix haute son troisième acte, il avait enlevé d'une main inconsciente son col, un veston de shantung, sa cravate, son gilet. Il portait à six pieds du sol une tête grisonnante, une chevelure bouclée qui se mêlait, en retombant, à ses sourcils et ombrageait ses yeux jaunes. Grand, fatigué, robuste, peut-être laid, sûr de plaire, il marchait d'habitude comme s'il allait au combat ou à l'incendie, et, quand il traversait le village pour acheter des cigarettes, les mères rappelaient leurs enfants contre leurs jupes.

Il regardait les deux femmes sans les voir et broutait une rose. Il habitait encore le sombre et luxueux boudoir où Branc-Ursine, l'avocat général, s'abaisserait jusqu'à forcer un secrétaire et dérober les lettres qui perdront la belle Mme Houcquart, sa maîtresse qu'il n'aime plus.

— Beau Farou ! cria tendrement Fanny.

La voix de Jane, plus douce, imita par jeu :

— Beau Farou !

Et l'imitation fut si fidèle que Fanny, surprise, l'écouta comme un écho.

Farou, atteint par la double voix, et par un chèvrefeuille d'Espagne, dont le parfum massif lui barrait le chemin, s'arrêta, psalmodia sa petite chanson rituelle :

— Ah ! tout's ces femmes ! Tout's ces femmes ! J'en ai des femmes dans ma maison !

Digitized by Google

Il bâilla, parut s'éveiller et découvrir l'univers. Il remonta son pantalon de shantung qui tombait, se gratta la tête. Il était sans défiance ni coquetterie, heureux la plupart du temps, et jeune à quarante-huit ans comme les hommes qui n'acceptent autour d'eux, dans l'ordinaire de leur vie, que la compagnie des femmes.

— Laquelle m'a appelé la première ? s'écria le Grand Farou.

Il n'attendit point de réponse et se mit à danser en chantant, d'une belle voix fausse, un couplet improvisé qui injuriait, en termes simples et militaires, M. Branc-Ursine, la belle Mme Houcquart et leurs agissements. Mais il aperçut soudain son fils, qui montait les raides degrés de la terrasse, s'arrêta et bouffonna, pour Fanny et Jane qui l'admiraient :

— Acré ! Les flics !

— Fini, Farou ?

Fanny ne montrait qu'une calme inquiétude. Farou, d'un coup d'épaule, avait désembourbé déjà tant de troisièmes actes... Il la regardait d'un œil sauvage et sans méchanceté.

— Fini ? Tu en as de bonnes !

— Mais, tout de même, tu as avancé ?

— Avancé ? Oui, naturellement, j'ai avancé. J'ai foutu en l'air toute ma scène.

— Oh ! dit Fanny, comme s'il avait cassé un vase.

— C'est du bon travail, ça, mon petit. Jane, tenez-vous prête à taper la version définitive !

Il claqua des mains, alla et vint d'un pas d'ogre.

— C'était très mauvais, jusqu'à aujourd'hui. Mais aujourd'hui...

— Comment s'est comporté, aujourd'hui, M. Branc-Ursine ? Cette magistrale fripouille a-t-elle mis les lettres en lieu sûr ?

Fanny occupée à peigner le Grand Farou, referma son

Digitized by Google

petit peigne de bazar et se rangea de côté pour faire place à la réponse.

— J'aimerais, dit nonchalamment Farou, que Jane ajoutât, à des connaissances déjà variées et nombreuses, celle de la graphologie.

— Mais je peux apprendre ! s'écria Jane. Il y a des manuels... Je connais un ouvrage excellent... Pourquoi ?

— On m'a assuré que le graphologue attaché aux signes de l'écriture, aux barres de *t*, aux boucles d'*l*, est incapable de lire — dans le sens de comprendre — les textes qu'on lui confie.

Jane rougit fougueusement.

— C'est une réprimande ?

— A la blague.

— Mais dont je tiendrai compte.

L'œil jaune de Farou étincela :

— Ne faites pas votre figure de couturière en journées, ça ne m'impressionne pas, Jane,

Elle mordit sa lèvre, retint deux larmes, et Fanny reprit Farou, en femme accoutumée à de tels écarts :

— Farou ! Brute ! Tu n'as pas honte ? Tout ça, pour cette crapule de Branc-Ursine ! Dis-moi, Farou, il vole toujours les lettres dans le meuble ?

— Et qu'est-ce qu'il ferait d'autre ?

Elle fit la grimace, frotta du doigt son nez charmant.

— Tu ne crains pas que ça fasse un peu cinéma... ou un peu... un peu mélo ?

— Un peu mélo ! Voyez-vous ça !

Il la raillait sans douceur, de haut.

— Oui, insista Fanny. Je t'assure.

Il ouvrit ses grands bras :

— Qu'est-ce que tu ferais donc, toi, si, sachant qu'il y a dans le coffre-fort, un tiroir, un truc, quoi, des lettres d'un

Digitized by Google

homme qui a été l'amant de... Mouchez-vous un bon coup, Jane, et venez nous donner votre avis... Qu'est-ce que tu ferais, Fanny ?

— Rien.

— Rien, dit la voix de Jane sur le même ton.

— Ah ! mes pauvres petites ! Vous dites ça, mais...

— Rien, décida Jean Farou, revenu avec le soir et rassuré par l'ombre.

— Puceron ! gronda Farou.

— Du moment que Jean est d'avis de ne rien faire... Psychologue, viens ici, un peu... Tu n'as pas une bien bonne mine ces temps-ci...

— La chaleur, Mamie.

— Le fait est... Je connais quelqu'un, proclama le Grand Farou, qui va dormir sur le petit divan, cette nuit ! C'est moi !

— Non, c'est moi, dit Fanny.

— Et moi sur la terrasse, renchérit Jane.

— Et moi, pas, dit Jean.

— Pourquoi, Jean ?

— Pleine lune, Mamie. Les chats et les garçons courent la nuit.

Dans l'ombre descendante, les cheveux, les yeux et les dents lumineux, il paraissait phosphorescent, et frémissait comme une source. Son père le toisa, d'un coup d'œil où manquaient la charité et l'orgueil paternels.

— A ton âge... commença Farou.

— ... « j'avais déjà tué et engendré un homme », cita le petit.

Farou sourit, flatté.

— Eh ! eh !...

— C'est du joli, blâma Jane.

— Ce n'est qu'une citation, dit Farou, condescendant.

Digitized by Google

Un grand regard d'adolescent se posa sur Farou, grand regard vide ou chargé de secrets, illisible.

Le train du soir siffla, et peina tristement sur la voie qui ceignait la colline la plus proche, au-dessus du village déjà couvert par l'ombre bleue. Une lune d'un rouge éteint quitta l'horizon et monta dans le ciel.

— Où allez-vous, Jane ?

— Grand inquisiteur, je descends jusqu'à la terrasse d'en bas, et je reviens, j'ai trop dîné.

— Trois cuillerées de riz et une poignée de groseilles, dit Fanny.

— N'empêche. Fanny, vous ne descendez pas ?

— Remonter tout ça !... dit Fanny, effrayée.

La robe blanche, la petite chanson anglaise s'éloignèrent. Fanny, soulevant le bras pesant de son mari, le posa sur ses épaules. Il se laissait faire, et ses doigts effleuraient le sein de Fanny. Penchant la tête, elle baisa la main, un peu velue comme les feuilles de sauge, le poignet plus blanc et plus doux, la veine verte. Désarmée et confiante, la main consentait à cette caresse presque timide.

— Que tu es gentille, dit au-dessus de Fanny la voix rêveuse de Farou.

La bouche timide pressa plus fort le poignet, la main d'homme faits pour le mancheron, la houe, les armes lourdes, et qui ne maniaient qu'un stylographe. Appuyé sur l'épaule de sa femme, Farou, debout et les yeux ouverts, semblait dormir.

« Peut-être qu'il dort déjà ? » se demanda Fanny.

Elle n'osait pas rompre leur étreinte d'amis. Elle respirait, sur la main et le bras abandonnés, une saine odeur de peau tiède, d'alcool parfumé. Elle ne se disait pas : « Celui-ci, qui me laisse porter le poids de son bras, fut, est encore mon grand amour. » Mais il n'était pas une ligne de la paume,

Digitized by Google

pas une ride en bracelet autour du poignet déjà vieilli, qui ne soulevassent en elle la mémoire amoureuse, la fièvre de servir, la certitude d'appartenir à un homme et de n'avoir appartenu qu'à lui.

Un bruit de chat entr'ouvrit les feuilles, un corps léger coula contre le tronc d'un tilleul :

« C'est Jean, songea Fanny. Il surveille Jane en bas. »

Elle faillit rire et avertir Farou, puis se ravisa. L'ombre des arbres, devant la lune, ramagea de bleu le gravier, et le ciel devint en peu d'instants un ciel nocturne.

— En Bretagne, on aurait eu moins chaud, soupira Fanny à demi-voix.

Farou retira son bras et parut s'apercevoir qu'il n'était pas seul.

— En Bretagne ? Pourquoi, en Bretagne ? On n'est pas bien, ici ?

— Oh ! toi... tu es le lézard des sables !

— On travaille pas mal, ici... Tu veux qu'on s'en aille ?

— Oh ! non, pas à présent... Je disais ça pour l'an prochain... Nous ne revenons pas ici, l'an prochain ?

Deux larges épaules se soulevèrent en signe d'ignorance.

— Il y a des choses incommodes, ici... On a très chaud sans avoir assez de soleil... Le petit est mal logé dans sa chambre, qui est réellement torride. On devrait le changer de place.

— Mais certainement.

— Tu es étonnant !... C'est qu'il n'y a pas d'autre chambre pour lui.

— Folie. Il y a toujours une autre chambre.

— Oui... La chambre de l'est.

— De quel est ?

— La chambre où habite Jane.

— Si Jane y habite, elle n'est pas libre, en effet.

Digitized by Google

— Mais est-ce que Jane sera encore avec nous l'an prochain ?

Farou se tourna vers sa femme avec ingénuité.

— Je n'en sais rien. Comment le saurais-je ? Pourquoi y penser ?

— C'était à cause de Jean...

— Quoi ? Il se plaint, maintenant ?

— Chut ! Farou... Ça ne lui ressemblerait guère, de se plaindre. Surtout si cela devait gêner Jane, tu penses !...

— Ah ! oui ?...

Fanny vit les sourcils de Farou se joindre au-dessus des yeux jaunes où jouait une étincelle de lune. Le vent roula quelques corolles à ras de terre, et des feuilles grillées. Un pas léger imita le bruit des feuilles sur le gravier, et la robe blanche de Jane reparut, au bout de la terrasse. A l'extrémité opposée, d'un saut léger, Jean Farou atterrit, quittant la maîtresse branche d'un tilleul.

— Mes enfants, s'écria Farou, je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je tombe de sommeil.

— Ça veut dire qu'il faut que tout le monde aille se coucher, dit Jean.

— Exactement. Et vous, Jane, regagnez votre chambre de l'est.

— J'ai une chambre de l'est, moi ?

Elle secouait la tête, pour éparpiller ses cheveux.

— Oui, Poudre-de-Lune ! Chambre de l'est. Plus fraîche que les autres. C'est Fanny qui vient de me l'apprendre.

— A quel propos ? demanda involontairement Jane. Oh ! pardon ! Que je suis mal élevée.

— Quelquefois, concéda Farou. Donnez la patte. Bonne nuit, Jane. Petit, file devant.

— Oh ! papa... dix heures moins un quart ! Par ce temps-là ! Si ce n'est pas dommage !

Digitized by Google

Un valet de chambre languissant traînait dans la villa, allumant çà et là l'électricité pauvre et rougeâtre. Farou ne fit que traverser le hall, bâilla en rugissant dans l'escalier, secoua la main de son fils distraitement, et Jean Farou, derrière la porte fermée de sa chambre torride, commença à épier tous les mouvements de Jane, révélés par les planchers geignants.

Digitized by Google

Traversée de créanciers, de comédiens, de courants d'air, de domestiques éphémères, la vie de Fanny Farou, à Paris, s'écoulait pourtant à peu près paisible. Fanny emportait sa paix avec elle, en même temps que son plaid de frileuse, en vigogne douce aux longs poils qui retenaient des miettes de gâteaux. L'ombre gesticulante de Farou s'était abattue sur elle au cours d'une répétition du *Logis sans Femme,* où Fanny, à l'acte de la fête de nuit, tenait la partie de piano en coulisse.

— Vous avez l'air d'une noisette à moitié épluchée, entre vos bandeaux noirs, lui jeta Farou dès leur première rencontre.

Mal vêtu, il traînait, ce jour-là, sur un de ses souliers, le caoutchouc rompu d'un fixe-chaussettes.

— Tu es blanche comme une fille de couleur, viens avec moi, lui ordonna-t-il huit jours après.

— Mais... mes parents... Je suis... je suis une jeune fille, avoua Fanny épouvantée.

Il eut l'air excédé :

— Oh ! quel embêtement !... Tant pis, on se mariera, que veux-tu !...

Digitized by Google

A Paris, les Farou — trois, en comptant un petit Jean légitimé — subsistèrent de peu. Puis, les pièces de Farou, riches de beautés un peu massives, de brutalités qu'il trouvait toutes simples, descendirent des Batignolles aux boulevards, prirent l'habitude de passer la centième, et la figure, le caractère du Farou-intime servirent Farou-auteur. Porto-Riche le trouva « grossier », parce qu'il fut, en effet, grossier avec Porto-Riche. Il refusa, comme une corvée humiliante, et en termes de chambrée, la collaboration d'un académicien. Bataille traita de haut la « bêtise géniale, indigeste et désarmante » de Farou; un *Débardeur* en trois actes, de Flers et Caillavet, ressembla à Farou, qui posait parfois au trimardeur, à l'enfant trouvé, devant ceux qui ignoraient qu'un père Farou, dans un obscur collège, avait longtemps enseigné l'histoire à des écoliers de douze ans.

La notoriété venue, les Farou vécurent comme des princes, et ne s'en doutèrent pas. Comme des princes ils eurent, entre les reporters, les échotiers, le public et les acteurs, une maison de verre; mais rien n'est plus impénétrable qu'une maison de verre miroitant. A l'instar d'un monarque, Farou, paré d'aventures éclatantes et brèves, ne cessa pas pour si peu de se plaire à Fanny. Pendant des mortes-saisons, ils s'endettèrent, princièrement, mais sans cesser d'aimer, en princes, les plus humbles plaisirs. Farou s'extasiait devant un gros plat fumant et cotait souvent l'oisiveté à son prix. Derrière une porte fermée, il musait, en bras de chemise, sur des hebdomadaires illustrés, tandis que Fanny, un pied chaussé et l'autre nu, ses grands cheveux défaits au long des joues, penchait son doux museau d'antilope sur un jeu de cartes et recommençait vingt fois une réussite.

Un jeune compagnon partagea ces joies. Jean Farou appuyait, sur l'épaule de Fanny, son front de petit garçon,

Digitized by Google

puis, plus tard, son menton d'adolescent, et conseillait sa belle-mère :

— Vous l'avez bien ratée, Mamie, votre échelle des trèfles !

L'enfant, qu'on disait aimable en raison de sa beauté, et tendre à cause de ses yeux bleus, rendait à Fanny une affection distraite, mais se rangeait à ses côtés chaque fois qu'il la devinait mécontente de Farou, ou chagrine. Elle manifestait à son beau-fils une bienveillance moins particulière qu'universelle, choyant en lui une émanation mystérieuse du Grand Farou.

— Tu es sûr de n'avoir pas gardé un portrait de sa mère ? demandait Fanny à son mari. J'aurais tant voulu voir la figure de cette femme...

Farou répondait par son geste des bras ouverts, geste qui donnait la volée à tous les souvenirs, à tous les regrets, à toutes les responsabilités :

— Pas fichu d'en retrouver un !... Mais une gentille créature, pas bien solide, la pauvre...

— Intelligente ?

L'œil doré, errant de Farou se posait étonné sur sa femme.

— Je l'ai peu connue, tu sais...

« Ça, je le crois, pensait Fanny. Dira-t-il la même chose de moi, si jamais... »

Elle ne se risquait pas au delà de ce « si jamais... », bravade conjuratrice, incapable qu'elle était d'imaginer la vie sans Farou, sans la présence de Farou, son murmure de messe, sa manière de fermer les portes d'un coup de pied pour punir un troisième acte rétif, sa fringale de femmes, ses heures de douceur pendant lesquelles elle lui murmurait, dans l'oreille, de tendres louanges de sauvagesse :

— Tu es doux... tu es doux comme une sauge... doux comme un ongle... Tu es doux comme un cerf couché...

Digitized by Google

Il la traitait si bien en favorite qu'elle n'allait pas lui chicaner le droit, commun à tous les despotes régnants, de semer quelques bâtards.

— Beau Farou ! Méchant Farou ! Intolérable Farou !

A mi-voix ou dans son cœur, elle le nommait sans commentaires, en fidèle à qui la litanie suffit. Elle avait essayé, les premières années, de servir son maître le jour aussi bien que la nuit. Mais Farou, impatient, découragea son zèle de secrétaire novice. Elle demeura à son poste d'amoureuse, fataliste, tournée à l'enfantillage, à la gourmandise et à la bonté, paresseuse comme celles que le poids d'un grave attachement fait lasses dès le milieu du jour.

Depuis qu'au « hein ? » triomphant de Farou, dans le fond d'une baignoire du Français, Fanny s'était mêlée de répondre (la générale d'*Atalante* finissait) : « La scène entre Piérat et Clara Cellerier est décidément trop longue. Si tu faisais entrer quelqu'un au milieu, pour apporter le café ou une dépêche, la scène rebondirait beaucoup mieux après, et ça rafraîchirait le public », Farou ne lui avait jamais plus demandé un avis qu'elle ne manquait pourtant jamais de lui donner. Si Farou, revêche à la critique, laissait tomber sur sa femme un « Voyez-vous ça ! » alourdi d'un regard jaune et pesant comme l'or, Fanny faisait preuve, en ce cas, d'une étrange liberté d'esprit et de langage. Elle s'expliquait, insistait, en haussant ses grands sourcils d'un air de détachement et de désinvolture.

— Moi, n'est-ce pas ? ça m'est égal, tu feras comme tu voudras. Seulement, tu ne m'obligeras pas, moi public, à trouver naturel qu'une femme veuille se tuer pour si peu de chose...

— Si peu de chose ? se récriait Farou. Une trahison ? Et une trahison réfléchie, méticuleuse comme celle-là ! Si peu de chose ! Vraiment !

Digitized by Google

Fanny levait le nez, regardait Farou entre ses cils avec une exceptionnelle impertinence :

— Ce n'est peut-être pas peu de chose. Mais le geste de ta Denise, veux-tu que je te dise ce que c'est ? C'est un réflexe d'homme et pas autre chose. Un réflexe d'homme !

Il l'écartait de la discussion, quoi qu'elle fît, parfois avec une diplomatie qu'il n'employait que dans ce cas-là. Le plus souvent, il rompait l'entretien par un appel abrupt :

— Mon bouton de col, bon Dieu ! Et la lettre de Coolus ? Où est la lettre de Coolus ? Dans mon complet d'hier ? On ne vide jamais mes poches, alors ? Non ?

Courant, perdant une pantoufle, semant les fourches d'écaille qui retenaient ses grands cheveux démodés, Fanny changeait de couleur, de regard, de langage et douze années de ménage ne la guérirent pas de sa révérence particulière où le talent, la renommée de Farou, comptaient pour moins qu'il ne l'eût cru. Prompte à l'émotion, elle s'assagit assez pour prendre l'habitude de l'incertain. Entre Farou et les créanciers, elle interposa sa patience dénuée d'invention, une noblesse d'employée intègre. Mais elle ne voyait pas plus loin, dépassées l'« avance chez Bloch » et la cession des droits de cinéma, que vendre l'automobile, la fourrure et engager la bague.

— C'est curieux comme vous êtes peu de notre temps ! Débrouillez-vous, saperlipopette ! lui conseillait Clara Cellerier, du Français.

Cette grande actrice moyenne, très connue, sans aucune chance de célébrité, hochait, de pitié, ses cheveux d'or vert bien coupés, serrés dans de petits chapeaux. Mince dans de jeunes robes noires, habillée hardiment, Clara Cellerier ne marquait guère ses soixante-huit ans que par l'usage du mot « saperlipopette ! », une certaine gaminerie militaire et son penchant à dire, d'un homme : « Il est beau cavalier. »

Digitized by Google

— On n'en cite pas un, assurait Berthe Bovy, qu'elle ait mis à pied.

Clara traitait Fanny en jeune parente de province, avec une grande bonté de théâtre, des « Allons, fillette ! », des recettes de beauté et des adresses de couturières ravaudeuses. Mais Fanny s'habillait mal par étourderie, et gardait ses robes deux ans, quoiqu'on lui vît, parfois, des fourrures. Elle eut la loutre d'*Atalante,* le vison du *Logis sans Femme,* les renards bleus du *Raisin volé* qu'elle vendit au moment où *Le Troc* croula, à grand fracas, pour punir Farou d'avoir mêlé à la guerre une histoire d'amants oublieux de la guerre.

Fanny garda le souvenir de ce dur tournant : point d'argent ou si peu, un petit Farou malade de fièvre muqueuse, et la femme de chambre en fuite, crainte de contagion. C'est le moment que prit la police pour cueillir, dans l'office des Farou, le valet de chambre, et l'inculper d'outrages aux mœurs. Cependant, Farou, retiré du monde, peinait sur le quatrième acte de sa pièce nouvelle, et lamentait, à coups de poing sur sa table et dans les portes, que sa sténo-dactylo, Mme Delvaille, se permît d'accoucher devant que le quatrième acte eût vu le jour.

— Tout s'en mêle ! criait-il dans le lointain, derrière les portes fermées.

— Tu peux le dire, larmoyait tout bas Fanny, en saut de lit fané, le cheveu terne, pressant des citrons pour le petit Farou fiévreux.

Un matin à lumière d'hôpital, parmi la poussière en nappes, les tapis à coins retroussés, les zestes de citrons, les pantoufles errantes, l'odeur du chauffe-bains mal réglé et de l'eau de Cologne sur des compresses humides, Fanny, en s'éveillant sur un lit-divan d'où la tiraient, la nuit, des appels enroués : « Mamie... j'ai chaud... Mamie... à boire », sentit monter en

Digitized by Google

elle l'irritation des bêtes près de succomber et des femmes qui ont un joli menton un peu flou.

« J'en ai assez. La femme de ménage vient en retard, nous n'avons pas assez d'argent pour nous payer une infirmière, Farou trouve ça tout naturel et il ne pense qu'à son troisième acte... Je m'en vais le réveiller, moi, et lui dire ma façon de penser, et lui restituer son gosse, moi, et lui apprendre que c'est bien son tour de... »

Mais le petit Farou gémit le nom de « Mamie », et Fanny écouta, comme pour la première fois, cet enfant qui, même délirant, n'attendait le secours que d'une femme étrangère... Elle se remit à chauffer l'eau, rincer les bassins, presser les citrons et moudre le café.

Ce même matin-là, une jeune femme gracieuse sonna, demanda « le Maître » et lui annonça que Mme Delvaille, « heureusement accouchée d'un beau garçon de huit livres », ne pouvait guère reprendre son poste avant trois mois. Elle offrit ses services intérimaires à Farou, muet, féroce, qui les accepta d'un signe. Les jours suivants, Mlle Jane Aubaret mit une bonne grâce réconfortante à déjeuner avec les Farou sur un coin de table, retapa le lit du garçon paratyphique, et dopa Fanny à l'aide de jaunes d'œufs battus dans du porto. Peu à peu, Jane montra ce qu'elle savait faire. Aidée de Fanny, qui reprenait courage, elles valurent, à elles deux, quatre servantes, chacune surveillant l'autre du coin de l'œil. A leur manière pareille de cirer les chaussures jaunes, de nettoyer une baignoire sans recourir au savon minéral, de casser des œufs dans un bol et d'allumer le fourneau sans se salir les doigts, elles se reconnurent mutuellement pour ouvrières de qualité, issues de petites bourgeoises de France, ces travailleuses difficiles qui ne regardent pas à leur peine ni à la sueur de leur lignée. Dans un monde de bourgeoisie pauvre, orgueilleux et plein de scrupules, on enseigne encore

Digitized by Google

aux filles qu'avant l'heure du cours les lits doivent être retournés et bordés, la bicyclette fourbie, les bas et les gants de coton savonnés dans la cuvette.

Une telle collaboration porta fruit. Un valet de chambre jeune, épris de théâtre, remplaça le satyre, la femme de chambre revint, l'odeur du *pie* aux pommes et de l'encaustique composèrent un acide et frais encens, et le petit Farou marqua 37°2 au thermomètre. Entraîné, le Grand Farou, riant à Fanny la brune, à Jane la blonde, à son fils étiré et transparent comme un coquillage, désembourba son troisième acte, passa au Vaudeville sous le nez de Pierre Wolff, toucha « la belle avance » chez Bloch, et houspilla amoureusement Fanny :

— Fanny, si j'ai un conseil à te donner, c'est d'aller te choisir une fourrure. N'attends pas trop, Fanny !

Elle le caressa d'un bel œil lustré, frôla Farou de sa bouche et de ses doux naseaux veloutés, et se tint pour comblée; elle avait, imprudente, payé le médecin.

— N'oublie pas, dit Farou un peu plus tard, le cadeau à Jane, puisqu'on n'a plus besoin d'elle. Un bracelet-montre, naturellement.

Mais Farou ni Fanny ne pouvaient prévoir que Jane, au moment des adieux, leur tomberait dans les bras avec des larmes, de confuses prières où ils discernèrent un chagrin sincère, le regret de quitter « le Maître », la peur d'une dangereuse solitude, le besoin de se dévouer à une amie telle que Fanny... Fanny fondit en pleurs, les yeux nyctalopes de Farou étincelèrent, mouillés, et Jane expliqua promptement qu'une modeste fortune la délivrait de la plus déplaisante alternative : vivre à la charge de ses nouveaux amis ou accepter d'eux des appointements.

La bohème bourgeoise, autant que l'autre bohème, s'enivre d'amitié désintéressée. Tête à tête, les Farou chantaient les

Digitized by Google

perfections de Jane, et leur propre plaisir de la découvrir, de l'inventer.

— Cette fille est parfaite, disait Farou, vraiment parfaite !

— Je ne sais pas si elle est « parfaite », repartait Fanny, mais elle vaut mieux que tes compliments en style de « références ». Figure-toi que c'est elle qui m'a taillé et cousu cette tunique en lamé, pour que je finisse ma jupe plissée en marocain noir.

— Jolie manière de réhabiliter ce que j'abaisse, que de l'utiliser en journées de couture !... D'ailleurs, ajoutait Farou avec un regard plein de léonine douceur, Jane ressemble assez exactement à une de ces personnes distinguées qui s'en vont coudre chez les riches par horreur du contact des pauvres...

Fanny riait malgré elle :

— Dieu me garde du bien que tu pourrais dire de moi, Farou !

En perdant ses attraits de nouvelle parente, de nurse inconnue, d'amie inédite, Jane ne résignait aucun de ses mérites. Elle supportait l'humeur de Farou, ses gaîtés plus blessantes parfois que ses fureurs, écrivait prestement à la machine, téléphonait. Elle retint les numéros téléphoniques des théâtres, les noms des secrétaires généraux, flatta « ces dames » des bureaux de location. Elle appelait Quinson « grand ami » et partageait, sans apparence d'étonnement, le désordre financier d'un couple qui, entraîné à se priver du nécessaire, ne réclamait âprement que le superflu.

Blonde, — si la cendre la plus fine, celle du bois de peuplier, est blonde — admise dans la baignoire des Farou, Jane connut la petite consécration scandaleuse que lui devait le public des ayants droit.

— Avec qui couche cette jolie fille cendrée ? Avec Fanny la brune, je pense ?

— Mais non, mon vieux, avec ce chèvre-pied de Farou, qui

Digitized by Google

la décore du titre de secrétaire, et qui l'impose à sa femme...

Farou, interrogé crûment par Clara Cellerier, arrangea tout, d'un mot :

— Ne vous dévergondez donc pas l'imagination, ma charmante amie. Je suis, comme vous, respectueux des classiques. Il ne s'agit, entre Jane — qui est ma fille naturelle — et moi, que d'un brave petit inceste tout simple !

— Où est Jane ? demandait à toute heure Fanny, dominée par l'habitude de rencontrer, où qu'elle portât son regard, une jeune femme aimable et active.

La présence de Jane pouvait passer pour le luxe de Fanny. Sept années d'aînesse autorisaient Fanny à quelque sans-gêne, Jane à des gentillesses de dame d'honneur ou de nièce empressée. Farou, rentrant chez lui, ne saluait pas plus Jane qu'un meuble. Mais il butait sur son absence :

— Où est Jane ?

— Dans sa chambre, je pense, répondait Fanny. Elle rentre de chez Pérugia.

— Elle se chausse chez Pérugia, maintenant ? Mazette !

— Et pourquoi ne se chausserait-elle pas chez Pérugia, si elle en avait envie ? Comme elle a le pied un peu plus petit que le mien, et que moi j'ai la flemme, Jane emporte avec elle un bas de laine, et elle essaie mes chaussures... Tu veux que je l'appelle ?

— Non, qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ?

— Mais tu la demandais à l'instant...

— Oui ?... C'est pour mon verre de vittel-pipérazine.

— Il y a le valet de chambre, pour ça. Bientôt, tu lui feras laver tes mouchoirs, à Jane.

— Ben, et toi donc ?

Ils échangeaient un rire d'entente et de reproche. « Où est Jane ? » demandait, bouche cousue, yeux anxieux, le petit Farou, arrêté comme par une corde tendue devant le siège

Digitized by Google

vide de Jane. Et Fanny, malicieuse, lui répondait souvent à voix haute, encore qu'il n'eût pas parlé.

En juillet, les Farou quittaient Paris pour une villégiature d'été, choisie dans les colonnes de publicité de *La Vie à la Campagne,* ou recommandée par Clara Cellerier.

Il fallait à Farou l'isolement, des semaines de travail capricieux, sans méthode ni mesure, la certitude de ne pas rencontrer ce qu'il appelait « des gueules ». Hors de Paris, il cachait malaisément son inaptitude à s'approprier les grands biens fastueux : la mer, le soleil, la forêt; il communiquait à Fanny l'inquiétude, la rogue timidité des petites gens.

— Pau, on dit que c'est si joli, avait suggéré Fanny. Tu sais que je ne connais pas Dinard ? Tu ne trouves pas que c'est drôle, de ne pas connaître Dinard à mon âge ?

— Ce que je ne trouverais pas drôle, gronda Farou, c'est d'avoir devant mon nez, trois fois par jour, celui de Max Maurey, par exemple !

— Qu'est-ce qu'il t'a fait ? Il n'a pas été gentil avec toi, Max Maurey ?

— Mais si !

— Alors ?

— Ça n'a rien à voir, mon petit... Tu ne comprends pas. Maurey, ça l'amuse, lui, de s'habiller trois fois par jour, en été. Moi, pas. Une fois pour toutes, je veux passer mes étés tout seul, sans souliers et sans faux col.

Il contentait son autorité de chef nomade en organisant les départs. Une domesticité changeante suivait les Farou qui débarquaient, pourvus de deux malles neuves et de vingt colis mal ficelés, dans des villas un peu moisies, des châteaux sombrement meublés, des cottages aux murs minces, tous lieux délaissés du tourisme moderne, mais où Clara Cellerier avait goûté autrefois des bonheurs furtifs. La machine à écrire, les derniers romans de la saison, les manuscrits de

Digitized by Google

Farou, le dictionnaire, les malles-armoires et le plaid de Fanny cherchaient leur place, et on lâchait Jean Farou à travers champs.

« Que deviendra Jane sans nous, et nous sans Jane ? », se demandait Fanny, perplexe, quand juillet menaça la lune de miel amicale.

Mais elle se rasséréna en écoutant Farou :

— Jane, vous prendrez le *un* et le *deux* avec vous, et toutes les notes du *trois*. Vous donnerez la machine à écrire au valet de chambre, qui l'apportera par le train.

« Comme ça, c'est arrangé », soupira Fanny.

Elle refit bon visage au présent et se casa encore une fois entre des windows, des fauteuils de rotin, un livre neuf, la couverture d'angora, la boîte de bonbons, le coussin de cuir. Elle dut pourtant, un jour, faire place à un passé, celui de Jane.

— Il faut que vous sachiez tout de moi, Fanny ! commença Jane.

— Pourquoi ? demandait Fanny, en qui la politesse cédait le pas à l'honnêteté.

— Mais, Fanny, je mourrais de honte si je vous cachais... Après l'accueil que j'ai reçu ici ! Il faut que vous sachiez qui je suis, en bien comme en mal, que vous me jugiez...

A ce préambule, l'œil de Fanny, noir-bleu comme aux cavales de sang, fuyait, s'accrochait avec crainte au nuage, à la lampe, à un passant dans la rue, évitait Jane et son affectueux regard, Jane et sa chevelure aérée, Jane et sa robe simple, si simple qu'on ne pouvait pas ne pas la remarquer.

« Pourquoi, poursuivait Fanny en elle-même, pourquoi est-ce que je m'ennuie déjà comme à une adaptation de pièce américaine ? Mais pourquoi aussi tout ce protocole de pedigree, de tenants et d'aboutissants, dans un foyer où personne n'enquête sur personne ? Est-ce bien utile ? Est-ce bien séant ? »

Digitized by Google

Déjà, Jane révélait qu'enfant sans dot d'un professeur de dessin de la Ville, — « vous pourrez voir des œuvres de mon père, au lycée Duguay-Trouin, entre autres un fusain de premier ordre, *Anes à l'abreuvoir* », — elle avait promené, heurté, meurtri dans un jardinet de Saint-Mandé, entre le lilas dénudé et les lauriers en caisse, une âme hagarde, prête à tout, forcenée, une âme de jeune fille pauvre et sans métier.

Jane ne parlait pas devant Farou. Elle attendait que la fin du repas le rendît à son travail ou à son oisiveté. Elle attendait encore, seule avec Fanny, que celle-ci laissât glisser de ses genoux le livre, ou s'éveillât, fraîche, — « Quoi de neuf, Jane ? » — de sa sieste. Comme Jane ne s'y prenait pas par le commencement, Fanny ne sut jamais au juste si Meyrowicz, Polonais de la plus grande beauté, et d'ailleurs collectiviste, avait enlevé Jane à Davidson, ou s'il l'avait reçue des mains déliées, dangereuses, du même Davidson, « le » compositeur anglais.

« N'en ont-ils qu'un en Angleterre ? » songeait Fanny.

Du moins, elle savait par cœur Antoine de Quéméré, premier malheur de Jane.

— Quand j'attendais mon père, au bout de la petite terrasse, contait Jane, je l'attendais si longtemps avant l'heure, penchée, comme ça, que j'en gardais une barre douloureuse, là, à la hauteur de l'estomac. A force de ne rien trouver de nouveau à regarder, j'en avais le vertige... Je balançais une fleur au bout de mon bras... Les filles sont des démons, vous savez...

« Non, je ne sais pas », répondait Fanny en elle-même.

— ... et les pires jours, je me disais : « Qu'il passe un homme, et je laisse tomber la fleur... » J'ai fini par lâcher la fleur, elle est tombée entre les oreilles d'un cheval... mais sur le cheval il y avait un cavalier.

« Bravo ! » s'écriait Fanny en elle-même. « Quel joli baisser

Digitized by Google

de rideau pour un premier acte ! Si je le proposais à Farou ?... »

Mais elle fronçait le nez tout de suite.

« Pourquoi ça ressemble-t-il encore à une pièce anglaise ?... Meyrowicz, au moins, il battait Jane. Elle l'affirme, elle m'a montré aussi sur son bras la place où ce dégoûtant sadique l'a brûlée... Ça me fait autant d'effet, même moins, que *Le Lys brisé* au cinéma, les malheurs de Jane... »

— Farou, dit-elle un jour à son mari, explique-moi pourquoi, lorsqu'une femme non mariée parle des amants qu'elle a eus, elle les nomme généralement ses « malheurs » ? Et pourquoi les mêmes hommes s'appellent « bonheur n° 1, bonheur n° 2 », etc., si la dame est mariée ?

— Fous-moi la paix, répondit la grande voix rêveuse. Et même laisse-moi bien tranquille.

— Farou, je finirai par croire que tu ne connais rien à rien. Peux-tu seulement comprendre pourquoi Jane parle avec mépris et malédiction des hommes qui ont partagé sa couche ?

Farou parut réfléchir.

— Mais oui, je peux le comprendre. C'est naturel.

— Oh !...

— C'est la survivance, honorable, de la pudeur chez la femelle. C'est contrition. C'est aspiration vers un mieux.

— Farou, tu me fais rire !

Il la couvrit sévèrement de son regard jaune, comme si Fanny fût son troupeau, ou son potager ceint de murs.

— C'est toi qui ne comprends rien. Tu es bien trop simple. Tu es un monstre. Et d'ailleurs, tu m'aimes, ce qui t'enlève tout discernement.

Elle lui mit les bras au cou, frotta contre lui son petit nez blanc.

— Tu me tiens chaud, dit Farou en la dénouant de lui. Tu es logique et consistante comme un troisième acte. Laisse-

Digitized by Google

moi travailler. Envoie-moi Jane, un verre d'orangeade, un raisin, des choses sans poids...

— Petit deuxième acte gentil... celui du lit ? suggéra Fanny, malicieuse.

— La paix, Fanny ! Pas d'esprit ! Pas d'esprit ! Tu es la seule femme ordinaire que je connaisse. Veille sur tes prérogatives !

Il lissait, d'une lourde main douce, les cheveux noirs de sa femme, et elle lui demanda tout bas, sans hardiesse, s'il l'aimait :

— Je n'en sais rien, ma chère...

— Comment ?...

— Non, je ne m'aperçois pas toujours que je t'aime. Mais si je cessais de t'aimer, je m'en apercevrais immédiatement. Et je deviendrais très malheureux...

Elle le regarda de bas en haut, avec une insistance calculée, parce qu'elle savait qu'un regard implorant laissait voir beaucoup de blanc autour de ses prunelles noires :

— Oh !... très malheureux !... Peux-tu être très malheureux, toi ?

— J'espère que non, dit-il un peu anxieux. Je ne l'ai jamais été... Toi non plus ?

Elle leva les épaules en signe d'ignorance, secoua la tête.

— Non... Non...

« Non, répétait-elle en elle-même. Des embêtements, des tas d'embêtements... Des traits que tu me fais plus souvent qu'à mon tour, probablement... Ton sale caractère de Farou, — et moi qui me sens inutile... Mais tout cela ne compte guère... Non... Non... »

— Beau Farou... Méchant Farou... Farou sans manières...

Émue, elle fredonnait à mi-voix, pour qu'il n'entendît pas que le fil de sa voix vacillait comme un jet d'eau sous le vent...

Digitized by Google

Très malheureux... Peut-il être très malheureux ? Ou même triste ? En tout cas, il n'est pas méchant. Mais personne n'a jamais eu l'occasion de dire, ni d'entendre dire, qu'il est bon. Ni gai, d'ailleurs. Qu'il a peu l'air d'un homme de théâtre ! Pourtant, il aime le théâtre... Non, il n'aime pas le théâtre, il aime écrire des pièces. Pourquoi suis-je ainsi faite que j'assimile son métier, son art, à un capricieux travail de femme ? Non, pas tout à fait un travail de femme, mais à un métier facile. Mais si c'était un métier facile, nombre d'autres y réussiraient. Si Farou réussit, c'est qu'il a beaucoup de talent. A-t-il beaucoup de talent ?... »

Parvenue au point extrême de ses conjectures, Fanny subissait le même malaise qu'à imaginer trop fortement une course de taureaux, par exemple, une hémorragie, une chute. Elle s'arracha à une sorte de vide attrayant, et qui la sollicitait, en jetant des appels familiers :

— Jean, où es-tu ?... Jane ! J'ai encore perdu mon bâton de rouge !... Jane ! Où est le grand vase bleu ? Je rapporte des fleurs d'en bas !

Digitized by Google

Personne ne lui répondit. Elle bâilla, lasse de s'être, ce matin-là, levée tôt. Elle admira, en se penchant sur le parapet de briques, le raidillon, puis le sentier de prairie, puis la route bordée de jeunes platanes :

« Tout ça ! J'en ai fait du chemin ! Ils seront épatés. »

L'air sentait encore le crépuscule du matin. Le vent venu du nord-ouest délassait tout le pays, recueillant, pour les verser sur le coteau qui portait la « Villa Déan », les résines, le serpolet d'une petite chaîne de montagnes herbues, le tan amer d'une chênaie basse.

« C'est un désert, cette maison ! Où sont-ils tous ? »

Un tintement faible de vaisselle résonna dans la cuisine, qui s'ouvrait sur la face opposée, verdie et comme spongieuse, de la villa. Parmi le mobilier de fer jaune, vacant, affreux, Fanny se vit seule, abandonnée soudain dans ce pays mal connu, mal aimé... Elle jeta sur la table le grand bouquet, déjà languissant, de chanvres roses et de campanules.

— Farou ! cria-t-elle.

— Présent pour lui ! répondit Farou, de si près qu'elle tressaillit.

— Tu es là ? Comment es-tu là ?

— Qu'est-ce qu'il y a ? Les moutons sont encore une fois dans l'avoine ?

Il n'ignorait pas que « Farou » est un nom qu'on donne aux chiens de berger, et daignait s'en amuser.

Il barrait la porte du hall, debout, vêtu de clair, négligé et propre, tête nue, une canne noueuse dans les mains. Il se mit à rire parce que Fanny, surprise, ouvrait la bouche en hauteur comme les poissons. Elle se fâcha :

— Pourquoi ris-tu ? D'abord, tu n'étais pas dans le hall, puisque je viens d'y prendre le gros pot rouge ! Tu viens de te promener... Non, puisque je remonte du bas des prés; où aurais-tu passé ? Tu n'es pas une épingle, ni un sylphe ! Tu

Digitized by Google

m'entends, Farou ? Et puis tu as le nez large. Je n'avais jamais vu que tu avais le nez si large ! Pourquoi me fais-tu des blagues ? Pourquoi ne dis-tu rien ?

Il riait, montrant ses dents écartées, ses dents de prédestiné au bonheur. Fanny baissa le ton à cause de cette bouche doublée de rouge sanguin, et apprêta son visage de servante choyée.

— Tu as fini ? demanda Farou.

— Naturellement, j'ai fini. Tu ne vaux pas plus !

Elle contempla le beau temps dans les prunelles de Farou, et commença à demi-voix une des *Litanies farouches* qu'elle composait, paroles et musique, autrefois, aux heures d'amour apaisé :

— Couleur de vieil ambre... Couleur d'or en colère... De topaze qui brûle... De sucre d'orge des religieuses de Moret...

Un trouble passa dans les yeux qu'elle chantait, et les paupières fatiguées de Farou battirent.

— Ah ! Farou... soupira Fanny, flattée.

Mais elle se reprit aussitôt, et contint son plaisir avec une pudeur maladroite et conventionnelle. Farou, en suivant le regard de Fanny, vit son fils, déguisé et embelli dans une salopette bleue serrée à la taille. Il recourut à sa plaisanterie traditionnelle :

— Acré ! les flics !

— Ah ! en voilà un ! cria Fanny. D'où sors-tu, *vergiss-meinnicht ?* D'où sors-tu, martin-pêcheur ? Où est Jane ?

— Je ne sais pas, répondit poliment Jean Farou.

— Tu ne viens pas du village fait comme ça, j'espère ?

— Le genre mécano se porte beaucoup, dit Jean sur le même ton.

Calme, il semblait vibrer d'immobilité impatiente, son vêtement de toile bleue exaspérait le bleu de ses yeux, et le vent levait sur son front une flamme de cheveux dorés.

Digitized by Google

— Avoue qu'il devient très joli garçon, souffla tout bas Fanny à son mari.

— Très, approuva brièvement Farou. Mais quelle manière de s'habiller !...

— Tiens, dis donc, toi ! Les fonds sont bas. J'attends la dernière minute pour remonter le trousseau du petit. Réellement, il sera sans chemise à la fin des vacances, tu sais !

— N'attends plus, Fanny. Cette garce d'*Atalante* est enfin vendue. Colle-lui des caleçons de soie, — avec modération.

Il lui tendit un chèque et une lettre qu'elle ne put lire.

— C'est anglais ?

— Américain, Madame. Cinquante.

— Mille ?...

— Yes. Et pour *Le Raisin volé,* ça immine. Touche du bois !

— Jean ! Viens, Jean !

— J'ai entendu, dit le petit Farou de loin. Bravo, papa ! Merci, papa !

— C'est de ce matin, mon Farou ? Pendant que j'étais dans les prés ?... Bénie soit la main qui m'étrenne !

Toute chaude de contentement, elle releva sa mèche noire sur son œil droit et se pencha pour baiser rapidement la forte main parfumée qui tenait encore le chèque et la lettre d'Amérique. Elle vit, sur les phalanges sèches, des empreintes violâtres, grasses, et jeta un cri, un rire enfantins :

— Ah ! tu étais chez Jane, tu t'es fait traduire la lettre ! Voilà l'encre de la machine qu'elle a dans sa chambre ! Pincé !

— Ça !... dit Farou en regardant ses mains tachées. Ça ! Par exemple ! Quel œil !

— Tu le mettras dans ta prochaine pièce ! Je te le donne pour ton Branc-Ursine !

Elle riait aux éclats, et fouaillait le Grand Farou d'une

Digitized by Google

longue tige de chanvre rose. Elle tournait autour de lui, un peu essoufflée, agile et ronde. Elle ne s'arrêta qu'en rencontrant le regard du petit Farou, dur, chargé de méprisante pureté.

« Jane a raison, pensa-t-elle, offensée. Ce petit devient impossible... »

— Jane ! cria-t-elle d'une voix aiguë. Ja-a-ne !

— Qu'est-ce que tu lui veux encore ? grommela Farou.

— Qu'elle vienne au village avec moi, donc ! Signe ton chèque, Farou, je passe à la petite succursale King... Et on rapporte du bon champagne sucré d'épicier, et de la galette chaude, enfin une razzia, quoi... Ja-a-ne !

Jane parut, les mains sur les oreilles. Elle portait une robe de toile mauve rétrécie par les blanchissages, mais douce à son teint bis, à ses cheveux plus clairs que son front, et elle cherchait à placer un mot entre les cris de Fanny.

— Que vous êtes... Que vous êtes sensible à l'argent, Fanny !... Que vous... Le boucher va vous entendre...

— Je l'enquiquine ! piaula Fanny. Je les lui jetterai, ses dix-huit cents francs ! Comme ça, en pleine figure ! Jean, dégringole au garage, dis à Fraisier qu'il sorte la voiture... Ah ! mes enfants, ça fait du bien ! Grand Farou, tu es un as ! Jane, de quoi avez-vous envie ?

— Moi ? Mais, de rien... De rien...

— Tu l'entends, Farou ? Force-la, Farou, force-la à vouloir quelque chose !

Elle se tourna d'un saut pour le prendre à témoin. Hors de cette joie éclaboussante, il penchait sa tête frisée, à grosses mèches brunes tramées de blanc, et il paraissait écouter un son plus doux, contempler une image moins agitée.

— Quoi ?... demanda Fanny d'une petite voix.

Farou releva son regard, qui revenait de loin.

Digitized by Google

— Allez, allez ! Et remontez vite. J'ai déjà une de ces faims...

Elles décrochèrent de grands chapeaux de jonc blanc, de toile jaune, et coururent sur le raidillon : Fanny tirait la main de Jane, qui cédait de l'épaule, se faisait molle, adroite à ne point peser, à ne point buter, maniable, un peu absente. Farou les regardait descendre, et gardait sur son visage cette douceur qui exprimait chez lui l'innocence la plus sauvage. Il sentit l'approche de son fils et changea de regard.

— Tu ne vas pas avec elles ?

— Non, papa.

Il ajouta :

— Si tu permets.

La formule déférente vint juste assez tard pour que Farou pût l'interpréter comme une insolence voilée. Il leva les yeux vers son fils qui, assis de biais sur le mur, jonglait avec des graviers ronds, et faillit lui parler rudement, ainsi qu'à une femme. Il s'arrêta en regardant mieux l'étranger issu de lui-même, à peine achevé, mais dont la forme, l'attitude penchée insoucieusement au-dessus du vide étaient exclusivement viriles, douées de cet excès de virilité qui émane souvent d'un corps faible et triomphe de sa grâce. Farou contint son animosité et la dépassa sagement.

— Que vas-tu faire ?

Jean Farou se méprit.

— Mais... les attendre. Elles n'en ont pas pour longtemps.

Farou tira avec effort sa main de sa poche, pour réfuter, et changeant explicativement de ton :

— Non... Je veux dire : que vas-tu faire ?

— Ah !... Bon...

Il essaya, comme une arme, la prière timide :

— Tu me laisserais... partir... m'éloigner ? Tu me trou-

Digitized by Google

verais... quelque chose, par exemple chez tes amis Secrestat, en Argentine...

Farou tourna la tête vers le raidillon où la robe jaune et la robe mauve roulaient, un moment avant, comme deux corolles accolées et tournoyantes, et sa belle figure d'homme mûr mollit.

— Ça dépend, répondit-il sans élan. Ça dépend, naturellement, des conditions dans lesquelles je pourrais... nous pourrions organiser, assurer pour toi un séjour lointain...

Jean s'empara du demi-acquiescement.

— Bien entendu ! D'ailleurs, rien ne presse... Si tu permets, dès notre retour à Paris, je prendrai rendez-vous avec les Secrestat de France. Il y a la question de mon service militaire, mais d'ici là j'aurais toujours pris trois ans, presque, de Sud-Amérique et de vie commerciale.

Il forçait sa jeune voix, exagérait la précision, la rapidité des paroles, pour rendre sensible une certaine veulerie qui avait assourdi, ralenti celles de son père. Chacun d'eux détesta, contemplant l'autre, un aspect humain différent. Farou se blessa à un fils bleu métallique, rehaussé d'or, aigu, taillé de facettes dures, à réfractions mystérieuses, tandis que Jean rougissait de toucher la mollesse épaisse du Grand Farou, élastique, capricieux et dépourvu du sens de l'avenir comme eût pu l'être une femme voluptueuse.

Farou se contraignit facilement au silence, moins facilement au geste qui souleva son bras pesant jusqu'à l'épaule de son fils.

— Nous pouvons descendre un peu à leur rencontre, dit-il.

« Non... Non... », protestait en lui-même Jean Farou, révolté sous le fardeau musculeux. « Non... Non... »

Pourtant, il supportait le poids du bras avec une douleur compliquée; les phalanges un peu velues qui pendaient près de sa joue, et leur odeur de peau brune, de tabac, de lotion

Digitized by Google

parfumée, rouvraient son cœur orgueilleux de petit garçon, le tourmentaient d'un terrible désir de pleurer, de baiser cette main pendante...

Il s'y refusa, sachant amèrement déjà que ce qui est permis à un enfant ne dépasse pas l'âge de l'enfance. Il régla son pas sur le pas de Farou, et s'effaça, chaque fois que le sentier fut trop étroit pour qu'ils marchassent de front.

Digitized by Google

Impossible est trop dire. J'étais énervée par ce chèque. J'ai beaucoup exagéré, l'autre jour. C'est un pauvre petit garçon désœuvré, dont aucun de nous ne s'occupe comme il le faudrait... Il n'est pas impossible du tout. Il est même très gentil... »

— Jean, tu m'entends ? dit Fanny à voix haute. Tu es très gentil.

Il tourna la tête vers elle avec vivacité, lui fit un petit sourire et un salut de la tête comme à un importun, et reprit son immobilité active.

— Jean, tu n'y coupes pas de quatre... non, de trois complets chez Brennan. Je dis trois, parce qu'il vaut mieux trois complets et un pardessus que... Ramasse-moi mes ciseaux, Jean Farou, tu seras un amour !

Il bondit, tomba en boule sur les ciseaux, les rendit à Fanny et d'un autre saut regagna son siège.

— Tu n'es pas de mon avis, qu'il vaut mieux un pardessus ? Sans te flatter, tu sais, c'est pour le coup que Clara Cellerier dira de toi : « Il est beau cavalier ! » Je l'imite pas mal, hé ?...

Digitized by Google

Hé, Jean Farou ! Qu'est-ce que tu regardes ? Mais qu'est-ce que tu regardes ?

— Une chenille marron, dit Jean.

Il mentait. Son regard, d'un bleu brûlant, s'attachait, aveugle, au lichen jaune du mur. Tout oreilles, il écoutait, à défaut des paroles dispersées par le vent, l'expression de deux voix, conversant sur la première terrasse, quinze pieds plus bas. Fanny, qui cousait à sa place habituelle, sur le seuil du hall, ne pouvait même pas percevoir le murmure des voix. Jean mesurait la distance — deux, trois pas — qui le séparait du parapet de briques, et l'épaisseur du gros gravier crissant. Il calculait aussi qu'à l'extrémité de la terrasse haute, un vieil althæa, à califourchon sur le parapet, permettait qu'une tête se penchât, invisible, mêlée à son feuillage, vers la terrasse d'en bas. L'attention, le calcul, maigrissaient son visage brun, rose, tavelé de son sur les pommettes : il tenait sa bouche close et ne cillait pas. Enfin, il aspira l'air comme pour sauter, et s'écria très haut, sur un ton enfantin :

— Je veux bien vous tenir votre écheveau, Mamie, mais ça vous coûtera une cravate de plus !

Puis il s'élança vers l'althæa, glissa sans bruit sous le feuillage sa tête et ses épaules, et avança seulement le front et les yeux au-dessus du mur.

Stupéfaite, l'aiguille en l'air, Fanny le regardait. Les yeux grands et la bouche entr'ouverte, elle exprimait son étonnement avec cette naïveté qui égayait Farou.

Au bout d'un moment, elle se leva, et Jean, l'entendant, lui jeta, d'un geste de bras en arrière, l'ordre de se tenir tranquille. Sur quoi elle piqua posément son aiguille dans la toile qu'elle brodait, s'avança à petits pas muets et rejoignit son beau-fils sous le feuillage de l'althæa.

En bas, debout, Farou causait avec Jane. Un nuage venu du couchant, d'un rose faux et acide, colorait vaguement

Digitized by Google

son lâche vêtement blanc. Assis en amazone sur le mur, il dialoguait à courtes phrases, en regardant la vallée sèche. Il rejeta d'une main ses gros cheveux bouclés en arrière, souffla « Phuu » d'un air las. Fanny pensa qu'il devait dire : « Quelle sacrée chaleur ! », ou bien : « Je ne me débarrasserai donc pas de ce quatrième acte ! » Elle le trouva ordinaire, fatigué, beau, et doux à voir. Jane, en robe mauve, tenait à la main des feuillets dactylographiés. Elle s'approcha de Farou, lui tendit une page, qu'il repoussa en riant, en protestant sans doute : « Ah ! non, assez ! » Mais Jane insista, et Farou, qui s'était levé, l'écarta d'un tour d'épaule, à la fois si familier et si dépourvu de ménagement que Fanny reconnut le geste, un geste de débardeur dont Farou se servait pour rejeter la cravate, le peigne, la caresse, proposés par une main amoureuse et conjugale... A sa grande surprise, Jane ne montra nulle irritation, s'accota en riant à une échelle dressée contre le mur. Elle riait largement, le cou raccourci, et elle leva les mains en secouant ses doigts en l'air; le son de son rire monta jusqu'à la terrasse haute, et dans l'exclamation qui l'acheva : « Ah ! la la, quel chichi ! », Fanny reconnut une intonation qui ne rappelait pas la voix de Jane :

« Elle m'imite, ma parole... »

Elle se tourna vers le jeune garçon qui épiait à ses côtés. Il serrait des deux mains, pour assurer son immobilité, le rebord du mur, et témoignait de sa puissance, de son expérience à guetter, à se taire, à comprendre. Il ne semblait ni surpris, ni chagrin, et il reprit seulement Fanny d'un coup d'œil de maître qui enseignait le silence, la dignité de l'attitude sinon de l'acte...

En bas, Farou acceptait mal la gaîté de Jane, qui cessa de rire et ramena sur son visage l'expression de la plus sincère, de la plus libre brutalité... Elle cueillit, d'une main vive, une brindille, la mordit pendant que Farou parlait

Digitized by Google

d'une voix basse et lente où traînaient la menace, l'insolence, l'invective recherchée. Puis elle lui coupa la parole, aboya à petits coups quelques mots brefs, tordit la brindille qu'elle mordait, la jeta au nez de Farou, et se dirigea, avec une lenteur un peu théâtrale, vers l'escalier.

— Allez, allez, en place ! ordonna précipitamment Jean Farou dans l'oreille de Fanny.

Des doigts durs de garçon poussèrent Fanny jusqu'à sa chaise longue. Quand Farou, le premier, déboucha en haut de l'escalier, Fanny, assise, tenait le fil d'un écheveau de gros cordonnet rouge, que Jean Farou, à ses pieds, embrouillait par jeu comme un chat.

— Touchant tableau de famille, railla Farou.

Il avait l'œil jaune clair, et dur.

« Il est mal luné », pensa Fanny.

Elle tressaillit et s'arracha avec peine à sa sécurité rituelle, confondue d'avoir laissé, sous le feuillage de l'althæa, sa figure et sa palpitation d'espionne. A ses pieds, Jean Farou, les mains en dévidoir, se mit à chanter d'une voix aiguë. « Il exagère », pensa Fanny, et c'est à lui qu'elle faillit, indignée, reprocher : « Comment oses-tu... » Mais de l'enfant monta jusqu'à elle un regard vigilant : « Nous n'avons pas fini », et elle se tut.

— Fanny, reprit la voix adoucie du Grand Farou, c'est stupide ce que je viens de dire. Ne fais pas attention.

Elle maîtrisa, d'une petite grimace des lèvres, des pleurs qui vinrent seulement humecter ses beaux yeux bombés, et se sentit bouleversée de n'éprouver, pour Farou, qu'une adoration, une gratitude intactes, l'envie de s'excuser, d'avouer...

— Non, non... protesta-t-elle, en dépit de l'enfant agenouillé qui ne la quittait pas du regard.

Mais Jane, à son tour, parut sur la terrasse, et le trouble

Digitized by Google

de Fanny fit soudain place à une attention qui imposa le silence au profond d'elle-même. Elle retrouva l'agilité des mouvements et de la parole, et s'applaudit secrètement.

— Ah ! vous voilà, s'écria-t-elle.

— Qu'est-ce que j'ai ? demanda Jane. Vous m'attendiez ? Je n'étais pas loin.

— Oui... oui... dit Fanny légèrement, en secouant sa tête et sa mèche noire.

Elle regardait Jane avec curiosité :

« Elle aussi ?... Avec Farou ? Comment ? Depuis quand ?... Est-ce vrai ?... Je ne souffre pas. Que c'est peu de chose !... Il est vrai que j'ai l'habitude. La jolie Vivica, qui dansait au troisième acte du *Raisin volé*... Et, dernièrement, la petite Asselin... Ah ! ça passe vite avec Farou... »

Mais elle se rappela une certaine pâleur de Jane, sa distraite et triste humeur, ses larmes véhémentes, tout cela, quand donc ?

« Ah ! oui, le jour où je lisais la lettre où il apparaissait que Farou s'était « dévoué » auprès de la petite Asselin... »

Jane s'assit, ouvrit un livre qui traînait sur le guéridon de fer écaillé, fit mine de lire, puis releva la tête vers le ciel gris qui promettait la pluie :

— Mes enfants, que la fin de l'été vient vite ! Jean, vous seriez si gentil de me donner mon petit vêtement sans manches, que j'ai laissé... heu... que j'ai laissé...

— Je sais, dit Jean, qui lâcha l'écheveau et courut.

Fanny, attentive, retentissante de chocs nouveaux, entendait Jane avec stupeur.

« Mais c'est *mon* livre qu'elle prend là !... Mais c'est à *mon* beau-fils qu'elle donne des ordres, c'est dans *ma* maison que... »

Elle sentait son sang battre doucement, puis plus vite, sous ses oreilles, et lui serrer le col, et elle se souvint d'un

Digitized by Google

temps où elle était violente et jalouse. Elle attacha, inquiète, son regard sur Farou.

« Ne va-t-il pas, ne doit-il pas se passer quelque chose ? »

Mais il rêvait, appuyé du ventre au mur de brique, grand, alourdi, simple, préoccupé. Il tourna un peu la nuque vers Jane :

— C'est bien, ce bouquin ?

— Comme ça, répondit-elle sans bouger.

Jean Farou apporta le petit vêtement sans manches, le posa sur les épaules de Jane comme s'il eût craint de se brûler, et disparut. Le bruit des buffets ouverts et des cuillers remuées annonça l'heure de dîner : personne ne parla, et Fanny faillit appeler du secours, supplier que l'erreur et l'ignorance revinssent sur elle, ou bien la fureur, les cris, une sorte de mêlée... Farou bâilla, annonça : « Je vais me laver les mains », et Jane, se levant en sursaut, prit son air le plus jeune fille :

— Oh ! les pêches de vigne qui sont dans la glacière ! Elles seront trop froides !

Elle s'élança, enveloppa Fanny, en passant, d'un grand baiser léger, posé n'importe où, que Fanny reçut sans horreur ni déplaisir.

Elle dormit peu, ne s'agita guère. Le petit jour lui montra Farou reposant dans le plus grand des deux lits. Fatiguée, elle l'examinait et ne pensait plus à lui, ni à elle-même. Elle observait qu'il avait, en effet, le nez large, partant les yeux écartés l'un de l'autre. « On dit que c'est signe de mémoire. » Un souffle frais suffit à la faire frissonner, et déjà elle tendait hors de ses draps une belle jambe de baigneuse, pour aller

Digitized by Google

se réfugier dans l'autre lit contre un grand corps immobile, insensible et chaud. Elle suspendit son élan machinal, replia sa jambe et se recoucha.

« Je suis ridicule. On dirait vraiment que Farou me trompe pour la première fois. Il en a eu, depuis moi, des maîtresses ! Il en a eu ! »

Elle se les énumérait tout bas, et demeurait froide, presque égayée de les nommer. Un son vague de pas à travers les planchers, une toux féminine étouffée l'avertirent que quelqu'un veillait, ou venait de s'éveiller à l'aube.

« C'est elle. Je suis sûre que c'est elle. Elle ne dort pas non plus. Elle attend le jour, elle attend... C'est une fille qui doit, d'ailleurs, attendre admirablement, malgré ses petites explosions. Qu'est-ce qu'elle attend ? Tout de même, nous sommes une fille raisonnable. Nous savons parfaitement que Farou.... »

Mais elle subit au même moment, docile, le choc sans violence qui, renversant une petite période de temps, lui donna de revivre un après-midi d'août, la sieste à digestion lourde, le rêve d'orage et d'attente au sein duquel Jane pleurait furtivement. Après le rêve, la réalité, pareille au rêve, lui avait montré Jane pleurant debout, dérobant une larme. Une larme, une seule larme, cueillie et éteinte entre deux doigts comme une braise... Parmi tant de larmes dépitées ou voluptueuses, la seule larme dont Fanny eût voulu, toute sa vie, ignorer le poids de perle, la seule larme aussi qui pût recréer Fanny toute neuve, rajeunie, dispose, parmi l'atmosphère lucide et respirable du malheur.

Elle se leva doucement, adroite et pleine de précautions, comme si elle se mouvait dans l'obscurité. Farou soupira, endormi, se retourna, moulant sur lui tout le drap comme un grand pli d'onde. Vingt fois, la malignité publique, la négligence de Farou lui-même, avaient convaincu Fanny

Digitized by Google

d'imaginer ce corps d'homme luttant pour le plaisir, domptant un doux corps féminin... Maint repli de sa mémoire cachait des souvenirs de petites larmes aigres, d'insomnies, de lettres soustraites, puis restituées en secret à Farou. Prénoms, écritures inconnus, dessins effaçables... Les embellies venaient vite, elle les pouvait escompter, et faisait bon visage en les attendant.

— Je ne connais rien qui soit plus digne d'admiration que l'orgueilleuse indulgence de Fanny Farou pour son grand matou de mari ! s'écriait Clara Cellerier, du haut de sa jeune voix aiguë de vieille dame.

« Il n'est guère difficile d'être orgueilleuse, et même indulgente, quand on est seule à régner sur quelque chose, fût-ce sur une trahison... Depuis quand ne suis-je plus la seule, dans mon ménage, à souffrir de Farou ? »

Elle rassembla d'un tour de bras son câble de cheveux noirs, qui lui semblèrent importuns :

« Oh ! ceux-là, trois coups de ciseaux... »

Elle envia les cheveux courts, argent, miel, seigle, que le vent dispersait sur le front de Jane.

« Eh ! la blonde, elle doit trouver le temps long, là-haut. Elle pleure si facilement. Je dois bien la gêner... »

Elle se sentit rougir, pressa son poing fermé contre ses dents et darda un furieux regard sur l'homme endormi que le matin gris, peu à peu rosé, ne troublait pas. Couché sur le dos, il entr'ouvrait la bouche en rond et tout son visage exprimait une ingénuité importante. Une méprisable gaîté transporta Fanny :

« Si on ne jurerait pas qu'il va chanter ! »

Elle détaillait le nez large de Farou, l'espace plat, fendu d'une ride verticale, qui séparait ses sourcils, les cils droits et courts. Le bas du visage commençait à vieillir, détendu, mais la face, fortifiée d'un bonheur énigmatique, le cou rond

Digitized by Google

comme un arbre, le nid emmêlé des cheveux, une trivialité sereine, se réclamaient de la mythologie et de la faune. Fanny se détourna de la bouche entr'ouverte :

« Il sent la ménagerie, à jeun, comme tout le monde... »

La large main de Farou, paume renversée, se tendit au bout d'un bras à veines sarmenteuses, s'ouvrit vers Fanny comme un hommage de confiance, et elle faillit, surprise, fondre de tendresse sur cette fleur onglée.

« Ah ! il faut que je prenne garde à tout, maintenant... Il faut que je me tienne, que je réfléchisse, que je décide... »

Elle marcha vers la salle de bains d'un pas silencieux, raidie d'attention, sourdement infatuée de son deuil tout neuf.

Digitized by Google

Ne reste pas là, voyons, Jean !... Jean, lève-toi... Qu'est-ce qu'il y a ? Si tu n'es pas malade, je n'admets pas une minute qu'on s'abandonne de cette façon-là ! Jean ! Tu es tombé ?... Es-tu tombé ? »

Fanny n'osait pas le secouer, mais elle s'indignait que l'enfant, conscient, restât sur la levée du chemin, blond et gisant comme un faon assassiné. Son long corps délié chevauchait le faîte du talus, chevelure et pieds pendants. Une étrange couleur, verdissant son visage, dénonçait la pâleur sous le hâle à lunules de son. Un regard bleu et humide monta jusqu'à Fanny.

— Tombé... murmura-t-il. Vous pouvez le dire, Mamie. Je suis tombé.

Elle souleva une main molle qui ne serra pas la sienne.

— Où as-tu mal ?

— Nulle part, merci.

Il referma les yeux et respira longuement. Fanny, qui cherchait sur lui, incertaine, des traces de chute, un peu de sang, suspectait malgré elle l'inertie, la langueur, même la pâleur de cet enfant imprégné de secrets.

Digitized by Google

— Vous êtes restée bien longtemps en ville, Mamie...

Il parlait les yeux clos, d'une voix égale.

— Tu es bon, toi... Tout ce que j'avais à acheter... D'abord, comment le sais-tu que je suis restée longtemps ?... Et puis, le courrier qui n'était pas trié, j'ai attendu... Je ne pouvais pas savoir que je te trouverais sur ce chemin comme une fleur fauchée... Et puis, il y a du nouveau ! Si tu savais la dépêche que je rapporte pour Farou... Ah ! ça te réveille, je vois...

Jean venait de s'asseoir aisément; mais, sous ses paupières, une sorte de buée violâtre persistait.

— Une dépêche du Vaudeville... N'aie pas l'air de la connaître avant Farou... « *Mon cher maître, revenez vite, urgence mettre* L'Impossible Innocence... »

— Dieu ! que je n'aime pas ce titre ! marmotta Jean.

— « ... *en répétitions. Passons* 1er *novembre. Affectueuse admiration. Silvestre.* »

— Il y a « mon cher maître » et « affectueuse admiration » ? Oh ! la, la !...

— Quoi ? C'est correct.

— Très correct. Et le premier tour « nouveauté » promis à Trick et Bavolet par contrat ? Qu'est-ce qu'il y a encore eu comme coup de torchon entre eux et Silvestre !...

— Ils ne sont pas prêts.

— Pas prêts ? Comme si c'était une équipe à n'être pas prêts, ces deux-là...

Il se remettait, et conjecturait d'un ton tranchant.

« Tout le monde est toujours plus au courant que moi », pensa Fanny.

— Alors ? On part ? demanda le petit Farou après un silence.

— Oui... Ne parlons pas du départ, voilà Fraisier... Fraisier, montez mes paquets... Si Monsieur ne travaille pas,

Digitized by Google

demandez-lui de descendre jusqu'ici à ma rencontre; s'il travaille, n'entrez pas chez lui.

— Il ne travaille pas, chuchota Jean derrière le dos du chauffeur.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Fanny dévisagea son beau-fils si brutalement qu'il baissa les yeux et se leva comme pour éviter un coup. Elle le toisa, défait, honteux, fraîchement sali d'une compétence qu'il offrait...

— S'il ne travaille pas, il va descendre. Je me repose sur ce palier. Tu sais qu'il n'aime pas les malades. Puisque tu te sens mieux, va te laver, va t'arranger. Je ne tiens pas à ce qu'il te voie dans cet état-là.

L'enfant obéit et gravit le raidillon. Il luttait contre l'essoufflement qui lui restait de sa syncope. Il emportait, dans ses cheveux blonds, du sable et des grumeaux d'humus, comme un jeune mort repris à la terre.

Fanny ne lui fut indulgente que lorsqu'il disparut.

« C'est un pauvre petit. On est si vite une canaille, un héros ou un désespéré, à son âge... »

Elle s'enorgueillit d'avoir à le juger, et se reposa sur le banc de bois du raidillon. Le ciel, mal nettoyé de la pluie matinale, venait de s'ouvrir sur le couchant; les nuages étirés et les montagnes brillaient du même violet purpurin, un violet comtois, rival des giroflées et des clématites. Farou descendit sans qu'elle eût tourné la tête.

— Quoi donc, ma Fanny ? Tu n'es pas souffrante ?... Je ne travaillais pas, ajouta-t-il. Il s'en faut de si peu que j'aie fini... Il y a des choses qu'on ne doit pas écrire, elles s'achèvent toutes seules, comme ça, écrites dans l'air, chantées dans un train, inventées en même temps qu'un jeu de scène...

Il dessinait sur le ciel, et Fanny reconnut dans les yeux jaunes, dans les traits pacifiés de Farou, jusque dans la saine

Digitized by Google

et voluptueuse odeur du corps penché sur elle, la grâce totale qui baignait Farou après l'amour. Elle s'endurcit et n'éclata pas en pleurs.

— Il faudra pourtant les écrire au plus vite, mon Farou. Tiens...

Il lut la dépêche, hennit deux petits « Hein, hein ! » vindicatifs et satisfaits, puis fronça les sourcils :

— Je n'ai pas Charles Boyer, alors... Bernstein ne le lâchera pas.

— Mais Bernstein est si gentil...

— Ça n'a aucun rapport. Gentil... Gentil... Cette façon de parler de Bernstein comme s'il était un bouvreuil ou un petit chat !... Gentil... Jane ! cria-t-il en levant la tête.

— Qu'est-ce que tu lui veux, à Jane ?

— Je lui veux qu'on rentre à Paris, naturellement... Une dépêche à Blanchar... Une dépêche à Marsan.. Ah ! et ce sacré petit Carette... pour jouer le barman... On a son adresse chez Quinson...

Il fourragea ses cheveux à pleines griffes, et mollit tout à coup :

— Ça va recommencer, cette battue des interprètes... Trente noms; au total : personne... Jane ! Qu'est-ce qu'elle fout, celle-là, quand on a besoin d'elle ?... Encore à se recoiffer, ou à faire des confitures avec un petit tablier rose... L'ange domestique... Le bon génie du *Vacuum cleaner*... Jane !

Il rayonnait de férocité naturelle et d'ingratitude. Fanny l'écoutait, muette, et confondue pour la première fois. L'œil jaune s'arrêta sur elle.

— Eh bien ! Fanny ? Vous n'avez pas l'air de vous douter que c'est notre année et peut-être d'autres qui se jouent là, mes enfants ?... Trick et Bavolet reculés... Dieu existe, ma parole ! Remue-toi, ma fille ! Peut-on attraper un train, cette nuit ? Jane !

Digitized by Google

— Vous n'allez pas nous faire prendre le train de trois heures du matin, tout de même, Grand Farou ? Un train sans couchettes, rempli de Suisses... N'est-ce pas, Fanny ?

Jane accourait, vite et sans se presser.

— A la rigueur, vous pourriez le prendre seul...

Il éclata naïvement :

— Seul ? Depuis quand est-ce que je voyage seul quand ce n'est pas nécessaire ? Et là-bas, à Paris, la maison fermée, et le gaz à rouvrir, et tous les trucs... Et puis, faites à votre guise... Ah ! ces femmes ! Je suis bien bon, après tout !...

Il perdit patience comme chaque fois qu'il cédait, et remonta vers la maison avec un grand geste qui répudiait les deux femmes.

— Laissez-le, dit Jane à mi-voix. Je vais retenir les places pour le train de jour demain. Demain soir, à huit heures, nous serons à la maison, et de neuf heures à minuit, il causera avec Silvestre. Qu'est-ce qu'il ferait de son après-midi demain, à Paris ? Il faut toujours faire son bonheur malgré lui, il est comme les autres... De toutes manières, il n'aura pas Yvonne de Bray... Ah ! il lui aurait fallu Yvonne de Bray...

Elle rit, excitée.

— Un peu plus, avec vous, Fanny, on s'appliquait le départ de nuit... « Oui, mon chéri... » Fanny, je redemande Fraisier, pour porter les dépêches... Je les tape tout de suite. Nous avons chacune une malle à faire, en somme, et celle de Farou... Si on pouvait récupérer Jean, je l'enverrais à la gare... Non, j'irai plus vite que lui... La blanchisseuse a du linge en retard. Fraisier le prendra pendant que je serai à la poste...

Elle se modéra, se fit prudemment gamine :

— Fanny, je vous veux une robe magnifique pour la générale ! Branle-bas de combat... Voyez battre mes naseaux !

Digitized by Google

Fanny, passive, se penchait sur la vallée, où les premiers colchiques naissaient de la pluie. Les bruyères rouges recueillaient un rayon bas et fauchant.

— C'est curieux, dit-elle enfin, je croyais détester ce pays... A présent que je sais que nous n'y reviendrons plus, je le trouve attachant...

Elle appelait à elle l'énergie, la dissimulation, et ne trouvait qu'une douceur avilie.

— Ne le regrettez pas, Fanny. Vous en aurez de plus beaux. Il ne faudra pas écouter Farou, l'an prochain... L'an prochain...

Accotée à Fanny, elle baissait le ton avec une rancune qui ne semblait pas feinte. Fanny écoutait, dans la voix de Jane, un son complice, une malveillance qui ne visait que Farou. Elle accepta l'appui du bras qui s'offrait au sien, bras flexueux, aminci en col de serpent au poignet, évidé à la saignée, doux, adroit, officieux :

« Ce bras trop serviable... Mais s'il fallait que j'aie horreur de toutes les femmes qui ont tutoyé Farou, je ne serrerais plus la main qu'à des hommes... »

Elle reprenait courage en quittant ses scrupules, et satisfit son quant-à-soi en s'adressant à Jane d'un peu haut :

— Jane, vous serez bien gentille de me retrouver l'inventaire des meubles de la Villa Déan... Le père Déan est si tracassier...

Jane lui tenait le coude au plus dur de la montée, et répondait : « Oui, oui », l'œil sur la porte du cabinet de travail d'où sortait un grand bruit de Farou, d'armoires refermées à la volée, de table raclant le parquet, et la plainte mineure d'une servante incriminée.

La soirée, la moitié de la nuit, passèrent bruyantes. Farou prit, à onze heures, la fantaisie de remanier une scène du quatrième acte, et de dicter dans le hall. Sa voix, que se

Digitized by Google

rejetaient l'un à l'autre les murs nus, son air dur de fou inspiré, sa promenade à pas martelés sur le plancher gémissant, la docilité pieuse de Jane qui sténographiait, exilèrent Fanny, qui recula jusqu'à la terrasse. L'humidité, l'immobilité de la nuit suspendaient dans le soir une odeur de roseaux, l'écœurante vanille des budleyas.

Devant la porte ouverte, les noctuelles tourbillonnaient comme une neige grise, et Jean Farou rabattait les plus grosses à grands coups de chapeau. Il sautait parfois verticalement à la manière des chats, et l'attention de Fanny allait de cette danse d'enfant gracieux au travail impromptu, respecté, difficile. Elle s'exhortait à la lâcheté, et détournait la tête toutes les fois que le visage de Farou, passant dans le rectangle de lumière couché sur la terrasse, la rappelait à son devoir de souffrir.

« Encore une pièce de Farou... La manne incertaine... Que ferai-je à Paris ? Est-ce que c'est pour moi une ruine de tout, cette histoire entre lui et Jane, ou seulement une maladie qui guérira comme elle est venue, sans que je m'en aperçoive... »

Une joue chaude chercha sa main pendante. Jean Farou venait de s'asseoir par terre, sans bruit, auprès d'elle.

— Qu'est-ce que tu veux ? chuchota-t-elle très bas, irritée.

— Rien, dit une bouche invisible.

— Tu souffres ?

— Mais naturellement, avoua l'ombre avec discrétion.

— C'est bien fait.

— Est-ce que je me plains ?

— Tu n'es qu'un petit malfaiteur.

— Ah ! Mamie, vous n'avez pas de solidarité...

La joue, humide, pressait sa main.

— Non, souffla Fanny, orgueilleuse.

Elle tâtait en elle un point ferme, un petit calus de force

Digitized by Google

solitaire, et elle répugnait à la plainte autant qu'à la conspiration.

— Qu'est-ce que c'est que toutes ces fichaises, allons, allons...

Le hochement de sa tête défit ses cheveux qu'elle sentit glisser sur son dos, frais comme une couleuvre.

— Vous avez bien de la chance, Mamie, soupira l'ombre.

Elle gratta du pied le gravier :

— Il ne s'agit pas de ma chance ! Il ne s'agit pas de moi ! Tu n'obtiendras pas qu'il s'agisse de moi ! Tu as seize ans et demi, tu es amoureux, tu es malheureux, tout est en règle ! Débrouille-toi !

— Débrouille-toi ! Ah ! Débrouille-toi ! Vous trouvez que c'est un conseil raisonnable, Mamie ?...

Ils chuchotaient avec une violence et une prudence extrêmes, assurés contre leur propre emportement par le va-et-vient de Farou, qui, par moments, dépassait le seuil du hall en mâchonnant dans la nuit des : « Heu... Heu... *Reprends-toi, mon bon Didier...* Heu... *Redeviens celui que tu étais avant cette journée abominable...* Non, c'est idiot. *Redeviens le brave petit type qui a eu le courage de me dire, hier...* »

Il ne s'occupait pas de Jane en dictant, et marchait jusqu'à Fanny, comme s'il allait l'écraser sans la voir. Elle n'aimait pas ces crises, rares, de travail en public, qu'elle comparait à une sorte d'exhibitionnisme.

— « *Reprends-toi, mon bon Didier, je t'en conjure ! Ce n'est pas toi qui parles, c'est elle, par ta bouche...* Heu... *Je t'en conjure...* » Oh ! et puis, assez ! Pourquoi me laissez-vous dicter ça, Jane ?

— Quoi, ça ?

— « Je t'en conjure » et « reprends-toi », et avez-vous jamais appelé quelqu'un : « Mon bon Didier » ?... Au fait, je vous en crois très capable... Dites un peu : « Mon bon Farou ? »

Digitized by Google

L'oreille tendue, Fanny et Jean recueillirent le petit rire étranglé et malheureux de Jane.

— Vous n'avez aucune envie de m'appeler : « Mon bon Farou », hein ?

— Aucune...

— « *Didier, je t'en conjure...* » N'oublions pas que le Vaudeville est une espèce de théâtre de quartier... « *Je t'en conjure, reprends-toi...* » A onze heures trois quarts, ils ont tous l'âme haute dans la salle... « *Redeviens celui que tu étais hier...* » etc., etc... La suite conforme au manuscrit. Bonsoir ! Fanny, je monte ! cria Farou.

Derrière lui, Jane rangea des feuillets en les tassant sur leur tranche, houssa pour le voyage sa machine à écrire. Elle était pâle et neutre comme une employée lasse, et Fanny ne découvrait sur elle aucune trace de triomphe secret, ni même d'habitude amoureuse...

« Ne vais-je plus penser qu'à elle ? » se demanda Fanny avec crainte.

Au même instant, un regard anxieux de Jane vint à la rencontre de son regard invisible, et elle se leva, laissant Jean Farou ramassé en un petit tas honteux.

— Vous montez, Fanny ?

— Oh ! ça, oui... J'ai déjà assez de la journée de demain... Et ces figures de Paris qu'on va revoir... Farou vous a retenue bien tard.

— C'est mon emploi. Mais il se tracasse pour ce petit bout de scène, c'est à ne pas croire... Ça en devient puéril...

Elle le défendait en l'accusant, et de mauvaise grâce. Elle glissa son bras sous celui de Fanny.

— Fanny, pourquoi n'est-ce jamais vous qui prenez mon bras, mais moi le vôtre ? Je suis fatiguée, Fanny...

— Il y a de quoi !... Depuis ce matin, quel métier vous faites !

Digitized by Google

« Un métier », recensait Fanny, « de femme de chambre, de courrier, de secrétaire, de maître d'hôtel, et une demi-heure d'amour — je suis large — par-dessus le marché... Vrai ! Je vois bien les charges de sa situation, mais les avantages ?... »

Elle se sentit un peu grossière et toute ragaillardie. Mais son optimisme faillit, lorsque, couchée non loin de Farou qui dormait avec un doux bruit flûté de bouilloire, elle eut devant elle l'écran bleuâtre de la fenêtre sans rideaux. Vide l'avant-veille, rosacée d'or et de rouge très sombre au moment où l'œil, entre les paupières rebelles, remonte lentement vers des féeries cérébrales, la fenêtre nocturne s'orna d'un givre grimpant d'images que Fanny contemplait, immobile, gisante sur une fenaison de cheveux noirs, et bercée d'un espoir de malade :

« N'est-ce que cela ? N'est-ce que cela ?... »

Digitized by Google

Elle fut, au moment du départ, la moins gaie, mais tous étaient habitués à la gaucherie frileuse de Fanny, ralentie au seuil des gares, un peu empêtrée sur les marchepieds d'automobiles. Quand il fut temps de remettre aux gardiens les clés de la Villa Déan, de monter en voiture, Fanny sembla s'éveiller, noua sous son oreille les pans d'une écharpe, enfonça jusqu'à la racine de son nez le bonnet de feutre que son gros chignon déformait. Elle alla et vint, d'un pas incertain, sur la terrasse, toucha le loquet de la porte fermée.

— Mais non, Fanny, mais non, vous n'avez rien oublié, lui cria Jane.

« Je voudrais », se disait Fanny, « je voudrais recommencer l'été, munie de ce que je sais. Je verrais la maison autrement, et le pays et les gens et moi-même. Déjà, ces sièges vides n'ont plus la même figure; cette grande bâtisse est moins laide; le plan des chambres et des deux étages me devient clair comme dans une maison à façade éboulée... »

Elle entendit des rires et vit que Jean Farou, couvert par jeu de tous les manteaux superposés, s'en allait conique

Digitized by Google

comme une meule de paille. Elle rit par imitation, trébucha, se tordit le pied.

— Toujours tes chevilles de beurre ! gronda Farou.

— Vous feriez mieux de lui donner la main, repartit Jane.

Elle venait la dernière, gracieuse dans un imperméable de jeune fille en soie bleu pâle. Farou s'arrêta pour l'attendre, passa sa main dans la sangle de cuir blanc qui serrait la taille de Jane et l'entraîna.

— Allez ! Ktt ! Ktt ! petit cheval bleu !

Il avait l'air, comme toujours à la fin de ses vacances, vêtu d'habits d'emprunt, le gilet et le veston ouverts, le chapeau repoussé sur la nuque. Sur son front frisait la touffe drue, parure des taurillons. Le pli effacé du pantalon, la cravate lâche mécontentèrent Jane; mais Farou, l'œil clair et les dents découvertes, riait et savait mépriser le bon ton avec coquetterie.

— Ktt ! Ktt ! petit cheval !

« Quelle innocence! » admirait Fanny. « Et que lui a-t-elle dit, elle, tout à l'heure ? Qu'il ferait mieux de me donner la main... Combien de fois, depuis trois ans, — non, quatre ans, — a-t-elle dit des phrases de ce genre-là ? Je n'y faisais pas attention... « Vous feriez mieux de lui donner la main... »

Des soies d'araignée barraient le sentier; le soleil de sept heures et demie, bas et rouge, ne séchait pas la rosée. Un automne sec et doré mordait le pied des petites montagnes comme une flamme nonchalante. Fanny cueillit au passage, par-dessus la haie du potager, des asters violets qu'elle avait dédaignés la veille.

Dans le train, Jane voulut aménager « le coin de Fanny », déroula la couverture de kasha léger, glissa le coupe-papier entre les pages d'un roman tout neuf. Mais Fanny ne souhaitait ni soins ni sommeil.

Digitized by Google

— Je suis bien, merci, je suis bien, disait-elle d'une voix distraite.

Son bel œil un peu bestial errait sur les prés. Une arabesque violette, sur les pans de son écharpe, et le fard vif de sa bouche s'accordaient pour blanchir encore son teint de brune blanche.

Jean Farou, sur le quai, promit de laisser le volant aux mains de Fraisier, promit de ne pas rouler à la nuit close, promit avec célérité et mauvaise foi ce qu'on lui demanda de promettre.

— Quel journal voulez-vous, Fanny ?

— Aucun pour l'instant, merci. Je suis bien.

« ... Et le plus fort, c'est que je ne suis pas mal du tout », continuait-elle.

Les premières petites gares comtoises passèrent le long du train, chargées de treilles à raisins noirs compacts. Farou lisait les journaux à sa manière.

— Ils n'annoncent pas... Non, ils n'annoncent pas encore.

— Quoi donc ? demanda Fanny en sursaut.

— La mise en répétitions, donc. D'où tombes-tu ?

— Tu sais, moi, quand on me fait lever à cinq heures...

Une courbe de la voie ramena sous les yeux de Fanny, au loin, la colline qu'elle quittait, la villa carrée qu'elle ne reverrait plus. Elle se pencha pour voir disparaître une des rares maisons qui l'eussent, depuis son mariage, abritée pendant deux étés.

Digitized by Google

Il a déjeuné ? Je suis sûre qu'il n'a pas déjeuné ! »

— Mais si, il a dit qu'il se ferait apporter quelque chose au théâtre... Comme si Farou avait l'habitude de se laisser mourir... Vous me faites rire !...

— N'empêche qu'il se couche à quatre heures depuis trois nuits !

— Et puis ? C'est normal.

— Ah ! que vous êtes spartiate ! L'épouse spartiate, voilà ce que vous êtes. On ne s'en douterait pas à vous voir. C'est beau, d'ailleurs, c'est grand, cette rigueur, ce mépris de toute matérialité, cette...

Elles n'en étaient pas encore à mendier le « petit coin, aux couturières », mais elles tendaient un visage religieux, angoissé, dédié à Farou à travers Fanny, et elles affichaient déjà la cynique extase qui rôde autour de l'auteur dramatique et des acteurs réputés. Elles ne nommaient pas Farou, elles disaient : « Il », ou bien : « le Maître ».

« Eh bien ! quoi, songeait Fanny, *Il* a fait une pièce, oui, il a fait encore une pièce. S'il était ébéniste, ou s'il avait inventé une brosse électrique, un tue-mouches, un sérum,

Digitized by Google

est-ce qu'elles seraient là, penchées comme au-dessus d'une Nativité ?... »

Elle rengorgeait son menton un peu gras, et se taisait pour que les quémandeuses s'en allassent. Mais leur empressement même ne s'occupait pas d'elle.

— Est-ce une œuvre de la même veine qu'*Atalante* et que le *Logis sans Femme ?*

— Ce sera reculé, n'est-ce pas ? Mlle Aubaret me disait, avant-hier, que...

— Ah ! vraiment, Jane, vous disiez, avant-hier ?...

Fanny tourna vers Jane son sourire de Paris, fardé, charnu, et Jane qui brillait, blonde, dans le coin de la pièce, s'éteignit aussitôt.

— Qui ne sait rien ne dit rien, Fanny. Le maître me laisse, comme vous, dans une ignorance totale. Mais Mme Cellerier a des oreilles partout !

Clara Cellerier fumait, virile comme un collégien, en soufflant, « phuu ». Un chapeau de bois tressé en forme de petit seau, sans bords, seule disgrâce d'un « ensemble » noir et gris, la dotait d'un menton que Fanny ne lui connaissait pas. La vieille comédienne se parait audacieusement, avec une sorte de bravoure provinciale qui en imposait depuis trente ans au public de la Comédie-Française. Elle avait amené, ce jour-là, chez Fanny, une de ces jeunes femmes de théâtre habiles à téléphoner de grand matin chez un auteur dramatique, à le rencontrer dans un ascenseur, à perdre la voix sous son regard, à lui baiser la main d'un baiser farouche et rapide, et à mourir de honte après. La protégée de Clara Cellerier espérait, ardente dans l'ombre, que Farou rentrerait dîner. Elle se borna, muette, à affliger son visage de blonde chaude d'une consternation proche des sanglots, lorsqu'elle apprit que Farou ne dormait, ne mangeait, ni ne rentrait, quasi, depuis une semaine.

Digitized by Google

— Vous saurez ce que c'est, petite, vous saurez ce que c'est, que cette fièvre des dernières répétitions, lui promit Clara Cellerier.

— Oh ! Madame !... Je serais si heureuse de le savoir... La moindre occasion de m'employer...

Fanny la considérait avec une aménité froide et familière :

« Je connais l'espèce. Celle-ci l'aura peut-être, son petit rôle, elle est si obstinée... »

Jane ne se leva pas pour reprendre, des mains de l'aspirante, un verre à porto vide.

Quelques femmes attendaient l'heure d'aller dîner.

« Elles s'en iront, songeait Fanny, quand elles trouveront commode de rentrer chez elles, ou de rejoindre des amis au restaurant. Elles s'en iront dire qu'elles ont passé « un bien bon moment chez les Farou »... Je n'aime ni cette avocate, ni cette grand-couturier, ni la cousine Farou, qui croit de son devoir, quand elle vient ici, de se faire les yeux et de s'emplâtrer d'un rouge qu'elle essuie, après, dans l'escalier du Métro... Comme ma maison est ennuyeuse !... Et ce mobilier... On n'en voudrait pas pour un décor du deuxième acte à la Scala !... Je devrais... »

Une sorte de femme-oiseau, vert métallique, la jambe découverte et nerveuse, traversa le morne salon carré. Vedette comique de music-hall, la femme-oiseau brûlait de jouer le drame et la comédie. Sa petite figure d'enfant de pauvre semblait, même fardée, le plus négligeable accessoire de son corps d'acrobate. Elle marchait en pigeon pattu, dominée par l'habitude de fouler des scènes immenses, de haler des traînes ocellées et des écumes de plumages, et de faire saillir à chaque pas un petit muscle cultivé, en forme de cœur, sur son mollet de matelot. Elle saisit les mains de Fanny entre ses gants verts, fit un soupir et une plainte distingués, et sa retraite condoléante ranima un peu la gaîté.

Digitized by Google

— La vraie poule, dit Clara Cellerier. Et quand on pense que c'est probablement elle qui créera *Peau Neuve,* la prochaine pièce de Farou !

— Elle fait recette, dit Fanny.

— Ce n'est pas signé, dit Jane.

La jeune femme de théâtre s'agita douloureusement sur son siège.

— Remettez votre cape, petite, je vous emmène, lui ordonna Clara Cellerier.

La jeune femme de théâtre fit quelques pas de bannie, tête basse, et Clara Cellerier prit comme un œuf, dans ses deux mains, la tête de Fanny pour lui baiser le front.

— Ma chère Fanny, qu'avez-vous donc fait de votre nonchalance ?

— Ma nonchalance ?

— Oui, votre... comment dirai-je ? votre morbidezza, — quel joli mot délaissé ! — votre détachement de tout... Je vous vois bien éveillée ? Évidemment, ces derniers jours vous mettent sur le gril... Mais quelle détente après le triomphe ! Beaux yeux pleins de souci...

Elle abaissa doucement, sous sa paume, les grandes paupières de Fanny, qui se relevèrent après la caresse.

« La fine vieille femme ! elle voit tout... »

Fanny contempla l'audacieux visage de la vieille sociétaire, son maquillage précis et dur qui reprenait sévèrement des lignes fondues, son chapeau de bois tressé et sa jeune robe noire... Elle allait répondre au hasard, quand Farou entra. Comme blessée, la jeune femme de théâtre ferma les yeux, entr'ouvrit les lèvres et porta la main à sa gorge. Le premier regard de Farou fut pour elle. Éteint, poussiéreux par plaques, le front moite et le faux col tordu, il sortait de sa répétition comme d'un pugilat dans un sous-sol, ou d'une chute dans un escalier de cave. Mais à la vue de la jeune

Digitized by Google

femme de théâtre, il s'éclaira d'un sourire de convalescent, faible, heureux, et rajeunit en quelques secondes, par degrés, par montées de flamme...

— Dans quel état ! soupira Clara Cellerier.

Farou claqua des doigts dans sa direction avec impatience. Il regardait la jeune femme de théâtre et cherchait son nom.

— Versez-lui du porto, souffla Clara Cellerier à l'oreille de Fanny.

Fanny secoua la tête et lui montra, du menton, Jane qui écrasait farouchement du sucre dans des jaunes d'œufs crus qu'elle arrosait de marsala.

— Mâtin, chuchota Clara, ça n'a pas l'air de l'amuser, ce qu'elle fait là, Mlle Aubaret !

Elles échangèrent un rire qui humilia un peu Fanny, et Farou parla enfin :

— Bonjour tout le monde !... Je vous demande pardon, Clara, je suis mort. Mais cette enfant-là, c'est la petite... Voyons, je ne connais qu'elle..., la petite...

Il tenait la main de la jeune femme de théâtre par le bout du petit doigt, et balançait un gracieux bras nu sans défense.

— La petite Inès Irrigoyen, souffla Clara Cellerier.

— Joli nom pour une blonde ! dit Farou.

— Mais c'est le mien, avoua la jeune femme, chancelante.

— Bon, bon, on vous pardonne... Mais qu'est-ce que vous faites là debout, toutes ?

— Nous partons, nous partons, dit Clara. Dans un moment pareil...

Son excellent mouvement de fausse sortie souleva, puis chassa les attardées et jusqu'à la cousine Farou. Derrière elles, Clara répétait, piétinant sur place :

— Allons... Allons... Sauvons-nous... Dans un moment pareil...

— Ça a marché ? demanda Fanny.

Digitized by Google

Un souvenir vindicatif noua les sourcils de Farou, et ses yeux jaunes menacèrent une horde absente :

— Oui, oui... Ah ! les chameaux !... Admirables, d'ailleurs... Ils seront admirables... Surtout...

— Surtout qui ? demanda Clara avide.

Il lui jeta un coup d'œil de méfiance professionnelle.

— La plupart seront admirables.

— Qu'ils sont heureux ! risqua l'écolière blonde. Trois lignes dans une pièce de vous, maître, c'est un grand rôle.

Il lui rit malignement au nez, pour lui montrer qu'il n'était point dupe. Fanny connaissait ce sourire un peu nègre, cette grimace de plein air à nez froncé et dents découvertes dont Farou abusait sur ses photographies et dans les tête-à-tête intéressés.

— Trois lignes ? Vous les voulez ?

Comme prise de vertige, la jeune femme appelée Inès s'accrocha à la main de Clara, et retint son souffle.

— Trois lignes... et un zéro à côté du trois ? Le petit rôle de la dactylo ?... Hein ? Hein ?... Qu'est-ce que c'est que cette horreur, Jane ?

Il repoussa le verre que la main de Jane lui tendait.

— Encore votre truc d'œufs crus ? Repassez ça à un tuberculeux, ma chère. Un peu de porto, s'il vous plaît.

Il but et changea de ton.

— Mademoiselle... Inès, vous voudrez bien vous souvenir que la répétition est à une heure précise, dit-il froidement. Favier a le rôle, il vous le remettra. Mlle Biset l'a rendu cette après-midi.

— Rendu ? répéta avec éclat Clara Cellerier. Mon cher ami, dans quel temps vivons-nous ? Rendu ? Biset, rendu un rôle ?

— Oui. Enfin, je l'ai fichue en l'air, si vous aimez mieux.

Clara se redressa militairement.

Digitized by Google

— Ça oui, j'aime mieux ! Pour l'honneur de l'art théâtral, j'aime mieux !... La générale sera reculée, Farou ? Non ? Vous passerez au jour dit ? C'est admirable ! Venez, petite. Que vous la rendez heureuse, mon cher maître !

Elle entraîna la jeune femme blonde, qui soigna sa sortie, trébucha un peu, balbutia, et fit l'enfant sur le seuil de la porte ouverte, en battant des mains.

— Pas mal, pas mal, estima Farou en arrachant sa cravate et son col. Elle a le manque de naturel qu'il faut pour le rôle.

— Il y a aussi la fille de la concierge, insinua Jane du fond du salon.

Fanny la chercha de l'œil avec stupeur. Elle la vit pâle, les yeux assombris et brillants.

— Vous, répondit Farou tranquillement, allez donc dire à la femme de chambre qu'elle me verse un bain et qu'elle me prépare une chemise et des chaussures. Et bornez à ces soins vos compétences théâtrales !

Jane disparut sans un mot, mais ferma la porte avec bruit.

— Comme tu lui parles !... dit Fanny, gênée...

— Ne t'en occupe pas, Fanny-ma-Fanoche !

Il gisait, le cou nu, au creux du divan, et ferma les yeux. Il était fourbu et sûr de lui, et victorieux dans son repos.

— Tu repars ? demanda Fanny à mi-voix.

— Bien sûr, je repars.

— Tu dînes ?

— Non. Je serais trop fatigué si je dînais, je tomberais de sommeil... Je mangerai quelque chose là-bas.

— Tu es content ?

— Assez.

Il se borna à ce mot bref et elle n'insista pas. Qu'eût-elle tenté de savoir ? Elle connaissait quelques scènes de la pièce,

Digitized by Google

un dénouement à surprise, qu'elle n'aimait guère, une fin de deuxième acte sur laquelle Farou lui avait demandé son avis avec une indifférence affectée. Elle se sentit contrainte, étrangère plus que jamais à la vie professionnelle de son mari.

« Voilà... Douze ans presque de ménage, et une pareille gêne entre nous, une pareille raideur d'articulations... »

— Tu es jolie, en ce moment.

Elle tressaillit et se hâta de sourire au beau regard jaune fixé sur elle.

— Je croyais que tu dormais, Farou.

— Tu es jolie, mais tu as l'air triste. Peut-être es-tu triste, au fait.

Il leva une main, la laissa retomber, molle, sur le divan.

— Quel drôle de moment tu choisis, Farou...

— Fanny, ma chère, où prends-tu qu'on choisisse ?... Je sors d'un désert, dit-il en se levant et en étirant ses bras. Ces gens, là-bas... Il y en a un qui ne peut jouer sa scène capitale qu'en montrant le profil droit. Si je le fais changer de côté, il devient mauvais. Il y en a une qui joue sa scène de désespoir avec les cheveux tondus et collés à la fixine... Si tu la voyais rouler la tête sur les genoux de son amant... Ah ! non... Et Silvestre par là-dessus !... Quelle cage !... Tu as une jolie figure d'être humain.

Il posa ses mains lourdes sur les épaules de Fanny, et se complut au blanc visage, aux paupières bombées à la turque, bistrées. Elle se laissait regarder avec un trouble profond, agréable comme une douleur voluptueuse. Un craquement du parquet avertit Fanny que Jane venait de rentrer.

— J'aime à constater, dit Farou sans se retourner, que vous savez parfois fermer les portes doucement, Jane.

Il ne reçut point de réponse. Quittant Fanny, il marcha méchamment sur Jane.

Digitized by Google

— Hein ? Bienfaisant lutin de la Dundee marmelade ! Vous voilà plus calme, maintenant, il me semble ?

Débordé par la fatigue, il riait d'un rire un peu ivre, et se vengeait des longues contentions, des orages étouffés dans le guignol, au bord de la scène...

— Il m'a paru que vous n'aimiez pas les interprètes blondes... Hein, Jane ?

Fanny le rejoignit et le tira en arrière comme s'il se penchait sur le vide :

— Farou, tais-toi ! pria-t-elle précipitamment.

Elle surveillait Jane, Jane exaspérée, pâle singulièrement, insultante...

— Je vais me gêner, dit Farou très haut.

Et Jane se ramassa comme si, craignant un coup, elle essayait déjà de le rendre tout en le parant avec son front blond, ses cheveux immatériels. Une grimace inconnue défaisait l'arc enfantin de sa bouche et son regard devint haineux et misérable.

— Jane ! cria Fanny en tendant les bras.

Son cri, son geste ébranlèrent le faible corps ramassé, dont la contraction, l'inimitié soulevaient en Fanny le souvenir d'une jeune Fanny ancienne, rudoyée par Farou, ressemblante à cette ennemie, cette valeureuse, couverte d'une pâleur terne...

— Va-t'en, ordonna Fanny à son mari. Oui, parfaitement, va-t'en. Tu as à faire dehors. Et une autre fois, tu passeras ton humeur sur moi, s'il te plaît, pas sur d'autres. Pas sur d'autres, du moins devant moi... Tu... tu es impossible, avant une pièce. Dans trois jours, tu seras... tu seras beaucoup mieux.

Elle bégayait légèrement et sentait son menton trembler. Elle ne savait plus, depuis longtemps, ce qu'était la colère et tout en luttant contre elle-même elle souriait vaguement,

Digitized by Google

comme sourient certaines bêtes enchantées de leur propre courroux. Farou se méprit à ce sourire, et céda avec une grâce d'homme coupable :

— Affreux ! soupira-t-il. Je me sens affreux. Quelle brute !

Il souligna le mot, le répéta sur un ton de banale complaisance. Fanny reprenait haleine et serrait la bouche pour empêcher son menton de trembler.

— Jane, est-ce que vous voudrez bien... commença-t-il d'une voix adoucie.

Mais Fanny lui coupa la parole.

— Non ! Pas ce soir ! Demain, tout ira mieux. Va à ta répétition, fais-toi les ongles sur Pierre et Paul, sur Silvestre, sur le marchand de programmes, si tu veux, mais laisse-nous !

— Il n'y a pas de marchand de programmes aux répétitions, dit Farou, choqué.

— Va, Farou, va à ton bain, va...

Il sortit, pendant que Fanny s'occupait aussitôt de rassembler les verres à porto vides, et parlait pour que Jane se tût encore un peu de temps.

— Ah ! la ! la !... Non, vraiment, vraiment... Quel poison que son métier... Vous savez que dans l'état où il est, le peu de porto qu'il vient de boire suffit pour lui faire perdre son sang-froid...

Cependant elle songeait :

« Je l'ai échappé belle ! Comment Jane a-t-elle pu s'abandonner ainsi ? Elle allait parler, crier, parler surtout... »

Repoudrée, recoiffée, Jane se rougissait les lèvres. Elle les mordait, mangeait le fard frais, puis les rougissait de nouveau, machinalement.

— Oh ! vous savez, dit-elle soudain, je n'aurais pas été embarrassée pour lui répondre ! Il ne me fait pas peur, tout grand Farou qu'il est. J'en ai vu d'autres...

Digitized by Google

Elle défiait la porte que Farou avait refermée et il lui échappait les mêmes paroles qu'à une fille belliqueuse ou à un ouvrier susceptible. La petite grimace plate changea de nouveau sa bouche, et Fanny frissonna de malaise et de solitude.

— Jane, si nous dînions ? J'ai horreur de ces manifestations nerveuses. Nous sommes seules, Jean est à sa réunion de la « Jeunesse Agissante »...

Jane lui prit le bras. Ses doigts encore durcis dansaient sur le bras de Fanny et elle lui donna derrière l'oreille un baiser dépourvu d'expression.

« Il y a deux mois, pensait Fanny, je me serais mise à table toute seule, ou bien j'aurais rabroué vertement la demoiselle... Mais je suis timide depuis que je sais qu'ils sont coupables... »

Elle eut, devant elle, une stoïque compagne qui buvait, mangeait et parlait. Mais, transparente par moment, Jane se taisait. Alors, Fanny lisait en elle le passage de la douleur ou de la violence, comme sur le visage d'un femme grosse se devinent les mouvements secrets de son enfant.

Un peu plus tard dans la soirée, Jean Farou rentra. Il sentait le tabac et une odeur d'homme qui n'était pas la sienne. Il vibrait encore des cris que cent bouches outrecuidantes et jeunes avaient proférés autour de lui, des paroles qu'il avait jetées, insensées et vaines, dans la fumée. Habillé de neuf, la cravate mal choisie, une boursouflure chagrine sous les yeux et une ombre nouvelle sur la lèvre, Fanny le compara à un fruit sali. Il rompit en entrant un grand silence de couture et de lecture où s'étaient réfugiées les deux femmes, assises presque coude à coude, sous la lampe familiale.

— Tu es content ? Tu as bien hurlé ? Tu as bien bu des saletés ? Tu as jeté des bases ? Tu en as renversé d'autres ? Tu as mal au cœur ?

Digitized by Google

Fanny n'attendit pas les réponses; elle s'interposait entre Jean Farou et Jane; mais Jean, infaillible, ne regardait que la figure de Jane. Il ne se tourna vers Fanny que pour l'interroger des yeux :

« Qu'a-t-elle ? Que s'est-il passé ? Que lui avez-vous fait ? »

D'un tour d'épaule, Fanny, excédée, répondit :

« Eh ! fiche-moi la paix ! »

Le petit Farou n'osa pas parler à Jane, qui le tenait à distance par dédain, écartée de lui surtout par une sorte de répugnance monogame.

— Oui, dit-il enfin, sans se rendre compte que personne ne lui demandait plus rien. Ça a été très brillant. Nous faisions honneur à nos pères. Ils n'auraient pas désavoué les stupidités que nous avons dites. Quelle pétaudière !

Il changeait depuis le retour, il acquérait une assurance qui le diminuait. Fanny, parfois maternelle, le regardait avec tristesse.

— Mon père est au Vaudeville ?

— Naturellement, dit Fanny.

— Ça marche, là-bas ?

— Il dit que oui. Il ne t'y a pas encore emmené ?

— Pas plus que vous, Mamie. Et vous, Jane ?

— Aucun traitement de faveur pour moi, répondit Jane, les yeux sur son livre. J'ai entendu au Vaudeville, depuis qu'on répète, des bouts de lecture, des grincements de dents, et des discussions entre Silvestre et les décorateurs. Farou cache son travail sur scène, vraiment, comme...

— Comme un chat ses petites affaires dans le sable, dit Fanny qui voulait qu'on rît un peu. Et au fond, je me demande pourquoi ?

— Par timidité, dit Jean.

Jane leva la tête sur ce mot, et rabaissa aussitôt, sur son livre, un mauvais petit sourire.

Digitized by Google

— Vous ne me ferez pas croire que vous n'avez jamais remarqué, Mamie, que mon père est timide ?

— J'avoue, dit Fanny vexée, que cette... caractéristique ne m'a... pas précisément frappée jusqu'ici.

Mais elle parlait en hésitant, et réfléchissait.

— Je vous crois, Mamie, je vous crois sans peine... Jane non plus ne doit pas l'avoir remarquée.

Cette attaque indirecte n'ébranla pas Jane. Le regard de Jean épousait avidement les épaules de Jane, les bras, les genoux de Jane, les cheveux de Jane, mais Fanny ne lisait plus, dans le bleu enflammé de ses yeux rougis par la fumée, qu'une gloutonnerie et une rancune sans espoir.

« Peut-être qu'il commence à la haïr », pensa Fanny.

Il perdait peu à peu la bienveillance de sa belle-mère et s'en rendait compte. Libre de lui donner des soins matériels, elle le morigénait encore avec une rudesse de nurse : « As-tu seulement coupé tes ongles de pieds, et pris ton Eno's fruit salts ?... Je te connais ! Ta devise, c'est : « Chaussettes de soie et pieds douteux. Dents brossées et langue sale. »

Mais elle ne se fût pour rien au monde assise en face de ces yeux bleus pleins d'un excès de couleur, clairvoyants, aguerris, pour demander :

« Explique-moi comment tu sais que ton père est timide !... Verse-moi, toi qui ne vis pas avec lui, qui causes si peu avec lui, qui n'es pas son allié, verse-moi ce que tu prétends connaître, ce que tu connais miraculeusement de lui... »

La jeune bête mystérieuse et malheureuse piétinait sur place, soulevait des journaux, secouait une boîte à cigarettes vide : mais Jane ne tressaillit, ne quitta son livre qu'en entendant sonner minuit à une horloge lointaine.

— Alors, quoi, vous restez là, toutes deux ?

— Farou en a pour sa nuit. Silvestre maintient ses dates.

Digitized by Google

Vendredi, matinée des couturières. Vendredi, en soirée, générale...

— Vingt-quatre mille de recette, samedi, poursuivit Jean.

— Inch'allah !

— Qui est venu, aujourd'hui, Mamie ?

— Des gens, dit Fanny, laconique. Clara. La cousine Farou. D'autres gens... Personne.

Jane, atteinte par les noms de Clara et de la cousine Farou, craignit celui d'Inès Irrigoyen, tendit un visage souffreteux et batailleur, mais Fanny ne se souvenait même pas, à ce moment-là, de la jeune femme blonde.

— Et là-dessus, mes enfants, je vais me coucher.

— Moi aussi, dit Jane.

— Frappante... Frappant ensemble, railla Jean.

Il n'avait pas osé dire « solidarité ». Jane l'entendit et prit l'offensive.

— Eh oui ! Monsieur-le-petit-Farou, eh oui ! frappante solidarité ! Vous trouvez à y redire, Monsieur-le-petit-Farou ?

— Moi ? Non... Pas du tout...

Perdant toute sa superbe d'enfant offensé, le petit Farou contemplait avec terreur sa première ennemie.

— Chut ! Chut ! La paix ! La paix ! commanda doucement Fanny. Oh ! tous ces Farou, ce que j'en ai assez...

Elle poussait Jean Farou vers sa chambre.

— Dors bien, mon petit.

Mais elle ne put empêcher qu'au moment où Jean se retourna sur le seuil, il ne vît Jane accotée à l'épaule de Fanny, d'un air de faiblesse intentionnelle et de défi.

Digitized by Google

Les jours qui suivirent apportèrent à Fanny ce qui lui était nécessaire d'agitation, de banal imprévu : Esther Mérya, la principale interprète, prit un refroidissement; Henri Marsan se foula la cheville dans une costière; un décor neuf, refusé par Farou, imposé par Silvestre, retarda à son tour la répétition générale. A chaque incident, Fanny constatait sans fièvre :

— C'est comme pour *Atalante*. C'est le même coup que pour *Le Raisin volé*...

Mais Farou, oublieux et sensible, dégoûté de son texte ressassé, s'indignait de bonne foi :

— Où a-t-on vu une pagaïe pareille ? Où ? Allez voir à Berlin, allez voir à Londres !... Quel gâchis ! Quelle incurie ! Quelle...

— Et ta petite Irrigoyen, qu'est-ce qu'elle fait dans tout ça ? demandait Fanny hors de propos.

— Qui ça ?... Ah ! oui... elle ne fait rien, Dieu merci ! Biset a repris son rôle.

« Tiens ! » s'étonnait Fanny. Elle cessa de s'étonner, en

Digitized by Google

constatant chez Jane le retour, les progrès d'un contentement qui lui éclaircissait les yeux, le teint, le son de la voix. Au moindre appel de Fanny, elle accourait : « Que voulez-vous, ma Fanny ? » pareille à une jeune fille, blonde, rosée, ailée et active comme une abeille. Un petit chant contenu, à peine saisissable, ne dépassait pas sa bouche fermée. Interpellée, il lui arriva, en répondant : « Quoi, Fanny ? » de laisser surprendre sur son visage la candeur et l'espoir d'une fiancée.

En même temps, Farou recouvrait — dès qu'il tournait le dos aux répétitions, aux essais d'éclairages et au chevet d'Esther Mérya — sa douce humeur, tantôt planante, tantôt vautrée plus bas que terre, son regard d'or pacifié, jusqu'à ce parfum qu'il exhalait quand il était voluptueusement heureux, et Fanny redevint sombre. La trahison quittait les paliers inférieurs, remontait jusqu'à elle. Le plaisir de Farou cessait d'être une passade, un caprice né dans la rue, de la rue, du théâtre, contenté n'importe où. Elle en venait à débattre enfantinement les grades d'une hiérarchie de l'adultère :

« Les petites Asselin, les Vivica, les Irrigoyen et tout le fretin, ça regarde Jane. A elle d'enrager, de larmoyer un peu dans les coins, et de faire — si elle ose ! — des scènes à Farou. Mais Jane elle-même, mais ma maison, mon pauvre domaine de femme qui ne possède rien en propre... »

Elle désirait, pendant l'insomnie et pour la première fois, une chambre où elle eût pu dormir, veiller seule. L'appartement ne contenait qu'une seule « chambre d'ami », dont disposait Jane. Le petit Farou couchait dans une pièce qui se fût nommée, sans lui, le boudoir de Madame. Fanny et son mari reposaient la nuit côte à côte : un seul cadre d'ébénisterie anglaise, de l'époque Bing, sertissait leurs deux lits jumeaux. Leurs corps apprivoisés voguaient ensemble la nuit, depuis des années. Farou, infidèle et routinier, exigeait la présence,

Digitized by Google

la chaude immobilité de Fanny, sa javelle de cheveux noirs éployée qu'il pouvait froisser à plein poing, en étendant la main dans l'obscurité... Son sommeil aimait celui de Fanny, ses yeux bombés si étroitement protégés par une vaste paupière, sa bouche penaude quand elle dormait, et tout son corps exclusivement féminin, vallonné, montueux, couché sur le flanc, les coudes près des genoux.

— Il n'y a rien de plus clos que toi quand tu dors, lui disait-il...

« Il me traitait de couche-dehors, à cause de cette attitude en chien de fusil. Il disait que j'avais dû, autrefois, courir les chemins et gîter dans les fossés... »

Chagrine, lâche, puis sage et dissimulée, se fiant à son visage qui, plein et douillet comme celui des enfants, ne trahissait guère que les grands tumultes, elle errait entre une douleur ennuyeuse et la crainte de tout ce qui est désordre extérieur, cris, aveux, convulsion des visages et des corps...

Des passants, saisonniers comme le sansonnet et l'hirondelle, la distrayaient. Ils traversèrent le logis béant, annonçant que l'orageuse période des répétitions était près de finir, que la pièce enfin allait éclore. Fanny entrevit un confrère de Farou, spécialisé dans la récrimination; elle entendit, derrière une porte fermée, des revendications hautes et pleurardes :

— Non, mon vieux, si tu fais métier de me faucher mes sujets sous le pied, ou de reprendre systématiquement ceux que j'ai portés à la scène avec plus ou moins de bonheur, il faut le dire ! Ton *Impossible Innocence,* c'est ma *Guerrière,* voyons, pas autre chose que ma *Guerrière.* Comment ! l'amour est à tout le monde au théâtre ? D'accord, mon vieux, mais n'empêche que les similitudes sont là ! Déjà, Flers et Croisset qui se servent impudemment de ma *Rosine...* Avoue que je joue de malheur !...

Digitized by Google

— Tu ne joues même que ça, répondit Farou, qui devenait promptement, comme disait Fanny, « méchant à l'homme ».

Elle vit passer des jeunes comédiennes qui baissaient la voix pour faire naître en Farou des idées de complicité; des duègnes tonitruantes, un très beau jeune homme qui s'en alla gonflé de pleurs comme de pluie une rose.

— Qu'est-ce qu'il a ? Qu'est-ce que tu lui as fait, Farou ? Il pleure !

Farou s'esclaffa.

— Je pense bien qu'il pleure ! C'est Crescent !

— Qui ?

— Crescent.

— Qui, Crescent ?

Farou leva les bras.

— Oh ! Il n'y a que toi pour ne pas connaître l'histoire Crescent ! Je n'ai pas le temps. Tu demanderas à Jane...

Fanny ne sut jamais ce que c'était que l'histoire Crescent... Vinrent, enfin, les reporters spécialistes des avant-premières, et les photographes. Pour ceux-ci et pour ceux-là, Farou arbora sa grimace de faune au soleil, debout, appuyé des deux poings à son bureau... Vinrent, l'un sans l'autre, Henri Marsan et Esther Mérya, protagonistes, qui se plaignirent l'un de l'autre. Vinrent des comédiens obscurs à faces d'huissiers, qui, répétant consciencieusement et modestement depuis un mois, déclarèrent cependant, quatre jours avant la générale, qu'ils ne joueraient pas « dans ces conditions-là ».

— Quelles conditions, Farou ?

Farou eut un geste d'indifférence despotique.

— Je ne sais pas. « Dans ces conditions-là... » « Sur ces entrefaites... » « A telles enseignes... » Ce sont des formules explétives et obligatoires.

— C'est grave ?

Digitized by Google

— Mais non, ma Fanny. Dieu, que tu es gobeuse ! C'est seulement normal. Ils joueront, et très bien.

— Alors, à quoi riment ?...

— Ah ! à quoi riment ?... Et la chimère, Fanny ? Et le besoin de grandir à mes yeux, et aux leurs ?

Il changea de ton, parla sec.

— Fanny, c'est après-demain que tu viens à ma dernière répétition de travail. Si tu vois mon fils, tu seras bien aimable de lui dire qu'il peut t'accompagner.

— Et Jane ?

— Elle est prévenue.

« C'est une convocation, pensa Fanny, ce n'est pas une invitation. Distinguons. Pourquoi prend-il ce ton-là, quand il se décide à me montrer une pièce nouvelle ? « Par timidité », dirait Jean Farou... »

— Tu seras sans doute contente de constater que j'ai atténué la scène du coffre-fort... Branc-Ursine vole toujours les lettres, mais il vole en coulisse, dans la chambre à côté.

Fanny retint un grand éclat de rire, se mordit le dedans des joues. Farou ne se résignait à lui parler de ses pièces que sur le ton d'une pédagogie revêche.

« Par timidité, songea derechef Fanny. Cet implacable enfant avait raison. »

Mais elle se remit à rire intérieurement.

« Il vole en coulisse... C'est délicieux ! »

— De sorte, continuait Farou comme au tableau noir, que le public est assez informé en lui voyant la liasse entre les mains, et le jeu de scène muet peut porter bien davantage que le cri... C'est le baisser du rideau... Compris ? acheva-t-il, soulagé.

— Très bien ! Très bien ! approuva Fanny. Beaucoup meilleur ! Beaucoup moins...

Digitized by Google

— Oui, oui, je sais, interrompit Farou. File à ton « essayage fini », à ton essayage-fanny. Tu seras belle ?

Elle fit l'Andalouse, l'œil de velours sous son bandeau noir.

— Fatale ! Fatale et discrète. Dentelle, peau sous dentelle, une tarte en corail rouge en plein milieu du corsage... Tout à fait ta grand'mère !

— Chouette ! Je ferai l'amour avec ma grand'mère !

Elle se souvint, longtemps après, qu'il avait, ce jour-là, l'œil vague, un tremblement nerveux dans la paupière droite, une terrible envie de vacances, de vulgarité, de sottises, de bombance, visible à travers son voile de surmenage. Il sourit à Fanny d'une manière femelle et baissa la voix :

— On dit qu'il y a un si joli film à Aubert...

Et elle eut un peu pitié de lui, en prenant conscience qu'il manquait de sommeil, de liberté, de repas traînards, d'air pur, et que, pourtant, il n'esquivait jamais ni une responsabilité, ni une corvée professionnelles...

— Tu ne vas pas *là-bas,* cet après-midi ?

— Pas pour mon poids d'or ! Je n'irai que ce soir. Ils répètent mieux sans moi, d'ailleurs. Je les gêne plutôt... Oui, je les gêne, répéta-t-il avec mélancolie... C'est drôle, je ne peux jamais leur être utile jusqu'à la fin...

— Alors, repose-toi, fais-toi une beauté... Jane, vous venez à mon essayage fini ? cria-t-elle.

Jane surgit de la salle à manger, manches roulées, un tablier noué sur sa jupe, et très jolie.

— Fanny, vous délirez ! Et la nouvelle femme de chambre, qu'est-ce qu'elle fera ? Elle ne sait même pas mettre un couvert ! Il faut croire qu'on ne mangeait pas, dans son ancienne place... Et puis, je me repasse des combinaisons...

Elle maniait un fer à repasser captif au bout de sa longe électrique, et Fanny partit seule.

Digitized by Google

Elle revint lasse d'avoir joué à la « dame de l'auteur » devant de jeunes vendeuses glaciales et de vieilles vendeuses lyriques, agiles, empanachées de cheveux blancs et de cheveux rouges, gonflées de fausses émotions, de potins sanguinaires, brûlantes d'une passion démodée pour le théâtre, les artistes et les « pièces du boulevard ». Celles-ci posaient à Fanny cent questions, s'arrêtaient par miracle au bord de l'indiscrétion la plus outrageante. Elle aimait ces vieilles dames délurées, pleines de griffes, sataniques, et maternelles comme les suppôts d'un enfer pour damnés convalescents.

Le logis, quand Fanny rentra, respirait purement. Un arome vinaigré portait jusqu'à l'antichambre la nouvelle que Farou s'était délassé dans un bain. Il chantait, au loin, passant et repassant du cabinet de travail à la salle de bains jadis blanche, jaunie et dont le confort datait.

La nouvelle femme de chambre, zélée pour quarante-huit heures, suivait le valet de chambre et recueillait les avis qu'il lui donnait à mi-voix. Tous deux tournaient autour de la table dressée, à pas dévots, comme autour d'un chevet mortuaire; mais Fanny savait déjà que dans l'office la nouvelle employée fumait, éteignait les bouts de cigarettes sous son dé... N'importe ! cette maison ressemblait, ce soir, à un foyer, pourvue d'un maître, ornée d'une amie probablement dévouée, et si peu coupable, sans doute... Un besoin d'aimer en paix, d'ignorer, de vieillir, amollit le cœur de Fanny.

« Quand refleurira le temps de la crise,
Quand Rip, Pierre Wolff, et tous les Bourdet
Auront tous la ceri-i-se...
Quand Mirande, altier sur ses parts de prise... »

chantait Farou, qui n'était pas superstitieux.

Un rire de Jane accueillit l'improvisation, et Fanny, qui,

Digitized by Google

avant d'allumer les appliques de la coiffeuse, déposait un grand carton sur le lit, vit, sur le fond clair de la salle de bains, en corps de chemise, Jane bardée de son tablier de servante et rinçant un blaireau.

— Quoi ? dit Farou. Ce n'est pas une jolie chanson, peut-être ?

— Stupide ! répondit la voix d'ange de Jane.

— Ah ! oui, stupide ?...

Il pressa Jane contre le mur, la masqua toute de son corps haut et épais. Il ne resta rien d'elle que deux petits pieds et un coude nu posé sur l'épaule de Farou.

De sa paume appliquée sur le front, il lui renversa la tête et lui baisa commodément la bouche, sans s'attarder.

— Et ça, c'est stupide ?

La jeune femme déguisée en servante se secoua d'un air de bravade coquette, se mira et déclara d'une voix un peu assourdie :

— C'est pis que stupide, c'est bâclé.

Elle quitta le champ clair de la salle de bains et Fanny trembla de peur.

« Elle va me voir... Elle va venir ici... Elle va savoir que je les ai vus... »

Et elle s'enfuit dans la salle à manger, où, par contenance, elle buvait un verre d'eau quand Jane la rejoignit.

— De l'eau avant le repas ? Deviendriez-vous raisonnable, Fanny ? Vous rentrez ? Où est la robe ?

— Je la rapporte, dit Fanny.

— C'est plus sûr. Mais ne buvez pas si vite ! Qu'est-ce qui vous prend ?

— J'ai un peu froid, dit Fanny.

Jane lui reprit le verre à demi plein.

— Froid ? Ah ! non, Fanny ! Pas de plaisanteries, n'est-ce pas ? Pas de grippe avant la première ! Mais c'est que je

Digitized by Google

n'aime pas du tout la figure que vous me ramenez ! Donnez vos mains ?

Les mains de Fanny se laissèrent violenter par deux mains qui gardaient l'odeur vinaigrée du bain de Farou; deux yeux d'un gris sombre, fermes, fouilleurs, forçaient les siens et y pourchassaient la maladie possible... Elle toussa un sanglot et ses yeux se mouillèrent.

— La gorge ! Naturellement ! Aspirine, quinine, lit, boissons chaudes... Farou !

— Laissez-le...

— Pensez-vous !... Farou !

Il vint, les joues et les oreilles blanchies de poudre, sa petite chanson improvisée aux lèvres.

— Elle est malade, interrompit brièvement Jane.

— Non ! protesta Fanny en se débattant.

— Non ? dit Farou.

— Elle-est-ma-lade ! affirma Jane. Grand Farou, vous allez *là-bas ?* Alors, passez à la pharmacie qui ne ferme jamais, et envoyez par la voiture de l'aspirine anglaise, une boîte d'autoplasmes, la solution de bleu de méthylène... J'écris tout ça, vous donnerez le papier à Fraisier...

Elle sortit, tandis que Farou se penchait sur Fanny en répétant :

— Eh bien ! ma Fanny ? Eh bien ?...

« Ah ! et puis, tant pis, c'est plus commode », pensa Fanny.

Elle fit un petit sourire d'excuse à Farou, ferma les yeux et glissa tout de son long sur le tapis.

Sa fausse défaillance lui donna du répit, du repos. Retranchée derrière ses paupières closes, elle écoutait le son des voix, les respirations pressées. Farou la ramassa à pleins bras, maladroitement et avec force : elle s'abandonnait à ces bras d'homme faits pour ravir et blesser. Elle savait qu'il lui

Digitized by Google

cognerait les pieds en passant la porte, mais qu'il la tenait ferme. Toujours cette odeur de bain vinaigré...

— Eh ! ôtez-vous de là, que je passe, dit-il à Jane.

— C'était pour vous tenir la porte qui se rabat... Est-ce que c'est comme ça qu'on secoue une femme évanouie ?... Attendez que j'ouvre le lit... Allez dire à Henriette qu'elle remplisse la boule d'eau chaude...

— Je téléphone au docteur Moreau ?

— Si ça vous amuse. Pour l'instant, j'en sais autant que lui. Il faut avant tout qu'elle fasse une réaction rapide... Elle n'a rien aux bronches, elle respire bien.

Ils parlaient vite, en sourdine. Fanny prolongea cet affût, cette détente, cet alibi. Elle s'était arrangée pour laisser rouler sa tête d'une manière qui l'embellissait, et la lampe de chevet imprégnait de rose ses paupières abaissées. Une main glissa sous ses pieds déchaussés la boule flasque et brûlante.

— C'est bouillant, dit la voix de la femme de chambre. Je vais retirer les bas de Madame...

— Alors ?... Je m'en vais ?... demanda Farou.

— Oui, allez-vous-en. N'oubliez pas la pharmacie.

— Quelle question !... Je téléphonerai du Vaudeville ?

— Si vous voulez. Mon impression est que c'est un malaise très passager.

— Mais elle n'a pas l'habitude des malaises, dit Farou, perplexe.

— Ce qui lui retire le droit d'en jamais avoir, n'est-ce pas ? Allez vite...

La main de Jane, en cherchant les agrafes de la robe, effleura les seins de Fanny, qui ne put réprimer un sursaut de femme bien éveillée. Honteuse, elle ouvrit les yeux.

— Ah ! vous voilà ! dit Jane. Ah ! vous voilà !... Eh bien ! vrai !...

Elle voulut rire et éclata nerveusement en pleurs. Oublieuse

Digitized by Google

d'un rite qui la jetait au creux des genoux de Fanny pour y rouler sa tête et ses larmes éparpillées, Jane pleura debout avec simplicité, un mouchoir en tampon sur les yeux. D'une main, elle faisait signe :

— Attendez, ça va être fini tout de suite...

Les grands yeux de Fanny, sombres et sans expression, fixés sur elle, ne la gênaient pas. Elle s'assit sur le lit, releva le bandeau de cheveux noirs qui descendait sur la joue blanche.

— A présent, racontez. Comment est-ce venu ?

Fanny serra ses mains fermées, ramassa ses forces pour se taire.

« Si je parle, Jane va s'écrier : « Comment ! c'est pour ça ? C'est parce que Farou et moi... ? Mais ça remonte à la nuit des temps ! Mais vous n'accordez à cela aucune importance ! Mais vous avez dit vous-même, vingt fois... »

— Vous ne seriez pas enceinte, par hasard ?

Le mot sembla si saugrenu à Fanny qu'elle sourit.

— Qu'est-ce que j'ai dit de si drôle ? Vous croyez-vous à l'abri de toute espèce de petits Farous ou Faroutes ?

— Non, dit Fanny, gênée...

Ce qu'il y avait en elle de plus ordinaire et de plus sensible contempla un moment l'image qui trouble toutes les femmes : un enfant, indistinct et petit... Fanny posa sa main sur le front blond de Jane et fut imprudente avec hésitation.

— Cela ne vous..., ne vous ferait pas... Enfin, vous n'auriez pas... d'ennui si je mettais au monde un méchant petit Farou ?

Les paupières de Jane s'abaissèrent, tous les traits de son visage — par les narines dilatées et blanchies, par les coins de la bouche tressaillants, le menton qui décelait les mouvements du gosier avalant à vide — luttèrent et triomphèrent.

— Non, dit-elle en rouvrant les yeux. Non, répéta-t-elle, réfutant quelque revendication qu'elle étouffait, — non.

Digitized by Google

« Je ne crois pas qu'elle mente », jugea Fanny.

Elle ne retirait pas sa main, qui froissait les cheveux blonds. Ainsi, elle maintenait à distance, au bout de son bras, une tête, un corps qu'elle eût attirés dans ses bras, étreints dans une confusion égalitaire de harem.

Elle exigea, un peu plus tard, les menus profits de sa situation. Elle représentait une des deux puissances que révère le personnel domestique : la maladie et la richesse. Elle eut une tasse de consommé, la marmelade de pommes arrosée de jus de rôti, du raisin, les journaux illustrés sur son lit. Jane se tint dans le salon pour ne pas fatiguer « la malade ».

« Comme on s'occupe de moi », pensait Fanny.

Elle s'exerçait à demeurer couchée sur le dos, les bras jetés sur le lit, nus et cherchant la fraîcheur.

« J'ai probablement un peu de fièvre; non, ce sont les bourdonnements de l'aspirine... »

Un son plein, de flux et de reflux, s'approchait, s'éloignait d'elle, apportant et retirant une image dont elle ne comprenait pas très bien, en ce moment, l'importance : Jane aplatie contre le mur, presque supprimée par le corps considérable de Farou... Elle s'endormit, et s'éveilla vers onze heures; Jean Farou demandait à Jane, d'une voix contenue, la permission d'entrer. Jane, sur le seuil de la chambre, le tenait en respect d'une manière prude.

— Vous la fatiguerez... Ce n'est guère la place d'un garçon... Demain, si elle passe une bonne nuit...

Reposée par un sommeil bref, Fanny n'aimait déjà plus qu'on la traitât en malade, et cria :

— Oui, oui, tu peux entrer ! Assieds-toi là... Je n'ai rien, tu sais.

— Rien ? protesta Jane. Elle est tombée, raide, tenez, là où je suis ! Elle rentrait de son essayage, je ne l'avais même

Digitized by Google

pas entendue rentrer, et nous trouvions même qu'elle rentrait tard...

Jean, qui s'ennuyait déjà comme à un chevet d'hôpital, leva intelligemment la tête :

— Qui, nous ?

— Votre père et moi... Votre père n'est pas allé à sa répétition. Ses interprètes étaient chez leurs couturiers. Il s'est baigné, rasé, il a fait une toilette de mariée...

Mais Jean n'écoutait plus. Il cessait avec ostentation d'écouter, et il demeura muet quand Jane sortit de la chambre.

— Je peux parler, lui dit Fanny lorsqu'ils furent seuls. D'ailleurs, je n'ai plus rien. Je reste couchée parce qu'il fait bon dans le lit, et je ne veux pas être laide à la générale; les gens croiraient que j'ai le trac.

Il ne répondit pas. Au bout d'un moment de silence, il dévisagea Fanny et lui jeta un « Alors ? » si crochu, si âprement inquisiteur, qu'elle en rougit.

— Quoi ! alors ?... Alors, rien !

Elle s'agita dans son lit, et remonta son oreiller.

— Alors, répéta Jean, ils étaient là quand vous êtes rentrée ?

Elle ne répondit rien, et ses yeux fuirent le bleu minéral du regard qui la traquait.

— Et alors ?... Alors, vous êtes... Vous vous êtes trouvée mal ?... Comment ?...

A ces mots, elle revit l'enfant gisant sur le talus, tête et pieds pendants, et les cheveux blonds grumeleux de terre... Mais aujourd'hui, l'enfant n'était plus qu'un étranger furieux de douleur, égoïstement grisé du besoin de se faire mal, et plus mal encore. Nulle ombre de pitié ne mouillait les yeux bleus, qui l'interrogeaient insoucieux d'elle, et sur la bouche pure, entr'ouverte, tremblait une seule question honteuse, la même, toujours la même...

Digitized by Google

— Ils étaient..., où ?... balbutia-t-il.

Elle n'aurait jamais cru qu'il en viendrait là.

Nulle ombre de pitié... Elle tourna sa tête de côté sur l'oreiller pour cacher ses pleurs.

— Quand vous êtes rentrée, est-ce que...

Entre ses cils, déformé par ses larmes, elle voyait l'enfant qu'elle avait, mal et bien, soigné, qui grandissait à ses côtés depuis plus de dix ans. Fort de sa première douleur, il ne vivait plus que pour la nourrir.

« Que c'est cruel, un enfant sans espoir ! » se dit Fanny.

Et ses larmes plus faciles lui dérobèrent la figure blonde, l'âpre curiosité des yeux bleus.

— Est-ce qu'ils étaient ici ?

Comme elle se taisait, il fit un geste d'impatience emportée, où paraissait son mépris des pleurs.

— Si j'étais vous, Mamie !...

Une morgue enfantine excusa le grand geste de menace qui souleva Jean de son siège.

« Un enfant..., songeait Fanny. Un enfant que j'ai élevé... Il était si doux. »

Elle redoublait de lieux communs attendris, pour s'exciter aux pleurs; mais ce qu'il y avait en elle de neuf, d'éveillé récemment, ne le toléra pas longtemps.

« Élevé ?... Parlons-en. Et quant à sa douceur... Il n'a pitié de rien, pas même, en ce moment, de la femme qu'il aime... »

Elle se refroidissait au contact de cet enfant ulcéré, et elle parla sans hoqueter.

— Tu ne seras jamais moi, mon petit. Ne l'espère pas. Et laisse-moi me reposer. Bonne nuit, mon petit, bonne nuit.

Il ne s'en allait pas. Il touchait toutes choses, autour de lui, d'un regard qui appelait de l'aide, des témoins, des partisans,

Digitized by Google

une clameur universelle. Il ne se leva, avec une célérité obéissante, qu'à la voix de Jane :

— C'est bien long, cette visite tardive... Il ne vous fatigue pas, Fanny ?

— Un peu...

— Jean ? Vous entendez ? Filez vite, mon petit.

Il passa le seuil en évitant de frôler Jane, et Fanny, délivrée de l'enfant en armes, de sa pensée rigide, effrénée et qui battait les murs, respira.

La solitude, le silence ne furent altérés que par les bruits de la rue, et par le passage de Jane, longue, claire, par le vent à peine sensible que propageaient jusqu'au lit le rythme de sa robe et ses gestes moelleux d'esclave...

Un bec de gaz, en bas, dans l'avenue, servait de veilleuse. Découvert et pâle, le lit de Farou éclairait aussi la chambre.

L'insomnie, en son début, est presque une oasis où se réfugient ceux qui ont à penser ou à souffrir ombrageusement. Depuis trois heures, Fanny souhaitait l'obscurité, et justement l'insomnie. Elle n'y trouva guère que l'image, fraîche, aux couleurs de la vie, d'un groupe pressé contre le mur de la salle de bains. Elle l'examinait dans ses détails, le coude nu posé sur l'épaule masculine, les cheveux de Farou en boule de gui sur le mur, deux coins de tabliers voletants... Rien de bien terrible, en somme, et point d'indécence, point d'éclat de chair qui justifiât dans la poitrine de Fanny ces bonds inégaux du cœur, ce durcissement imaginaire du cœur, ni le trouble, ni la crainte démesurée que le couple eût deviné sa présence.

« Il faut que je parle à Farou. A Farou, ou à Jane ? A Farou et à Jane... »

Elle ne se reconnaissait plus.

— Tu es bien trop simple, tu es un monstre, disait Farou.

Où était cette Fanny-là, le monstre ?

Digitized by Google

« Oui, c'est à Farou qu'il faut parler d'abord. Pas de cris, pas de scène, tout bonnement le mettre en face d'une situation... impossible, voyons !... Nous ne sommes plus de tout jeunes amants, je ne parlerai donc pas au nom d'une jalousie physique qui n'intervient que pour la plus petite part... »

Mais une fantaisie de cette plus petite part lui remit en mémoire la bonne bouche nourricière et saine de Farou, et le souffle de ses narines quand il prolongeait un baiser tenace. Elle s'assit brusquement, donna la lumière et saisit un miroir sur la table de chevet. Sa figure de femme violente, superposée à sa figure douce, la dotait d'un menton à pli, d'une lèvre inférieure avancée qu'elle corrigea. Sauf les beaux yeux au regard buté, elle se trouva laide, mais l'expression de sa propre violence ne lui déplut pas.

« Je peux encore me mettre en colère », songea-t-elle, comme elle eût dit, en temps de siège : « Allons ! nous avons encore du sucre pour trois mois ! »

Elle lissa de la main ses joues et son menton, repoussa, rangea au second plan sa figure violente :

« En cas de besoin... On ne sait jamais... »

Elle se calma, rendue à une sorte de sécurité pour avoir vu et palpé sur son visage, intacte et propre à tout emploi, la sauvagerie native des femelles. Un mouvement de loyauté amena une trêve :

« Plus tard. En tout cas, après la première. »

Aussi éteignit-elle sagement la lampe, et lorsque Farou rentra, vers trois heures du matin, elle se tint immobile sous ses cheveux et l'épia.

Dans la pénombre, il tournait sans but, en toussant de fatigue et d'énervement. Puis il abandonna ses vêtements comme un vaincu. Son large dos se voûtait lorsqu'il n'y pensait pas, et ses bras tiraient en avant ses épaules. A l'aspect

Digitized by Google

de cette tristesse corporelle, une indéfectible alliée d'autrefois, tapie sous la grande écharpe de cheveux noirs, faillit voler au secours, offrir breuvages, sourires, paroles, tous les réconforts éprouvés par un passé de dix années... Elle se contint, en souffrit bizarrement, et imita le sommeil.

Digitized by Google

Il n'y aura que nous, Farou ? »

— Naturellement. Cellerier vient aussi, je n'ai pas pu lui refuser ça.

— Pourquoi ?

— Elle n'est pas sans autorité — officieuse ! — à la Comédie... Si le...

— Elle pose partout à l'Éminence grise, insinua Jane.

— Si *Le Raisin volé* passe du Gymnase, où il est embouteillé depuis trois ans, au Français... j'aime autant avoir Cellerier pour moi.

— Ah ! oui... Et qui encore ?

— Ces dames les couturiers, ces messieurs les modistes.. Le bottier... Un agent de l'Amérique, deux types des théâtres allemands... Des photographes... Silvestre amène aussi quelques personnes... Et Van Dongen, parce qu'il fait le portrait d'Esther Mérya.

— Ah ! bon..., dit Fanny, piquée. La représentation des couturières, quoi. Tout Paris. Il fallait me le dire. Oh ! ce téléphone !...

Digitized by Google

Farou, étonné, regarda sa femme. Il ne l'avait jamais vue frémir et changer d'humeur à l'occasion d'une pièce nouvelle. Le téléphone tenait Jane accoudée, récepteur à l'oreille, depuis le matin.

— Le critique de *L'Écho de la Périphérie* réclame un service de seconde, transmit Jane.

Farou ne daigna pas répondre. Oisif sans transition ni ménagement, il avait passé une après-midi lente et pénible.

— Pourquoi n'es-tu pas allé *là-bas,* aujourd'hui ?...

Il eut un sourire forcé.

— Parce que personne n'y a plus besoin de moi... Jane, demandez qui vient de sonner. Ernest est tellement bête... Vous m'appellerez le bureau de Silvestre, après... Qu'a-t-on fait pour les fleurs ?... On a pensé aux roses rouges d'Esther ?

— Oui, dit Jane.

— Aux cigares de Marsan, et au porte-billets de Carette ?

— Oui, dit Jane.

— La loge d'Abel Hermant ? Avez-vous fait le nécessaire pour...

— Oui, dit Jane. Changée contre la baignoire qu'il préfère.

— Qu'est-ce que ces papiers sous le bloc de cristal ?

— Des demandes de places, naturellement.

Farou s'agita d'une manière tatillonne.

— Mais je ne les ai pas vues ! Il faut toujours me les montrer, toujours ! Qu'est-ce que vous attendez pour me les montrer ?

Jane lui tendit les papiers, il les repoussa. Fanny, muette, écoutait.

— C'est la pluie, ça, qu'on entend ? dit Farou en sursaut.

— Oui, dit Jane. Mais le baromètre monte.

— Quelle heure est-il ? demanda Fanny dans le silence.

— Oh ! Fanny ! grinça Farou. Il est toujours trop tôt !

Digitized by Google

Rien qu'avec le fameux changement d'Esther au deux, nous en avons pour une heure d'essayage, de cris et de crises, ce soir... On mange un morceau avant, j'imagine ? Si Jean n'est pas encore rentré, je désire qu'on ne l'attende pas.

— Jean nous rejoindra au Vaudeville, dit Fanny.

— Et où dîne-t-il ?

— Avec son comité.

— Il a un comité ?

— Il a dix-sept ans.

Comme chaque fois que Fanny manifestait de l'humour, Farou haussa les sourcils et se garda de sourire.

— Si j'avais su qu'il y avait tant de monde, je me serais habillée, dit Fanny. Silvestre sera dans la salle ?

— Oui, répondit Farou. Sur la scène aussi. Et également dans son bureau, non moins que dans les frises et dans le trou du souffleur.

— Qu'est-ce qu'il dit de la pièce ?

— Je ne sais pas.

— Comment ? tu ne sais pas ?

— Non ! nous ne nous parlons plus.

— Mais tu ne m'as pas raconté ça ! Pourquoi ?

— Nous sommes à la veille d'une générale, on répète depuis quarante jours, il est directeur et je suis auteur. Il n'y a aucune autre raison.

Il tapotait les vitres rayées de longues larmes de pluie. Il bâilla plaintivement :

— Ce n'est pas si drôle qu'on croit, d'avoir fini une pièce.

Sur la scène, rideau levé, une discussion s'éternisait, entre machinistes et décorateur. Elle durait depuis une demi-heure et pouvait ne jamais finir, car le chef-machiniste opulent, à la voix flûtée, ne dépassait ni le ton ni le vocabulaire de la

Digitized by Google

courtoisie; le décorateur, qui ressemblait à Barrès, se piquait au jeu et faisait montre d'une politesse inusable. Jane et Fanny, dans une baignoire, connaissaient déjà par cœur tous les détails du décor du *un,* remarquable par des meubles anciens authentiques, de l'argenterie anglaise, des livres reliés « praticables », et elles reculaient au fond de la baignoire, le menton dans leurs cols de fourrure, le dos rond comme sur un quai de gare. Jean Farou, vers neuf heures et demie, se glissa auprès d'elles, s'enquit : « Ce n'est pas commencé ? », et ne reçut en réponse que des signes incertains. Rompant son dialogue, le décorateur se tourna vers la salle et héla le vide noir, les housses en vagues parallèles :

— Monsieur Silvestre est-il dans la salle ?

Au bout d'un temps qui parut très long, une sentence tomba d'un séraphin ténorino, volant haut et invisible :

— Pas arrivé...

La pluie grésillait régulièrement sur la coupole.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Jean.

— On attend ! répondit Jane. Ah ! voilà Farou !

La scène le grandissait. Il échangea quelques mots avec le décorateur impassible, emmena dans un coin le chef-machiniste ballonné et flottant, qui sortit et ramena deux machinistes maigres. Par leurs soins, un canapé bleu, flanqué d'une table chinoise, disparut; un bureau ministre et deux chaises le remplacèrent. Alors, le décorateur balaya de son front sa mèche barrésienne, se couvrit et quitta le plateau. Farou pêcha, dans une vaste corbeille que lui tendait l'accessoiriste, un petit cartel Louis XIV, une potiche japonaise, un bougeoir de bureau qui semblait d'argent, un buvard en maroquin. Il distribua des bibelots sur les meubles, il ébouriffa des roses artificielles dans un vase. Il reculait pour juger de l'effet, poussait un meuble, retouchait l'équilibre d'une fleur. Fanny suivait cette frivole besogne sans sympathie,

Digitized by Google

comme si elle eût vu Farou confectionner des chapeaux de dame ou broder au tambour. Jane lui toucha le bras.

— Vous verrez qu'ils oublieront de mettre le bâton de cire à cacheter dans le tiroir...

Fanny la vit sérieuse, attentive, et elle essaya, jalouse, de l'imiter.

Une main gantée de blanc s'éleva d'un groupe agglutiné au milieu de la salle, autour des appareils photographiques.

— C'est Cellerier qui vous fait signe qu'elle est là, dit Jane.

— Cellerier et qui ?

— Des gens qu'elle a amenés, sans doute...

— Ce culot ! dit Jean.

— Les premières des maisons de couture sont plus loin, sous le balcon. C'est donc que Mérya est habillée, et Dorilys aussi... Alors, je me demande ce qu'on attend ?

Elle se mordait l'ongle du pouce. Fanny, atteinte d'une crise de bâillements en série, serrait son manteau sur ses épaules et le croisait sur ses jambes. Jean Farou sortit de la baignoire et revint, apportant des bonbons blanchâtres à goût de vieux vinaigre. Par petits pas de danse latérale, des invités se glissaient entre les rangs des fauteuils, en se saluant à voix basse, comme à l'église.

Des baignoires béantes que Fanny croyait vides, s'échappaient une toux, un rire, le claquement d'un fermoir de sac.

Sur la scène, entre deux battants de porte, une tête de femme se pencha, brilla de toutes les couleurs d'un bouquet, et se retira aussitôt.

— C'est Mérya, dit Jane tout bas avec considération.

— La voilà blonde, remarqua Jean.

— Et un beau maquillage. Vous avez eu le temps de voir ?

— Oui. Lumineux. Elle a rajeuni de dix ans. Du moins, il m'a semblé.

Digitized by Google

Ils chuchotaient fiévreusement. Jean, ployé contre Jane dans l'incommode baignoire, la touchait de l'épaule, des genoux, consommait un air saturé de son parfum et de sa chaleur de blonde. L'obscurité le désarmait, mais il étouffa un petit rire sifflant lorsque son père traversa la scène en portant sur son bras un châle espagnol.

— Ah ! voilà Marsan avec Farou... Vous aimez la jaquette de Marsan ?

— On n'aime jamais une jaquette. Pourquoi est-il en jaquette ?

— Il est crevant ! décréta Jean, du haut de son complet neuf.

— Fanny, vous vous souvenez de votre fou rire, à la répétition en costumes d'*Atalante ?*

— Mon fou rire ?

— Oui, à cause du veston d'appartement de Grault, son veston de séducteur en ottoman hanneton, ma chère ! Vous ne pouviez plus vous arrêter !...

« Mon fou rire... Je riais follement. Oui, je veux rire encore follement. Je traverserai l'état dans lequel je me trouve, cela se traverse comme une maladie... Je veux... »

— Mérya qui entre, souffla Jane. Oh ! ça, c'est une robe bien ! Fanny, regardez la robe de Mérya... Hein ?

— Le prestige du noir...

— Vous irez, après le *un,* Mamie, dans la loge d'Esther Mérya ? Je pourrai aller avec vous ?

— Non, non, dit vivement Fanny, en serrant son manteau et en reculant du buste. Je n'irai pas. Va avec ton père.

— Elle s'appelle Mayer, n'est-ce pas, Mamie ?

— Naturellement.

Elle voyait le jeune garçon s'éclairer, malgré lui, en trempant dans la fausse lumière du théâtre, dès l'apparition de deux ou trois figures théâtrales au coloris arbitraire. Il

Digitized by Google

professait une extrême froideur, et de l'éloignement pour le métier de Farou, mais, devant l'actrice et l'acteur, les fards, les loges irrespirables, la célébration et la préparation des rites théâtraux, il redevenait un enfant ébloui.

— Farou est vert, remarqua Jane.

— Par contraste, dit Fanny. Marsan s'est mis un fond de teint colonial. Quelle drôle d'idée !

— Ça fait viril.

— Oui ? demanda Jean anxieux.

Fanny sourit de voir combien, naïf sous sa passion et son hostilité, il attachait de sens grave aux moindres décrets de Jane. Le rideau descendit; une voix froide réclama le silence, et ajouta :

— Je prie les personnes étrangères à la pièce de vouloir bien quitter le plateau.

— Qui parle ? demanda Fanny.

— La baignoire du fond, dit Jean. Celle qui a une grande bouche noire. C'est Silvestre qui vient d'arriver. C'est mon père qu'il appelle « les personnes étrangères à la pièce ».

Le « brigadier » assena douze coups précipités, puis trois coups solennels; un petit rouleau de poussière paresseuse passa à ras du plancher sous le rideau; l'important mobilier reparut et la répétition commença. Pour écouter, Fanny s'appuya de la tempe à la cloison et ferma les yeux. Elle les rouvrit sur une exclamation assourdie de Jane :

— Ah !... Elle l'a bien raté, son cri ! Heureusement que c'est aujourd'hui et pas demain, qu'elle le rate !... Tout de même, une femme qui a autant de métier, c'est sans excuse ! Farou doit être dans une belle rogne ! Qu'est-ce que vous en dites, Fanny ?

Fanny n'en disait rien. Elle sortait, stupéfaite, du profond sommeil qu'elle avait cru bref. « Est-ce possible... Je dormais... » Elle mesurait l'épaisseur isolante de son souci.

Digitized by Google

Elle répéta, par imitation, pendant que le rideau tombait :

— C'est sans excuse, vraiment...

Un peu de lumière revint dans la salle. Jane, pâle, mordait furieusement l'ongle de son pouce. La porte de la baignoire s'ouvrit sous le poing ganté de Clara Cellerier.

— Aucune importance, mes enfants ! s'écria-t-elle. Seulement, qu'elle fasse attention demain. Une vieille routière comme moi sait d'où ça tombe, ces accidents purement vocaux. Le chauffage des loges, voilà tout. La fatigue aussi, je vous accorde la fatigue... Si Mérya avait mis un peu plus sa voix dans le masque, — vous comprenez ? « hin, hin, hin » comme ça, — le couac n'aurait pas eu lieu... Ouf ! c'est passé.

Elle s'assit. La lumière diffuse et faible, en la privant de ses fraîches couleurs, réduisait son visage aux grands trous d'ombre des yeux, à la ravine profonde de la bouche. Fanny s'imagina, quelques secondes, que son sommeil avait duré assez pour vieillir Clara Cellerier de vingt ans.

— Parlons de la pièce. Saperlipopette, quelle œuvre ! Cette manière directe d'entrer dans le sujet, hein ? Farou est un sanglier. Quel boutoir ! Je dois reconnaître que Marsan est de premier ordre. Et il reste beau cavalier, ce mâtin-là. De vous à moi, Fanny, quand Mérya lui répond tout à trac : « Tant de femmes sont venues dans ce bureau pour vous supplier de les sauver, mais moi je n'en sortirai pas sans avoir perdu l'un de nous deux », vous ne trouvez pas que ça... éclaire un peu trop la pièce ? Hein ?

Fanny rougit dans l'ombre; ces répliques n'avaient pas effleuré son sommeil. Jane répondit avant elle, avec feu :

— Oh ! Madame, une femme comme la belle Mme Houcquart ne peut pas parler autrement ! Elle a assez de branche pour démasquer ses batteries.

— Ce n'est pas une mauviette que Mme Houcquart, ni une ingénue, appuya Jean. Elle ne s'abaisse pas à jouer au

Digitized by Google

plus fin avec un type comme Branc-Ursine ! N'est-ce pas, Mamie ?

— Vous m'étourdissez, tous ! Moi, il faut que je réentende la pièce au moins deux fois... Je ne suis pas si prompte que vous, dit Fanny lâchement.

Elle appréhendait l'arrivée de Farou; aussitôt, il entra. Il ne semblait plus irrité, ni inquiet, ni même déçu. Peut-être goûtait-il déjà cette langueur dégoûtée qui l'éloignait, passé la première représentation, des théâtres qui jouaient ses pièces.

— Bonjour, Clara !... Ça a bien marché, n'est-ce pas, sauf le *vox faucibus* de Mérya, — dégât purement matériel...

Clara se pendit à ses épaules, lui donna l'accolade.

— Quelle œuvre ! Quel édifice ! Le pur granit Farou !

Farou cherchait le regard de Fanny.

— Oh ! concéda-t-il mollement, ce n'est peut-être que de l'aggloméré... Fanny, tu aimes, ou tu n'aimes pas ?

Elle lui prit les mains, les serra et tâcha de le satisfaire par un mutisme exalté.

— Tu me diras ça plus tard... Tu es mon sévère petit juge... Je tremble...

Il plaisantait d'un air contraint, et Fanny trouvait qu'il manquait d'arrogance. Elle détestait, chez Farou, tout ce qui ressemblait à l'humilité, et s'en prit à son beau-fils :

— Eh bien ! Jean ! Tu ne dis rien au Grand Farou ? Tu étais pourtant assez trépidant, tout à l'heure ! Je ne pouvais pas les tenir, dit-elle en désignant Jean et Jane.

— Oh ! bravo, papa, bravo ! applaudit Jean, emprunté.

— Oui ? dit Farou distraitement... Attendons la fin... Vous êtes bien gentils... Là-dessus, mes enfants, je retourne à mes fourneaux.

— Si Marsan vous entendait !... pouffa Clara.

Son joyeux rire lui creusa, dans la pénombre, une grande bouche noire de tête de mort.

Digitized by Google

Les photographes hissèrent, à l'orchestre, de flasques montgolfières à magnésium et Clara bâilla :

— Ce sera long... Si qu'on irait fumer une cigarette dehors, et boire un grog ?

— Non, non, dit Fanny vivement.

Elle se reprit :

— Pas moi, du moins. Je suis frileuse, agacée... Allez tous trois, je me repose... Si, si, allez !

Seule, elle appuya de nouveau sa tempe à la cloison, et patienta. Son infortune la décevait. Elle eût tantôt voulu un chagrin de jeune fille, à grands cris, échevelé, hors de tout respect humain, et tantôt elle regrettait sa légèreté de l'an dernier, l'amer petit mystère des absolutions qu'elle accordait à Farou. Elle ne pardonnait pas à son chagrin d'être tolérable et de prendre place, entre le désespoir et l'indifférence, dans une région spirituelle qui admettait les distractions, les plaisirs, les scrupules et les compensations. Sans cesse elle s'étonnait que la trahison n'eût pas changé Farou à ses yeux, et Jane elle-même...

« Sauf que je ne puis supporter *cela,* je ne lui veux pas de mal... Du moins, je ne crois pas que je lui veuille du mal... »

Clara Cellerier revint, précédant Jane.

— Vous dormiez, belle ténébreuse ? Je vous laisse... Non ? Que je vous donne les nouvelles de la maison, fillette : Marsan a un commencement de panaris et la fièvre... Dorilys et Biset disent — elles disent ! elles hurlent — là-haut que Choquart ne les a fait engager ici que pour les avoir plus commodément à sa disposition toutes les deux... Si vous aviez vu Farou mettre la paix ! Il tenait Dorilys d'un bras, Biset de l'autre; elles profitaient de la situation, vous pensez, Dorilys surtout. C'était à mourir...

« Quand on n'a pas d'amies, songeait Fanny, à qui

Digitized by Google

demande-t-on un conseil ? A personne. Que vaut un conseil d'amie, d'ailleurs ? Cette vieille Clara me donnerait un avis si conforme aux traditions, à ses traditions, que j'en ai la nausée d'avance... Elle me donnerait l'avis de Francillon, ou de Mimi... »

— Il ne pleut plus ! s'écria Jane. Je savais bien que le baromètre ne mentait pas !... Il fait doux...

La fraîcheur et l'humidité rentraient avec elle, et l'odeur de suie de la pluie parisienne. Sa main froide chercha tout de suite celle de Fanny.

— On commence, Fanny. Sauvez-vous, Madame Cellerier ! Silvestre a dit qu'il ferait guillotiner la personne qui ouvrira une porte ou baissera un strapontin après le lever du rideau... Le *deux* et le *trois* se jouent dans le même décor, on peut espérer qu'à deux heures au plus tard... J'ai laissé Jean Fatou avec un des fils Silvestre; mais comme ils sont jumeaux, je ne peux pas vous dire lequel...

Elle se penchait sur Fanny, la cherchait sous les bords de son chapeau.

— Je ne sais pas pourquoi, j'ai l'impression que vous n'êtes pas bien... Je ne suis pas tranquille. Je n'aime pas vous laisser seule... Tenez, voilà un petit bouquet de violettes. Il ne leur manque que de sentir la violette...

Fanny touchait sans le voir le bouquet minuscule, perlé d'eau, raide, vivant encore et fleurant la mare comme une bestiole des fossés. Elle remercia d'un signe, d'un sourire à bouche close. A son flanc s'assit le seul être humain à qui elle pût parler avec une chance d'être comprise. Elle resserra son manteau, fit place à Jane.

— Ils disent, dans le café à côté, que ça s'annonce comme une œuvre très forte...

— Oui, oui... Pour changer.

— Pour changer ?

Digitized by Google

— Mais oui, mais oui... « Une œuvre forte... Un troisième acte bâti en force... Une poigne irrésistible mène les personnages du drame vers leurs fins... » Nous les avons assez lus, ces clichés-là, et vous encore plus que moi, c'est vous qui collez les coupures... La « force » de Farou, c'est... c'est Farou en chair et en os... C'est son physique, son allure... J'ai toujours pensé que si Farou avait été un petit gringalet à pince-nez, on aurait lu autre chose : « Une finesse aiguë... Une ironie à mille pointes... » Vous ne croyez pas ?... Dites ?

— Que pense Farou de votre manière de voir ? Vous lui en avez parlé ?

— On ne cause pas facilement avec Farou. Vous ne vous en êtes jamais aperçue ?

— Si, dit Jane.

Le rideau monta. Sur la scène, Mérya et Dorilys, celle-ci plaçant haut sa voix blanche enfantine, celle-là jouant d'un contralto de velours un peu râpé, attaquaient leur grande scène. L'une prétendait garder l'amant qu'elle n'épouserait point, l'autre luttait pour que le même homme lui appartînt. A deux reprises, parmi la cinquantaine d'auditeurs, des applaudissements isolés et vigoureux claquèrent, çà et là, comme des cosses d'ajonc touchées par le feu.

— C'est bon, ça, chuchota Jane.

Les deux actrices redoublèrent de faux sang-froid, de fierté feinte; elles sentaient déjà le succès du lendemain. Leur jeu se teinta de cet excès de naturel et de conviction qui met le théâtre à la portée des plus bas enthousiasmes. Fanny entendit la voix de Clara Cellerier crier : « Bravo ! » pendant une pause que Farou avait marquée justement pour permettre que l'on criât : « Bravo ! », et l'âpre dialogue reprit. Cette fois, Fanny écoutait, irrévérencieusement.

« Peut-être qu'il croit vraiment que ça se passerait comme ça dans la réalité. Il me fait rire. »

Digitized by Google

Elle glissa, abrité, son regard jusqu'à Jane, sans tourner la tête. Jane mordait son ongle et ses cils battaient.

« Elle est émue... Peut-être qu'elle aussi, elle croit que ça se passerait ainsi... Quel jour va-t-il falloir choisir pour qu'elle apprenne, pour que j'apprenne moi-même que ça ne se passe pas ainsi ?... »

Des cris tragiques blessèrent ses oreilles. Mérya faiblissait devant une Dorilys raidie, visionnaire, droite et en forme de Jeanne d'Arc, qui la bravait :

« — Vous ne savez pas, vous ne savez plus, Madame, ce que c'est qu'une jeune fille... Toute la force intacte, toute l'ignorance que je porte en moi, ce que je peux commettre de pire, ce que je peux réaliser de plus beau, je le lance contre vous, je le jette dans le combat, pour lui !... »

Au fond d'elle-même, Fanny regardait deux femmes réelles mornes, modérées, soucieuses de contenir un éclat de voix, d'échapper à la curiosité d'une domestique, de sauver les apparences... Elle eut froid. « C'est pour bientôt... C'est pour bientôt... » Une main passa derrière sa nuque, releva son col de fourrure, puis se glissa sous son bras et s'arrêta au chaud dans le pli du coude, comme endormie.

« Toujours cette main... Que faire de cette main ? Et si un jour prochain il me faut rejeter cette main, ouvrir de force des doigts qui s'accrocheront peut-être à mon bras, à l'étoffe de ma robe ?... »

Cette main immobile l'occupait plus que la fin de l'acte. De son côté, Jane suspendait, au va-et-vient des acteurs, une vigilance rigide, comme si elle se sentait coupable de mal écouter. Jean Farou rentra sans bruit, s'assit à la place de coin que Jane, serrée contre Fanny, laissait libre, et ne vécut jusqu'à la fin de l'acte que pour ces bras liés, pour les maudire,

Digitized by Google

pour brutaliser du regard Fanny, lui enjoindre de lâcher le bras réfugié. Sans mot dire, têtue, Fanny luttait, et le rideau descendit avant qu'elle eût cédé.

— Oh !... bravo ! cria Jane, d'une seconde en retard sur la frénésie du public.

Le rideau manœuvrait comme à une générale. Mérya affichait déjà tous les signes d'une dévastation qui lui ferait honneur le lendemain, et Dorilys redevenait, en saluant, l'indéfectible adolescente sur laquelle le théâtre pouvait compter encore pendant un quart de siècle.

Le troisième, le quatrième acte, soudés en deux tableaux, usèrent la patience et les forces de Fanny. La moitié de la nuit y passa. Un désordre qui respectait les usages, des insurrections routinières, de classiques accidents matériels retardèrent l'heure où Farou, délivré, avec cette froideur qu'il témoignait à chacune de ses œuvres au moment de la laisser choir, mûre, sur la foule, put dire :

— Rien ici ne me regarde plus.

Fanny et ses deux compagnons le retrouvèrent sur le plateau. Un régisseur, près de lui, recensait :

— Le bâton de cire à cacheter, oublié au *un,* la lampe électrique de poche du *deux* qui n'a pas allumé; la sonnerie de la porte à rapprocher au *trois ;* le café qui ne fumait pas dans la tasse, également au *trois ;* le clair de lune à débleuir (c'est vu avec Julien) et le téléphone à changer de modèle... Vous ne voyez rien d'autre, Monsieur Farou ?

— Non... Non, mon vieux... Ah ! l'abat-jour, au *deux*... Trop court de jupe : le public de l'orchestre a l'ampoule dans l'œil.

— C'est noté par M. Silvestre.

— Je ne vois plus rien... Bonsoir, mon vieux ! Et merci.

Il gardait toute sa patience. Mais ses yeux, de droite à gauche, de gauche à droite, erraient avec une activité dénuée

Digitized by Google

d'expression sur le plateau, déblayé comme par magie.

— Où sont-ils ? demandait Fanny. Où sont-ils, tous ?

— Qui ?

— Mais... Mérya, Chocquart, Dorilys, Marsan...

— Partis.

— Mais comment ?... Ce n'est pas possible, le rideau vient de tomber... J'aurais voulu...

Farou haussa les épaules en se garrottant d'une écharpe de laine.

— Partis, je te dis. Ouf !... Ils sont parfaits, mais je ne peux plus les voir... jusqu'à demain. Eux non plus n'en peuvent plus de me voir. On est saouls les uns des autres, comprends donc...

Il passa ses bras sous les coudes des deux femmes et les entraîna.

— C'est un grand succès, dit Fanny d'un ton pensif.

Elle voulait juger sans passion, et rendre justice à Farou d'avoir, comme de coutume, travaillé seul et loyalement. Elle penchait, l'enthousiasme lui faisant défaut, à estimer la valeur du travail selon les fruits qu'il devait porter.

— Oui, c'est un grand succès, répéta-t-elle. Je le crois.

Ils se séparèrent pour descendre un étroit escalier. Farou allait devant, en balançant les bras. Il franchit d'un saut les trois dernières marches, étira ses bras à les faire craquer. « Quel dommage !... » soupira Fanny en elle-même.

Elle soupirait d'un regret confus, comme chaque fois qu'elle entrevoyait, prisonnier à l'étroit en Farou, l'homme qui manie la hache, celui qui mène une machine, celui qui tient les rênes, les rames... Jean Farou suivait leur groupe et projetait sur les murs une ombre à tête fléchie.

Farou huma, dehors, l'air pluvieux : « Ah ! rentrer à pied !... » Mais il se jeta en boule dans le fond de sa voiture et ne bougea plus.

Digitized by Google

Il gardait Fanny à sa droite, Jane à sa gauche. Ses mains indifférentes se reposèrent, faute de place, sur l'une et l'autre épaule féminine. Jean Farou, sur un strapontin, regardait obstinément les rues de deux heures du matin, vides. A chaque réverbère, la main de Farou, pendant sur l'épaule de Jane, sortait de l'ombre, et Fanny guettait malgré elle chaque retour de lumière, cette main abandonnée, et le profil opiniâtre de Jean.

— Deux heures et demie ! annonça Farou. Demain... sale journée.

— Oh !... protesta Jane, c'est gagné.

— N'empêche qu'on meurt de sommeil. Hein, Jean ?

— On meurt, acquiesça un faible écho.

Fanny trouvait le trajet long et souffrait de nouveau. Elle craignait que sa propre tension, l'angoisse de Jane et l'irréconciliable silence de Jean ne se rompissent, confondus, en une sorte de débâcle, avant l'heure, avant l'abri, avant les portes closes... Farou bâilla, étira ses longues jambes, laissa tomber deux ou trois petites paroles insignifiantes, se congratula de voir une lune à face voilée courir entre les nuées et annoncer le beau temps. Insensible à d'autres présages plus subtils, il conjura cependant, par quelque humain murmure, tout ce qui pouvait sur-le-champ menacer sa sereine et patriarcale immoralité.

Digitized by Google

C'EST curieux, ils ne peuvent jamais taper les chiffres en face des noms imprimés, aux « Auteurs ». Regardez, Fanny. A cause du décalage de la colonne dactylographiée, c'est nous qui avons l'air d'avoir fait 2.440 avant-hier soir, et les Mathurins 22.000.

Jane tendait la feuille des recettes à Fanny.

— Vous avez les feuilles de la première semaine, Jane ? Donnez-les-moi. Vingt... Seize, dix-sept mille quatre, dix-huit mille quatre, vingt mille trente-deux... lut Fanny à mi-voix. C'est bon, n'est-ce pas ?

Jane hocha la tête.

— Bon ? Je vous crois ! La fortune, Fanny ! Et les fêtes qui approchent...

— Les fêtes ?

— Mais Noël, voyons ! Trois matinées, deux réveillons... Et la reprise du *Logis* à Antoine... Et la tournée du *Raisin* dans la périphérie !... Ce Farou ! On ne peut déjà plus lui parler, dit Jane assez aigrement.

— Alors, c'est... c'est vraiment un succès ? insista Fanny. On en est sûr, maintenant ?

Digitized by Google

— Quelle question !... Pourquoi tenez-vous à... ?

Elle s'avisa que Fanny, la tête penchée sur les feuillets, ne lisait plus. Elle nota aussi que Fanny était habillée de neuf, amincie dans une robe d'un bleu sombre qui lui donnait un air de visite discrète ou de départ, et que les papiers tremblaient entre ses mains.

— Alors... soupira Fanny, alors... allons-y.

Elle releva sur Jane un regard trouble et presque suppliant. Le fard de sa bouche laissait à découvert une petite marge de lèvre d'un blanc mauve étrange, et le soleil bas de décembre, jouant à travers les arbres du Champ-de-Mars, l'obligea à cligner des paupières.

Le même soleil blondit, jusqu'au vert tendre des chevelures du jeune maïs, la tête de Jane qui, d'un mouvement rapide, se glissa hors du rayon.

— Allons-y... répéta Fanny d'un ton morne. Voilà... Ma pauvre Jane...

Le battement de son cœur, son sang bourdonnant dans ses oreilles, désordonnaient ce qu'elle avait résolu.

« Qu'ai-je dit... ma pauvre Jane... Ce n'est pas cela qu'il fallait... »

Mais elle avait affaire à une rivale qui ne voulut consentir à aucune infériorité, et qui ne lui laissa prononcer que quelques mots de plus :

— Voilà... Jane... J'ai appris que vous... que Farou...

— Attendez ! interrompit Jane. Attendez ! Un moment...

Elle réunit ses forces avec gravité. Sur ses joues, un fard rose d'une teinte très pâle, invisible d'habitude, se révéla, délimita sa forme d'ovale allongé.

— Qu'allons-nous faire ? demanda-t-elle.

A cause du « nous », Fanny rougit.

— Comment, ce que nous allons faire ?

— Oui... Est-ce Farou ou bien est-ce nous qui en déci-

Digitized by Google

derons ? Si vous permettez, je vais m'asseoir. Je ne me sens pas très bien, debout.

Assise, Jane dut lever vers Fanny son visage qui, d'abord, parut paisible, allégé seulement de son habituelle candeur. Pour lutter plus librement, elle sembla ne garder que l'essentiel de ses traits, qui marquèrent la trentaine proche, la forme changeante de la bouche sous le nez un peu long, de très beaux yeux de jalouse. Elle reprit :

— Vous en avez parlé à Farou ?

— Non. Vous le sauriez.

— Pas forcément... Je vous remercie de m'en avoir parlé la première.

— La première ? Vous alliez m'en parler ?

Jane rejeta loin d'elle, de la main, une semblable initiative.

— Non... Oh ! Grands dieux, non !... De m'en avoir parlé, à moi premièrement. Alors... nous décidons quoi ?

Un tel calme, même simulé, prenait Fanny au dépourvu. Elle se savait capable d'improviser, mais à la faveur d'un mouvement de passion. Elle sourit, faute de mieux.

— Il me semble que ça tombe sous le sens, ce que nous déciderons, dit-elle.

— Bon, je comprends. Mais alors, c'est *votre* décision à vous, Fanny, votre décision à vous seule...

Ses yeux gris, pleins de prière, avertissaient Fanny qu'elle ne devait pas compter avec l'outrecuidance des paroles, mais avec l'arrière-pensée, inexpliquée, qui les dictait. Cependant, Fanny ouvrit ses narines blanches et l'approche de la colère l'éclaira toute.

— Ne vous emportez pas, Fanny !... Mon Dieu, comme il faut faire attention à toutes nos paroles !... Laisserez-vous Farou en dehors de... de notre débat ? Ignorera-t-il notre conversation d'aujourd'hui ?

Digitized by Google

— Non, voyons ! Qu'est-ce que vous allez chercher ? C'est impossible !

— Vous avez réfléchi à cela, Fanny ?

— Parfaitement réfléchi.

Elle mentait. Elle avait seulement pensé qu'après une manière de cri : « Je sais tout ! », les choses s'arrangeraient ou se bouleverseraient fatalement. Mais elle ne voyait devant elle qu'une raisonnable jeune femme, émue, certes, qui déjà discutait, qui s'apprêtait sans doute à employer des connaissances pratiques et une résignation louvoyante.

« C'est qu'elle sait, elle, pensa Fanny. Elle a disputé, à plus d'une femme, plus d'un homme... »

— Je crains, dit Jane, en secouant la tête, que vous n'y ayez moins réfléchi que moi...

— Depuis moins longtemps que vous, c'est probable.

— Si vous préférez.

Mais Fanny n'aimait ni cette souplesse, ni cette aisance. Elle baissa le front comme un cheval qui s'encapuchonne, et doubla son menton.

— Que va-t-il faire ? demanda Jane plus bas, comme à elle-même.

Fanny sourit, montrant la marge pâle de ses lèvres rouges.

— Vous avez peur ?

— Peur ? Non... Peut-être que oui.

— Peur de quoi ?

Jane mit son regard tristement dans celui de Fanny.

— Mais de tout ce qui peut arriver, Fanny, de tout ce qui va transformer notre vie...

— Vous pourrez toujours le voir au dehors, dit Fanny d'une vilaine voix.

— Voir qui ?... Ah ! Farou... Je ne pensais pas à Farou.

Digitized by Google

— C'est bien de l'ingratitude, dit la même voix.

— Je ne dois pas de gratitude à Farou, répliqua Jane en haussant les sourcils.

— Encore heureux que vous ne réclamiez pas, devant moi, la sienne.

Une toux convulsive coupa le souffle de Fanny. Jane fit un geste découragé, et s'accouda à la table, en appuyant sa tête sur sa main. Le soleil de décembre avait déjà quitté la pièce, et la couleur du crépuscule, clair et vert, verdissait la singulière chevelure de Jane, qui découvrait un plat et trop large intervalle de joue, entre le nez et la très petite oreille. Une larme raya cette joue plate, gagna le coin de la bouche qui la but avec indifférence.

— Trois ans et demi, quatre... Presque quatre ans... compta Jane, pour elle-même.

Aidée par un mouvement de violence, Fanny sortit de son ankylose.

— Je vous dispense des statistiques, et des détails, vous savez ! cria-t-elle.

Le profil rayé d'une larme se tourna vivement, et Jane toisa son amie.

— Qu'est-ce que vous croyez donc, Fanny ? Vous croyez que, depuis tantôt quatre ans, je suis... Que Farou est...

— N'ayez donc pas peur des mots ! Et quant au temps... nous savons qu'il ne fait rien à l'affaire, n'est-ce pas ?

— Oh ! mais si, ma chère, quand il s'agit de Farou !...

Elle haussait les épaules comme si elle riait.

— Fanny, vous avez devant vous un bien ordinaire caprice de Farou... tout ce qu'il y a de plus ordinaire...

L'humilité, la grimace amère de Jane, révoltèrent Fanny comme autant de gestes de basse comédie.

— Ce n'est pas vrai ! Ayez le cœur de ne pas mentir !

Digitized by Google

Est-ce que je vous menace ? Est-ce que je me plains ? Finissons au moins convenablement... commodément... ce que nous avons entamé... Oui, commodément...

Elle s'enrouait en parlant haut, s'en remettait à sa colère, avec un plaisir égaré, du soin de la mener plus loin. Mais, en même temps, elle redoublait le mot « commodément », en y attachant une vertu modératrice. Elle eut la surprise de voir Jane, dressée sur ses pieds, avancer à la rencontre du sien un visage hardi.

— Comment ? Comment, ce n'est pas vrai ? Et qu'est-ce que je serais donc, alors ? La femme que Farou aime, peut-être ? Vous pensez que je me fais petite pour vous attendrir ? Ma pauvre Fanny ! Vous m'avez dispensée des statistiques, sans quoi je ne vous ferais pas mystère du nombre de semaines qui ont passé sans que Farou daigne me traiter autrement que comme...

Une porte, refermée à la volée dans l'appartement, lui coupa la parole. Toutes deux, dans leur posture d'aigre chicane, les mains sur les flancs, écoutèrent.

— Ce n'est pas lui, dit enfin Jane. Si c'était lui, nous aurions entendu d'abord la porte du palier...

— Elle fait très peu de bruit depuis qu'on a posé les nouveaux bourrelets, dit Fanny. De toute manière, il n'entre jamais ici avant le dîner...

Refroidies, elles s'écartèrent l'une de l'autre, comme si elles renonçaient tacitement à un plan de bataille. Fanny alla déployer les doubles rideaux des deux fenêtres, alluma les lampes sur les deux tables. Elle s'assit, tisonna les braises, chargea de bûches les chenets. Elle sentait le froid de la nuit commençante, cristalline et cinglée de bise, et elle grelottait malgré les radiateurs et le feu de bois.

Son moment furieux passé, elle avait déjà moins de goût pour affronter, fût-ce « commodément », Jane et la vérité,

Digitized by Google

ou Jane et le mensonge. Sage, et de volonté courte, elle se disait déjà :

« Nous étions mieux, *avant*... Aucune de nous deux ne tirera profit, ni bonheur, de ce qui va venir... Si Jane ne parlait plus, cela vaudrait mieux... »

Mais Jane parla de nouveau.

— Ah ! Fanny, si je pouvais me faire comprendre... Vous ne savez pas, vous ne savez pas...

Fanny releva son front blanc, sa mouvante mèche noire.

— Mais je vais savoir, dit-elle d'un ton morne. Je ne vois pas comment je vous empêcherais, maintenant, de me faire savoir. Je vous en prie, ne nous laissons pas entraîner à échanger des choses... des choses comme les femmes ont la rage de s'en dire sur leurs amants, sur leurs indispositions mensuelles et leurs maladies, des choses dégoûtantes...

Elle avala sa salive avec répugnance. Et contradictoirement elle ajouta, d'un trait :

— D'ailleurs, j'en sais assez... Et puis, je vous ai vus un jour dans la salle de bains pendant qu'il vous embrassait, un jour que vous aviez un tablier et vous repassiez...

Elle se tut, honteuse. Mais Jane ne se souciait guère de honte ni de silence. Elle se jeta sur ce souvenir avec une gloutonnerie d'aveux et de rancune :

— Dans la salle de bains ? Un jour où je repassais ? Ah ! mais parfaitement ! Ah ! parlons-en ! Ah ! vous tombez bien !

Elle se mit à marcher de long en large, en faisant claquer sur sa paume un coupe-papier flexible :

— Oui, oui ! Ce jour-là, parfaitement ! Il m'a embrassée comme il aurait embrassé la bonne, vous m'entendez ? Et quand je dis comme la bonne, je suis moins qu'une bonne à ses yeux, moins que toutes les Asselin et les Irrigoyen du monde ! Vous savez pourtant ce que c'est que les toquades de Farou, voyons, Fanny ! Vous m'en avez assez parlé,

Digitized by Google

vous m'avez assez montré votre sagesse supérieure, votre indulgence... votre complaisance...

Jane s'arrêta un instant, secoua ses cheveux en arrière, renifla des pleurs d'irritation. Deux maigres petites larmes tremblaient et brillaient au coin de ses yeux, et elle continuait de faire claquer le coupe-papier. A mesure que Jane avoisinait le désarroi, Fanny revenait à un calme inopportun, d'où elle jugeait qu'aucun paroxysme ne convenait à Jane. « Elle est faite pour des manifestations moyennes; des douleurs blond-cendré... »

— ... On croirait vraiment, à vous entendre, Fanny, que vous ne savez pas ce que c'est que Farou !

— C'est mon mari, dit Fanny.

Elle empreignit sa réplique d'une simplicité assez pompeuse, et n'en fut pas contente. Elle n'en retira pas non plus l'effet qu'elle escomptait, car Jane s'écria :

— Dieu merci, Fanny !

— Je ne pensais pas avoir à en remercier qui que ce soit, dit Fanny. Même pas vous.

Jane parut intimidée pour la première fois, et regarda de côté et d'autre.

— Je voulais dire : Dieu merci, vous étiez là aussi... En même temps que lui... On se sent tellement seule, avec Farou... acheva-t-elle comme au hasard.

Elle ajouta de la même manière tâtonnante et précipitée :

— Avec d'autres hommes aussi, naturellement, on se sent seule... Mais avec Farou davantage... Je ne dois aucune gratitude à Farou, c'est parfaitement exact. Mais je dois ici de la reconnaissance à quelqu'un...

— Charmante façon de me la manifester ! éclata Fanny.

Sur ce cri, Jane s'apaisa, comme si ce fût son tour de flegme.

— Je vous l'ai manifestée, Fanny, comme j'ai pu... Ce

Digitized by Google

n'était pas commode. Depuis quatre ans, j'ai tellement pensé plus à vous qu'à Farou...

Fanny se leva roidement :

— Non, dit-elle. Pas ça. Rien n'est monstrueux entre nous, jusqu'à présent; tout y est même extrêmement banal. Mais je ne supporterai pas le couplet sensible... Oh ! Jane !...

Elle cacha son visage dans ses mains, et le découvrit promptement pour que Jane ne crût pas qu'elle pleurait.

— Ce n'est pas un couplet sensible ! protesta Jane. Pourquoi aurais-je pensé tant que ça à Farou ?

Elle lut, sur les traits de Fanny, l'étonnement que Farou nommait « la stupeur du joli poisson » et poursuivit avec impatience :

— Mais oui... Ce que vous ne comprenez pas tout de suite, vous le traitez de mensonge. Vous êtes si neuve, Fanny...

Elle s'adoucit, tendit vers le chaud visage de Fanny une main en coupe comme pour épouser, de la paume, le suave et lourd contour de la joue :

— Si neuve... si fraîche... Quelle différence avec moi...

— Oui, oui, interrompit Fanny avec une prévenance hors de propos, car elle craignit puérilement, tout à coup, de voir entrer dans la conversation Quéméré, et Meyrowicz, et Davidson, et...

— Vous dites oui, oui, mais comment voulez-vous comprendre, dans votre état ? Eh ! oui, cet état de nouveauté, cet état jeune fille dans lequel vous passez votre vie... Pour vous, il y a Farou, et encore Farou, et seulement Farou, et pas d'autre homme que Farou... C'est très beau, — et encore je n'en suis pas sûre, que ce soit très beau, — mais, moi, je ne vois pas, je n'ai vu à aucun moment Farou des mêmes yeux que vous, mettons : du même cœur que vous... Je n'ai pas été très longue à faire la différence entre vous

Digitized by Google

deux, Fanny, et à partir du moment où je l'ai faite, alors... Oh ! alors !...

Elle s'agitait, changeait de ton comme si elle eût, enfin, touché et presque franchi la zone la plus pénible de leur entretien. Elle écartait, puis ramenait à elle, de la main, ce qu'elle voulait exprimer. La sincérité s'éloignait et se rapprochait d'elle comme une tentation.

— Alors, vous comprenez, ça n'a pas traîné ! Non, ça n'a pas traîné !

— Mais quoi, à la fin ? demanda Fanny.

Jane tourna les épaules sous sa robe, avec une gaucherie provinciale et empruntée que Fanny remarquait pour la première fois.

— Ça me gêne à dire, Fanny... Je ne me gêne pas pour vous parler de Farou. Farou, c'est un homme, un homme qui est séduisant, un homme connu, qui a beaucoup de talent; enfin, Fanny, je vous avoue qu'il n'en faut pas tant pour séduire une fille comme moi, qui n'a aucune raison d'être sérieuse, de rester chaste et solitaire... Il n'y a rien d'étonnant à ce que je sois devenue facilement amoureuse, jalouse, mécontente, enfin tout ce que vous avez vu de moi... Mais, en somme, à part que Farou est Farou, il n'a rien de tellement extraordinaire comme homme... Tandis que vous, Fanny, vous...

Elle s'assit, prit son mouchoir et se mit à pleurer d'une manière abondante, facile et discrète qui semblait lui être nouvelle, et agréable.

Elle se moucha et reprit posément :

— Vous, Fanny, vous êtes beaucoup mieux, comme femme, que Farou comme homme. Beaucoup, beaucoup mieux...

— Oh ! dit Fanny superbement, faut-il que vous le connaissiez mal !

Digitized by Google

Jane tourna vers elle un regard fin de femme :

— La preuve... dit-elle en souriant à demi... Vous avez bien failli me le faire croire, qu'il était incomparable...

— C'est ça, dit Fanny en hochant la tête, ça va être ma faute...

— Oui et non... Dans un certain sens.

Elle voulut sans doute expliquer, exposer à Fanny la condition des nouvelles serves élégantes, détachées et voyageant comme font dans l'air les semences empennées, leur facilité, leur séduction anonyme, mais elle y renonça devant la femelle brune et butée, sédentaire, qui relevait d'un code plus ancien.

— Je parle des premiers temps, naturellement. Après...

— Après, vous êtes devenue mon amie, dit Fanny avec une douceur de mauvais augure.

— Non, répliqua Jane nettement. Je l'étais avant. Je ne pouvais pas cesser de l'être...

— Pour si peu, suggéra Fanny.

— Je n'ai rien, en effet, de la femme fatale, poursuivit Jane. Ni de la gaupe intéressée, ni de l'ambitieuse. Vous pouvez me rendre cette justice. Qu'est-ce que vous risquiez, avec moi ? Pas grand'chose...

— Oui... Vous auriez voulu être la seule à me tromper, précisa Fanny avec la même douceur.

— ... Mais j'avais contre moi, contre nous, votre indulgence envers Farou, votre damnée indulgence, votre soi-disant compréhension de Farou... Votre manie de le couvrir de louanges, et de malédictions cent fois plus flatteuses encore... Votre « supériorité » qui consistait à mettre Farou à la disposition de toutes les femmes, vous la trouviez honorable, Fanny ? Moi, pas. Ah ! non ! moi, pas !... C'est un trait qui vous déparait, qui rabaissait l'idée que je me faisais de vous... Vous, dit-elle en contemplant Fanny

Digitized by Google

avec une admiration exigeante, vous, c'était moi, en plus beau.

Elle s'éloigna, souleva un moment le rideau d'une fenêtre et le laissa retomber promptement comme pour cacher ce qu'elle avait revu dans la nuit minéralisée. Elle revint poser sa main sur l'épaule de Fanny, l'ébranla légèrement :

— Et vous me demandiez, tout à l'heure, si j'avais peur ? Mais je tremble, je gèle de peur, Fanny ! Vous, vous pensez à vous débarrasser de moi, vous pensez que les petites affaires physiques de l'amour sont des crimes si j'y suis mêlée, vous pensez à m'arracher Farou, comme s'il ne s'en était pas déjà occupé, lui-même, il y a beau temps; vous pensez à faire maison nette, et à brûler de la résine au benjoin dans ma chambre, peut-être... C'est fabuleux qu'on puisse penser à l'amour tant que ça ! Ça n'est pas si grave, un homme, ça n'est pas éternel ! Un homme, c'est... ce n'est pas plus qu'un homme... Croyez-vous qu'on rencontre un homme tout seul, comme ça, isolé, libre, tout prêt à vous vouer sa vie ? Un homme n'est jamais seul, Fanny, et c'est assez terrible, en effet, qu'il ait toujours une femme, une autre maîtresse, une mère, une servante, une secrétaire, une parente, *une,* quoi ! Si vous saviez ce que j'ai pu rencontrer, comme femmes, autour d'un amant !... C'est horrible. Le mot n'est pas trop fort.

Elle serrait ses mains, autour de ses avant-bras, au point que le bout de ses doigts se décolorait. Elle se versa brusquement un verre d'eau qu'elle approcha d'abord de ses lèvres, puis elle se ravisa et le tendit à Fanny.

— Pardon. Je meurs de soif.

— Moi aussi, dit Fanny.

Elles burent en silence, courtoises comme les bêtes qui font trêve au bord du ruisseau. Elles étaient diversement marquées par l'émotion : Jane rouge aux pommettes, et

Digitized by Google

Fanny pâle, avec des cernes charbonnés autour des yeux, et une bouche démaquillée, d'un mauve nègre. Fanny fit entendre, après qu'elle eut bu, un grand soupir de fatigue, et Jane esquissa de nouveau un geste de sa main autour de la joue arrondie, sans la toucher :

— Pauvre Fanny !... Quel tourment je vous donne... Voulez-vous...

Elle n'osa pas poursuivre. Fanny dit brièvement : « Non, merci », et s'absorba à chercher les termes exacts d'une ancienne remontrance de Jane à Farou :

« Elle lui a dit : « Vous feriez mieux de lui donner la main », ou « de la tenir par la main », je ne me souviens plus exactement... Elle lui disait aussi, le jour où ils me croyaient évanouie : « Ne lui cognez pas les pieds dans la porte » ou quelque chose d'analogue, et : « Est-ce ainsi qu'on porte une femme ?... »

— Je vous dois de connaître l'envie de servir, dit doucement Jane.

Fanny ne put contenir son agitation, elle se leva, se mit à tourner sur place, comme elle faisait aux heures de gaîté, avec son agilité de créature ronde aux mouvements aisés.

— Non, dit-elle, non, je ne peux pas supporter... Puisque tout est gâté, il faut que vous changiez de langage, que vous cessiez de faire appel à notre émotion, d'exploiter ce lien, ce passé, cette...

Une porte s'ouvrit derrière elle.

— A-â-â-âh ! bâilla une grande voix joyeuse. Tout's ces femm's ! Tout's ces femm's ! J'en ai des femm's dans ma maison !

Il rentrait désordonné et content : son bel œil jaune languissant et impénétrable annonçait qu'il quittait un plaisir rapide ou un long travail. L'argent facile pour quelques mois, un succès recrudescent le paraient d'une jeunesse non point

Digitized by Google

dessaisonnée, mais étrangère à l'actualité, et qu'il portait comme une lavallière à pois.

— Je viens de rencontrer Pierre Wolff, s'écria-t-il. Je dois avoir rudement bonne mine, car il m'a menacé d'artério-sclérose, de paralysie agitante, et...

Il s'avisa que Fanny, pas plus que Jane, n'avait bougé à son entrée. Il consulta les deux visages, les vit identiquement différents de ce qu'ils étaient le matin même, et demanda d'un ton de maître :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Farou... commença Fanny...

— Fanny, je vous assure... pria Jane.

— Qu'est-ce qu'il y a ? répéta plus haut Farou avec intolérance. Des querelles de femmes ? Des histoires avec les domestiques ?

Fanny regarda Jane et fit entendre un petit rire. Jane esquissa un mouvement de retraite de tout le corps, une sorte de politesse mimée, comme pour lui dire : « Je vous laisse libre, parlez... » A quoi Fanny répondit par un signe de tête : « Je me charge de tout. »

— Farou, reprit Fanny, nous venons de nous expliquer sérieusement, Jane et moi. Tu vois que nous sommes très calmes. Nous entendons le rester.

Elle parlait d'une bouche que la pâleur mauve avait gagnée tout entière, et articulait avec soin. Farou eut juste le temps de voir, sur le visage de sa femme, cette pâleur des lèvres, et des yeux trop grands, trop beaux, envahis par l'hébétude et qui n'exprimaient plus rien. Il dut croire qu'elle allait s'évanouir, car il avança un bras. Mais elle s'expliqua.

— Jane est ta maîtresse, je suis ta femme, nous ne pouvons rien décider complètement sans toi...

Farou, qui s'était assis, se leva lentement. Ses sourcils descendirent sur son front avec majesté, et les deux femmes

Digitized by Google

n'eurent peur, un instant, que parce qu'elles le trouvaient beau. Elles attendirent, l'une et l'autre, elles ne savaient quel tonnerre...

— Laquelle de vous deux en a parlé ? dit enfin Farou.

— Moi, naturellement, déclara Fanny, offensée.

Il posa son regard sur elle, mais sans feu, et avec une défiance déjà réfléchie.

— Tu le savais depuis longtemps ?

Elle mentit, par une sorte de forfanterie :

— Oh !... très longtemps...

— Et tu l'as si bien caché ? Mes compliments.

Elle crut à une contre-offensive vulgaire et haussa l'épaule.

— Mais, continua Farou, si tu l'as réellement caché si longtemps... ce qui m'étonne... oui, ce qui m'étonne... pourquoi ne continues-tu pas ?

Stupide un moment, elle se ressaisit et cria :

— Tu crois donc qu'on peut garder pour soi une chose pareille, qu'on peut se taire indéfiniment ?

— J'en suis persuadé, dit Farou.

Elle en appela, du geste, à Jane, en balbutiant :

— Ça, par exemple... Ça, par exemple...

— Surtout toi, ajouta Farou.

— L'habitude, n'est-ce pas ?...

Jusque-là, Farou avait surveillé les mains tremblantes de Fanny. Mais il lui vit les yeux pleins de larmes, et prit de l'aisance.

— L'habitude, si le mot te convient. T'ai-je jamais retiré, quoi que j'aie fait, la moindre part de ma tendresse depuis douze ans ?

Sur ce mot, Jane s'avança dans la lumière, par un glissement doux, et Farou tressaillit.

— Je sens très bien, Jane, ce que cette scène a de particulièrement pénible pour vous... Mais toutes vos paroles la

Digitized by Google

rendront plus pénible encore, je vous supplie de vous le rappeler.

— Mais je ne voulais pas parler, dit Jane.

— Du reste, continua Farou, je suis prêt à revendiquer toutes les responsabilités.

Une exclamation aiguë de Fanny l'interrompit.

— Quoi, responsabilités ? Quelles responsabilités ? Qui te demande d'être responsable ?... Ce n'est pas ça, Farou... Dis ce que tu veux, fais quelque chose, occupe-toi de nous, mais pas de cette manière-là... Vite, Farou, vite !...

Elle avait horreur qu'il sût, en un tel moment, se modérer, et l'accusait déjà de révérence envers les us immémoriaux de l'homme pris entre deux femmes. Comment Farou n'avait-il pas encore tempêté, envoyé au diable l'humaine équité, tous les ménagements, la sensibilité de Jane et de Fanny, et ravi dans ses bras l'objet, fût-il temporaire, de son choix éclatant ? « Qu'il est lent, mon Dieu, qu'il est lent !... Une violence, mais amoureuse, et pour l'une de nous, n'importe laquelle, un désespoir, mais amoureux... Sommes-nous de si vieilles gens, pour qu'il reste ainsi froid, et qu'il n'ait même pas blasphémé ?... »

— Nous ne sommes pas des fous, dit Farou. Je ne suis qu'un homme, mais un homme décidé à conserver un maximum d'équilibre dans une situation où tant d'hommes, et de femmes, perdent le leur. Si j'ai été, envers Jane...

— Je ne suis pas en question, intervint Jane. Je ne réclame rien, il me semble ? Je ne suis en question que si Fanny veut que je m'éloigne... ce qui est assez naturel.

Il acquiesça d'un hochement de tête grave. Fanny cherchait sur toute cette force masculine, ombragée d'un crin chevalin, dessinée à grands traits, une décision mâle, et la trace de l'émotion qu'éveillaient, en elle, les paroles de Jane.

— Fanny sait très bien... dit Farou.

Digitized by Google

Il se reprit, s'adressa à sa femme :

— Tu sais très bien, Fanny, que tu es ma chère Fanny. Et moi, j'ai toujours bénéficié de ta tendresse pour moi, à travers tout, depuis plus de dix ans. Ce sont ces dix années-là qui me garantissent que tu sauras ménager celle qui mérite d'être ménagée. Je t'en suis d'avance reconnaissant.

« Celle qui méritait d'être ménagée » accueillit sans broncher la fin de la période et la stupeur de Fanny. Même elle indiqua, de la bouche arrondie, un sifflement d'admiration ironique. Elle semblait avoir perdu, depuis l'entrée de Farou, la faculté de s'émouvoir et de s'étonner, et suivait les mouvements de Fanny et de Farou en rapetissant ses yeux.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Farou, qu'est-ce que ça veut dire ?... murmura Fanny consternée.

Elle revint à Farou juste à temps pour le voir réprimer un bâillement de détente nerveuse.

« L'envie d'être loin d'ici lui sort par les pores ! » pensa Fanny, hors d'elle. « Il va s'en aller... Il va trouver un prétexte pour s'en aller... Est-ce tout ce qu'il dira ? Est-ce ainsi qu'on finit, ou qu'on commence une saison de la vie ?... »

— Farou ! appela-t-elle avec une tristesse furieuse.

— Mais oui, ma Fanny, je suis là. Je t'écoute. Veux-tu que nous causions seuls ?

— Farou !...

Elle repoussa cette douceur, cette prévenance qui la traitaient en malade délirante. Elle eût meurtri Farou pour voir jaillir de lui quelque chose d'involontaire, d'irrépressible, le sang, l'imprécation, la plainte...

Farou courut le risque de lui poser une main sur la tête, et de se pencher sur elle en lui renversant le front. Au fond des grandes prunelles jaunes, Fanny lut le désir de la convaincre par des moyens sensuels, mais, plus loin encore, il lui sembla que se tenait tapi, attentif, un peu

Digitized by Google

couard, l'esprit de précaution... Sa folie retomba au plus bas d'elle-même, et elle fit, en courbant le col, glisser la pesante main sur ses cheveux.

— Écoute, Farou... Je ne suis pas capable de causer avec toi... Tu es entré trop tôt, comprends-tu ? C'est ça, tu es entré trop tôt.

— Tant mieux, dit Farou, très digne. Ma place est ici. Vidons tout cela.

Fanny le considéra, découragée. Elle avait envie, à son tour, de lui parler avec l'accent d'une déplorable bonté.

— Non, Farou, laisse... Il nous faut simplement achever, Jane et moi, de causer ensemble et de prendre, ce soir même, quelques... dispositions pratiques. Rien, entre Jane et moi, ne sera dit, qui nous oblige à élever la voix... N'est-ce pas, Jane ?

— Naturellement, dit Jane.

Elle se tenait debout à la même place, un peu en arrière de Fanny, et l'œil attentif.

— Bon... acquiesça Farou... Bien... Je n'y vois pas d'inconvénient. Tu n'en vois pas à ce que je reste à côté, dans le cabinet de travail ? J'ai confiance que rien de ce qui nous concerne, tous les trois, ne servira de pâture au public ? Pas même à un racontar d'office ? Une absolue confiance ?...

Il profitait de sa phrase suspendue pour gagner la porte lentement, à reculons, en imposant à l'une et l'autre femme son regard jaune, tombant de haut.

— Oui, oui, oui, répondait chaque fois Fanny.

Elle consentait impatiemment, de la tête, et le câble noir de ses cheveux à la fin se dénoua. Des deux mains, elle les rassembla à la hâte.

L'attention de Farou ne quittait pas les deux visages défaits, la chevelure épaisse et libre que tordaient les bras blancs... Dans ses yeux passa une proposition de paix que

Digitized by Google

Fanny ne put voir, mais telle que Jane s'avança sur Farou d'un mouvement agressif.

— Oui, vous pouvez avoir confiance. Mais laissez-nous causer seules.

Farou obéit avec un petit sourire crispé. Jane le suivit jusqu'à la porte, qu'elle referma, et revint à Fanny qui achevait de rattacher ses cheveux.

— Et voilà, dit Jane sèchement.

— Oui... soupira Fanny accablée. Voilà.

Elle laissa retomber le long d'elle ses bras.

— Reposez-vous, Fanny. Rien ne presse.

Fanny retourna à son fauteuil au coin de l'âtre et se serra contre le feu. Le passage de la femme de chambre obligea Jane à s'asseoir, à feuilleter le courrier de Farou et les papiers de la Société des Auteurs, qu'elle feignit de classer. La femme de chambre retraversa le salon, emportant le smoking et le linge de Farou.

— Il sort, dit Fanny à mi-voix.

— Oui, dit Jane. C'est ce soir les couturières du Gymnase. Vous irez ?

Fanny ne répondit pas. Elle se ramassait en boule sur son fauteuil, les seins contre les genoux, et contemplait le feu. Jane, à peine appuyée au dossier de son siège, semblait attendre qu'on la relevât d'une faction. Elle prit des notes sur un carnet, parut compter mentalement, regarda l'heure à son poignet.

Vers sept heures, Jean Farou rentra. Fanny répondit machinalement à son « Bonsoir, Mamie » et ne bougea pas. Mais il s'exhala de Jean Farou un parfum si outrageant, si délateur, que les deux femmes levèrent la tête en même temps.

— C'est toi qui sens comme ça ? demanda Fanny.

— Comme quoi, Mamie ?

La meurtrissure de ses paupières, sa bouche lustrée, épaissie

Digitized by Google

et fiévreuse, sa jeunesse assombrie par la chute, le jeune garçon les dédiait à Jane, les tournait vers elle comme une insulte obstinée. Il riait avec dureté et lui apportait à respirer le bas parfum, l'annonce enfin de sa délivrance, l'odeur d'une autre femme...

— Va te changer, lui ordonna Fanny. Tu nous rends malades.

Il sortit, fier d'être compris et blâmé.

— Croyez-vous, dit Fanny. Ce que c'est vilain, un petit garçon qui devient un homme... Un peu plus, il nous l'amènerait... Tellement fier d'avoir une maîtresse pour lui...

— Pour lui et contre moi, dit Jane.

— C'est juste.

Elles se sentaient rigoureusement seules, et parlaient sans ambages.

— Il fait ce qu'il peut, il se donne un mal pour ne plus vous aimer...

— Oh ! m'aimer... Peut-être assez pour me vouloir du mal... Peut-être m'en a-t-il fait... Je ne vous interroge pas, Fanny, ajouta Jane vivement. Si vous le voulez, pendant que nous sommes tranquilles, parlons peu, parlons net... Admettons que je parte demain...

— Non, non, interrompit Fanny. Plus tard, après le dîner... Vous entendez bien qu'on met déjà le couvert.

Jane regarda longuement son amie.

— Vous voulez que je dîne ici ?

— Mais ça va sans dire, voyons, dit Fanny, excédée. Ne compliquons pas.

— Bien. Vous avez raison. Je vais dans ma chambre ranger des choses. Si vous avez besoin de moi...

Elle retrouva Fanny à la même place, près du feu qui s'éteignait. Elle lui souffla : « Fanny, le dîner ! » Et Fanny, après une toilette sommaire, gagna la salle à manger, où le

Digitized by Google

parfum rapporté par Jean Farou errait, affaibli. Par une exceptionnelle courtoisie, Farou attendait, debout, que sa femme fût assise.

Fanny remarqua qu'il s'était rasé de près, coiffé, poudré d'ocre discrètement. Son smoking lui serrait les reins, et il redressait sa nuque en effaçant les épaules. « A qui diable en a-t-il, ce soir ? », se demanda-t-elle. « Peut-être à moi... »

Attablée, elle se sentit fourbue, lâche et affamée. Elle mangea beaucoup, pour la plus grande surprise de Farou, qui la surveillait en causant avec son fils. Jane aussi causait avec Jean, qui marquait, non sans impertinence, une pause d'étonnement avant de répondre. Comme Farou penchait, cérémonieux, la carafe de champagne vers sa femme, elle se moqua de lui :

— Tu as un peu l'air d'un grand jeune premier qui joue les comiques, je ne sais pas pourquoi, ce soir...

Et elle se mit à rire du rire facile qui échappe aux êtres convalescents ou très fatigués. Elle pensait :

« Et mon chagrin, qu'est-ce qu'il devient, dans tout ça ? A quelle heure vais-je m'occuper de lui ? Il y a eu aujourd'hui de la place pour la raison, pour la déraison, la colère, pour tout, sauf pour lui... Ils finiront par me l'ôter... »

Farou quitta la maison subtilement, avec agilité, en parlant, en allumant une cigarette, en endossant un pardessus. Fanny le croyait dans l'antichambre, et Jane dans la salle de bains, quand il traversait déjà la rue. Fanny, seule en face de Jane, hocha la tête, un peu grise de vin sec :

— C'est ce que j'appelle, en fait de sortie, le style femme de ménage.

— Comment ? fit Jane interloquée.

— Vous n'avez pas remarqué qu'on ne sait jamais à quel moment précis la femme de ménage s'en va ? Elle part comme un sylphe. C'est qu'elle emporte toujours un petit

Digitized by Google

souvenir, une tranche de veau pour son mari, un reste de café dans une bouteille, le fond du sucrier...

Elle rit de nouveau. Mais dans le salon, où elle se réfugia, quelqu'un avait déjà ranimé le feu, et déployé sur le bras de la bergère favorite le grand châle de vigogne, et le chagrin, dans sa forme la plus égoïste, serra la gorge de Fanny. L'idée de l'abandon, la menace d'une solitude prochaine, dissipèrent la chaleur passagère qu'elle devait au copieux repas. « On est si seule, avec Farou... » Elle s'assit, ramena la couverture autour de ses jambes, et ferma les yeux sur deux larmes.

— Je vous gêne ? demanda Jane à voix basse.

— Non, non, dit Fanny sans ouvrir les yeux.

— Préférez-vous que nous causions maintenant ?... Oui ?... Demain matin de bonne heure, je peux atteindre Delvaille par téléphone. Au fond, elle sera enchantée de reprendre son poste...

— Qui, Delvaille ? Quel poste ?

Fanny retirait de sa chevelure peigne et épingles, et couchait sa tête sur les longues algues d'un noir mouillé.

— Mais l'ancienne secrétaire de Farou, vous vous souvenez ?

— Pas Delvaille, Jane ! Non, non, pas Delvaille !

— Qu'est-ce qu'elle vous a fait ?

Sous ses cheveux libres et sa blancheur orientale, Fanny ouvrait des yeux humides de douce et sauvage naufragée. Elle se ressaisit avec peine, pour chasser l'image d'une Delvaille ancienne, ronde, courte, active, enceinte... Delvaille à l'ouvrage... « Et Jane ? Et Jane ?... » Jane absente, Jane effacée...

— Rien, avoua-t-elle. Mais vraiment il y a des choses plus urgentes que de réclamer Delvaille. La paperasserie de Farou ne peut donc pas attendre ? Qu'elle aille au diable, la paperasserie de Farou !

Digitized by Google

— Au diable, je veux bien, mais pas à vous... Réfléchissez...

— Justement. Je prendrai le temps de réfléchir.

Elle retomba sur son oreiller de cheveux. Quand Jean Farou, habillé, entra brusquement, elle se plaignit.

— Encore souffrante, Mamie ? Ça fait bien souvent... Pourquoi ne consultez-vous pas ?... Je ne venais que vous souhaiter le bonsoir...

Il lui baisa le bout des doigts et elle vit qu'il avait changé la manière de coiffer ses cheveux. Il portait au poignet une mince gourmette d'or, et à sa chemise un bouton de pierrerie qu'elle ne connaissait pas. Les deux femmes lisaient, comme un langage clair, ces sceaux apposés par une femme.

— Heureusement je vous laisse en bonnes mains... Bonsoir, Jane...

Il sortit d'un air méchant et léger.

— Le voilà content, dit Jane. Il s'en va, si je ne me trompe, sur une « allusion empoisonnée ».

— Pauvre gosse ! dit Fanny distraitement.

— Oh ! tout de même... releva Jane. Vous avez mieux à faire que de *les* plaindre.

Le pluriel rendit Fanny pensive. Le craquement du feu et un bruit régulier d'aiguille toquant du bec l'engourdissaient.

— Qu'est-ce que vous cousez ? demanda-t-elle en sursaut.

— Je repique mes gros gants, dit Jane. Cette peau est d'un dur... Inusables, et bien utiles si je voyage...

— Ah ! oui...

Fanny frissonna au mot « voyage ». Elle rêva de froid, de vent sifflant, de quais blancs et secs, vit la chambre d'hôtel et son ampoule nue au plafond. Elle n'était pas de celles qui s'exilent, et n'imaginait pas d'autre solitude que d'être poussée de côté, ni d'autre résolution que l'attente.

Le valet de chambre passa, portant au chevet des lits la bouteille d'eau minérale, des oranges et deux verres.

Digitized by Google

« Des oranges, et deux verres... », se dit Fanny. « C'est vrai, Farou va rentrer. »

Elle appréhenda les heures de nuit, les lits et les corps jumeaux, Farou et peut-être sa stratégie voluptueuse qui n'était point sans dangers...

« Je le connais », pensa Fanny avec humilité. « Il brillerait mieux qu'il n'a fait cet après-midi... Oh ! cet après-midi... »

— Jane ! s'écria-t-elle, ne pouvez-vous pas me dire...

La couseuse attendit, l'aiguille en l'air. Elle n'avait pas rattaché sur son vrai visage son masque de jeune fille d'environ trente ans, et elle souriait avec un grand pli désolé dans la joue.

— Je ne vois pas ce que je ne pourrais pas vous dire, Fanny, maintenant...

— Alors, dites-moi si vous ne trouvez pas comme moi que Farou, aujourd'hui, s'est révélé incroyablement... Qu'il a été...

Elle n'y tint plus et se leva, se donna le soulagement de crier :

— Je l'ai trouvé au-dessous de tout, mais au-dessous de tout ! Pourquoi a-t-il été au-dessous de tout ?

— Et comment voudriez-vous donc qu'il ait été ? repartit Jane vertement. Vous pensiez qu'il allait faire de l'esprit ? Ou vous battre ? Ou me jeter par la fenêtre ?... Un homme, dans cette situation-là ?... Mais il n'y en a pas un sur cent qui s'en tire à son avantage, sinon à son honneur...

Elle secoua la tête.

— C'est trop difficile pour eux, conclut-elle sans commentaires, et comme gardant pour elle le plus clair de son expérience.

— Pourquoi ? demanda Fanny faiblement.

Jane coupa son fil d'un coup de dents.

— Parce que. Comme ça. Ils sont timides, vous savez,

Digitized by Google

dit-elle en employant toujours le même désobligeant pluriel. Et puis, ils sont ainsi faits que dans ce que nous appelons une scène, ou une dispute, ils entrevoient tout de suite la possibilité de se débarrasser de nous pour toujours...

Fanny ne répondit rien. Elle revoyait les jours anciens et amoureux, où elle pleurait et criaillait de jalousie devant un Farou muet, détaché, retiré sur un des sommets d'où l'antagoniste viril regarde tourbillonner et descendre, dans le vide, son bien le plus cher, son encombrant superflu... Elle se promena d'une fenêtre à l'autre, pour détendre la courbature qui raccourcissait tout son corps. Elle s'arrêta devant Jane et la dévisagea profondément :

— Vous avez un but, en me parlant aussi mal de Farou ?

— Un but ? Non.

— Un motif, au moins ? Un projet ? Une intention, une idée, voyons !

Elle plaquait des deux mains, sur ses flancs, sa robe lâche d'un rose sombre, et secouait une fumée de cheveux au-dessus de Jane.

— Vous me soupçonnez ? demanda Jane en frémissant des lèvres.

— Non ! Je ne vous soupçonne pas encore ! Mais pourquoi parlez-vous mal de Farou ?

Jane rapetissa ses yeux, qui visèrent la porte du cabinet de travail. Mais, comme s'il lui eût fallu plus de mots pour expliquer l'homme que pour l'accuser, elle s'en tint à un grief originel.

— C'est par rancune, affirma-t-elle, en soutenant le regard de Fanny.

« Par rancune... », se répétait Fanny. « Comme elle fait pour Quéméré, pour Davidson, alors ?... »

Elle ne comprenait pas que Jane pût traiter le Grand Farou comme un simple Meyrowicz, ni que Jane disposât du seul

Digitized by Google

mot « rancune » pour nommer l'ingratitude, la sardonique rigueur dont la femelle paie, dans toutes les races, le mâle auquel, non sans dommage, elle échappe.

— Par rancune, insista Jane, par rancune, que voulez-vous !... Vous ne comprenez même pas, n'est-ce pas ? C'est que vous êtes Fanny... Vous êtes un être bien trop propre pour tout ça, chère... chère Fanny...

Elle avait osé enfin capturer une main pendante, et la serrait contre sa joue. La main lutta avec angoisse, glissa, se fit fondante pour s'échapper, et Jane reprit son aiguille.

« Elle est venue », songeait Fanny devant la vitre noire, « voilà qu'elle est venue, l'heure où il me faut décider si je desserre, de force, cette main que j'attendais... Cette main fermée sur mon poignet, assoupie au creux de la mienne, creusée sous mon coude, cette main sur mon épaule, cette main épouse de ma main pendant les promenades de vacances... J'étais sûre que j'allais avoir affaire à cette main qui apporte la couverture de vigogne, qui relève le col de mon manteau, qui soigne mes cheveux, la main que rencontrait ma main sous les draps moites du petit Farou malade... C'est la même main, tachée d'encre à polycopier, qui teint de violet les doigts de Farou et me le dénonce... »

— Il fait glacial entre les deux fenêtres, Fanny...

« Mais », poursuivait Fanny, en revenant docilement près du feu, « où trouverais-je, et de quel droit, une balance qui pèse ce que je dois à cette main et ce qu'elle m'a pris ?... »

Elle tomba dans une longue rêverie, par instant proche du sommeil. Quand elle rouvrait les yeux ou les détournait du feu, elle faisait du regard le tour du salon, planté de hautes lampes et de grands abat-jour.

Jane déposa, sur une des tables, des dossiers et des classeurs. « La paperasserie de Farou... »

— C'est utile, tout ce qui est là dedans ? demanda Fanny.

Digitized by Google

La chevelure ronde, brillante d'or clair et d'argent, le visage jeune et fatigué s'empressèrent vers elle.

— Absolument pas. Mais il veut qu'on garde tout. C'est une manie. Ça le regarde. Je ne laisse rien en pagaïe, vous pensez...

Le chaud silence se referma, attaqué du dehors par des bruits sans éclat, protégé par le bavardage bas et égal du feu. Vers onze heures, Jane se leva, emporta dossiers et classeurs dans le cabinet de travail.

« Demain », rêvait Fanny, « demain, si elle s'éloigne, je serai ainsi, seule près de ce feu, comme une femme qui en a fini avec une grande partie de l'amour. Farou aura peut-être l'idée de me tenir compagnie... Ce serait le pire. Car il battrait les murs, de la fenêtre à la cheminée, crèverait la cloison ou dormirait, la tête de travers, dans ce fauteuil. Ou bien il travaillerait à côté, à chaque instant en quête de Jane et nous maudissant toutes les deux. Au bout d'une semaine, il l'aurait remplacée... Mais moi, je ne la remplacerai pas. Lui, il retrouvera fatalement son espèce favorite et musulmane de bonheur. Il retrouvera son innocence, sa solitude et son métier. Mais avec qui, moi, pourrai-je de nouveau être deux ? On n'est pas trop de deux pour être seule avec Farou... contre Farou... »

Elle se souleva sur son fauteuil, chercha des yeux un livre, un jeu; la table verte, repliée, n'attendait plus la jonchée de cartes.

« Avant Jane, il y a eu ici, à mes côtés, un petit garçon blond, très gentil, qui jouait aux cartes avec moi... Il a eu pendant longtemps une douzaine d'années. J'ai perdu ce petit garçon. Il était gracieux, et le son de sa voix, sa dissimulation, sa santé délicate autrefois mettaient quelque chose de féminin dans notre maison, où il n'y aura plus que Farou... Je ne suis plus assez jeune, assez riche,

Digitized by Google

assez brave, pour rester seule près de Farou, — ni loin de Farou... »

Elle s'appliquait à vouloir, de Farou, une image nette, dépouillée de la retouche conjugale. Mais elle s'y lassait comme à suivre, la nuque renversée, un de ces oiseaux taciturnes qui volent en grands cercles autour d'un nid sur lequel ils n'atterrissent presque jamais. Elle passa en revue quelques couples obstinés, en essayant de mesurer la part d'homme que savaient se tailler les femmes.

« Peuh... Le plus sûr de leur avoir, c'est qu'elles parlent de leur homme, qu'elles s'en plaignent, qu'elles s'en vantent, et qu'elles l'attendent. Mais tout ce qu'elles arborent pourrait aussi bien se passer de la présence, de l'existence de l'homme... »

Elle comprit qu'elle dénigrait le demeurant d'une religion pure, dont les fidèles ne subsistaient que de l'attente du dieu et des puérilités du culte, et elle rebroussa chemin vers un secours qui ne pouvait lui venir que d'une solidarité, fût-elle chancelante, un peu traîtresse, une solidarité féminine désagrégée constamment par l'homme, constamment reformée aux dépens de l'homme... « Où est Jane ? »

— Jane !

Jane vint aussitôt. Malgré la fatigue qui lui faisait un visage gris, elle était prête à veiller, répondre à tout appel, travailler méticuleusement.

— Jane, est-ce que vous ne voulez pas vous coucher ?

— Pas avant vous.

— Vous attendez Farou ?

— Pas sans vous.

Elle s'assit de l'autre côté de la cheminée, en face de Fanny, et tourmenta le feu soucieusement. Elle tendait l'oreille aux sons d'après minuit, et s'immobilisa parce qu'une voiture ralentissait en passant dans la rue.

Digitized by Google

« En écorchant Jane, dès le premier sang je rencontre encore Farou », songeait Fanny. « Demain, après-demain, plus tard, il en sera de même pour moi si elle vient à me heurter... »

La porte épaisse de la maison se ferma en bas, puis le portillon de l'ascenseur sur le palier. Du regard, Jane consulta nerveusement Fanny et se leva.

— Où allez-vous ? C'est seulement Farou qui rentre, dit Fanny en exagérant son calme.

Mais Jane, décolorée, avouait sa frayeur, et balbutiait :

— Une scène... si pénible...

— Une scène ?... à Farou ? Ma chère, dit Fanny qui reprenait sa hauteur d'aînée, vous n'y pensez pas. Pourquoi une scène à Farou ? Nous n'avons que trop mêlé Farou à tout ce qui nous regarde. Je m'en accuse, ajouta-t-elle en se forçant un peu.

Elles écoutèrent le long tâtonnement d'une clef. Des pas, dans l'antichambre, prirent la direction du cabinet de travail, s'arrêtèrent, revinrent méditatifs vers le salon. Puis ils changèrent d'expression, se firent légers, décrurent...

— Il s'en va, dit Fanny tout bas.

— Il a vu la lumière sous la porte... Vous devriez peut-être aller le trouver ? suggéra Jane.

Fanny haussa les épaules. Elle souleva, des dix doigts, l'épaisseur de ses cheveux sur sa nuque, pour la rafraîchir, approcha du feu ses pieds, pela une orange.

— Rien ne presse, dit-elle enfin. Nous avons tout le temps. Est-il très tard ?

— Non, non... A peine minuit et demie, assura Jane. Il fait si bon ici, dit-elle avec une angoisse dissimulée. Demain, je...

— Chut ! Jane ! Qui vous demande de songer à demain ? Demain est un jour comme les autres jours. Il fait bon...

Digitized by Google

Elles n'échangèrent plus que des paroles rares, et banales. Feignant l'une de lire, l'autre de coudre, elles ne souhaitaient que se taire, laisser reposer et mollir des forces que l'homme n'avait pas affrontées, et s'en remettre au silence de nourrir, à peine née, leur sécurité débile.

Digitized by Google

PRISONS ET PARADIS

Digitized by Google

Paru en 1932, chez Ferenczi, dans un cartonnage d'éditeur. Il a été tiré : 50 exemplaires sur simili japon de couleur réservés à l'auteur, 400 exemplaires sur papier vert réservés à la presse. L'ouvrage se composait de : 1° La réédition de *Paradis terrestres,* paru en 1932, en édition de luxe, chez Gonin, avec les illustrations de Jouve. Tiré à 130 exemplaires sur japon impérial et 20 exemplaires hors commerce. 2° La réédition de *La Treille muscate,* paru en 1932, en édition de luxe, illustré et édité par André Dunoyer de Segonzac. Tiré à 150 exemplaires dont : 20 exemplaires avec suite sur japon blanc, augmentée de planches refusées, 30 exemplaires avec suite sur hollande van Gelder, 100 exemplaires sur hollande van Gelder. Il a été tiré en outre : 15 exemplaires hors commerce, dont : 5 avec suite sur japon, 4 avec suite sur hollande, 6 sans suite. 3° Le reste du volume (environ les deux tiers) était inédit en librairie, sauf pour *Le procès Guillotin,* déjà publié dans *Dans la foule.* Réédité chez Ferenczi en 1935. Dans cette nouvelle édition, Colette a supprimé, outre *Le procès Guillotin,* un certain nombre de morceaux. Par contre l'édition se trouve augmentée de *Notes marocaines,* dont l'original avait paru, la même année, illustré par Daragnès, dans le deuxième Cahier des *Cahiers de Colette* tirés à 175 exemplaires sur vélin d'Arches. A ces notes marocaines ont été ajoutés deux chapitres inédits : *Déjeuner marocain* et *L'audience du pacha.* La présente édition reproduit, revue par l'auteur, la réédition de 1935.

Digitized by Google

PARADIS TERRESTRES

SERPENTS

Soixante, quatre-vingts kilos de serpent, sur la fourche basse de l'arbre mort. Rien ne semble vivant dans la cage. Est-ce cette branche morte qui va remuer la première ? Polie, lustrée, ointe par des générations de reptiles, cylindrique, onduleuse, par places renflée... C'est peut-être elle qui a mangé un lapin la semaine dernière ?

Sur la fourche haute, un quintal de python dort, ou paraît dormir. Roulé d'abord en spirale, il a assuré ensuite son équilibre par des « huit » d'écheveaux. Mais que faire des dix pieds qui pendaient encore ? Il a relevé ce demeurant au petit bonheur, l'a assujetti en demi-clefs, en nœuds de tisserand, et a caché le bout. Deux haillons transparents, deux nasses en gros tulle, couleur d'araignée, témoignent que le printemps a dégainé d'eux-mêmes les deux grands serpents. Ils sont neufs. Le ruisseau, l'arme niellée brillent moins qu'eux. Mais où est le col, le flanc, la tête ? Un pavage d'émail habille ces cylindres, par leur propre poids oppressés. Le dos, le flanc — si c'est le flanc, le dos — arborent le bleu

Digitized by Google

de l'hirondelle, le vert-jaune du saule, deux ou trois bruns de fraîches poteries vernissées, autant de beiges, agencés selon les plus simples mosaïques, et je dis naïvement : « La naïveté de ces dessins... » au moment juste où je m'aperçois qu'en un point les petits quadrangles écailleux, ici carrés, là étirés vers le losange, écrasés en trapèze, forment une manière d'œil, un orbe pourvu presque d'un regard mort, et je recule... Cette bête qui cache sa fin et son commencement, qui regarde, épouvante avec son dos, et moi, nous ne sommes ni du même pays, ni du même ventre...

Reprenons-nous. On respire ici une fadeur de flaques à demi taries, d'excréments inconnus, un air verdâtre et sucré qui amollit le cœur. N'était l'averse, dehors, qui obscurcit le jour, j'aurais cherché un refuge chez la girafe, ou dans le mondain pavillon des perroquets. Je disais donc que certaines arabesques se lisent comme des caractères d'alphabet — un O, un U, un grand C, un petit G — sur les monstrueux câbles immobiles... A peine j'ai pensé « immobiles » que les parois de la cage, sa mare troublée et le sol qui me porte dérivent ensemble, d'un élan bien lié, pendant quelques secondes, ou le temps d'un songe — on ne mesure pas la durée des cataclysmes... J'aimerais quitter ce lieu étouffé, gravir une colline éventée, manger un citron ou quelque crudité au vinaigre. Heureusement tout est redevenu immobile... Arrêtez ! De nouveau tout chancelle, glisse affreusement — je ne sens point de secousse, mais une douceâtre inclinaison accompagnée de déformation convexe... C'est le python qui a bougé, le python que je croyais immobile — méfions-nous de ce mot, méfions-nous; un petit détour, laissons-le là — et qui s'est mis en mouvement, entraînant mes sens surpris, mes yeux bornés et accoutumés à la patte, au saut, gouvernés par la logique du pas...

Digitized by Google

Il bouge : ainsi la marée avance sur les longs sables, suspendue à la lune. Ainsi le poison se propage dans la veine, ainsi le mal dans l'esprit. J'espérerais encore qu'il ne bouge pas, si la lumière huileuse qui s'attache à lui ne tournait sur ses nœuds avec une harmonie qui consterne. Il remue et ne va nulle part. Il n'a délivré ni sa tête, ni sa queue. Il se fond en lui-même, se recommence, progresse et ne change pas de place, il se résorbe et se dilate sans se dénouer.

Il remue et c'est l'univers solide qui chavire. Se peut-il que sous un poids de serpent, depuis le premier serpent du monde, l'homme fluctue et titube ? Il remue, il aggrave la confusion de ses lacs, enfle, déforme ses monogrammes et m'abuse : c'est l'O qui est un C, et le G un Z. Il se liquéfie, coule le long de l'arbre et d'autre part se rétracte, figé... il s'efforce, il présage je ne sais quelle éclosion... au plus épais des spires qui luttent et se malaxent bâille enfin un étroit abîme, qui expulse une tête : — une tête petite et plate, comme laminée par son propre effort, et qui n'est même pas hideuse, mais gaie, parée d'yeux d'or invariables, de durs naseaux cornés et d'une bouche horizontale. Je respire : le python n'est qu'une bête, et non une sorte d'enfer concentrique, un nauséeux chaos sans commencement ni fin. C'est une bête comme vous et moi. Il a le cou mince, doué de grâce, il le darde vers moi d'un jet, avec une vélocité, une inimitié qui me rassurent. Mais il s'arrête, entravé, et sa tête commence le hochement régulier, la danse latérale commune à tous les fauves, à tous les prisonniers : col délié, langue de flamme, c'est peut-être son châtiment, à cette tête, de traîner derrière elle, à jamais, ces vingt brasses, ces cent kilos de serpent...

Digitized by Google

LES PAONS

L'oiseau est loin. J'ai de mauvais yeux, et il ne foule la terre que par nécessité. Audacieuse, la mésange descend jusqu'à moi comme si elle me choisissait, et joue de buisson à buisson, m'apprenant que son aile bleue est secrètement jaune. Elle n'a peur de rien, elle, mais tant d'autres sont timides... J'ai frayé avec l'hirondelle, à l'âge où une enfant des hommes ne s'étonne pas assez d'avoir deux jeunes hirondelles au fond de sa poche, le bec dehors, ou sur sa tête, ou sur son épaule. Une pareille faveur, aujourd'hui, je l'accueillerais respectueuse, à grands frais de oh ! et de ah ! Quand je n'aurais appris qu'à m'étonner, je me trouverais bien payée de vieillir. Mais, sachant où je vais, et combien le temps m'échappe, il me faut réduire le nombre de mes curiosités et regarder surtout ce que je préfère. Je préfère la bête qui a quatre pieds ou pattes. Cet oiseau, qui a toujours les bras croisés sur le dos, et qui n'en use que pour voler, il m'intrigue, il m'échappe, il m'échauffe moins que les quadrupèdes. La patte antérieure, sa griffe, son doigt, sa plante chaude, sa possibilité d'étreindre, de repousser, de mimer, quelle parenté, — quelle séduction ! Au Jardin Zoologique de Berlin, un kangourou encore tout floconneux croise les doigts de ses mains, les lève ainsi noués vers nous, nous adjure... Je voudrais ne jamais savoir pourquoi il nous supplie. Et d'ailleurs, ce n'est pas à lui que je veux penser. Je suis occupée d'un couple de paons,... une paire de paons, car ils sont mâles tous deux. Ils m'occupent comme un songe coloré, comme un météore qui a laissé sur la nuit son sillage ima-

Digitized by Google

ginaire, comme la mer phosphorescente, — comme tout ce qui fulgure, s'éteint et défie la description.

Mon amie Rosine vit un jour passer devant elle, près de Cancale, une trombe sèche, une vis d'air furieux, qui parcourut obliquement le ciel, au-dessus de la mer, et chut dans le golfe de la Guimorais. Sur son trajet son âme avait aspiré et moulé en un nœud fusiforme sable, ramilles, paille...

Rosine voulait me raconter la trombe, son corps d'air tors, transparent et visible; elle commençait avec trouble :

— Figurez-vous... Voilà : c'est parti de là-bas... Une sorte de fumée... Non, pas du tout, une fumée n'est jamais si rigide... Plutôt une sorte de... Rien qui soit descriptible, ni terrestre... Comment dire ?... Une flèche qui... Mais non, ça ne ressemblait pas à une flèche...

Elle faisait un geste d'impuissance, essayait d'autre manière, sans succès, et je la consolais en lui disant qu'il n'est pas de mots pour rendre le Jugement dernier, ni ses anges resplendissants et difformes, le cyclone, le raz de marée, le volcan...

On ne dépeint pas non plus le paon. Le lophophore, le martin-pêcheur, l'uranie-ryphée et mille créatures ailées se jouent de nos pauvres moyens. Mais nous nous obstinons, nous voulons dépeindre le paon. Un style à pointe double, qui chemine péniblement et laisse sa lente trace d'encre sur un feuillet blanc, prétend à la magie et commande : « Voyez, je le veux, voyez, ici, le paon ! »

... Ils sont devant moi, proches, hors d'atteinte. Si je les touchais de la main, aucun arc-en-ciel, en poudre au bout de mes doigts, ne pleuvrait sur mon écriture humide et ne s'attacherait, par grâce unique, aux mots que je cherche. Ils sont tous deux libres, et fidèles à cette demeure. Qui donc a parlé des vilains pieds du paon ? Un homme, sans doute, qui cachait dans de gros souliers des orteils inavouables. Guerriers, princes, les paons portent bottes et éperons. Botte

Digitized by Google

écailleuse, dur pied circonspect, qui se détourne de la boue. Plus circonspect encore lorsque la paire de paons passe sous ma fenêtre : auprès de moi veille le seul être qu'ils redoutent, une chienne brabançonne, minuscule, qui hait les bêtes à long poil et les oiseaux porte-queue. Ils viennent d'éventer ma chienne et s'arrêtent. Pour un court moment le feu instable qui les enveloppe se fige et se tient au bleu fixe. Bleu le col, bleu le caparaçon de plumes lisses, ondé à petites ondes, que relèvent lorsqu'elles rouent les grandes pennes de la traîne. Comme un bouquet de graminées mûres tremble, moins au vent qu'au rythme d'un cœur inquiet, le cimier bleu... Je dis « bleu »; mais comment nommer cette couleur qui dépasse le bleu, recule les limites du violet, provoque la pourpre dans un domaine qui est plus mental qu'optique, car si j'appelle pourpre une vibration de couleur qui semble franger ce bleu, je ne la vois pas réellement, je la pressens... O folie de vouloir dépeindre le paon ! Ce bleu que je prétendais décrire est d'ailleurs aboli, les deux paons se sont remis en marche, parallèles, et le bronze vert seul les couvre, un nuage au ciel les a éteints. Verts, oxydés d'orange, ils vont; verts dans leurs orbes de velours noir sommeillent les yeux de leur queue; partout règne un vert-noir lourd, comme à l'aile des libellules sur les mares épaissies...

La chienne brabançonne, au guet, vient d'aboyer une seule fois, sans passion. C'est assez pour que les paons se retournent, offensés, et guettent de profil ma fenêtre : autour de chaque œil noir — un œil par paon — perle une petite écume d'ignition, rouge par halètements. Sur le front, sur la nuque, colle un heaume dont la maille est une plumule qui contient tous les feux... Aux aboiements insultants, répétés, de la brabançonne, les paons indignés dressent le col pour appeler du ciel les génies gnostiques qu'ils révèrent, puisqu'ils crient ensemble : « Éons ! Éons ! » Mais rien ne descend de la nue,

Digitized by Google

même lorsque le premier paon, imité par le second, ouvre — d'un orgueilleux effort dont elles vibrent comme autant de flèches sur leur but — les grandes plumes de sa roue, qu'il offre aux cieux. Un temps ils se promènent devant ma fenêtre, tête et aigrette glorieuses reposant au centre d'eux-mêmes épanouis, environnées d'yeux suspendus... mais humblement ici je me dérobe à ma tâche, qui serait de dépeindre le paon...

Par où s'est échappée la chienne ? La voilà qui court sus aux paons ! Ils jettent le grand cri d'or un peu rouillé, cri de guerre et de peur, et fuient. Leur vol, queue troussée, me montre la tiède neige grise du croupion, et l'armature — fortes lattes de plumes plates, fauves, ternes — qui soutient le grand appareil ocellé. Ils fuient, bien armés; ils fuient, car l'ennemi est d'une affreuse petitesse. Leur longue parure les suit avec un murmure de feuillage traînant, et la courte bête jaune qui les pourchasse, valeureuse, va happer quelque brin suprême et doré...

Non. Tous deux viennent, après trois sauts qui semblent essayer un tremplin, de bondir dans les airs où ils progressent laborieusement. Gerbes dans le ciel, ils peinent, faiblissent bientôt et prennent pied sur un toit bas, entre une glycine écumante et un rouge rosier grimpant. « Éons ! Éons ! » Rassurés, ils appellent l'invisible, et déliant sur la tuile inclinée leur miraculeuse éteule, ils se prêtent à tout rayon, captent le prisme, et sans cesse me proposent — folie, tentation, soif qui ne connaît ni la source ni le puits frais — de dépeindre le paon...

Digitized by Google

ÉCUREUIL

C'était un écureuil d'avant la guerre. Son donateur délicat l'avait glissé dans la poche de mon manteau au moment où je remontais en voiture, ayant admiré — et refusé — successivement un coati mystificateur et odorant, un ocelot d'un an, une lionne de quatre mois et un crapaud grand comme un saladier, prénommé Anatole, qui savait, m'assurait-on, « donner la patte ».

J'ai parlé, ailleurs, de cet écureuil du Brésil, couleur de bronze vert-noir, le panache et le ventre rouges, mais je fis de lui une esquisse prématurée, et j'ignorais l'essentiel, puisque je l'appelai « écureuille » et Ricotte. De plus malins que moi s'y fussent trompés...

Dès l'abord, je m'aperçus que Pitiriki était vraiment sauvage, c'est-à-dire ignorant de l'homme, et confiant jusqu'à l'intrépidité. L'âme des pirates et des barons détrousseurs brûlait en lui, et se jouait à l'aise dans un corps qui mesurait, debout, vingt-deux centimètres.

Le premier jour, il fit trembler la chatte de Perse, et la chienne-bull perdit, devant lui, la parole. Qui n'eût frémi, à contempler ce follet hilare, trônant au dossier d'une chaise, dardant sur toutes choses un œil oblong comme celui de l'antilope ? Il agitait en parlant ses rondes et ravissantes oreilles bordées d'un « gansé » en relief, et répandait pêle-mêle, sur mes bêtes consternées, les coques de noisettes et les vérités péremptoires.

Le premier jour, il but du lait, s'essuya les mains à mes cheveux, et bondit dans les airs en imitant le cri du geai. Il courut au plafond, le long de la corniche; l'instant d'après

Digitized by Google

il avait mangé, sur une tapisserie Louis XIV, le nez d'un personnage casqué et demi-nu. Mais il ne pensa pas que je voulusse le châtier, et se laissa reprendre sur mon épaule, où il carda mes cheveux et poussa, sous mon oreille, son froid petit nez amical, sa langue charnue et sa singulière haleine qui sentait le musc.

— Il est joli, mais... est-il affectueux ? demandèrent mes amis et mes amies.

Je les trouvai bien osés de poser si crûment la question, leur question, toujours la même question. Que d'exigences, et quel bas commerce avec la bête... « Donnant, donnant », et que donnons-nous ? Un peu de nourriture, — et une chaîne.

— Attache-le, il a pris une pelote de laine !

Autour des reins de Pitiriki, une ceinture de maillons, depuis son enfance, avait usé son poil. Ce panache aérien, cette aigrette, cette flammèche rendait en voltigeant un bruit de forçat.

— Prends-le, rattache-le, il emporte la bonbonnière !

Captif, il glissait sa main aux longs doigts, sa main soignée qu'il lavait dix fois le jour, entre sa ceinture d'acier et son flanc, et songeait. Quand je l'emportai à la campagne, je vis bien qu'il avait mené jusque-là une morne vie citadine. Il ne passa pas tout de suite le seuil de sa cage ouverte. Il serrait ses mains contre sa poitrine, contemplait un vert infini de jardins, de pré et de mer, et vibrait d'un tremblement régulier, auquel je ne puis comparer que la grelottante agonie des papillons. Son bel œil, bombé comme une larme, mirait le vert universel, mais Pitiriki avait déjà vécu assez avec nous pour ne pas croire aux dons démesurés. Je pris le bout de sa chaîne et il me suivit dans l'herbe, où il urina proprement, où il égrena un chapelet de pilules noires. Puis il saisit de ses deux mains antérieures la basse branche

Digitized by Google

d'un troène en fleurs et la secoua d'une manière frénétique, la mordit comme pour s'assurer qu'elle était vivante.

Cependant il voyait passer des oiseaux dans l'air et les saluait d'un mouvement de cou qui le soulevait presque de terre...

Il ne connut pourtant, à cette époque-là, qu'une chaîne un peu plus longue. Ne fallait-il pas craindre les chats errants, les chiens, les froides nuits et surtout les quatre éperviers, mes vigies tournoyantes ? Les bêtes libres s'approchaient de lui, parfois, jusqu'à l'enivrer de joie ou de colère. Il apprit l'existence de l'orvet, amassa à sa vue les plis de son front entre ses oreilles, hérissa le poil de sa nuque et de sa queue, et le sang troubla le sombre cristal de ses yeux. Avant que j'eusse pu intervenir, Pitiriki avait accompli une sorte de saut périlleux en l'air, une giration de coq combattant, et le lent petit serpent inoffensif gisait, rompu en deux tronçons...

Mais l'écureuil ne manifesta, au crapaud, qu'une répugnance assez perverse. Il lui arriva d'étendre, vers la grosse crapaude grenue, sa main onglée, de gratter la tête pustuleuse avec une apparence d'amitié, mais que la crapaude réagît et s'enflât, Pitiriki voyait — c'est à la lettre — rouge, et poussait son râpeux cri de guerre.

Ses vacances de Pâques coulèrent, aimables et pleines, et il engraissa. Outre les noisettes, noix et amandes que je ne lui mesurais pas, il rongea un rideau, le coin d'un cadre, perça une cuiller d'argent, se promena tout un jour en serrant sur son cœur un bâton de raisin pour les lèvres. Il voletait autour de mes épaules et me soufflait dans l'oreille, mais je détestais le bruit de sa chaîne et la petite marge de poil usé, autour de ses flancs soyeux...

A Paris, mai et juin emplirent mon étroit jardin d'acacias blancs, de rhododendrons et d'héliotropes. Dans sa cage, Pitiriki poussait son nez suave entre deux barreaux... Je

Digitized by Google

savais que j'en viendrais à ouvrir la cage, à dénouer la chaîne, et que je le regretterais.

Quand j'infligeai la liberté à Pitiriki, je me souviens que sous une brise de juin les fleurs d'acacia et les pétales de cerisier double rayaient l'air d'une neige oblique, et que l'écureuil, libre, ne bougea pas. Il resta longtemps absorbé, sur l'appui de la fenêtre, assis et les mains croisées. Il soupira, comme soupirent toutes les bêtes émues, et aussi les hommes. Il commença son geste familier, les doigts glissés entre son ventre et sa chaîne, et ne trouva plus sa chaîne. Il fit un petit saut gauche, mesuré sur la longueur exacte de la laisse rompue; puis un second saut d'essai; alors seulement il me regarda. Enfin, il toussa d'angoisse, prit son élan et disparut.

Au soir tombant, je criai son nom, en vain. Mais à la nuit fermée, la petite toux sèche d'écureuil m'appela sévèrement sur la fenêtre, et Pitiriki entra en maître dans la chambre. Il titubait, saoulé d'air, d'arbres, de fleurs, d'altitude. Il but au robinet du lavabo, se peigna des deux mains, et prépara son lit — une grosse pelote de laine qu'il ouvrait et refermait sur lui tous les soirs — avec des manières de soudard : « Mon lit, bon dieu de bon dieu ! Mon lit ! » La nuit, il rêva en tumulte, et le lendemain je le retrouvai assis, libre, au bord de la fenêtre, attendant je ne sais quelle rupture idéale d'une chaîne qui n'existait plus...

Ce jour-là, il ne quitta pas le jardin. Le paradis terrestre recommençait dans les rhododendrons, dans l'acacia, dans les gouttières de ma maison basse. Un vol d'hirondelles et de passereaux entourait Pitiriki, l'interrogeait de la voix, le piquait parfois du bec; il jasait sans repos et se livrait à des cabrioles auxquelles applaudissaient, à grands éclats, les oiseaux. Exultant, il perdit toute mesure et poursuivit ma chatte sacrée, l'expulsa de l'acacia, sur lequel il demeura

Digitized by Google

perché, vainqueur, hérissé en rince-bouteilles et portant cent défis : « A qui le tour, maintenant ? »

Jours de grâce, hors de toutes nos lois... Pitiriki visita l'îlot de jardins, borné par trois rues. Bien loin de perdre sa sociabilité, il l'étendit aux riverains de l'îlot et l'on me donnait des nouvelles.

— Pitiriki a déjeuné rue Nicolo, il a mangé les noix du compotier et un peu de raisin sec...

— Pitiriki a passé deux heures rue Vital. Il s'est installé sur le piano et il a écouté la jeune fille qui prenait sa leçon de chant...

— On vient de chez Mme Héglon-Leroux voir si Pitiriki n'aurait pas apporté ici un petit peigne en écaille, monté en argent, qu'il a pris sur la coiffeuse. Mme Héglon-Leroux a dit que si on ne le retrouve pas, ça ne fait rien...

Tous les soirs, il rentrait, tous les matins il partait, dispos, lustré, frais, éclatant de liberté, et même de gratitude, puisqu'il n'oubliait jamais de revenir, de me prodiguer caresses et baisers d'écureuil. Ce recommencement du monde, cet équilibre, cette innocence entre la bête sauvage et nous dura deux ou trois semaines. Un soir, Pitiriki ne rentra pas, ni aucun autre soir. La main humaine, j'en suis sûre, s'était de nouveau abattue sur lui, sur son doux pelage, ses élastiques pattes postérieures faites pour le long saut plané, ses oreilles qu'il pliait latéralement pour offrir son crâne à la caresse.

C'est en pensant à Pitiriki, à quelques autres bêtes dépaysées parmi nous, amèrement claustrées, que je me sens si souvent « méchante à l'homme »...

Digitized by Google

CHIENNE BULL

— Encore une chienne bull ?

— Vous voyez.

— Mais pourquoi encore une chienne bull ?

— Sans doute parce que je manque d'imagination...

— D'autant plus que celle-là ressemble incroyablement à l'autre, qui est morte... Mais incroyablement !

Incroyablement. Tu l'entends, ô chienne ? C'est le seul mot sensé qui se soit échappé de cette dame, cette dame devant qui tu tiens ton sérieux. Incroyablement, en effet, tu ressembles à la chienne écrasée il y a dix ans. Je pourrais m'écrier : « C'est la même chienne ! » et croire qu'elle a seulement patienté, médité, progressé, pendant ses dix années d'absence. Ainsi attendent sous la terre des germes, étirés, obstinés, chercheurs, jusqu'à ce qu'ils trouvent l'issue et s'exhument vivaces... Peut-être qu'elle a, cette chienne — que tu as cheminé sous la terre à ma recherche, depuis ta mort...

« Pourquoi encore une chienne bull ? » Ce n'est pas à *ces gens-là* que nous donnerons des explications, toi ni moi.

Si, dans ma maison, une bassette succédait à un basset, ou un loulou à un loulou, je n'aurais pas l'idée de demander au nouveau venu : « Rappelle-moi celui qui te précéda dans mon amitié. Parle-moi de lui, aboie dans le même ton, gratte, à son exemple, le trou de la taupe... » Bien loin de là — j'ai eu grandement le temps de vingt expériences — j'aime que le petit chien à fin museau, le berger sage, le griffon, nouveaux, apportent à ma maison un nouvel hôte, et les surprises d'un caractère inconnu.

Digitized by Google

Il n'en va pas de même pour le bouledogue, et je hausse jusqu'à lui son diminutif, le lutin à tête ronde, camard, grignard, valeureux : le terrier brabançon à poil ras. Entre un chien à crâne rond et un chien à crâne plat, la différence est si grande qu'il m'arrive de dire : « J'avais à cette époque-là un bouledogue et un chien. » La bull dit comme moi, avec cette nuance qu'elle pense : « Tiens, un chien », lorsqu'elle rencontre un bouledogue. Quand elle rencontre un chien ordinaire, elle ne pense rien, parce qu'elle ne regarde pas les chiens. Sur quatre chiennes bouledogues, je n'en ai pas possédé une qui consentît à causer avec un basset, ou un lévrier, ou un berger. Le temps, semestriel, des accouplements n'amendait point leur mépris. Une sorte de stupeur, au plus fort de leur trouble sexuel, les immobilisait parfois, lorsqu'un « étranger » fougueux, le poil flottant, la langue hors d'un long museau héraldique, prétendait se rendre maître d'elles. Je les voyais fixées au sol, l'œil privé de pensée, mais l'assaut même n'obtenait pas qu'elles se détournassent vers l'intrus. Le bouledogue n'aime, au sens pur, total du mot, qu'une seule race d'animaux : la nôtre.

Comprenez bien que je ne chante pas ici le serviteur parfait dont le berger de Beauce vous fournit un modèle classique : zèle vertueux, empressement effacé et juste, toutes vertus qui sont celles du valet affectueux, né et vieilli dans la famille. Non. Je n'affirmerais même pas que le bouledogue, au sens où généralement vous l'entendez, « garde » bien. Il est trop entiché de l'humanité pour haïr un homme qui ouvre une porte, fût-ce à l'aide d'une pince-monseigneur. Je n'ai jamais eu l'idée de demander à mes chiens leur secours contre mon semblable.

La garde qu'ils montent autour de moi se passe de démonstrations hostiles. Ne savent-ils pas que la présence constante est la meilleure sollicitude ? Leur plein silence fait honneur

Digitized by Google

à eux autant qu'à moi, quand sonne l'heure du silence. Ils me laissent en paix; je ne les trouble pas. S'ils m'attendent, — et que feraient-ils sinon m'attendre, toute leur vie ? — du moins ils patientent hors d'une veille démoralisante, qui résonne de soupirs et de plaintes mineures. Je n'ai pas failli à mon premier devoir envers tout compagnon : lui apprendre à se suffire. Chienne bouledogue, quatrième chez moi du sexe et de la race, quand je me promène, tu te promènes. Tu savoures l'excursion, *ton* excursion. Je muse, tu bats le buisson, tu suis une piste de lapin, ou tu insultes la taupe au fond de son trou. Je n'ai pas de balle de caoutchouc dans ma poche, tu ne réclames ni le silex rond, ni le marron d'Inde, je n'irai pas jusqu'à dire que tu les refuses... A chacune de nous son plaisir, ses soucis, son oubli, sa chasse... Que je traverse la chaussée, te voilà sur mes talons, et tu t'embarques, tremblante de foi et d'horreur, si je monte en canot.

« Incroyablement... Elle ressemble incroyablement à l'autre chienne ! » Louons le hasard bienveillant, chienne, qui nous mit sur le même chemin — le hasard et ma circonspection, le hasard et un certain gabarit inflexible qui étreint l'étrange petit « bouledogue français ». J'accorde qu'on achète un loulou, rince-bouteilles ravissant, par foucade, et que l'œil en bille, latéral et câlin, du brabançon vous séduise d'un coup. Mais on n'achète par caprice ni une maison, ni un cheval, ni une chienne bouledogue. Derrière ta grille de sujet à vendre, sous ton diplôme de « premier prix » tu attendais, avec une sagesse que je *reconnus*. Tu m'as regardée — pas trop. Tu ne manifestais ni désespoir à grands cris, ni morbide impatience. Ton bel œil brun, sagace, troublé d'or, exorbité, ne riait pas au passant, ni ne mendiait; je *reconnus* ton orgueil et ton espoir qui n'avait encore ni nom, ni la forme que tu donnes, comme nous autres, à ton dieu aimé, la forme d'une créature humaine. Par deux fois dans la semaine, je demandai

Digitized by Google

qu'on te tirât de ta cage, qu'on te fît courir et marcher, et là je *reconnus*, avec un plaisir assez amer, tes petits pieds à doigts très courts comme les pieds de l'éléphant, un rein bref à souhait, et le jeu vigilant d'oreilles sans reproche, hautes, promptes en tous sens; je *reconnus* le front, siège d'une mémoire qui étonne le profane, et la petite queue pleine d'esprit.

A ma troisième visite, tu me fis un demi-sourire vague, et le lendemain je vins te chercher. Tu te tenais assise sur le coussin de la voiture, attentive à te conduire avec une correction expectante, tellement que je faillis te nommer d'un nom que tu n'avais jamais entendu. Tu répandais la triste et forte odeur des chiens cloîtrés, et tes dents de seize mois s'engainaient de tartre. Mais, humiliée dans ta beauté, tu restais fière comme une aristocrate sur la charrette.

Je ne t'adressais guère la parole, je maudissais ton pedigree, ton patronyme et ton nom de baptême : quelque chose comme Érika von Meyenberg; a-t-on idée !... Je me tendais pour la grande épreuve définitive, notre épreuve, l'essai de ma puissance, de ta prédestination. Dans une allée déserte, je te rendis libre, pour savoir si le lien à peine formé, élastique, un peu douloureux, se nouait déjà de toi à moi, et si, comme ta devancière, ta pareille, ton exemple, tu choisirais...

Comme elle tu partis, en aveugle, à travers la verdure et la poussière de juin. Quand tu atteignis follement le bord d'une pelouse, je jetai un cri, un cri, puisque je ne savais pas comment te rappeler, comment te manifester mon pouvoir, comment projeter au loin mon anxiété, mon exigence, l'envie que tu m'appartinsses. Sur ce cri tu rompis ton élan, et tu ne balanças qu'un moment avant de choisir... Tout était dit. Le reste de notre entente, désormais, ne serait que jeux, plaisirs et coquetteries, et faciles leçons, puisque sur la pelouse de Bagatelle tu revenais vers moi « incroya-

Digitized by Google

blement, incroyablement pareille à l'autre chienne » qui n'avait, il y a dix années, balancé qu'un moment. Tu mesuras ton allure et nous imitâmes assez bien un couple calme de vieux amis, ce pendant que tu butais parfois d'émotion, et qu'amollie par une dépense d'énergie que connaissent les dompteurs et les amants encore mal assurés dans leur triomphe, je passais à ma ceinture ta laisse toute neuve et inutile.

LÉZARD

— La chatte a pris un lézard vert ! Elle a pris un lézard vert dans la vigne. Venez voir, tous !

Peut-on dire qu'elle l'a pris ? La chatte était couchée. Tout à coup elle s'est changée en dragon, en flamme, en poisson volant, et j'ai vu sous son ventre, entre ses pattes d'argent, un lézard vert, comme si elle venait de l'inventer à l'instant même. Elle ne se risquait pas à le mordre, car une petite tête exaspérée, couleuvrine, gainée étroitement d'émaux en plaques juxtaposées, visait son précieux nez de chatte. Mais elle le tenait, et ses yeux délirants tournoyaient.

— Chatte ! Voulez-vous le lâcher !

— Je ne suis pas folle, pour lâcher un lézard, gronda la chatte.

Elle resserra ses puissantes pattes fines, la gorge du lézard palpita à se rompre, une longue queue resplendissante se tordit sous la chatte; je vis s'ouvrir, suffoquée, la gueule rouge de la « verdelle ». Je n'eus que le temps de m'élancer.

Digitized by Google

— Rends-le-moi ! C'est à moi ! pleurait la chatte.

Un pistil bifide, noir, agile, tâtait l'air, hors de la gueule du lézard mi-pâmé. Goutte à goutte, j'humectai d'eau cette fleur au gosier rouge, et le lézard rouvrit ses yeux de topaze.

— Rends-le-moi ! miaulait la chatte. Si tu en veux un, il n'en manque pas d'autres dans la vigne. Celui-là est ma proie ! D'ailleurs, il va te mordre, et ce sera bien fait...

— Chatte, lui dis-je, vaquez à d'autres soins. J'ai l'âge de savoir comment on tient un lézard sans qu'il morde, un crabe sans qu'il pince, et il y a beau temps que l'arête en éventail, sur le dos des trigles, n'est plus un piège pour moi. Allez, chatte, capturer des papillons de nuit bien gras, inoffensifs, en vous gardant de la sauterelle chevaline et de ses mandibules à ressort !

— Oh ! bien, dit la chatte, je m'en vais. Je ne suis pas à un lézard près, et tu sais ce que je pense des longs discours et des leçons de choses et des potins sur notre race, dont tu fais métier

Car la chatte me tutoie, et je lui dis « vous ». Nous savons vivre.

Le lézard, un peu évanoui encore, souffrit que je constatasse deux plaies roses, pénétrantes, couleur de rubis balais, à la base de sa queue. Pour le reste, il ne s'agissait que d'un choc nerveux. Je décidai de le loger, pendant sa convalescence, dans ma cage-clinique. Son ventre dodu, sa tempe vierge de toute tache bleu-turquoise m'enseignèrent qu'il convenait de le nommer « lézarde », et non lézard. La verdelle succéda, dans la cage-clinique, à la tortue-qui-se-mourait-de-soif, une tortue des bois provençaux, jaune et noire, que la longue sécheresse avait menée, vide, légère, à peine vivante, vers mon puits intarissable et mes généreux arrosoirs. Avant de lui donner mon potager, sa rosée quotidienne, ses vertes

Digitized by Google

salades, ses limaçons, je l'avais chambrée, et mise au régime de la suralimentation. Il faut ce qu'il faut.

La lézarde eut, en cage, l'eau fraîche, une branche feuillue, du sable sec, quelques gouttes de lait, un lambeau de lainage plié en deux pour le sommeil et la méditation, et je m'en allai quêter des vers de farine. Miracle ! j'en trouvai. A leur seule vue, la lézarde revêtit son grand uniforme de tarasque. Enflée, bossue, exhaussée sur ses doigts de devant, les muscles bandés sous sa cuirasse de chrysoprase, d'émaux et d'opale fondus, elle arqua le cou en crochet et donna du nez sur le ver blanchâtre avec une force de serpent. Happé, éventré déjà, elle tuait et retuait son ver, — ainsi fait d'une pantoufle ma bouledogue — et j'entendis son nez corné — toc, toc — frapper le plancher comme un doigt coiffé d'un dé.

Elle mangea fort, et guérit ses plaies roses. Elle apprit vite à me connaître, et je m'en sentis flattée plus que surprise. Elle fut prompte à grimper sur ma main tendue, et par les midis qui font bouillir le sang des lézards sur les silex secs, elle jouait avec moi le jeu du lézard féroce, altière sur le bout de ses doigts fins, le ventre en pont et sa gueule écarlate pleine de menaces pour rire, elle visait mon nez ou ma joue, pinçait mon doigt à y laisser sa marque. Nous en vînmes à déjeuner ensemble. Elle brillait de tous ses feux vert et or sur ma nappe, et le soleil au zénith lui conseillait l'immobilité. Ainsi elle rassurait les mouches, qu'elle happait de temps à autre dans une cabriole électrique. Je lui découvris une passion pour la crème fraîche, certains fruits, pour le sirop des compotes. Elle mangeait trop, en claquant du bec comme les enfants mal élevés, et se sentait abattue après ses goinfreries. Nous ne savons jamais borner nos grâces, nous autres lourdauds.

J'eus peur de la voir, un jour, tourner au violet, et mourir comme le fit, sous mes yeux, la rainette qui venait de gober

Digitized by Google

une mouche grise, énorme, hérissée de poils. J'eus peur surtout de transiger avec ma résolution la meilleure, d'accepter qu'une bête, chez moi, perdît sa liberté, ses chances de mort et de vie normales, et jusqu'à la palpitation sauvage qui la saisit quand elle sent que nous l'observons.

Je portai donc dans la vigne ma lézarde dodue, qui se perchait sur mon index et affrontait l'univers, tout autour d'elle, d'un air de défi. « Si elle ne s'évade pas quand je l'aurai lâchée, pensais-je, c'est qu'il me faudra la garder, et l'emporter à Paris, où elle méditera sur la pierre chaude du foyer et révérera la grille à charbon. Sur le toit du phonographe, elle écoutera la musique vibrer dans son ventre; elle courra verticalement le long des rideaux et me fera compagnie, cramponnée à mon abat-jour tiède... »

Cependant je la déposais au creux d'un layon de la vigne. Le même sable, là-bas, nourrit la vigne et filtre la mer. Froid à l'aube, il brûle à midi la plante du pied nu. Il exalte le lézard, et la tortue, au plus fort du soleil, ne s'y possède plus. Parce que je suis restée naïve dans mon commerce avec les bêtes, je crus d'abord que la lézarde avait choisi, entre moi et... tout le reste. Car elle demeura calme, sa queue resplendissante bouclée contre son flanc. Je lui grattai la tête, et elle gonfla son cou par amitié, puis je cessai de lui gratter la tête, pour lui laisser son libre arbitre. Et puis... et puis il n'arriva plus rien. La place où étincelait ma lézarde fut soudain vide. J'avais bien perçu un vert rayon, le début d'une prouesse de vélocité. Mais nos sens sont lents, et le sable, farineux, fin, ne garda pas d'empreinte. Du moins la lézarde emporte, bien opposées de chaque côté de sa queue dodue, et suspectes peut-être à toute la gent vêtue de vert prasin, d'opale et d'or, les traces d'une sollicitude humaine, qui se croyait désintéressée.

Digitized by Google

LA PANTHÈRE NOIRE ET LES LIONS

A l'appel du gardien — ce gardien presque digne des fauves qu'il n'a pas quittés depuis vingt-trois ans — elle s'élance, elle, la panthère, de l'abri obscur, la niche qui borne, au fond, la cage. Elle, je sais que c'est elle — qu'ai-je vu d'elle ? Un feu noir, un cratère rose, deux phares d'or, des griffes lumineuses, un crâne de chat, petit, aux oreilles couchées, invisibles dans la colère... Le temps que met une volute de vague à assaillir une digue, la panthère noire a attaqué ses barreaux, son gardien soucieux, l'air libre, les formes mouvantes, arbres, êtres, oiseaux, d'un univers dont on l'a retranchée depuis un mois seulement...

Silence. Elle est retournée à l'antre obscur, à la géhenne, et son cri, dont la salle tremble, n'a pas troublé le couple des lions, ses voisins.

En combien de mois, d'années, captifs, ont-ils acquis cette sorte de sérénité bourgeoise ? Quand ont-ils renoncé à se jeter, comme deux longues et rugissantes flammes, debout contre les barreaux ? Il a dû renoncer à cause d'elle, elle vivre grâce à lui. Elle est une blonde magnifique, amollie par la réclusion. Ses courtes oreilles sont arrondies comme un pétale, arrondies comme l'aile inférieure des paons de nuit. Tout ce qui la couvre est beau. Elle semble n'avoir choisi et accepté que l'ongle le plus courbe et le plus translucide, le duvet d'oreille le plus dru, la plus fine qualité d'aigrettes pour les brins de moustache. Si la couleur du maïs mûr couvre ses flancs, un poil très pâle palpite sur son ventre selon le rythme de son long souffle. Quand elle se renverse sur le dos, elle est presque aussi rose qu'une femme nue. Le dessin irré-

Digitized by Google

prochable de ses narines, la raie médiane qui les sépare, — je retrouve là les perfections que je loue dans le nez de ma chatte : un nez parfait de chatte grossi quarante fois.

Elle se couche en écartant les coudes, mordille une de ses griffes en cimeterre, bâille et montre sur sa langue un rude chaume d'argent. Le tartre de la captivité n'a pas encore attaqué ses canines, ni ses molaires en fleur-de-lys. Des stries de son palais à sa lourde queue, tout en elle est matière de choix, simplicité terrible, réussite. A ses côtés la grosse crinière mêlée, le nez plus plat, la morne ostentation du lion nous laissent froids. Nous oublions les grands yeux du mâle presque horizontaux, où bout un or calme et sableux, pour louer le petit menton de la lionne, le petit menton musculeux et mobile. C'est de ce petit menton que semblent naître expression et sourires. Elle vient de renverser la tête pour quêter, sans bassesse, la caresse du lion sur sa ronde oreille. D'une râpe déférente, il lui lèche aussi la joue. Elle crispe son menton, érige et braque ses moustaches et serre les lèvres. Jusqu'à ses yeux, qu'elle ferme à demi, monte un sourire où je puis bien lire une sensualité amicale et un peu amère, un consentement que combat l'orgueil. Mais sur toute cette auguste face femelle errent d'autres secrets. Si l'on me donnait cette lionne, si je me donnais à cette lionne, les spectateurs humains s'émerveilleraient sans doute que je puisse épeler le rudiment du fauve, et leur transmettre : « Elle a faim. Elle a soif. Elle m'aime. Elle est fâchée. Elle veut jouer. » Mais je sais bien que je ne me contente pas de si peu, et je porterais la peine de rôder en vain autour d'elle, de ne franchir qu'une ou deux enceintes, d'écouter la grande voix nuancée qui déchire l'air ou roucoule orageuse. Il semble borné, le visage humain, à qui s'abîme souvent dans des regards dont l'or bouillonne autour d'une pupille verticale... Regards, signes lointains d'appel, efforts de la bête

Digitized by Google

contre sa propre inviolabilité qu'elle n'a pas souhaitée, élancez-vous encore vers moi : j'ai toujours fait la moitié du chemin.

CHATS-HUANTS

Son maître était un vieux musicien, tout brûlant de fanatisme, fondateur d'une société musicale, *La Trompette,* qui n'est pas encore oubliée, et ceux qui l'ont connu l'appellent encore, comme je fais, le « père Lemoine ».

Elle, je ne sais comment la nommer. Sa taille ne dépassait pas celle de l'Effraie naine, — dix-huit centimètres — mais elle portait les petites cornes de plumes des Ducs, et rien, dans sa fière contenance, dans son corps effilé couleur d'araignée, de rat, d'aube terne, de cendres, ne rappelait la courtaude, la vive et minuscule Effraie naine.

Elle et son maître s'accommodaient tous deux d'une lumière voilée. Sous l'abat-jour vert, la lampe du bureau blessait encore l'oiselle de nuit. Mais elle avait dès longtemps choisi, et acceptait tout pour ne point quitter son maître. La sévère petite personne se tenait fidèlement sur la droite du bureau, bien éveillée, les yeux mi-clos. Immobile, elle était de pierre, impénétrable, rengorgée, ses serres délicates à peine visibles sous sa jupe de plume. Mais à la voix du père Lemoine, elle gonflait tout son plumage, s'ébrouait avec un bruit d'éventail et prenait des airs de tête comme une perruche. Cette coquetterie d'un oiseau que l'homme dit « funèbre », la tendre assurance qui menait la petite chatte-huante à

Digitized by Google

l'assaut du père Lemoine qu'elle gravissait comme un mont, étonnaient les amis du fondateur de *La Trompette*.

J'étais alors fort jeune, mais plus vieille qu'eux tous, déjà, dans l'amitié des bêtes.

— Peut-être est-elle aussi âgée que moi, me disait le père Lemoine en grattant la large tête, sagace et pleine, de son amie nocturne. Elle me vient d'Autriche, mais je n'en connais pas plus...

Elle se percha volontiers sur mon doigt tendu, et je n'en fus pas surprise. Je ne fus émue que d'entendre son chant — puis-je nommer autrement un flûtis limpide, un bavardage bas, modulé, percé parfois de notes pures ? Le père Lemoine souriait :

— Elle m'en dit bien d'autres, la nuit, quand nous sommes seuls, dit-il. Elle roucoule comme un ramier...

Ce doux sanglot de minuit, Émile Vuillermoz le connaît encore mieux que moi. C'est à Orsay, par la fenêtre ouverte de son cabinet de travail qu'entrait, comme l'aile même du brouillard, un grand-duc, un de ceux dont la voix, au bord du jour, déchire la nuit et le sommeil. Visiteur amical et libre, il acceptait d'être parfois un convive, et mangeait sobrement mais avec fureur, aidant de la serre son bec aquilin.

J'habitai, un temps, le pays de France où l'on tue le plus de chats-huants. Réfugiés dans les combles d'une demeure à demi ruinée, ils se virent traqués, mutilés et crucifiés aux portes des granges. Paysans et chasseurs tuaient la chouette rieuse si bien coiffée d'un béguin à la Marie Stuart, et le grand-duc qui nage, déployé, sur la nuit, et la chevêche miaulante, et l'effraie.

Vers ce temps commença la période des trèfles maigres, pauvrement fleuris, et l'étrange disparition des abeilles. Déplacement plutôt que disparition, car nous les vîmes

Digitized by Google

quitter des abris rustiques qu'elles avaient choisis elles-mêmes, presque au ras du sol, dans une ancienne resserre de jardinage, et sous une énorme jarre ébréchée. Elles rallièrent, par nuages suspendus, nos murs crevassés, s'agglutinèrent, par masses en forme d'ananas, à des balustres rompus. Leur irruption dans une chambre haute, un matin, emplit la maison d'un fiévreux tam-tam étouffé et elles ronflèrent un moment, comme l'incendie, le long d'un conduit de cheminée. Mais aucun de nous ne fut touché de leur aiguillon, et les abeilles altérées se détournaient de l'abreuvoir quand le bétail y venait boire. Pénétrant au creux des murs secrètement évidés, et dans des logettes à meurtrières, elles imitèrent les plus anciens essaims qui de siècle en siècle coulaient dans les tours un miel ignoré. Là, elles rejoignirent les hôtes nocturnes de la demeure, les derniers chats-huants, les derniers protecteurs indirects de l'abeille...

Car aux champs prospéraient le mulot, la musaraigne et le robuste rat agreste, tous friands du miel volé aux abeilles sauvages. Quand le rongeur découvre par hasard le goût du miel, il apprend du même coup à le rechercher. Il flaire sa succulence jusque dans l'estomac de l'abeille, qu'il happe vivante durant qu'elle butine la fleur du trèfle. Comment se gare-t-il du dard ? Je ne sais. Mais il devient ravageur de nectar et d'abeilles, et seuls la vigilance de l'oiseau nocturne, sa grande aile, son bec courbe et ses serres refoulent la musaraigne au nez rose, le mulot prolifique, le gros rat argenté et ventru, à queue de serpent...

Ces drames de l'air et des souterrains n'ont point de fins telles que les aimeraient la morale et la zoophilie. Les massacreurs de nocturnes se lassèrent, parce qu'un plus grand massacre humain commença — nous étions en 1914. La chouette à joues blanches rit à son aise, et secoua au seuil d'un abat-sons la poudre d'eau des nuits paisibles. Et la

Digitized by Google

chevêche put crier du haut de son arbre, dès le prompt crépuscule, en décembre : « Je suis le chat ! » car il n'y avait plus personne dans la maison un peu ruinée — pas même un chat — pour la démentir.

RAPACES

Les éperviers m'apparurent pendant l'été que je nomme encore, dans ma mémoire, l'été des vipères. J'habitais, en Franche-Comté, une petite propriété qui avait pris, à vieillir, tous les charmes. Un fronton Directoire, diadème du logis principal, ne cachait pas qu'il datait de la Restauration. Un sol ancien, quand on le grattait, livrait parfois des morceaux, sculptés, d'un marbre ambré, et le soc, en labourant, exhuma un cœur de pierre, étrangement rosâtre et veiné. Tout cela est loin... Peut-être quelques arbres fruitiers, âgés et languissants, vivent-ils encore sur cette colline pierreuse, chaude, creusée d'une combe où le brouillard, au coucher du soleil, coulait comme un lait bleu. Peut-être les rocs éclatés et le bosquet d'ormes abritent-ils encore les longues couleuvres de six pieds et la puissante fourmilière conique, que chaque renouveau voyait grandir...

Cette année-là, cette année de ma jeunesse, on annonça, en juillet, que les vipères abondaient. La Comté, qui craque comme un paillis neuf sous des étés brefs, les plus rudes que j'aie connus, n'est pas sans céder à quelque méridionale enflure... Que mes pieds de promeneuse disjoignissent, sur un sentier, deux vipères unies, je n'y vis rien d'insolite...

Digitized by Google

J'entendis la double fuite, la reptation rageuse et saccadée, qui ne ressemble en rien au soyeux murmure de la couleuvre... Mais défend-on aux vipères de faire l'amour ? Je n'y pensais plus, lorsque, par un après-midi roux, hargneux, crépitant de chaleur, un Bisontin entra chez moi pour y prendre le frais.

— Je redescends à la ville, me dit-il. J'allais à X... par les traverses, mais j'y renonce. Huit vipères sur mon premier kilomètre de chemin creux... Ma foi, j'en ai assez.

— Huit !... Où donc ?

— Là, tout près, sur la pente du Gravier-Blanc. Je n'ai pas de guêtres, vous voyez, et j'ai le pied distrait. Alors, je rentre chez moi.

Un journal de la région, la même semaine, publia des statistiques, enregistra les prouesses des « preneux » de vipères, et photographia leurs tableaux de chasse. Je n'ai point de honte à avouer que je tressaillais aux jeux des lézards sur les murs. La lettre d'un petit parent, en vacances dans le Jura, m'apprit qu'un bosquet de village, hanté d'habitude par les amoureux, voyait fuir, pour cause, ses fantômes deux par deux liés : une battue minutieuse le purgea de *six cents* vipères et vipereaux. Une ancienne écluse et ses quais disjoints livrèrent un bon — si j'ose écrire — millier de têtes triangulaires et plates... et je quittai ma douce habitude de m'étendre n'importe où sur la terre, de somnoler sur le regain mêlé d'origan et de scabieuse, de couper au plus court par-dessus les talus de clôture et la pierraille gris d'azur... Je devenais nerveuse, et il m'arriva de pousser des petits cris de dame pour un frôlement d'herbe... Les mères dans les hameaux et dans les fermes s'effrayaient, on tuait au petit bonheur couleuvres et orvets, et les enfants vantards mentirent tous à la fois.

C'est alors qu'ils apparurent, les autours, délégués, sans

Digitized by Google

doute, au nettoyage de mon district, car ils se posèrent, en bouquet, sur un arbuste malingre, qui oscillait sous leur poids. Quatre autours — l'épervier est plus petit — frais, tavelés à plaisir, couleur de léopards, et tranquilles devant moi comme si je les eusse apprivoisés. J'espère, familièrement, les miracles, et je ne m'étonnai pas qu'ils me souffrissent si près d'eux. Mais quand je vis leurs visages d'oiseaux, je perdis l'espoir : jamais, du col à la queue, leur belle forme de colombe, de flacon précieux, de courge effilée, ne palpiterait, renflée ici, effilée là, sous ma main; — jamais ces yeux-là ne daigneraient rencontrer les miens... Ils s'envolèrent, sans hâte, et comme excédés, très grands dès qu'ils prenaient l'essor, et encombrant l'air. Peu d'heures après, je les aperçus dans le site le plus romanesque de l'enclos, celui qui réunissait un « point de vue », une éminence de rocs habilement désolés et les vestiges d'un labyrinthe. Toujours cette manière excédée de s'envoler à regret, toujours ce profil détourné, ce rengorgement intentionnel, dédaigneux de l'importun — mais je me consolais en admirant combien le bec assez court, impérieux, prolongeait avec noblesse le petit front osseux, orné entre les yeux d'une houppette rase et faiblement dorée.

Le lendemain, ils étaient à leur poste, fleurissant l'arbre malingre et échangeant entre eux un langage rauque. « Ils parlent de moi », pensai-je. O vanité ! Ils étaient venus pour la chasse, et me le firent bien voir. Car j'avais une bonne jumelle, et je les suivis de mon mieux. C'est une grande merveille qu'un bel oiseau rapace, suspendu dans l'élément de son vol. Je contemplais dans le ciel l'épervier et le vent. Une petite plume tremblante, rebroussée, sous la grande aile, sous la queue en éventail, suffisait à suggérer la sèche brise d'est, l'air résistant et élastique, le poids de l'oiseau couché sur le vent, serres pliées. Et l'œil solaire, d'or rouge, l'œil

Digitized by Google

grossi, rapproché de moi, qui semblait ne jamais regarder la terre...

— Il a un fil au bec, me cria-t-on. Un cordon au bec, vous voyez ?

Oui, je voyais. Un fil vivant. Un convulsif cordage... Les autours commençaient leur grand massacre de serpents. Je n'assure pas qu'ils s'en tinrent aux vipères, qu'ils respectèrent les poussins, les lapereaux et les lézards...

D'autres éperviers, vingt ans plus tard, protégèrent ma parcelle de côte bretonne. Sauvage fraîcheur de sanguinaires, plumage baigné de rosée, vol bas et confiant de chasseurs respectés, leur souvenir, en grands cercles vigilants, m'accompagne encore. J'ai même cédé au souhait imprudent de revoir, dans un jardin zoologique, les autours couleur de froment, et l'œil brûlant qui n'acceptait pas ma présence...

Ces jardins ne sont faits ni pour eux, ni pour moi, ni pour celui que je trouve d'abord sur mon passage : à l'étroit dans une sorte de cage à poules, les rémiges épointées, cet oiseau rigide et muet, empâté de sa fiente et l'aile à jamais fermée, retranché derrière sa paupière crayeuse, on me dit que c'était lui, — lui, l'Aigle...

LÉOPARDS

Ils sont deux, deux frères. Le gardien me dit qu'ils ont deux ans, — Dieu me garde d'apprendre le reste. Je ne veux pas savoir s'ils sont nés au loin, si la cage noire du bateau les apporta aveugles et confiants, s'ils ont tété, à une mamelle

Digitized by Google

de caoutchouc, juste ce qu'il fallait pour ne pas mourir. Arrêtons-nous à ceci, consolons-nous cruellement de ceci : ils jouent. Ils ont des jeux mâles, qui imitent de près la bataille, et muets. Ils luttent comme deux nues ennemies, et croulent comme un amas de neige. Quelles robes ! Un pré en mai n'est pas plus fleuri. Vol de corolles noires sur un champ blond, fleurs à quatre, à trois, à deux pétales, quelques-unes à cinq pétales... Un camarade de ma vie nomade m'enseignait, au music-hall, comment on imite, sur le velours ou la fourrure, les taches du léopard : « Tu trempes les doigts d'une main dans l'encre de Chine, tu les réunis par le bout, et tu les poses sur l'étoffe. Tu te sers ici des cinq doigts en rosace, ici de quatre, là de deux seulement, jumelés... Naturellement, ajoutait-il, si tu n'as pas le sens du léopard, tu ne feras que gâcher l'étoffe. »

Ils jouent. Pendant les trêves, ils échangent des grimaces léopardines, oreilles couchées, le front en plis, et des clins d'yeux affectés. Ils gonflent le cou, respirent par les narines en déglutissant avec précipitation, simulent la nausée, et se tendent alternativement une patte de devant molle et privée d'expression, la main tâtonnante du lutteur qui cherche la prise. L'enlacement est si vif, après, qu'il échappe aux deux joueurs un : « han ! » de geindre. L'un cède traîtreusement, choit sur le dos, pour entraîner le frère et l'étreindre mieux. Ses cuisses ouvertes révèlent le blanc du ventre, sa parure de taches en un désordre immuable, un sexe discret, enveloppé chastement de velours ras, et les pattes à la renverse épanouissent leurs beaux doigts armés...

Leur gardien, marqué du Signe de la Bête, dispose d'eux comme de deux chevreaux. Pour lui, le langage rauque et étouffé s'adoucit jusqu'au miaulement; pour lui, une lumière complice enrichit d'or quatre iris fendus verticalement et deux têtes bénignement glissent sous ses paumes. J'enviai

Digitized by Google

cet homme qui entrait de plain-pied chez les fauves, et brossait leur toison.

— Si j'entrais derrière vous, et que je leur gratte la tête comme vous faites...

— Ils connaissent la main, répondit l'homme. Ce n'est pas qu'ils soient méchants, mais...

Je le priai si bien qu'il me laissa entrer dans la maison des léopards. Occupés de leur gardien aimé, ils ne me flairèrent pas tout de suite et je posai mes paumes sur un beau front moucheté... La divination, le geste qui la suivit furent plus prompts qu'une pensée : une foudroyante patte lacéra ma robe à la hauteur de la poitrine, entama légèrement ma chair et l'homme me refoula hors de la cage. Il n'y eut point de tumulte, point de cris guerriers. Les deux léopards me regardaient, muets, et soufflaient fortement par les narines. Ils me menaçaient, ils m'excluaient. L'homme, ennuyé, s'enquérait de mon égratignure, et tiraillait, avec une sévérité feinte et napoléonienne, l'oreille du léopard coupable. Je le rassurai et je m'en allai, sans qu'il prît conscience que je le laissais, lui faible et nu, prisonnier d'une alliance dont je connais peut-être mieux que lui les statuts, — entre ses deux gardiens.

SINGES

Fraîche, agréable matinée d'octobre, une de celles qui consolent d'avoir quitté l'été, tant elles sont douces, d'un bleu de fumée, et immobiles. Le moindre gazon sent le labour; l'arome romanesque du lierre traîne au pied du mur et les

Digitized by Google

buis bas fleurent la bière blonde. Sur les plates-bandes, des mésanges courent comme des rats, excitées par l'abondance du ver et de l'insecte engourdi. Une biche prisonnière brame tout bas, flaire le vent et appelle la forêt lointaine... Il ne fait pas bon être captif ce matin.

Seuls les singes de la rotonde extérieure tournent le dos à la liberté. C'est le premier matin frais et sans soleil : voici qu'ils se sentent nus, misérables et muets. Contre un tuyau tiède, ils s'agglutinent, les plus petits perchés sur les plus grands. Étrange pyramide vivante, de gris, de bleu, de noir mêlée et gemmée d'yeux ! Comme l'essaim suspendu à la branche d'un arbre, ils grelottent faiblement mais ne bougent que pour s'étreindre plus étroitement. Beaux yeux des singes, couleur d'ambre et de vin doré ! C'est la première fois que depuis l'été ils se tournent vers nous pour implorer autre chose que l'amande et la cacahuète. Yeux trop beaux, qui m'écartez du singe ! A jamais suspect, un sentiment humain, mal caché, brille en vous comme une larme, et je tremble devant vous comme devant ma propre pitié.

La salle chauffée, où je pénètre, m'attriste moins. Il suffit qu'elle retentisse de cent voix discordantes où je ne distingue pas un cri articulé. Ici l'on garde les précieux cercopithèques qui ont les oreilles lilas, le nez bleu ciel, un flocon de neige éternel sur le nez, — le ventre est de cygne. D'autres sont en bronze, vert et noir, une houppe immaculée sous la gorge. Vite, quittons cet atèle, mélancolique démon noir, charmant, qui joint les mains, et prie, sans espoir, derrière les barreaux... Peut-être que le sajou olive, aussi régulièrement beau qu'une princesse d'Égypte, ne se plaint pas de son sort ? Je n'ai pas passé assez vite : il miaule comme un chat derrière une porte, et dans ma fuite maladroite, je vais fatalement au chimpanzé malade. Il dort — ou il meurt. Il a caché son visage dans son

Digitized by Google

bras plié, et je vois ses cheveux noirs départagés par une raie, son humaine épaule et — maudit soit celui que le captura ! — une main renversée, la paume rose, la main ouverte du frère qui, en perdant la vie et le courage, ne nous retire pas sa confiance.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA TREILLE MUSCATE

PREMIÈRE TREILLE MUSCATE

Il a fallu, pour la trouver, que je me détachasse du petit port méditerranéen, des thoniers, des maisons plates, peintes, rose bonbon fané, bleu lavande, vert tilleul, des rues où flotte l'odeur du melon éventré, du nougat et des oursins.

Je l'ai trouvée au bord d'une route que craignent les automobiles, et derrière la plus banale grille — mais cette grille, les lauriers-roses l'étouffent, empressés à tendre au passant, entre les barreaux, des bouquets poudrés de poussière provençale, aussi blanche que la farine, plus fine qu'un pollen...

Deux hectares, vigne, orangers, figuiers à fruits verts, figuiers à fruits noirs; quand j'aurai dit que l'ail, le piment et l'aubergine comblent, entre les ceps, les sillons de la vigne, n'aurai-je pas tout dit ?

Il y a aussi une maison; mais elle compte moins — petite, basse d'étage — que sa terrasse couverte de glycine, par exemple, ou que le bignonier à flammes rouges, ou bien que les vieux mimosas à gros troncs, qui rangés de la grille au

Digitized by Google

seuil lui font honneur. Derrière la maison... Non, vraiment, je ne vois rien, derrière la maison, qui mérite d'être dépeint.

Derrière la maison, c'est la vigne encore, puis un rempart de faux bambous, flexible muraille provençale contre laquelle le mistral bute, se redresse et chante, courroucé. Les thuyas de la clôture s'inclinent, derrière la maison, sur une barrière à demi pourrie, et si vous ouvrez la barrière qu'un enfant briserait, vous entrez sans gravir ni descendre une marche, vous entrez de plain-pied dans la mer.

J'oubliais, c'est vrai, de vous dire que la mer limite, continue, prolonge, ennoblit, enchante cette parcelle d'un lumineux rivage, la mer que colore et pâlit, selon l'heure, l'astre qui s'élance, à l'aube, d'un Est froid et bleu, pour périr le soir dans une écume de nues longues et légères d'un rose furieux. C'est la mer qui fournit à la vigne ce sol friable et salé dont le cep se sustente mystérieusement. C'est la mer qui m'a appelée ici. Ici, je suis libre maintenant de vivre, si je veux, de mourir, si je peux... Nous n'en sommes pas là encore. Je ne fais que d'arriver et d'acquérir. La treille muscate, qui couvre de son nom et de ses sarments le puits, n'a pas gonflé, pour moi, ses grains dont la panse tendue reflète en bleu le jour. La « Treille muscate », que j'ai achetée, n'est pas encore mienne.

J'y dois porter une main scrupuleuse, et économe. Une « Treille muscate » ne s'aménage pas en une saison, à grand renfort de baignoire stuquée, de torchis safran et de poteries rustiques. Je courrai au plus urgent, c'est-à-dire au jardin, puis à la chambre, — si j'ose écrire — la chambre à coucher dehors. La maison, c'est l'affaire d'un laps indéfini. Celle-ci a son petit passé, sa figure modeste qu'on voudrait plus paysanne, des dieux lares au sourire de vieux ouvriers agri-

Digitized by Google

coles. C'est déjà bien. Si elle finit par me ressembler, ce sera peu à peu, et je m'y ferai ma place comme un chien dans la paille, à force de tourner en rond. La plus grande pièce pour les heures d'oisiveté et de causerie, de lecture; la plus petite pour écrire, et choisissons celle-ci un peu sombre, pas très commode, détournée des féeries marines : c'est une mesure de rigoureuse prudence.

Le jardin, le jardin; vite, le jardin; mais il n'y a pas de « jardin », remercions le hasard : il y a les grands plumages jaunes qui balaient l'azur, les mimosas d'où pleut le pollen avec le parfum; n'y touchons pas, sinon pour un pillage raisonné. Les bougainvillées sont déjà à leur place, qu'a décidée la tradition, contre le mur chaud de la façade.

Respectons l'auvent de clayonnage, ployant en son milieu, respectons le pittosporum...

Mais, entre les mimosas, de part et d'autre de l'allée, deux murs bas, faits de briques ajourées, retiennent les ceps, rétrécissent le chemin... Au diable les murs de briques ! Et la sagesse de ces pampres ! Tu mérites, vigne, des arceaux de fer léger, tu vaux bien que je plante çà et là des supports capricieux, des potences où te pendre, des ombrelles où t'épanouir, puis retomber... Vigne, tu t'élanceras dans le ciel, tu respireras la brise qui parfois ne frôle pas la terre, l'envers rude de tes feuiles goûtera la buée torride que l'été pompe à même l'humus, et de tes rejets ligneux, vigne, je me fais des arbres !

Déjà le lyrisme, déjà le délire ? Les bords méditerranéens ont saoulé plus d'une tête solide. Il passe, sur la pinède proche de la « Treille muscate », un vent chargé de résines, et les labiées de la côte distillent le camphre, l'esprit de lavande et de mélisse. Mon jardin n'en sera pas moins sage, sous sa

Digitized by Google

vigne devenue aérienne. La tomate, attachée sur des palis, brillera de mille pommes, dès juin empourprées, et voyez combien pommes d'amour, aubergines violettes et piments jaunes vont enrichir, groupés en un massif bombé à l'ancienne mode, mon enclos bourgeois... Sage, jardin, sage ! N'oublie pas que tu vas me nourrir... Je te veux paré, mais de grâces potagères. Je te veux fleuri, mais non de ces tendres fleurs qu'un jour d'été crépitant de criquets calcine. Je te veux vert, mais foin des verdures inexorables, palmes et cactus, désolation de la fausse Afrique monégasque ! Que l'arbouse s'allume à côté de l'orange, et soit le brandon de ce feu violet en nappe sur mes murailles : les bougainvillées. Et qu'à leurs pieds la menthe, l'estragon et la sauge se dressent, hauts assez pour que la main pendante, en cassant leurs ramilles, délivre des parfums impatients. Estragon, sauge, menthe, sarriette, pimprenelle qui ouvres à midi tes fleurs roses, fermées trois heures plus tard, je vous aime certes pour vous-mêmes; mais je ne manque pas de vous requérir pour la salade, le gigot bouilli, la sauce relevée; je vous exploite. Je garderai, là-bas, tout ce que j'ai de botanique amour désintéressé pour elle, — Elle, honneur de tous les climats favorisés, — Elle, — la Rose.

Ne me demandez pas où je planterai le rosier blanc qu'un coup de vent défait, le rosier jaune qui sent le cigare fin, le rosier rose qui sent la rose, le rosier rouge qui meurt sans cesser d'encenser et dont le sec et léger cadavre prodigue encore ses baumes. Celui-ci, je ne le crucifierai pas contre un mur; je ne le lierai pas à la margelle de la citerne. Il croîtra, si mon meilleur destin le veut, tout près de la chambre à dormir dehors, la chambre qui n'aura que trois murs au lieu de quatre et qui sera tournée vers le levant. Je ne jurerais pas qu'une telle chambre portera un plafond, sinon de roseaux tressés. L'été dernier, je me passais même de clayon-

Digitized by Google

nage. Combien sont-ils, parmi les amants de la nature, à l'aimer assez pour passer la nuit sur son sein, par amour, uniquement par amour ?...

Point de moustiques ici. L'été dernier, je tirais chaque soir matelas et draps hors d'une petite maison forestière et je dormais, le mistral dans les cheveux. Deux chouettes fidèles dialoguaient dans les pins, avant minuit, et le brasier des criquets ne se taisait qu'après elles. Dormeurs moites, étouffés entre des murs chauds, enviez-moi ! Car les nuits de ce pays éclatant sont froides, et tiennent, à qui s'abandonne sous leurs étoiles, le corps mol et frais, balancé entre le rêve et la bienheureuse insensibilité. Et quel songe heureux valut l'heure d'insomnie qui me donnait en partage, à moi seule, avant le lever du jour, la Méditerranée endormie, décolorée, d'un blanc précurseur d'outremer, le ciel qui la baisait et la pressait, vif déjà et plus éveillé qu'elle... le ciel, et son sceau d'un rouge triste brisé lentement au bord du monde, et lentement déclos au moment où je retombais, comblée, dans une illusion que ma veille exigeait multicolore, comparable au vent du navire, à l'essor et à l'appareillage...

VOYAGES

A trente ans, je ne connaissais pas encore Nice, ni Monte-Carlo. Cependant ma première arrivée dans le Midi m'a dotée d'un souvenir égal en force aux souvenirs de la petite enfance, ces souvenirs dont la lumière exagérée, la précision des

Digitized by Google

contours, la sonorité persistante composent un refuge intérieur que visitent notre insomnie, notre chagrin secret, l'oisiveté des convalescences.

Je me rappelle qu'au jour levant, passé Marseille, un certain bleu teignit l'horizon, un bleu compact, solide, fermement apposé contre le ciel presque blanc. La voile neuve d'une barque le mordit, étincela, disparut. Une nappe d'un violet brûlant coula sur des murs jaunes, le long du train ralenti, et quelqu'un m'apprit le nom de cette lave fleurie : « bougainvillées ». Puis je vis, parmi leur feuillage raide et vernissé que le vent respecte, cent lumières sphériques, chacune un peu renflée sur son équateur. La même voix m'enseigna : « les mandarines »; au même moment un rideau de lauriers-roses et de mimosas couvrit tout, troué de soleil, proche et indistinct comme le voile qui ferme nos yeux pendant un évanouissement...

Depuis, et quelque grises qu'aient été d'autres arrivées méridionales, je me refuse à porter au compte d'une fatigue nocturne, d'un réveil en sursaut, cette fête encore toute vive, ce bouquet ardent et fugitif, jeté par la vitesse contre la vitre du wagon, cette heure brève où en moi j'ai crié : « Voyage ! Découverte ! »

Ceux qui n'ont pas voyagé savent goûter les moindres parcelles d'une évasion. Sédentaires de mauvais gré, le son, la couleur, l'arome nouveaux les frappent comme une matière quasi vierge aux longs résonnements. Mais la vibration obstinée en nous est celle que le soleil éveille. Si je garde l'habitude de nommer mentalement le Midi « le bas de la France » ce n'est peut-être pas tant par errement enfantin qu'à cause d'une propension à envisager la route, entre Paris et la Méditerranée, comme une pente naturelle, facile, fatale, qui me verserait dans une mer orientale entre les coques trinquantes de deux bateaux sollicités par la houle.

Digitized by Google

Le « bas » de la France... Ce n'était pas nommer si mal une côte déchiquetée, rongée de sel, bordée d'une écume qui retient dans sa dentelle un peu de ce qu'a balayé, traînant sur des régions comblées, la frange terminale d'une nation : fruits, fleurs, verdures qui pressentent l'Afrique, grains de maïs, plumes envolées des gibiers gras et paresseux, tomate éclatée et melon en quartier de lune.

Elle est loin, l'époque où je vouais à ma Bourgogne natale un culte exclusif. La Puisaye, l'Yonne, Auxerre, Dijon tout imprégné de noblesse vinicole, je ne jurais que par ces lieux révérés. Avec la maturité les plus impétueux atavismes se révèlent : qu'un doigt me pousse et je roule sur la pente, vers le « bas » de la France, vers une Provence et une Italie paternelles, vers une mer qui amena, au début du dernier siècle, colorés de sang colonial, le cheveu frisé et l'ongle irisé de mauve comme un coquillage, les récolteurs de cacao d'où sortit ma mère. Il n'est de départs que vers le soleil. Il n'est de voyage qu'au-devant d'une lumière accrue; c'est avoir obtenu de la vieillesse le seul répit qu'elle puisse donner, que de s'arrêter — encore un instant, encore un instant — sous un ciel où le temps, suspendu et rêveur au haut d'un azur immobile, nous oublie...

VINS

J'ai été bien élevée. Pour preuve première d'une affirmation aussi catégorique, je dirai que je n'avais pas plus de trois ans lorsque mon père me donna à boire un plein verre à liqueur

Digitized by Google

d'un vin mordoré, envoyé de son Midi natal : le muscat de Frontignan.

Coup de soleil, choc voluptueux, illumination des papilles neuves ! Ce sacre me rendit à jamais digne du vin. Un peu plus tard j'appris à vider mon gobelet de vin chaud, aromatisé de cannelle et de citron, en dînant de châtaignes bouillies. A l'âge où l'on lit à peine, j'épelai, goutte à goutte, des bordeaux rouges anciens et légers, d'éblouissants Yquem. Le champagne passa à son tour, murmure d'écume, perles d'air bondissantes, à travers des banquets d'anniversaire et de première communion, il arrosa les truffes grises de la Puisaye... Bonnes études, d'où je me haussai à l'usage familier et discret du vin, non point avalé goulûment, mais mesuré dans des verres étroits, absorbé à gorgées espacées, réfléchies.

C'est entre la onzième et la quinzième année que se parfit un si beau programme éducatif. Ma mère craignait qu'en grandissant je ne prisse les « pâles couleurs ». Une à une elle déterra, de leur sable sec, des bouteilles qui vieillissaient sous notre maison, dans une cave — elle est, Dieu merci, intacte — minée à même un bon granit. J'envie, quand j'y pense, la gamine privilégiée que je fus. Pour accompagner au retour de l'école mes en-cas modestes — côtelette, cuisse de poulet froid ou l'un de ces fromages durs, « passés » sous la cendre de bois et qu'on rompt en éclats, comme une vitre, d'un coup de poing — j'eus des Château-Larose, des Château-Laffitte, des Chambertin et des Corton qui avaient échappé, en 70, aux « Prussiens ». Certains vins défaillaient, pâlis et parfumés encore comme la rose morte; ils reposaient sur une lie de tannin qui teignait la bouteille, mais la plupart gardaient leur ardeur distinguée, leur vertu roborative. Le bon temps !

J'ai tari le plus fin de la cave paternelle, godet à godet, délicatement... Ma mère rebouchait la bouteille entamée, et contemplait sur mes joues la gloire des crus français.

Digitized by Google

Heureux les enfants qui ne s'enflent pas l'estomac à grands coups d'eau rougie, pendant les repas ! Bien avisés les parents qui dispensent à leur progéniture le doigt de vin pur — entendez « pur » dans le sens noble du mot — et lui enseignent : « En dehors des repas, vous avez la pompe, le robinet, la source, le filtre. L'eau, c'est pour la soif. Le vin c'est, selon sa qualité et son terroir, un tonique nécessaire, un luxe, l'honneur des mets. » N'est-il pas lui-même une nourriture ? Oui, le beau temps que celui où quelques Bas-Bourguignons de mon clocher, réunis autour d'une fiole habillée de poussière et de soie d'araignée, pinçaient les doigts en baiser sur la bouche et disaient — déjà — « un nectar ! » N'êtes-vous point d'accord qu'en parlant ici du vin je me mêle de ce qui me regarde ? Ce n'est pas rien que de prendre en mépris, de bonne heure, à la fois ceux qui ne boivent pas de vin et ceux qui en boivent trop.

La vigne, le vin sont de grands mystères. Seule, dans le règne végétal, la vigne nous rend intelligible ce qu'est la véritable saveur de la terre. Quelle fidélité dans la traduction ! Elle ressent, exprime par la grappe les secrets du sol. Le silex, par elle, nous fait connaître qu'il est vivant, fusible, nourricier. La craie ingrate pleure, en vin, des larmes d'or. Un plant de vigne, transporté par delà les monts et les mers, lutte pour garder sa personnalité et parfois triomphe des puissantes chimies minérales. Récolté près d'Alger, un vin blanc se souvient ponctuellement, depuis des années, du noble greffon bordelais qui le sucra juste assez, l'allégea et le rendit gai. Et c'est Xérès lointaine qui colore, échauffe le vin liquoreux et sec qui mûrit à Château-Chalon, au faîte d'un étroit plateau rocheux.

De la grappe brandie par le cep tourmenté, lourde d'agate transparente et trouble, ou bleue et poudrée d'argent, l'œil remonte jusqu'au bois dénudé, serpent ligneux coincé entre

Digitized by Google

deux rocs : de quoi donc s'alimente, par exemple, ce plant méridional qui ignore la pluie, qu'un chanvre de racines retient seul suspendu ? La rosée des nuits, le soleil des jours y suffisent — le feu d'un astre, la sueur essentielle d'un autre astre — merveilles...

Quelle journée sans nuage, quelle douce pluie tardive décident qu'une année de vin sera grande entre les années ? La sollicitude humaine n'y peut presque rien, là tout est sorcellerie céleste, passage de planète, taches solaires.

Rien qu'en nommant par leurs noms nos provinces et leurs villes, nous chantons la louange des vignobles révérés. Il est profitable à l'esprit et au corps — croyez-m'en — de goûter le vin chez lui, dans un paysage qu'il enrichit. Quelle surprise ne vous réserve pas un pèlerinage bien compris ? Vin jeunet, tâté dans le jour bleu du chai, — « fillette » angevine, décoiffée sous une tonnelle poudrée à blanc par un après-midi d'été bien orageux — reliquats émouvants découverts dans un vieux cellier qui ignore ses richesses ou les oublie... D'un tel cellier, en Franche-Comté, je m'enfuis comme si j'avais volé un musée... Une autre fois, le mobilier boiteux, vendu aux enchères sur une placette de village, comportait, entre la commode, le lit de fer et des bouteilles vides, six bouteilles pleines : c'est là que je fis, adolescente, la rencontre d'un prince enflammé, impérieux, traître comme tous les grands séducteurs : le Jurançon. Ces six flacons me donnèrent la curiosité de leur pays d'origine plus que n'eût fait un professeur. J'accorde qu'à ce prix les leçons de géographie ne sont pas à la portée de tout le monde. Et ce vin glorieux, un jour, dans une auberge, si noire que nous n'avons jamais su la couleur du vin qu'elle nous versait... Ainsi une voyageuse garde le souvenir d'une surprise nocturne, de l'inconnu sans visage qui ne se fit connaître que par son baiser...

Digitized by Google

Le snobisme gastronomique suscite une levée d'hostelleries et d'auberges telle qu'on n'en vit jamais. Il révère le vin. D'une foi mal éclairée, confessée par des bouches, hélas, que blindèrent cocktails, apéritifs vénéneux, foudroyants alcools, la sapience renaîtra-t-elle ? Souhaitons-le. L'âge venant j'offre, pour ma petite part, l'exemple d'un estomac sans remords ni dommages, d'un foie tout aimable, d'un sensible palais conservés par le vin probe. Emplis donc, vin, ce verre que je tends. Verre fin et simple, bulle légère où jouent les feux sanguins d'un grand ancêtre de Bourgogne, la topaze d'Yquem, le rubis balais, un peu mauve parfois, du bordeaux au parfum de violette...

Vient un temps de la vie où l'on prise le tendron. Sur un rivage méridional on me garde un chapelet de rondes dames-jeannes clissées. Une vendange les gorge, la vendange suivante les trouve vides, et les remplit à son tour. Ne dédaignez pas, détenteurs de fines bouteilles, ces vins à courtes échéances : c'est clair, sec, varié, cela coule aisé du gosier aux reins et ne s'y arrête guère. Encore qu'il soit de tempérament chaud, nous ne regardons pas, là-bas, si la journée est torride, à une grande pinte de ce vin-là, qui délasse et laisse derrière lui un double goût de muscat et de bois de cèdre...

LE POISSON AU COUP DE PIED

Naturellement, vous aimez la Provence. Mais quelle Provence ? Il y en a plusieurs. Une est toute nue, à peine voilée d'un maillot de bain à dessins cubistes, et noire d'un

Digitized by Google

hâle étudié. Elle trône sur un « planking » entre deux ou trois palaces et casinos. Celle-là, je la salue à peine quand je la rencontre. Une autre perche sur de petits monts aérés, secs, où tout est d'azur, le ciel, le silex pailleté, l'arbuste bleuâtre. Il y a des morceaux de Provence gras, herbus, baignés de sources, de petites Provences italiennes, même espagnoles; une Provence — peut-être est-elle ma préférée — maritime, pays de calanques d'un bleu qui n'est point suave mais féroce, de petits ports huileux qu'on ne déchiffre qu'à travers une grille de mâts et de cordages... Une Provence forestière resserre, sous la longue ombre des pins parallèles, les parfums de la résine, et sous les chênes-lièges crépus, écorchés vifs, erre un assez septentrional arome de fougère, de lichen ras, une fallacieuse annonce de truffe...

La multitude des touristes désole, chaque année, toutes les Provences. Optimiste, le touriste habite une villa, dix mètres de sable et cent brasses de mer, et ne bouge guère. Il se rôtit et mijote au bain-marie, alternativement. Pessimiste, il roule en auto, et s'arrête pour boire, transpire, reroule et reboit. Il dit : « Ce pays serait ravissant si on n'y avait pas si chaud et si la nourriture était possible. » Partout il réclame son bifteck aux pommes, tendre à point, ses œufs au bacon, ses épinards en branche et son café « spécial ». Il fait observer que son estomac ne digère pas l'ail et que son médecin lui interdit la cuisine à l'huile. Ce n'est certes pas pour la seule édification de ce Viking, de cet Anglais, de ce Parigot, de ce Brandebourgeois, de ce citoyen d'Amérique, de ce Genevois, de ce Balkanique, que je prônerai l'excellence de quelque vieux plat provençal, les vertus de l'ail, la transcendance de l'huile d'olive, et ma fidélité aux trois légumes inséparables, vernissés, hauts en couleur comme en goût : l'aubergine, la tomate et le poivron doux.

Digitized by Google

En forêt du Dom, il est une auberge... Son renom se fait si vite qu'il n'est pas besoin de la désigner plus clairement. Le lieu est beau, en pleine forêt profonde, et la route romantique tourne à souhait pour l'attaque des diligences... Les soirs d'été, deux, trois tables rudimentaires, égaillées sous les acacias, attendent les amateurs de gibier, et les friands du poisson que j'appelle « le poisson au coup de pied ».

Est-ce une recette ? Non. Un accommodement culinaire primitif, vieux comme l'olivier, comme la pêche au trident. Jamais cuisson n'a demandé moins d'apprêts, il n'y faut que la manière.

Ayez seulement... une forêt provençale, tout au moins méridionale. Fournissez-vous-y de bois choisi : bûches cornues d'olivier, fagots de ciste, racines et branches de laurier, rondins de pin pleurant la résine d'or, menue broussaille de térébinthe, d'amandier, n'oubliez pas le sarment de vigne. A même la terre, entre quatre gros éclats de granit, bâtissez, allumez le bûcher. Pendant qu'il flambe, rouge, blanc, cerise, léché d'or et de bleu, il n'y a rien à faire que le regarder. Le ciel vert du crépuscule provençal, au-dessus de lui, tourne au bleu de lac.

Les flammes baissent, se couchent; vous avez sous la main, n'est-ce pas, une ou plusieurs belles pièces de poisson méditerranéen, tout vidé ? Vous avez acquis à Saint-Tropez une rascasse monstrueuse, à gueule de dragon, ou vous avez apporté de Toulon les malins mulets à dos noirs, et vous n'avez pas omis, vidant ceux-ci ou celle-là, de glisser, tout le long de leur ventre creux, un fuseau de lard ? Bon. Apprêtez votre balai, j'appelle ainsi ce bouquet odorant de laurier, de menthe, de *pebredaï,* de thym, de romarin, de sauge, que vous avez noué avant d'allumer votre feu. Apprêtez donc le balai, c'est-à-dire qu'il trempe dans un pot empli de la meilleure huile d'olive mêlée de vinaigre de vin — ici nous

Digitized by Google

n'admettons que le vinaigre rose et doux. L'ail — vous pensiez naïvement qu'on pouvait se passer de lui ? — pilé, jusqu'à consistance de crème, rehausse le mélange comme il convient. Du sel, peu, du poivre, assez.

Attention. Votre feu n'est plus que braise bientôt. Un lit épais de braise qui chante bas, des tisons qui flambent encore un peu; une fumée translucide, légère, porte à vos narines l'âme consumée de la forêt... C'est le moment de donner le magistral coup de pied qui envoie, au loin, bûches, brandons et fumerolles, qui découvre et nivelle le charbon ardent d'un rose égal, met à nu le cœur pur du feu sur lequel halette un petit spectre igné, bleuâtre, plus brûlant encore que lui.

Un vieux gril, à trois pieds hauts, salamandre tordue au service de la flamme, reçoit le poisson bénit de sauce, et le tout se plante d'aplomb, en plein enfer. Là !... Vous n'en êtes pas encore à la maîtrise de l'homme du Dom, l'homme de qui l'on ne voit que l'ombre sur le feu, le bras noir armé du balai aromatique, le bras noir sans cesse humectant, aspergeant, retournant le poisson sur le gril, pendant... Pendant combien de temps ? L'homme noir le sait. Il ne mesure rien, il ne consulte pas de montre, il ne goûte pas, il sait. C'est affaire d'expérience, de divination. Si vous n'êtes pas capables d'un peu de sorcellerie, ce n'est pas la peine de vous mêler de cuisine.

Le « poisson au coup de pied » saute de son vieux gril dans votre assiette. Vous verrez qu'il est roide, vêtu d'une peau qui craque, s'exfolie et bâille sur une chair blanche, ferme, dont la saveur se souvient de la mer et des baumes sylvestres. La nuit résineuse descend, une lampe faible, sur la table, dénonce la couleur de grenat du vin qui emplit votre verre... Marquez, d'une libation reconnaissante, cet instant heureux.

Digitized by Google

FLEURS

On dit maintenant qu'elles ont une sensibilité complète, un système nerveux, des rudiments d'yeux; une partie du monde savant tâtonne pour découvrir enfin leur cœur, la source, le régulateur du sang translucide qui les irrigue... La plus grande connaissance, encore une fois, fera la place belle à la plus grande inquiétude. Malaise, scrupule, certitude désormais d'infliger une mort réelle à chaque pas, remords de voir défaillir et succomber par nos mains ce que nous pressons sur notre sein, sur notre bouche, ce que nous chérissons le mieux, est-ce là ce qu'il faut attendre ? L'écran nous révèle, accélérés, les drames des croissances et des floraisons. Nous savons que les corolles n'atteignent l'épanouissement qu'au prix d'efforts qui semblent conscients; ainsi la larve engluée se débat sous sa dernière coque, au moment d'éclore papillon ou libellule grésillante.

Sous nos yeux, le mimosa-sensitive, pour tromper l'agresseur, plie tous ses coudes de ramilles, abat ses aisselles de feuilles et ne livre qu'une dépouille évanouie. Un à un tombent les secrets des plantes, leurs défenses féeriques. Leurs pièges jouent à nu et dévoilent l'instinct carnassier, le goût du meurtre. Les bords vernissés, arrondis en lèvre, d'un calice cillé sont mortels. Une autre fleur referme sur l'insecte des herses entre-croisées de poils inflexibles... Eh ! quoi, elles sont méchantes, elles aussi ? Elles ont un sexe exigeant, une férocité, une fantaisie personnelles ?

Il n'est pas impossible que la sorcellerie, la magie paysanne que nous tenions pour naïve, qui cueillait des simples, distillait des sèves, interrogeait les fleurs, retrouve son prestige.

Digitized by Google

La photographie animée, les grossissements cinématiques l'y aideront en montrant le gloxinia, l'aristoloche, gouffres hantés, les cotylédons du haricot, pièges à ressort, et le bouton du lys, longue gueule de crocodile en son premier bâillement... Monstre à la langue poilue, c'est toi, suave iris ? Quelle maléfique grimace tord la lèvre de la rose à son réveil! Vingt cornes de diable coiffent le bleuet, l'œillet. Le pois grimpant darde une tête de python et la germination d'une poignée de lentilles mobilise une ruée d'hydres...

De tels spectacles, qui me tiennent enchantée devant l'écran, rivaliseront un jour, je l'espère, avec le train-joujou qui rompt le pont et roule dans le fleuve, avec la débâcle arctique chargée d'emporter, sur son glaçon le plus stable, un outrecuidant bébé-star. La fantaisie humaine est courte; seule la réalité extravague sans frein ni limite : contemplez, projetées, agrandies, les réfractions des cristaux précieux, architectures de pure lumière, perspectives vertigineuses, géométriques délires...

Je m'ébahis facilement devant tels secrets, violés, de la fleur énorme et méconnaissable. Facilement je les oublie devant la fleur naturelle. Notre œil grossier, délivré des secours trop puissants, récupère une poésie traditionnelle. Une religion d'almanach nous attache à la fleur, même malingre, quand elle symbolise une saison, à sa couleur quand elle commémore un saint, à son parfum s'il nous rend douloureusement une félicité morte.

Presque toute une nation exige le muguet comme le pain, au printemps. N'était sa fragrance démesurée, hors de toute logique, — j'écrirais de toutes convenances — le muguet est une maigre fleurette à campanules ronds d'un blanc vert. Elle se hausse au-dessus des feuilles sèches, à l'heure de l'année où choient les premières pluies chaleureuses, gouttes

Digitized by Google

lourdes qui entraînent, délient les arabesques simples échappées au bec du merle et les premières notes, d'une sphéricité lumineuse, jaillies des premiers rossignols... Je tâte timidement, j'invente un rapport indicible entre la goutte laiteuse des muguets, le pleur de pluie tiède, la bulle cristalline qui monte du crapaud...

L'émoi printanier est si solennel que l'avènement de la rose, après, se célèbre avec moins de ferveur. Tout est loisible, cependant, à la rose, splendeur, conspiration de parfums, chair de pétales qui tente la narine, la lèvre, la dent... Mais tout est dit, tout est né dans l'année lorsqu'elle y entre; la première rose n'annonce que toutes les autres roses. Qu'elle est assurée, et facile à aimer ! Elle est plus mûre que le fruit, plus charnelle que la joue et le sein. Tous les pinceaux l'ont peinte et la peindront. J'ai d'elle vingt portraits, comme tout le monde. Je l'ai dodue, en chou, je l'ai plate, à l'imitation des roses persanes...

Un aquerelliste inconnu l'a chargée ici de godrons comme un dahlia; là, une ancienne jeune fille l'a creusée en petit nombril carminé. Ces petites peintures de fleurs m'accompagnent, modestes, mais rehaussées de quelque détail arbitraire, mystérieux, qui me plaît comme un mot dont le sens se voile à demi. La rose y abonde. Ce n'est pas que je l'aime plus qu'autrefois, mais je la recherche davantage. Je m'intéresse à son prodigieux, son inépuisable don de métamorphose, qui suit la mode horticole. Dans les jardins de mon enfance on la prisait énorme, et franchement rose. Portant sa tête raide, elle écoutait sans faiblir les longs cantiques du mois de Marie, et ne s'évanouissait pas entre deux buissons de cierges. « Vous avez vu, sur l'autel, la rose de M^me^ Léger ? Comme une laitue, ma chère, comme une laitue ! M. Léger l'a mesurée avant de la porter à l'église,

Digitized by Google

elle a dix-huit centimètres de diamètre ! » Roses roses, pieds-d'alouette bleus qu'une mystérieuse oxydation rougissait, vous, roses noires, confiture d'odeur, je vous aimai assez pour vous regarder changer durant que je changeais moi-même. Qui s'occupe encore de prôner la rose-chou, sa jupe Second-Empire ? Quant au pied-d'alouette, il règne, grossi vingt fois, sous le nom de delphinium... La rose noire, vous la verrez encore dans sa province natale. Joue à joue, celle-là pâle, celle-ci noire et pourpre comme le péché, une femme solitaire, une fleur inépuisable s'enivrent l'une de l'autre...

Il y a vingt-cinq ans, chez un arboriculteur bisontin, le hasard nous mit face à face, le rosier à fruit comestible et moi. Son feuillage grenu, rêche, chuchotant au vent, son églantine rouge me frappèrent moins que sa pomme régulière, à petit cimier de grenade, aigrelette, d'arrière-goût confit et fin. L'arboriculteur âgé mourut, son rosier aussi, et je parlai d'eux cent fois, et cent fois en vain je demandai : « Qui me dira où vit encore un seul rosier à fruit comestible ? » Je le grandissais dans mon souvenir, je le dépeignais avec feu et sans espoir, comme on fait d'un amant que la mort parachève.

Et puis, l'autre jour, à Versailles, dans un jardin américain laborieusement échevelé, je m'aperçus que je marchais entre deux haies de rosiers à fruits comestibles, touffus, taillés, traités comme le buis et comme l'if... « Très bon pour la clôture », m'enseigna brièvement l'amateur, richissime, de jardins humbles. Puis il m'emmena vers sa roseraie, et je pris contact avec ce qui se fait de plus nouveau : roses couleur de capucine, qui sentaient la pêche; roses maigres et d'un mauve sale, qui sentaient la fourmi écrasée; roses orange qui ne sentaient rien du tout, — enfin une petite horreur de rosier à fleurette jaunâtre, velue, mal fichue, buissonnante,

Digitized by Google

responsable d'un relent de ménagerie musquée, de salle de gymnastique fréquentée exclusivement par des jeunes femmes rousses, et de vanille artificielle, plante que l'amateur nomma du nom de « rose » sans que j'eusse le courage d'en appeler autrement que du regard, à ces souveraines blanc de neige, sombres comme le sang, abricotines, pâles au dehors, émues au fond du cœur, que l'universel hommage consacre...

Rose, accrue en dimensions, rapetissée, pervertie, déguisée, docile aux mains capricieuses de l'homme, tu peux quand même requérir et calmer ce qui demeure, en nous, de la folie amoureuse. Rose, je consens que tu sois le dernier brasier autour duquel s'assemble le cercle contemplatif des anciens amants. S'ils soupirent, saisis du grand grelottement printanier : « Je tremble de froid », sois sûre que plus d'un écoute en lui et réprime le long aveu d'autrefois : « Je tremble de matin, de mars, d'essor, d'espoir sans visage, de germes, d'oubli... Je tremble de jacinthes, d'aubépine, de larmes... »

SECONDE TREILLE MUSCATE

Elle n'a pas démérité. Quand je relis les lignes qu'elle m'inspira, si je souris, ce n'est pas pour me moquer d'elle ni de moi. C'est parce qu'elle me montre à présent son vrai visage, comme une confiante épouse d'autrefois laissait voir ses frais appas en tenue de nuit, et ses « anglaises » roulées sur les papillotes de papier fin, la nuit des noces passée.

Digitized by Google

« Vigne, m'écriais-je, je te jette en l'air, et tu retombes lianes ! » C'est très touchant, ce lyrisme des premières rencontres. J'en ai dit bien d'autres. J'ai parlé d'écheveler des pampres. Écheveler des pampres ! Où avais-je la tête ? Les pampres, on les ligote, quand ils sont verts; secs, on les taille, et court, s'il vous plaît. L'élan de leur sève est si puissant, et la feuille est si drue... J'ai parlé de « roseraie », de « désordre », et même de « légumes ornementaux », comme s'ils avaient, pour orner, attendu que je leur assignasse une tonnelle, ou des gradins.

Le premier feu passé, je mandai un esprit du lieu, un charmant homme noir qui avait le poil crêpelé, la dent blanche et faisait le métier de jardinier-horticulteur. Je fus véhémente et prodigue de : « Je veux que... Vous me comprenez ? Ceci n'a plus de raison d'être... Pas de géométrie ! Ne vous occupez pas de l'alignement !... Vous me comprenez ? »

Il hochait la tête : « Oui... Oui... Vé, je veux bien, moi... » Il se tut un long moment et dit, sur le ton de la plus suave mélancolie : « Seulement, ça ne sera plus provençal... » Il ajouta encore : « Moi, je n'ai de goût qu'à faire bien provençal... »

Qu'il est facile d'abdiquer, dans ce pays... Ne me plaignez pas : mon jardin est charmant. Folle, qui rêvais de roses désordonnées ! Pourquoi pas un parc anglais ? Je me souviens de mes projets comme de lourdes fautes de savoir-vivre... L'intrus, qui déshonore ce pays, ne s'impose pas à lui. C'est une terre très vieille, mais rude, et qui a rendu l'autochtone circonspect. Il ne lui demande pas plus qu'elle ne veut donner. Il abandonne, aux inconstances d'un climat dont il n'a pas fini de s'étonner, la roche empanachée de vent et de pins, la pierraille vouée au ciste, la colline qui ne nourrit que l'herbe et l'arbuste amers, absinthe, cactus, myrtes et lentisques.

Digitized by Google

Et ayant fait, à la lettre, la part du feu, l'homme dresse des palis, plante les cyprès en murailles, les faux bambous en lances, et aménage ses enclos épanouis et peureux. La gelée les mordille plus d'une fois par hiver, l'été souvent les exténue, si on leur mesure l'eau...

L'esprit, frisé comme un cyprès, m'enseigna comment, au mépris de toute chimère, on dessine un jardin « bien provençal ». Quelques sursauts d'indépendance m'agitèrent, deux années durant : je demandais encore le pourquoi des choses.

— Mais, ça a l'air d'un gril à côtelettes, ce jardin ! Pourquoi ne faites-vous que des plates-bandes parallèles ?

Avec une patience irréductible, l'esprit condescendant secouait son chef crépu d'où pleuvaient des semences de millet sauvage, des pétales d'anémone, des prétérits sans nombre et des imparfaits du subjonctif, reliquats d'un beau-parler ancien :

— Eh ! le puis-je autrement ? Je souhaiterais que nous eussions facile de *chainger* le sens. Déjà l'an passé, vous me fîtes planter les balisiers de contre-manière, et le mois d'*outte* n'en laissa rien. Voyez-le vous-même, comment il vous faut planter... Qui nous le commande, le sens ?

Son bras désignait le soleil et, s'abaissant, suivait dans le ciel un chemin immuable, de l'est à l'ouest. En rechignant, je comptais les futurs parterres maraîchers serrés l'un contre l'autre...

— Alors, c'est ça, un jardin bien provençal ?

— C'est ça, et ce n'est pas ça, répondit l'esprit au beau langage. Mais le voilà bien parti. Donnez-vous patience...

La moitié d'une vie peut s'écouler avant qu'un arbre projette sur la terre l'ombre ovale et tournante de sa tête parfaite... Je n'ai plus le temps d'attendre.

Si je plante encore le figuier, c'est par tradition, par

Digitized by Google

révérence païenne envers un sol qui toujours porta le figuier. Il me faut tendre vers ce qui se hâte, s'étire vers le jour, s'enfle d'eau et de soleil, se congestionne de bourgeons, explose en corymbes et en rosaces. Renoncer à l'arbre dont on ente le sauvageon, renoncer à l'ombrage quand on soigne la pépinière, ce n'est peut-être pas la forme la moins amère, ni la moins sage, de la résignation...

Parti, à petit train, en 1926, le jardin provençal est en route. J'ai plaisir à penser qu'il n'arrivera jamais à une perfection figée d'ambitieuse mosaïque. Tout l'en empêche, et moi la première; il compte avec les essais malheureux, les graines trop vieilles, le mistral, les gelées. Le grand hiver de 1928-29 a vu la ruine et la mort des très vieux mimosas, gloire de la courte avenue. Leurs beaux troncs de monstres satinés ont éclaté comme au feu. Le peu d'eucalyptus qui chargeait les nuits d'une odeur de matou et d'embrocation a péri de gel, une hache de glace a ouvert, au cœur des vieux mûriers, des failles mortelles...

Malignité, vicissitudes ne font pas que je ne comprenne, à travers tant d'amour empêché, ce qu'est un jardin « bien provençal ». A ne vous rien cacher, c'est un jardin qui ressemble à tous les humbles jardins que j'ai connus et formés, en provinces françaises. Qu'allais-je imaginer ? L'ail est au long de l'espalier, et le piment près du rosier qu'on taille bas pour qu'il résiste au vent. L'aubergine et la tomate voisinent traditionnellement. Je fréquente tout cela depuis l'enfance. Fallait-il venir de si loin pour retrouver ce que je quitte ?

J'interroge l'esprit coiffé d'un noir persil capillaire. Il ne répond guère que d'un geste de bras, ce bras qui trace sur le ciel la course du soleil. Il montre cet enclos qui ressemble si fort aux petites exploitations horticoles de Grasse. Il

Digitized by Google

atteste qu'au premier plan l'œillet d'Inde, peint aux couleurs des ravenelles sauvages et des abeilles, endigue une frange penchante de pétunias violets, frappés chacun d'une étoile blanche. Au-dessus des pétunias flambent quelques balisiers, dont la fleur égale en beauté, en mollesse charnue, les langues fiévreuses des orchidées. C'est à l'étage plus haut que commence le domaine du zinnia. Depuis quelques années, le zinnia est grand comme une soucoupe, comme un coussin, comme le rond tapis de pied que brodaient nos grand'mères. Sauf le bleu, il accède à toutes les nuances, et chez moi le rouge pur, un rose chinois, un autre rose safrané dominent.

Mille zinnias, et encore mille, infatigables, tous célébrant la gloire de la fleur parfaitement ronde ! Encore un faible remblai, derrière les trois premiers, et rigoureusement parallèle : c'est l'étroit empire des grandes amarantes en épis, queues pourpres de cavales que la brise balance...

Enfin, tout en haut, buvant le soleil, formés de son image, règnent les tournesols à larges faces, dont le cœur est un gâteau de miel noir. La fleur incomparable, le volubilis d'azur, est à leur col inflexible un ruisseau suspendu, que noircit le passage du nuage, que le retour du rayon épand et bleuit...

De juin à octobre, j'ai sous les yeux ce banc naïf et compact de fleurs. Aucune n'est rare. Mais un ciel privilégié descend jusqu'à elles... Autour des zinnias et des géraniums rouges vibre un insaisissable halo violet. Le jaune œillet d'Inde, en affrontant le ciel, la mer et le volubilis, s'exalte. Un lys des sables, carné, à pulpe épaisse, crève la terre chaque matin, hisse aussi haut, aussi vite qu'il peut ses calices rigides, son pesant parfum de pêche contuse...

O lumière ! Le mur, au voisinage de tant de feux, rougit comme une joue. Je sais maintenant ce qu'est le jardin

Digitized by Google

provençal : c'est le jardin qui n'a besoin, pour surpasser tous les autres, que de fleurir en Provence.

La faune, quoi qu'on tente, reste féline. Je ne compte pas pour chien ma bouledogue. Elle non plus. Ici, le canin ordinaire naît on ne sait de qui, croît mal, et les longs étés l'efflanquent, le vident de pensée et d'énergie. On hésite à siffler, quand l'ombre gagne le chemin de côte, un de ces fantômes farineux qui gisent dans la poudre blanche, se lèvent en exhalant un profond soupir, secouent leur nuage et prennent un trot traînassant, avec l'air de dire : « Mesure, à ma fatigue, le dévouement que je te porte ! »

La Treille muscate abrite deux chiens de hasard, l'un Restauration à anglaises défrisées, l'autre légèrement Louis XV quant aux pattes, en souvenir, sans doute, d'une enfance négligée. Tous deux vivent obscurs, allégés de soucis sauf pendant les nuits de pleine lune. La vieille face les tourmente périodiquement, ils l'insultent, ils pourchassent les spectres qu'elle suscite, tandis que les maîtres chats ballent et se réjouissent.

Un, deux, trois, quatre... onze chats. L'an prochain, combien seront-ils ? Une panse tendue de femelle promet la portée de six. Deux matous gris, sur le mur, font les beaux pour la morveuse grise qui tétait encore il y a trois mois. Une couleuvrine chatte grise, suave, la joue renflée comme une petite lionne, répète naïvement sous les fusains l'appel chevroté, dit : « appel aux oiseaux ». Tant de gris ? Oui, tant de gris. Le couple de mes sud-américains — d'aucuns disent russes — ne regarde pas à trois portées en douze mois. Bien mieux, le matou, Krô, sème au loin sa descendance gris-argent, bleue dans l'ombre. L'aube, le crépuscule enfantent des chats gris. Un hangar, un mur troué, une haie taillée, un mûrier ancien couvert de loupes sécrètent, chacun, leur

Digitized by Google

contribution de chats gris, que les croisements hasardeux déforment à peine. Le type pur, imposé, transmis par les femelles, est assez court, ramassé, à cou puissant chez le mâle. L'hiver les enrichit d'un poil dru, peu couché, qui leur gonfle les joues, leur raccourcit les oreilles et les déguise en oursons. Ils craignent l'eau moins que ne fait le chat de France, se promènent par la bruine et l'averse, tout argentés des gouttelettes que leur poil tient suspendues.

Le Krô, Kapok, Muscat, la Touteu-Petiteu, Pichinette, Minionne, Toune... Et cinq autres... Et celui « qu'on appelle Mini-Mini parce qu'il n'a pas de nom, le povre ! » A première vue, vous les diriez pareils. Nous ne sommes pas trois à les connaître, à les reconnaître d'un coup d'œil...

Ce long pas flottant, désossé, ce regard sans joie et sans franchise, c'est Kapok, le chat castré qui bat les chattes.

Le Krô, aussi gros que lui, reste, à quatre ans, l'enfant herculéen qui délaisse son jouet préféré, — un grain de riz — pour tuer un rival. La féroce bataille finie, le Krô baisse les yeux devant la chatte, la chante d'une toute petite voix, et supporte ses sèches gifles de prude...

Toune a toujours perdu quelque chose ou quelqu'un, son assiette, son coussin, sa cuisinière, sa balle de laine; mais elle est si jolie qu'elle trouvera toujours à se marier, deux ou trois fois l'an.

Pichinette la douce, la Touteu-Petiteu qui est une mère bénie et fait les plus beaux enfants du monde, Mini-Mini le sans-nom... Gris, gris, gris et encore gris. A qui ne les a pas vus naître, j'accorde le droit de s'y embrouiller un peu. Mais demeurez attentifs sur mon seuil, tournés vers la vigne et le petit bois de pins, pendant que je crie un certain cri, suivi d'une petite chanson qui n'a — pour vous — aucun sens. Au bout d'un moment vous la verrez approcher, celle que je convoque rituellement.

Digitized by Google

Lente, pour ne point laisser paraître trop d'amour, elle s'avance, sur de très petits pieds d'argent. Le port de tête s'accorde au port de queue, par la majesté autant que par la désinvolture. Ses yeux d'or rient tendrement parce qu'ils ont rencontré les miens, mais en chemin il vient à cette créature parfaite un visage de démon, à cause d'une sauterelle ou d'un trou frais de taupe, et la royale démarche se change en un prodigieux cul-par-dessus-tête...

« Qu'ai-je fait là ? » se reproche-t-elle en reprenant terre. Trois petits pas, un saut aérien pour éviter une branche, un passage de trot d'antilope pour marquer l'empressement, un roucoulement léger de colombe et une parole de chat, afin que nous admirions le rouge sain et chaud de la langue : devant vous se tient, identique en gris à tous les autres gris, celle que pourtant vous ne confondrez plus, l'ayant vue une fois, avec aucun autre chat gris, celle qui a refusé les noms de reine, les puérils diminutifs, et qui s'appelle — comme s'il n'y en avait qu'une au monde — *La Chatte*.

MIDI SÉVÈRE

— Saint-Tropez ? Pyjamas. Dos nus. Boîtes à débardeurs truqués pour touristes riches. Deux cents autos de marque à partir de cinq heures, en travers du port. Cocktails, champagne sur les yachts à quai, et la nuit, sur la sable des petites criques, vous savez...

Non, je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas. Je connais l'autre Saint-Tropez. Il existe encore. Il existera toujours pour ceux qui se lèvent avec l'aube.

Digitized by Google

Quand mon golfe des Cannebiers dort encore, avant que son azur englouti ne remonte jusqu'à sa vague courte, j'atteins, à petit bruit de moteur et les roues cotonnées de poussière blanche, la ville qui s'éveille assez tard et je gagne le port, où bâille et s'étire quelqu'un de ces matelots de tartane, qui ont souvent des pieds charmants, nus, polis par l'eau de mer. Rien ne bouge encore dans la rangée des yachts amarrés, qui naviguent peu. A cette heure, ils sont comme morts et ne me gênent pas. Derrière eux, les tartanes vides se balancent, trinquent mollement entre elles, avec un doux bruit de muids vides. Beaux yachts blancs, fins yachts noirs rehaussés d'or, yachts d'acajou couleur de peaux-rouges, passants paresseux... En face des maisons anciennes à base épatée, ils cuvent leur soirée orageuse. C'est d'eux qu'elles ont appris à s'endormir peu avant l'aube, à s'éveiller tard, à dégorger nonchalamment leurs cargaisons d'espadrilles, de chapeaux en papier tressé, de cordages, de vannerie, de pyjamas, d'antiquités...

Fermées, elles retrouvent leur vrai visage à petits yeux. Ces vieux yeux mi-clos, ces étroites fenêtres ont regardé, il y a des siècles, venir l'assaillant. Il arrivait par un matin pareil à celui-ci, par un temps d'îles bienheureuses et, au-devant des navires ennemis, l'aube, sur la houle, portait des roses...

Sous une lune translucide, verdie par l'aurore, il est sage de quitter discrètement la place, avant que l'homme, irrespectueux de par son loisir d'été, son goût septentrional pour la couleur crue, ne défigure quotidiennement le petit port si sobrement tricolore : mer bleue, façades d'un rose usé, ciel laiteux comme au seuil du désert. Cinq heures tombent du clocher, mais un chat pirate, assoupi sur la pierre grasse où l'on versera, tantôt, les poissons, me dit qu'il n'est que quatre heures. Un chat ne saurait se tromper. La rascasse

Digitized by Google

rouge, la pieuvre d'agate, la girelle à baudrier d'azur, l'affreux « ange » qui a des épaules comme un homme, la cliquetante langouste et le maquereau, miroir de l'arc-en-ciel, sont encore loin du vieux marché. A une demi-lieue du port, je retrouve, autour de ma maison, les prés salés, les cultures modestes de légumes et de fleurs, les vignes et les figuiers nourris par l'eau secrète en nappe souterraine, toute une verdure tenace, sans tache jusqu'en octobre.

Mais dans ce pays loti, bâti, acheté au mètre, loué à la semaine, ouvert le jour et la nuit, je m'attache surtout à ce qui demeure étrangement dur et imperturbable, hostile à la commodité et à la fantaisie humaines. Quittez, par exemple, au sortir de Saint-Tropez, la grande route du tourisme, — la route des mille autos moutonnières qui vont et viennent, de Sainte-Maxime à Saint-Tropez, de Saint-Tropez à Sainte-Maxime, Saint-Aygulf, Saint-Raphaël — bifurquez à gauche : vous voilà sur le chemin du Plan de la Tour, dans la rocaille, la pinède, l'épine, le ciste, la montée tortueuse, la descente au flanc des coteaux effrités, au sein d'une solitude à grands décors rébarbatifs, où les mas abandonnés s'écroulent, où l'oiseau méfiant est muet... Ne perdez pas une roue, ne crevez pas votre dernier pneu ! Il n'y a point de piétons, toutes les autres voitures choisissent l'autre route; qui vous secourrait d'ici demain ? N'appelez pas à votre aide ce porteur de fusil entrevu là-bas, sur le versant siliceux et pailleté, entre deux touffes de figuiers sauvages : sitôt vu, sitôt fondu, à la manière de tous les braconniers, et le silence se referme, si pur qu'il passe votre espoir...

Ces surprises sont fréquentes, ici.

L'amabilité du paysage n'est que de commande, et aménagée par l'homme. La fleur, le fruit, la maison rose sont la frange riante de ces bords que recouvraient autrefois, jusqu'à la mer, le pin rigide, le chêne-liège et le cyprès insensibles au

Digitized by Google

vent, le cactus à langue épineuse, et toute une broutille basse à longs dards, qui s'ouvre seulement devant l'incendie. Cette forêt du Dom, pelée par le feu chaque été, qu'elle est dure ! N'était l'auberge renommée qui nous arrête au tournant de la route, la futaie nous ferait peur. De Cogolin à Collobrières, sur le beau chemin du haut, l'homme n'a guère osé suivre la forêt. A l'automne, les châtaignes mûres roulent et se perdent sur les pentes impraticables, et si l'on vous montre au loin, prisonniers des chênes-lièges refermés, les restes d'un monastère, on vous dit aussi qu'aucun chemin ne mène plus aux ruines de l'Abbaye de la Verne...

Parce que j'ai commencé à démêler, sous des parures malencontreuses, et à aimer son maigre flanc, sa face osseuse, ce pays me montre à tout instant son véridique aspect, qu'il tient secret pour la foule. Nous aimons bien monter, à cinq ou six amis, vers Thoronet, abbaye ruinée, mi-couchée, mi-debout, submergée de végétation et qu'une écume de clématites en graines plumeuses, blanches dès le mois d'août, signale. Nous nous exclamons de plaisir devant le jet puissant de sa fontaine, brandi hors d'un étroit canal comme une torsade de verre, car — les vieilles gravures en témoignent — ni la niche de pierre, ni la roide force du jet, ni la pureté de l'eau n'ont changé depuis trois siècles. Il fait bon voisiner avec la source, lui tendre un gobelet vide ou la panse d'une bouteille pleine, cependant qu'on ouvre le panier de figues violettes, qu'on débite en tranches la tarte à l'anchois. Nous apportons d'en bas notre appétit, en même temps que le vin de la côte. Mais le site est grave, dès qu'un nuage passant éteint le mur ensoleillé et noircit ses sceaux de vigne; nous mesurons de l'œil les arcades du cloître, surbaissées au point que le fantôme n'y rôde, la nuit, autour des petites tombes, que courbé et bossu... Aussi, la faim tombée, nous nous étonnons de songer déjà au retour.

Digitized by Google

Ne jurions-nous pas de ne bouger avant le lendemain, de dîner peu, de dormir sur le lit d'aiguilles ? Une certaine couleur violette, qui naît de l'Est comme une sombre aurore, nous met debout. Ce violet impossible à peindre, insinué entre le jour et la chaude nuit, met fin quotidiennement à la fête méridionale. Il se mêle dans la mer au soufre vert du couchant, il y maîtrise et éteint le cuivre liquide et rouge, il pousse hors de la plage, en troupeaux, les enfants d'acajou mouillé et les jeunes filles nues, qui frissonnent pour la première fois de la journée. Une ombre inhospitalière creuse les seuils, et les œuvres de l'homme s'attristent. Les façades neuves, les maisons de vacances à loggias, à pergolas, à créneaux, à belvédères, à péristyle, ne sont plus que des jouets chancelants. L'habitant s'abrite, en attendant la vraie nuit et son climat, et nous nous hâtons sagement sur la route du retour, sans la moindre tentation de bifurquer, en descendant, vers la Garde Freinet et ses abîmes sylvestres. Dans une heure le bleu aura vaincu le violet, apaisé ce tremblement glacé qui se saisit des feuilles, couche les tamaris et les poivriers pleureurs. Dans une heure nous ne verrons plus que les feux nocturnes du paysage. L'arête dénudée, le roc qui ne concède presque rien à la route, le sentier perdu, tout baignera dans une nuit offensée de lueurs; — hostelleries, faux mas, dancings, bars, bals champêtres, enseignes américaines pour snobisme français, Seawood Lodge, Holywood-Beach, sèment la lumière en ballons, en tubes blafards, en guirlandes, en perles versicolores... Ce sont là de petites parures, de petits secours à ras de terre, de quoi guider les pas et le jeuxs humains entre la mer bue par l'ombre et la forêt massive...

Souvent, il choisit cette heure de nuit pour s'éveiller, se lever d'entre les pins à la faveur du mistral — lui, le maître d'août... Dénoué, mol et pareil à la vague, à l'écharpe, à la

Digitized by Google

chevelure, rose et noir, il s'enfle comme s'il couvait un astre, puis, effaçant sur son passage les fragiles jalons de l'homme, sifflant, sautant les voies, il se met en marche, l'enfant des jours sans pluie et des nuits sans rosée — le feu...

Digitized by Google

Digitized by Google

EN BOURGOGNE

Un dur hiver a prolongé son sommeil. Pour le passant qui ne la connaît pas, la vigne dort encore. Les vignobles de la Côte-d'Or révèlent, dépouillés, leur sévère alignement, leur ossature fine et disciplinée. Mais quelque chose a déjà tressailli dans la terre, et la même omnipotence qui épanouit les « pâquettes » aux pétales rouges, la roue jaune des premiers pissenlits, qui déroule la chenille des noisetiers et le chaton mielleux du saule, la même décision souveraine suscite, au bois de la vigne, un bourgeon pointu, enflé d'un pleur de sève. La vie déjà fourmille sur ces sonores coteaux de Nuits; la main, la pensée de l'homme, échauffent ces terres précieuses, qui attestent la longue sollicitude humaine.

Il s'en faut de quelques semaines que le pêcher n'éclate, rose, que la brume immobile des pruniers en fleurs ne blanchisse au loin le paysage mamelonné... La vigne se repose, mais la « marque » travaille.

Sous l'arc des voûtes, sous le salpêtre scintillant, sous les longues stalactites de toiles d'araignées, la « marque » travaille au chaud, dans la tiédeur de ses treize constants degrés

Digitized by Google

centigrades. L'été venu, les même treize degrés changent, par contraste, les caves en glacières.

Nous descendons dans le souterrain royaume. Une très légère buée bleue — on a soufré les tonneaux — épaissit l'air, sous les voûtes étoilées d'ampoules électriques. A perte de vue et pareilles aux perspectives sans issue qu'inventent les songes, les parois sont de barriques, de barriques et encore de barriques. Si, du doigt plié, nous les interrogeons en passant, toutes chantent qu'elles sont strictement closes et pleines de vin bourguignon. Mais chacune répond à sa manière, chacune donne sa note de xylophone étouffé et lointain. Je me rappelle l'orgueilleuse parole du pacha de Marrakech : « Si j'ouvrais mes citernes d'huile d'olives, un fleuve s'en irait jusqu'à la mer. » Ici aussi, un fleuve est prisonnier, fleuve de vin, réserve renouvelée que le temps n'épuise pas. Ici, on amasse pour le présent et l'avenir, on besogne pour durer, il faudrait écrire peut-être : pour résister.

L'antagonisme qui dressa autrefois une partie de *la* Champagne contre *le* champagne, va-t-elle soulever *la* Bourgogne contre *le* bourgogne ? C'est une étrange lutte, déjà ancienne, que celle du « cru » et de la « marque ». Le cru, étroit, délimité, s'entête dans son orgueil nobiliaire et sa portion congrue : « Je suis la race, affirme-t-il. J'ai fondé mieux qu'un empire. A mon seul nom, les yeux brillent, les lèvres se mouillent. J'ai des noms plus doux à l'oreille que des mots d'amour, sonores comme des cris de guerre. Même si je traverse des crises d'anémie, ou des années de disette, de pluie, ou si je me racornis d'un été sans eau, je détiens, seul, le noble sang bourguignon ! » A l'instar de toutes les branches légitimes, le cru a des partisans, des législateurs inféodés, une plèbe aveugle et un terrible entêtement.

Nous faisons visite, aujourd'hui, à la dissidente qui affronte

Digitized by Google

le Cru, à la Firme qui vend du vin bourguignon : « Analysez-moi, goûtez-moi, dit-elle. Mes vins charrient l'or et le rubis classiques, ils sont purs de mésalliance. Je me rebelle contre les caprices solaires, les disettes imprévues. J'amasse des vins qui sont originaires des vignobles de Bourgogne. Je groupe, fidèles et épars, des cadets généreux que le Cru, lorsqu'il ne les réquisitionne pas, traite de bâtards sans honneur... »

On trouvera que je traduis, que je résume en des termes tant soit peu lyriques. Mais comment parler froidement, quand il s'agit d'une gloire nationale, du vin de Bourgogne ? Croyez que les champions ne sont guère moins lyriques que moi, lorsqu'ils défendent leur foi personnelle. Psychologie du goût, culte du vin vivant, sensible et sain, c'est en votre nom qu'on soigne, qu'on mûrit en cave le glorieux vin. On me montre avec orgueil, dans ces caves, une poudreuse « bibliothèque » : rangées de fioles où se conservent les vins-types, les élus du consommateur.

C'est plaisir que s'instruire sous ces voûtes où la voix s'assourdit, où les pas crient à peine sur un gravier trié. Partout on travaille, mais le rythme du labeur se plie à la convenance du vin qui n'aime ni la hâte, ni la brutalité.

Autour de nous règnent les sons amortis, le calme et ce luxe suprême, bientôt inaccessible à notre existence : la lenteur réfléchie, la mesure. Au dehors, la bise elle-même galope, la route se couvre d'automobiles, le téléphone grelotte sans trêve. Mais au chevet du vin cloîtré, le temps s'endort, et peut-être que nous cessons, un moment, de vieillir ?...

Les hommes, sanglés du tablier noir, sont doux et parlent peu. L'un d'eux, qui soutire « au fin-clair », se penche sur un bruit de source, et l'odeur ambrée d'un vin blanc jeune, déjà corsé, monte aux narines, ouvre l'appétit, grise légèrement. La tasse d'argent — Monseigneur le Vin exige vaisselle plate

Digitized by Google

— concentre sur son métal vif la courte lueur d'une bougie. Sans cesse la coupe va, pleine, de la chantepleure au visage de l'homme penché : il la touche des lèvres, fait virer son contenu et le mire sur les stries et les cabochons de la coupe ciselée, la vide dans le second tonneau, l'emplit au premier, recommence... Il s'arrête : son œil exercé, là où je ne voyais qu'or limpide, a discerné le premier nuage de lie... Un exercice constant, répété pendant des années, affine seul ainsi les sens humains. Un compagnon, à côté, « dodine » le vin. N'aimez-vous pas ce mot de terroir, qui fait image ? Dodiner le vin, en Bourgogne, c'est l'agiter aux fins de collage, lorsqu'on vient de verser le blanc d'œuf qui aimante et précipite toutes les impuretés d'un vin neuf. L'homme au tablier noir, un vrai Bourguignon tout vermeil, agite la dodine, cette sorte de boomerang de fer, courbé à l'angle obtus, d'un galbe invariable. Comme le nom de l'instrument, le geste est berceur, mesuré, sans hâte. Supériorité de la main ! Vivant, sensible, susceptible, le vin fait amitié avec la main amie. Ne rince-t-on pas encore, ici, les tonneaux « à la chaîne » ? Une lourde chaîne, à gros maillons ronds, décape à ravir l'intérieur des tonneaux, si l'homme qui balance le baril sur sa base a « le tour de bras ». Gestes arrondis, alentis, immémoriaux, dépendant de la sphère et de la circonférence, modelés, inspirés par la giration planétaire...

Au profond de la terre, dans la cave aux bouteilles, reposent les fruits de tant de soins : flacons jeunes, lisses, fioles millésimées; aînées chenues, habillées lentement d'une fourrure impalpable, grise et blanche comme le duvet qui frémit sur le corps des bombyx nocturnes... Le maître de céans décoiffe l'une de celles-ci : c'est l'instant de se taire, de lever vers la voûte un verre pansu, à issue resserrée : l'œil d'abord, le nez ensuite, la bouche enfin... Béni soit ce...

— Au fait, comment l'appelez-vous, ce velours, cette

Digitized by Google

flamme, ce suc, parfait dans toutes ses proportions, plein d'arrière-pensées ?

Un nom, sous les voûtes, roule et propage les *r* bourguignons, qui depuis un demi-siècle me sont restés dans la gorge...

Digitized by Google

RÉCRIMINATIONS

On compte sur vous, dimanche prochain ? Dîner de famille, mais on sait manger... Je ne vous dis que ça... Une recette de ma grand'mère... »

Je ne lui ai pas demandé, à ce gastronome qui me quitte, qu'il m'en dise davantage. C'était déjà, à mon goût, un peu trop.

Ouvrez l'œil, quand un de vos amis se découvre soudain une religion filiale. Méfiez-vous des aïeules qui, modestes dans leur tombeau depuis un demi-siècle, prennent dans la salle à manger une importance que rien, jusqu'alors, n'a fait prévoir, et ressuscitent bizarrement autour d'un lièvre aux rutabagas. Vous aimez, vous, le lièvre aux betteraves ? Vous prisez le brochet bourré de salsifis ? Et la tarte au chocolat, secrètement imbibée de kirsch, vous la tolérez ? Que la « tarte de tante Ludivine » aille aux gémonies, et foin de toute « Mère » quand les « Mères » enfantent exclusivement des recettes culinaires ! Beau pays de France, souriante patrie du bien-manger, secoue, de ta robe, les faux affiquets provinciaux, ou bien tu risques de ressembler un jour à ces personnes ravissantes qui vantent, sur nos murs, un biscuit limousin

Digitized by Google

qu'elles offrent en bonnet cauchois, en jupe provençale, sans préjudice d'un fichu basque et d'un sourire de Paris ! Un exécrable snobisme veut déguiser la gourmandise française en un culte que la mômerie déshonore. A qui fera-t-on croire que le navarin ne se consomme que derrière des rideaux de coton quadrillés de rouge, et que le vin est meilleur dans un pichet de faïence à devise ? Non, je ne suis pas bien assise sur un banc de bois « façon rustique ». Non, l'oignon haché, les « fines herbes » et la julienne ne constituent pas une panacée, ni une base alimentaire. Non, je n'admets pas qu'un verre de calvados, versé sur le bœuf braisé dix minutes avant sa consommation, mérite le nom de « recette régionale » ! Pas plus que ce fromage râpé, poivré, passé au four, qui sert à masquer, indifféremment, les œufs au plat, le merlan, la tomate, les nouilles, les épinards et cent autres petits plats qu'il banalise, qu'il empâte et qu'il dépouille de leur originelle saveur.

Et je me révolte également contre le champignon de couche, créature insipide, née de l'ombre, couvée par l'humidité. J'en ai assez qu'il baigne, haché, dans des sauces qu'il allonge; je lui interdis de prendre le pas sur la girolle, j'exige qu'il ne contracte plus mariage avec la truffe, et je les consigne — lui et sa digne compagne, la crête de coq vendue en boîtes — à la porte de ma cuisine !

L'art culinaire français, le plus riche de tous, une équipe ignorante et prétentieuse le veut enrichir encore. A l'époque justement où la décoration murale, le meuble, — et la femme que j'oubliais ! — aspirent à une nudité singulière, je dis singulière pour être polie, le romantisme gonfle l'art de préparer et de cuire les mets. On « charge », pour méduser d'admiration les foules immigrantes d'étrangers. On passe la mesure, on disloque la ligne. L'improvisateur s'installe aux fourneaux comme ailleurs. L'œil au ciel, et non sur ses

Digitized by Google

casseroles, il laisse tomber ici une pincée de curry, là une cuillerée de cognac, et ailleurs pis encore : quelques gouttes de sauce anglaise. Et je te farcis n'importe quoi de Dieu sait quelle farce; et je t'insinue une pécheresse essence, et je te salpiconne, et je te nappe, et même je te chemise... Vieux mots, vocables classiques, rites dont abusent des prêtres improvisés, nous voilà loin des discrètes combinaisons, lentes, réfléchies, qui formèrent la gourmandise française, amoureuse de certaines « symphonies de gueule » où l'harmonie prenait source et élan dans une noble retenue.

Sous l'auvent rustique des beaux bâtiments de ferme, au creux des casseroles de cuivre ancien, martelées, s'embusquent des « recettes maison » qu'il faudrait frapper d'interdit. Car elles « brodent », si j'ose écrire, sur des articles de foi, tels que le bœuf braisé, le gigot bretonne, le veau à la crème, les civets et les poulets chasseur immémoriaux, codifiés, vénérés et simples. Car elles tendent, en attirant l'attention sur un condiment, forçant une épice ou une garniture, à déséquilibrer de patients, de mystérieux édifices. Laquelle d'entre vous se doute, lectrices, en savourant l'authentique « lièvre à la royale », fondant, chaud à la bouche, que soixante — vous lisez bien *soixante* — gousses d'ail ont coopéré à sa perfection ? Un lièvre à la royale réussi n'a pas goût d'ail. Sacrifiées à une gloire collective, réduites à une consomption sans seconde, les soixante gousses d'ail, méconnaissables, sont pourtant présentes, indiscernables, cariatides qui soutiennent une flore légère et grimpante d'épices potagères...

Eussiez-vous imaginé, en mangeant le ragoût de mouton ou le veau à la casserole préparés par les mains admirables d'Annie de Pène, que l'un et l'autre contenaient deux gros morceaux de sucre ? Sûrement non. Annie de Pène chaque fois confiait à la cocotte de fonte noire les deux cubes de sucre, presque en se cachant.

Digitized by Google

— Pourquoi deux morceaux de sucre, Annie ? lui demandais-je.

— Parce que ma mère le faisait, répondait-elle.

— Mais pourquoi sucrait-elle ces deux plats ?

— Et bien d'autres à cuisson longue. Parce que ma grand'mère n'y manquait point.

— Mais vous n'avez jamais essayé de supprimer le sucre ?

Elle riait, et secouait la tête négativement.

— Comme on voit bien que vous n'avez pas la foi, Colette...

Je rapprocherai ce mot des répliques simples et quasi mystiques de Mme Yvon, cordon-bleu de grande race. Un jour que j'avais mangé, chez elle, un « bœuf à l'ancienne » qui comblait au moins trois sens sur cinq, — car outre sa saveur sombre et veloutée, sa consistance mi-fondante, il brillait d'une sauce caramelline, mordorée, cernée sur ses bords d'une graisse légère, couleur d'or, — je m'écriai :

— Madame Yvon, c'est un chef-d'œuvre ! Avec quoi faites-vous ça ?

— Avec du bœuf, répondit Mme Yvon.

— Mon Dieu, je le pense bien... Mais tout de même, il y a dans cet accommodement un mystère, une magie... On doit pouvoir, à une merveille comme celle-là, donner un nom ?...

— Bien sûr, répondit Mme Yvon. C'est du bœuf.

Il ne faudrait, pour maintenir, pour sauver et justifier l'orgueil gastronomique de France, que quelques Mme Yvon. L'espèce en est rare, en ce temps qui fabrique de la soie sans soie, de l'or sans or, de la perle sans huître, et Vénus sans chair...

Digitized by Google

LE FEU SOUS LA CENDRE

La cendre... Beau mot pour commencer un article mortificatoire ! Que ne l'ai-je réservé pour mon article de carême ? *Et in pulverem reverteris*... C'est qu'à vous dire le vrai, la cendre n'éveille en moi que de gourmands souvenirs. Gens de la ville, quand je vous parle « cendre », vous entendez « escarbilles », ou bien ce résidu gris comme le fer, pesant comme lui, qu'on retire, à pleins seaux, du calorifère, de la salamandre, de la grille à coke. Je vous plains. La cendre, dans le plus frais de mon souvenir, c'est... comment écrire ? C'est la fleur du feu, sa blanche écume, son inséparable, son impondérable duvet, — c'est la cendre de bois. Le feu de bois, le seul vrai feu, le feu sentimental, romanesque, primitif, m'a tenue l'hiver au seuil de sa grotte, autrefois, tels les poussins tardifs qu'on élevait sous le manteau de la cheminée. Grand feu de bois, échevelé entre ses coussins de cendre légère, blanche et bleue et voletante comme le chinchilla ! Pour le nourrir dignement, ma mère prélevait, sur les abatages de ses fermes, l'orme, le hêtre, le bouleau, et les souches du vieux bois fruitier les plus cornues, en

Digitized by Google

forme de diables, de roches caverneuses, de rhinocéros, à l'exclusion du chêne et du châtaignier... Ce dernier mot évoque une des deux maximes d'éducation pratique qui ont régi mon enfance : « Ne mange pas la bouche ouverte, et ne jette *jamais* dans la cendre une épluchure de châtaigne ! » C'est que la cendre, fine mouture, était promise à la lessive. Où vous a-t-on élevés pour que vous ignoriez qu'une pelure de châtaigne, un brandon de chêne mal carbonisé, peuvent tacher toute une lessive ? J'oublie que vous êtes, lecteurs, jeunes et citadins, et que vous lessivez au savon...

Dans ce temps lointain où j'apprenais à respecter la cendre, couvrir le feu pour la nuit, réveiller le lendemain matin son ardeur capitonnée de cendres, j'apprenais aussi que la cendre de bois cuit, savoureusement, ce qu'on lui confie. La pomme, la poire, logées dans un nid de cendre chaude, en sortent ridées, boucanées, mais molles sous leur peau comme un ventre de taupe, et si « bonne femme » que se fasse la pomme sur le fourneau de cuisine, elle reste loin de cette confiture enfermée sous sa robe originelle, congestionnée de saveur, et qui n'a exsudé — si vous savez vous y prendre — qu'un seul pleur de miel.

Et je ne parle pas seulement du turban de cendre rouge dont nous coiffions le « four-de-campagne », merveilleux et simple appareil de cuivre où s'élaboraient, feu dessus, feu dessous, les meilleurs plats du monde, ceux qui cuisent longuement, étouffés, sans évaporation, repliés, si j'ose écrire, sur eux-mêmes.

Notre « four-de-campagne », ancien, façonné au marteau, abritait de patientes daubes, des rouelles aux carottes et aux girolles, qui ne perdaient rien de leur volume ni de leur jus.

Dans la cendre seule, la pomme de terre devient une farine de choix. Foin de la « patate » gluante qui a pris en cuisant, même dans la vapeur, autant d'eau qu'une éponge !

Digitized by Google

Un chaudron à trois pieds, haut jambé, contenait une cendre tamisée, qui ne « voyait » jamais le feu. Mais farci de pommes de terre qui voisinaient sans se toucher, campé sur ses pattes noires, à même la braise, le chaudron nous pondait des tubercules blancs comme neige, brûlants, écailleux, auxquels un beurre froid et raide, salé, concassé en petits dés, donnait tout leur prix.

Trop chère pour nous, la truffe du Périgord cédait la place, l'hiver, à la truffe de Puisaye qui est grise, à peu près insipide, et dont le parfum abuse l'ignorant. Mais, grise ou noire, enfermez la truffe, brossée, dans une papillote de papier huilé, glissez-la, au devant du feu, dans une taupinière de cendre très chaude. Égrenez, au sommet du tumulus minuscule, de menues braises, — l'inspiration, la légèreté de main aidant, vous exhumerez, une demi-heure plus tard, des truffes pour la croque-au-sel.

La betterave rouge peut profiter, après, du lit tout chaud, et embaumé par la truffe. Vous l'arroserez, à peine salée, mieux poivrée, d'huile d'olive, et vous l'accompagnerez d'un panache de céleri blanc. Et le vinaigre ? Vinaigrez, si vous y tenez, mais recourez au vinaigre de vin, qui est doux.

Je connais des cheminées parisiennes où l'on brûle encore — c'est parure plutôt que nécessité — des bûches imposantes. Mais j'y cherche en vain la cendre, le talus, l'amphithéâtre de cendre qui fait majestueux le bûcher et chaude la cheminée. Un esprit d'ignorance, de froide propreté commande qu'on vide tous les matins la cheminée, comme si cendre, détritus, épluchures, étaient un seul et même déchet. Un grand courant d'air circule autour du feu, dévore le bois et chasse l'intimité, la rêverie, l'égale chaleur. Que je n'aime pas ces maisons où l'on emporte la cendre à pelletées comme une incongruité de chat ! Cuite, recuite, rougie vingt fois, remuée à la pincette, vannée à la pelle, la cendre ne quittait l'âtre, dans le pays de

Digitized by Google

mon enfance, que pour descendre à la cave sèche et servir de linceul aux fromages, les fromages plats et minces de l'Yonne et du Loiret, qui y passaient deux mois, trois, parfois six mois. Ils en sortaient comme d'une catastrophe pompéienne, quasi pétrifiés. Mais leur pulpe était devenue de cire transparente, jaune, d'une homogénéité singulière, et d'un goût ami du vin rouge, de la noix d'hiver et de la salade de pissenlit.

J'ai gardé pour la fin la recette d'un poulet à la cendre et à la glaise... Elle semble barbare. Elle rappelle celle du poulet chinois, scellé dans la laque, sauf que le poulet à la cendre demande qu'on l'englue, emplumé, dans l'argile lisse, la glaise des sculpteurs. Il ne faut que le vider avec soin, le poivrer et le saler intérieurement. Sa graisse, prisonnière, suffit à tout. La boule d'argile et son noyau gallinacé subissent une crémation assez longue au sein d'une cendre épaisse, de toutes parts entourée de braises qu'on attise, qu'on renouvelle. La molle argile, au bout de trois quarts d'heure, est un œuf de terre cuite. Brisez-le : toutes les pennes, une partie de la peau restent attachées aux tessons, et la perfection sauvage du tendre poulet vous incline vers une gourmandise un peu brutale et préhistorique...

Digitized by Google

TRENTE-HUIT, CINQ

Samedi. Ça y est. Je l'ai. Dieux ! J'avais oublié combien le lit, tout toile fraîche et boule chaude, ressemble, avant dix heures du soir, à un délice pervers... S'il n'y avait pas cet invisible chapeau trop serré, cette mâchoire invisible qui avertit les reins à chaque mouvement, cette faiblesse dans les poignets, et surtout, quand on respire, ce vide ardent dans les poumons, ce courant d'air de forum où le sirocco tournoie, il serait doux de dîner au lit... Dîner ? Qui a parlé de dîner ! Pouah !... Je viens de perdre, en deux heures de malaise, l'habitude, le dessein, l'envie et le besoin de manger. Tant mieux. Il n'est plus en mon cœur que citrons, gobelets purs, thé de pétales. Quel bonheur ! Mon embonpoint se détache de moi, effeuillé, par livres... Patience, c'est une image de l'avenir, du proche avenir. Jetez-moi, tintante et ronde dans ce verre de limonade, une obole d'aspirine... Merci.

Lundi. Mauvais, mauvais. Tout est mauvais. L'orange est amère. Amère la tisane sucrée. Amers les bonbons adoucissants. Qui m'a apporté ces bonbons des Borgia, vert poison, dont chacun cache un piège glacial de menthol ? Tout ce qui

Digitized by Google

s'absorbe par la bouche est néfaste, et d'ailleurs désuet, révolu comme la coutume des repas... Une voix dans ma chambre : « C'est aujourd'hui qu'elle devait envoyer à *Vogue* la recette de la poitrine de bœuf à la Languedocienne... » La nausée et le courroux arment mon bras défaillant; ramassant une orange errante sur le tapis, je la lance dans la direction des barbares qui parlent de bœuf, de langue, d'oc et de poitrine... Un cri de douleur répond à mon geste. C'est celui d'une tasse bleue, à laquelle je tenais beaucoup.

Mercredi. Une voix dans ma chambre, au téléphone : « Oh ! non, pas mieux, au contraire... Non, elle ne prend rien. Le docteur a dit... Oui, avant-hier elle avait même un peu de délire, elle jetait des oranges en l'air... C'était affreux... Oh ! non, elle ne pourra pas envoyer son article culinaire à *Vogue*... Elle regrettera beaucoup... Merci, Monsieur. »

Je regretterai beaucoup ? Ces propos me font sourire de pitié. Mon article culinaire ? Et quel besoin a *Vogue* d'articles culinaires, de grasses recettes, de secrets anciens chuchotés par le bec du coquemar dans la noire oreille du fait-tout ? *Vogue*, ses adipeuses rédactrices et ses mannequins accablés de chair ? Assez, assez de nourriture ! Tout ça va maigrir, il n'est que temps. Je donne l'exemple. Qu'elles fassent comme moi, qui, depuis samedi... Comment, ça ne fait que cinq jours ? Reversez-moi de la limonade tiède, s'il vous plaît. Rien ne convient mieux à mes 38 kil. 5 — je veux dire à mes 38,5 au thermomètre. Nous ne sommes pas au bout : je veux étonner le monde, à l'aube de ma quatrième jeunesse... quatrième ou troisième ? Cinquième ? Non, troisième... Les chiffres, vous savez...

Sous la porte fermée, un ruban d'odeur plate, chaste et âgée de quatorze à quinze ans s'insinue dans ma chambre : l'odeur de la marmelade de pommes. Fi, quel mortier ! Il y a, pour un corps qui tantôt se désincarne, d'autres soutiens...

Digitized by Google

Vendredi. Fièvre toujours. Rêves charmants, mais mystérieusement gâtés par un ferment indiscernable, une brillante couleur de fruit véreux. Rêve de pomme en coton teint, de feuillage tendre qui bruit avec un son de palmes sèches. Des sollicitudes, à mon réveil, s'égarent : « Peut-être prendriez-vous une tasse de bouillon de légumes ? » Pourquoi pas une salade de hareng, aussi ? Je souris, faiblement, mais c'est de mépris. On sonne. « C'est rien, Madame, c'est *Vogue,* qui envoyait voir si... »

Ah ! oui, *Vogue,* obsession, *Vogue* et sa poitrine de mouton, de bœuf, de mastodonte, ses gigots de plésiosaure, ses dinothériums farcis... Mais ils ne pensent donc qu'à ça ? Dans mes souvenirs, brumeux, tamisés et rythmés par la timbale de mes 38,5, il me semblait que *Vogue* s'occupait d'élégances... L'appétit pantagruélique de *Vogue* a besoin d'une leçon : ma chère, voulez-vous prendre ce que je vais dicter : « *Dans toutes les familles qui se respectent, la poitrine de bœuf farcie est remplacée par le lait d'amandes fraîches. Pour deux litres de lait d'amandes il faut plus d'un kilo d'amandes fraîches et saines, épluchées. Pilez dans un mortier de marbre, avec une petite quantité de sucre. Ajoutez, goutte à goutte, l'eau nécessaire à l'émulsion. Pendant la nuit suivante, le mortier et son contenu, voilés d'un linge, resteront au frais. Le lendemain, filtrez dans une poche de batiste, ou de mousseline à trame serrée. Goûtez, sucrez encore un peu, ajoutez la quantité d'eau qui manque à vos deux litres. Si vous servez promptement vous pouvez remplacer l'eau par du lait fraîchement trait. Ne frappez jamais le lait d'amandes, mais laissez flotter, sur son onde un peu bleue, crémeuse, une feuille de citronnelle, verte, à peine immergée, effilée comme une jonque de Chine... Et n'oubliez pas, non plus — tout est perdu sans elle ! — la goutte d'essence de roses, une goutte, une seule...* »

... Encore manquera-t-il, à ma recette, ce qui rend le lait d'amandes plus doux à l'âme, et aux lèvres : un ciel d'un bleu

Digitized by Google

cendré, percé d'étoiles larges, embrumées par la végétale humidité d'un printemps marocain; un ciel rectangulaire, prisonnier entre quatre murs de faïences vernissées et de bois de cèdre; des feuillages noirs sur la nuit, une musique d'instruments maigres et de longues voix étirées; de belles mains de négresses qui soutiennent une jatte d'oranges; un musculeux bras nu d'un brun de palissandre poli, qui brandit l'aiguière d'argent et verse dans le gobelet un fil laiteux qui tremble; l'odeur du copeau de santal qu'un brasero consume; des jasmins jaunes à fleurs épaisses, dont le parfum se traîne à ras de terre; une danseuse chleuh d'un blanc de cire, accablée d'étoffes, voilée toute sauf un visage dont les yeux ne regardent pas la terre, et deux pieds crispés, sans joyaux, nus au centre d'une rose de mosaïque, une danseuse qui n'avance ni ne recule, qui se hausse un peu, grandit et retombe sur elle-même comme un jet d'eau...

Nous regardions curieusement son petit visage de tiercelet, froid, féroce. Mais les pieds nus étaient tels que les hommes d'Occident n'avaient d'yeux que pour les doigts libres et leur blancheur, les ongles enchâssés de chair intacte, les talons teints de rouge qui baisaient leur reflet dans la mosaïque... Trop épris de ces pieds frémissants, plus nus, plus blancs qu'un sein et comme lui préservés du soleil, mes compagnons d'Occident se détournaient d'eux, puis revenaient à eux...

Lundi. Détente, fatigue agréable entre toutes les fatigues... Oisiveté étrange, vacance d'un corps que la fièvre quitte... Où est allée cette grande activité de bourdonnements, de coups sourds, de marteaux entourés de feutre, de cristallines enclumes lointaines ? Je ne suis plus qu'une équipe qui s'est endormie à la pause — et ne se réveille plus. Mes travailleurs dorment, qui derrière une meule, qui sur la berge du ruisseau, d'autres au soleil. Eh bien, mes enfants ? Allons, voyons,

Digitized by Google

allons ! Rien. J'objurgue, en vain, une léthargique escouade. Une voix dans ma chambre : « Madame n'oublie pas que le docteur a dit... » Qu'est-ce qu'il a dit, le docteur, cette lourde créature bien intentionnée qui porte des souliers de cuir, un vêtement rude au toucher ? Il sème des paroles consistantes comme « récupération, nutrition, aliment complet, toniques », etc., etc. Depuis bien longtemps, il me semble, j'ai opté pour un monde qui s'alimente de crème de riz, d'orgeat chaud, de granules argentés, où l'on est vêtu d'angéliques chemises de soie, de laines douces couleur de rose. Le jour et la nuit, très longs, naissent et meurent sur le coin de mon lit, déposant, près des douze tulipes aux têtes chavirées, les journaux de l'aube et les journaux du soir... A propos, et *Vogue ?* Un souffle a levé le rideau, et de la vitre d'un taxi, qui tourne dans la rue Vivienne, ricoche jusqu'à moi une gifle de soleil... Cela fait chanceler, cette rude main de maître, en pleine face... Le voilà bien, le « tonique »... Aidons-le. Une gourde jumelée, en vieux cristal verdâtre, contient encore du *vin d'oranges* qui a bien cinq ans d'âge. Dans le fond d'un verre mince à hanche tordue — une coxalgie qui doit remonter à Louis XIII — qu'on me verse un doigt de vin d'oranges; n'ayez crainte, je ne le boirai pas, c'est assez de le flairer. Les yeux fermés, le nez ouvert, je relirai, pour *Vogue,* son histoire...

Il date d'une année où les oranges, du côté d'Hyères, furent belles et mûries au rouge. Dans quatre litres de vin de Cavalaire, sec, jaune, je versai un litre d'Armagnac fort honnête, et mes amis de se récrier : « Quel massacre ! Une eau-de-vie de si bon goût ! La sacrifier à un ratafia imbuvable !... » Au milieu des cris, je coupai, je noyai quatre oranges coupées en lames, un citron qui pendait, le moment d'avant, au bout de sa branche, un bâton de vanille argenté comme un vieillard, six cents grammes de sucre de canne. Un bocal ventru, bouché de liège et de linge, se chargea de

Digitized by Google

la macération, qui dura cinquante jours; je n'eus plus qu'à filtrer et mettre en bouteilles.

Si c'est bon ? Rentrez seulement chez vous, Parisiennes, à la fin d'un dur après-midi d'hiver ou de faux printemps, cinglé de pluie, de grêle, fouetté de soleil pointu, frissonnez des épaules, mouchez-vous, tâtez votre front, mirez votre langue, enfin geignez : « Je ne sais pas ce que j'ai... » Je le sais, moi. Vous avez besoin d'un petit verre de vin d'oranges.

Digitized by Google

PUÉRICULTURE

Une tranche de pain bis, longue d'un pied, coupée à même la miche de douze livres, écorcée de sa croûte, et roulée, effritée comme semoule sur la table de bois gratté, puis noyée dans le lait frais; un gros cornichon blanc macéré trois jours dans le vinaigre et un décimètre cube de lard rosé, sans maigre; enfin un pichet de cidre dur, tiré à la « cannelle » du tonneau... Que vous semble de ce menu ? C'est celui d'un de mes goûters d'enfant. En voulez-vous un autre ?

Un talon de pain chaud fariné, vidé de sa mie, tapissé intérieurement de beurre et de gelée à la framboise; un demi-litre de lait caillé doux, bien tremblotant, bu au pot; une jatte de fraises blanches.

Troisième menu : une tranche de pain bis, longue d'un pied, etc. (voir ci-dessus), exhaussée d'un doigt de haricots rouges froids, figés dans leur sauce au vin rouge; une petite panerée de groseilles à maquereau.

Quatrième menu, d'hiver et d'automne : les champignons, girolles, cômelles ou mousserons, ramassés dans les bois

Digitized by Google

détrempés, et sautés au beurre pendant quelques minutes; des châtaignes bouillies et une pomme. On peut remplacer les châtaignes par quelques bons « grillons » de cochon.

Un menu de goûter pour les mois de juillet et d'août vous agréera-t-il ? Voici : Pain chaud (la croûte seulement) trempé par larges bouchées dans l'écume des confitures de fraises; dans l'écume des confitures de cerises; dans l'écume des confitures d'abricots; dans l'écume de toutes les confitures de tous les fruits de la saison !

Il y a aussi le beurre fondu, d'un jaune roux, gratté dans le grand pot avec les ongles. Il y a la pâte crue de la tarte, les cœurs de salade dérobés au potager et la carotte nouvelle un peu crottée de terre. N'oublions pas le petit pois en sa jeunesse sucrée, ni la fève au sortir de la cosse... Que sais-je encore ?

Lectrices, jeunes mères, nurses rigides, ne me foudroyez pas. Je ne prétends pas fonder une doctrine, ni bouleverser ce qu'on vous apprit de puériculture alimentaire. Je ne prône pas, j'évoque. Laissez-moi seulement ajouter que de ces substantiels goûters se trouvaient bannis la tablette de chocolat gris, plâtreux, pauvre en cacao, la « sucette » acidulée, la brioche rance, le pain au lait parent proche de l'éponge, et le lacet de réglisse vendu au mètre. *Vogue* s'occupant, ce mois-ci, d'élégances enfantines, je garde mon rang et restreins à l'enfance ma compétence gastronomique. Je ne prescris point, je suggère, et je vous conte comment se fit l'éducation de mon estomac.

Peut-être mon éclectisme, et celui de ma mère, sauvèrent-ils tout. J'allais, entre trois et quinze ans, trustant la vitamine devant qu'on l'eût inventée. A dix-huit mois, je suçais la salade vinaigrée dans l'assiette de ma nourrice, pour contenter ce besoin d'acide vivant qu'à présent on admet chez la créature en mal de croissance, puisqu'on lui administre jus de citron et quartiers d'orange. On peut se fier assez lar-

Digitized by Google

gement à l'instinct d'un jeune animal humain, quand il est né sain. Il va aux crudités souvent, comme le chat au chiendent. C'est le principe inflexible et son application qui créent les gastralgies enfantines. Et je me demande encore à quel culte végétarien pouvait appartenir cette famille d'étrangers riches qui avait élu le meilleur restaurant de Versailles pour y nourrir cinq enfants — l'aîné marquait douze ans, le dernier douze mois — de tranches de pommes crues trempées dans la bière glacée ?... Lesdits enfants, d'ailleurs, ne semblaient pas se porter plus mal, par exemple, que le fils unique d'une famille lausannoise, mélancolique dauphin préservé des microbes, emmailloté de couvertures passées à l'étuve, et qui suçait des jouets bouillis trois fois le jour. Plus tard, on lui pesait des biscottes grillées...

La nouille — honnie soit-elle — bourre encore, à l'exclusion de toute joie culinaire, de malheureux rejetons trop chéris, maladroitement soignés. La consommation prolongée du lait anémie tels autres affamés, dont les dents neuves, tranchantes, réclament une autre pitance. C'est un geste très triste que le mouvement de tête d'un bébé qui se détourne avec emportement d'une sempiternelle soupe phosphatée... L'amant se résigne à la monotonie de l'amour, mais l'enfant frais et noble n'accepte pas même la routine de l'œuf quotidien. Séduire l'enfant, le nourrir, on n'y arrive pas sans diplomatie et sans ingéniosité. Plus tard, il se montrera moins difficile, il mangera, il aimera à table d'hôte... Il oubliera sa délicatesse primitive, comme il oublie son premier grand chagrin de cœur et d'estomac : le sevrage. Mais je parle là pour ceux, de ceux qu'a sustentés le lait de la femme, et j'en appelle au premier souvenir douloureux qui étrenna ma mémoire. Comment expliquer qu'il y soit demeuré si entier, et d'un tel coloris ? Rien ne m'en échappe : la cuisine carrée, les casseroles de cuivre rouge, le buffet à linge en face de la

Digitized by Google

« maie » antique, lourde, sans coquetteries de sculpture au couteau, indestructible. Entre la maie et le buffet, deux chaises d'acajou massif, exilées de la salle à manger, et gothiques comme les avait aimées l'époque de la Restauration, gothiques avec lyrisme, ajourées de trèfles, d'ogives, de colonnettes... La coupable, la déloyale, ma nourrice, Mélie, assise sur l'une de ces chaises, ouvrit son corsage et délivra son sein sans rival, blanc et bleu comme le lait, rose comme cette fraise qui a nom « Belle-de-Juin ». J'accourus, agile sur mes jambes de seize mois, et je m'accoudai debout, sur ses genoux, dédaignant de m'y asseoir, car je tétais, assurait Mélie, « comme une grande personne »... Horreur ! On avait souillé de moutarde ce sein, cette cime visitée par l'aurore !...

Ce n'est pas de la brûlure aux lèvres que je pleurai si longtemps. C'est parce que, devant mes larmes, renversant son cou blanc de belle blonde, son cou plus jeune que son visage hâlé, Mélie, mon esclave, source de mes félicités les meilleures, Mélie, deux fois traîtresse, Mélie riait...

Digitized by Google

RITES

Tout est mystère, magie, sortilège, tout ce qui s'accomplit entre le moment de poser sur le feu la cocote, le coquemar, la marmite et leur contenu, et le moment plein de douce anxiété, de voluptueux espoir, où vous décoiffez sur la table le plat fumant. Des démons, connus du cuisinier, conspirent contre le chef-d'œuvre : ils ont noms Vent-d'Ouest, qui renfonce dans la gorge de la cheminée, et jusque sous le couvercle des casseroles, la fumée à goût de créosote; Bois-mal-séché, qui flambe d'un bout et pleure de l'autre; Soleil, qui chauffe le tuyau du tirage et le frappe d'une étrange atonie circulatoire; Chagrin-d'Amour, qui obsède le cordon-bleu et lui fait la main lourde sur le sel. Un minuscule lutin suffit à tout gâter, tandis qu'un concours d'esprits bienveillants assure, à grand'peine, la réussite.

On ne fait bien que ce qu'on aime. Ni la science, ni la conscience ne modèlent un grand cuisinier. De quoi sert l'application où il faut l'inspiration ? Je suis née dans un pays de province où l'on gardait encore, comme le secret d'un parfum ou d'un onguent miraculeux, des recettes que je ne

Digitized by Google

trouve dans aucun Codex culinaire. On les transmettait de bouche à oreille, à l'occasion d'une fête carillonnée, le jour du baptême d'un premier-né, d'une « confirmation ». Elles échappaient, pendant le long festin de noces, à des lèvres desserrées par le vieux vin : ainsi ma mère reçut en confidence la manière de préparer certaine « boule » de poulet, projectile ovoïde cousu dans une peau de poule désossée. Comment recomposer maintenant le secret de cette « boule » débitée, sur la table, en larges tranches rondes où brillaient l'œil noir de la truffe, la verte fève de la pistache ?

Du moins j'appris — dans une Puisaye truffière dont le sol nourrit une truffe grise, de bonne odeur et de goût nul — à me servir de la vraie truffe, la noire, la périgourdine. C'est la plus capricieuse, la plus révérée des princesses noires. On la paie son poids d'or, le plus souvent pour en faire un piètre usage. On l'englue de foie gras, on l'inhume dans une volaille surchargée de graisse; on la submerge, hachée, de sauce brune, on la marie à des légumes masqués de mayonnaise... Foin des lamelles, des hachis, des rognures, des pelures de truffe ! Ne saurait-on l'aimer pour elle-même ? Si vous l'aimez, payez sa rançon royalement, ou écartez-vous d'elle. Mais l'ayant achetée, mangez-la seule, embaumée, grenue, mangez-la comme un légume qu'elle est, chaude, servie à fastueuses portions. Elle ne vous donnera pas, une fois étrillée, grand'peine; sa souveraine saveur dédaigne les complications et les complicités. Baignée de bon vin blanc très sec, — gardez le champagne pour les banquets, la truffe se passe bien de lui — salée sans excès, poivrée avec tact, elle cuira dans la cocote noire couverte. Pendant vingt-cinq minutes, elle dansera dans l'ébullition constante, entraînant dans les remous et l'écume — tels des tritons joueurs autour d'une noire Amphitrite — une vingtaine de lardons, mi-gras, mi-maigres, qui étoffent la cuisson. Point d'autres épices ! Et

Digitized by Google

« raca » sur la serviette cylindrée, à goût et relent de chlore, dernier lit de la truffe cuite ! Vos truffes viendront à la table dans leur court-bouillon. Servez-vous sans parcimonie; la truffe est apéritive, digestive. Croquez la gemme des terres pauvres en imaginant, si vous ne l'avez pas visité, son désolé royaume. Car elle tue l'églantier, anémie le chêne, et mûrit sous une rocaille ingrate. Imaginez l'hiver périgourdin sévère, la rude gelée qui blanchit l'herbe, le cochon rose dressé à une prospection délicate...

J'ai chassé la truffe à Martel, dans le Lot, et je tenais la laisse d'une petite truie, une artiste en son genre, qui flairait la truffe souterraine, la délogeait d'un groin inspiré, avec des cris, des élans brusques et toutes les manières, ma foi, d'une somnambule. A chaque trésor trouvé, l'intelligente petite truie levait la tête et quémandait sa récompense, une poignée de maïs.

Ne mangez pas la truffe sans boire. A défaut d'un grand ancêtre bourguignon au sang généreux, ayez quelque Mercurey ferme et velouté tout ensemble. Et buvez peu, s'il vous plaît. On dit, dans mon pays natal, que pendant un bon repas, on n'a pas soif, mais bien « faim de boire ».

Digitized by Google

SUR L' « ÉROS »

Il est en nous un démon qui compare, baptise, détourne de leurs fins, dénature les dons les plus simples de l'univers tangible. Nous aimons que la rouelle de veau ait « goût de noisette »; nous louons, dans la pintade, une saveur de perdreau. « On se croirait dans un bateau », constate, ravi, le passant qui visite mon entresol, et il mesure de l'œil mes deux mètres vingt-deux sous plafond. Je lui réponds : « Je trouve que ça ressemble surtout à un entresol. » Franchissant le seuil des salons, dans le yacht magnifique, je me réjouis de leur ressemblance — tentures de prix, meubles anciens et clairs, lampes-potiches de Chine — avec certaines vastes demeures d'été, assises depuis deux siècles dans des provinces françaises, au milieu de leurs calmes jardins. Tout encourage, ici, l'illusion, la comparaison permises. Pourvus de tulipes fraîches, de deutzias neigeux, d'arums jaunes à l'oreille pointue, d'œillets et de soucis, ces salons dorment sous le terrestre et tiède parfum qui ne les doit point quitter de l'un à l'autre hémisphère.

Ils sont peu nombreux, ceux qui possèdent un « château sur

Digitized by Google

la mer ». Celui-ci se repose, pendant quelques heures d'après-midi, devant Gibraltar, par un beau temps assez froid, sous un ciel très haut, vide, vert clair; un cirrus orange marque la place où le soleil s'est couché. Le vent, venu du nord, entre dans le port comme dans une conque, y tournoie ronfleur, capricieux et sec.

Le pont blanc est gratté, lavé, poncé. La merveilleuse propreté que celle d'un logis errant sur l'eau, loin de tous générateurs de poussière! Un silence qui s'entr'ouvre sur un miaulement de mouette; quelque part la boiserie odorante crie comme une selle neuve, et la vague se plisse contre les flancs du bateau, comme une soierie épaisse remuée à pleines mains... Si j'avais un yacht... Que fait-on d'un yacht? Ce n'est pas le maître de celui-ci que j'interroge, c'est moi. Lui, je le laisse à sa rêverie d'auteur dramatique : il fait une pièce ou bien il rédige un chapitre de ses mémoires. Échangeant nos destins, c'est son tour de déchirer une feuille raturée, de dessiner dans une marge des insectes et des petits lapins; d'agrandir, en forme de papillon, une tache d'encre; moi, je joue avec son bateau.

Aurais-je, si j'étais riche, un yacht pour voyager? Ou pour recevoir? Ou pour recevoir en voyageant? Mais je n'aime guère recevoir et je doute souvent que j'aime voyager. Si j'avais un yacht, quelle merveilleuse cure d'insociabilité! Ignorer, oublier...

« *Vous allez entendre...* »

Une irruption de canards, de jeunes porcs dans l'auge, d'éructations, d'âpre musique mal rodée, de chant suave, effondre le silence; je comptais sans la T. S. F. Bien entendu, sur « mon yacht », la T. S. F. n'aurait le droit que d'appeler au secours... Point de foule, même sans visage, sur mon île! Ici, non seulement on ne bannit pas ce que je nommerai les sorciers en boîte, mais on les convie, on les révère, on les

Digitized by Google

collectionne; ils sont choyés, mis sous verre comme des reliques. L'un d'eux est capable de prendre la place du pilote, et sait mener le bâtiment. Un autre écrit, d'un ongle d'acier trempé dans le sang (c'est de l'encre violette, mais mon romantisme m'entraîne) la route du navire sur la carte, et un troisième renchérit en traçant les courbes de profondeur... Eh oui. Nous en sommes là. Je ne puis plus même croire que dix mille pieds d'eau, sous moi, écrasent une vase obscure et des poissons aveugles dans une nuit verte. Si j'avais un yacht...

Secouons mon snobisme régressif. Il est temps d'avouer qu'agencé selon ma chimère, « mon » yacht ne serait pas un yacht, mais le dernier des « sales rafiots ». Il est l'heure d'admirer autour de moi ce que l'homme, sur la mer, inventa contre la mer. Ce blanc îlot balancé sur son ancre coûte des millions; l'étrange est que, même à des yeux ignorants, il les vaut. L'esprit ménager monte, descend des degrés d'acajou, caresse les revêtements de bois précieux, emprunte les téléphones, les lumières prodiguées, l'hydrothérapie, la ventilation, convoque toutes les « ondes » du monde entier, et estime : « Ce n'est pas trop cher. » L'instinct pur, qui volontiers se baptise lui-même « goût artiste », fait plus de façons, discute les motifs de la décoration, les couleurs; il finit par acquiescer : « Non, décidément, ce n'est presque pas trop cher. » Et il flatte de la main une paroi de cristal épais, gravé d'algues, de poissons et de madrépores.

Le dîner et la salle à manger sont tout terriens. Le choix, la prudente sollicitude et non le hasard, je pense, ont voulu qu'à l'heure de manger l'estomac oublie la mer et son rythme perfide... La salle à manger n'est qu'une salle à manger claire, et la table une belle table sans surcharge de fleurs ni de cristaux. Mais...

Digitized by Google

— Mais, cher hôte, est-ce qu'en baie de Gibraltar on pêche des saumons, et de cette taille ?

C'est le commandant du bateau qui me répond.

— Ce saumon ? Je l'ai embarqué à Cherbourg. Il a, voyons... Il a quatre semaines pour le moins. Le bateau a une bonne installation frigorifique, ajoute-t-il modestement.

Un tendre gigot d'agneau, dont le sang rose, sous le couteau, coule; des salades et des légumes, après, ne sont pas plus jeunes que le saumon. Un doyen, le beurre, date de six semaines et cache son âge aussi bien qu'une cliente du docteur Dufourmantel...

En vidant le petit pot de crème, en divisant la chair des fruits, je réfléchis à tous les bénéfices que recueillent, du froid discipliné, notre hygiène, notre gourmandise, et de combien l'Art culinaire — un pied dans le feu et l'autre dans quelque armoire frigidaire — peut s'enrichir. Le sujet vaut mieux qu'un article, il mérite une méditation. Je la commence à l'heure d'accorder l'amer arome du café et celui de la cigarette. La nuit adoucie mêle les palpitations des étoiles et les feux dansants du port...

Quelqu'un près de moi conjecture, à voix basse, que sûrement l'ombre, la mer et mon songe m'entraînent, sans que je bouge, aux antipodes...

Ce passager, ce poète ignore que, solidement ancrée, moi aussi, je pense en ce moment à ras de terre. Je pense que nous ne faisons que commencer, au profit de la gastronomie, l'exploitation du froid électrique. Ce qui est luxe, aujourd'hui, sur le beau yacht, nous l'aurons demain, dans notre entresol. L'être humain, accéléré, ceint la terre en quelques heures, de son ombre volante d'oiseau. Qu'est-ce pour lui, désormais, qu'une saison et les fruits qu'elle donne ? Il exige, sur la même nappe, la juteuse prune cueillie en Afrique, un gibier d'Écosse, l'œuf roumain, le poisson roidi, ouïes pourprées,

Digitized by Google

dans la posture d'une agonie qui remonte à plusieurs mois. L'homme prétend croquer ensemble la cerise et la nèfle, et emplir sa tasse, au petit matin, d'un consommé qui affiche sa date de naissance comme un bordeaux, ou d'un lait pris aux trayons des lointaines chamelles... Confusion fastueuse des saisons, défi porté au soleil, sécurité, tremplin illimité de la bonne chère...

— Chut ! laissez Colette tranquille... Elle pense à un prochain roman...

... Cher hôte, vous ne vous trompez pas. Un génie éblouissant de givre, qui suspend la vie, ensommeille la bête et la fleur, le grain et la pulpe, écarte d'eux les ferments difformes... J'ébauche le conte de fée du Froid Industriel.

Digitized by Google

Digitized by Google

PORTRAITS

PHILIPPE BERTHELOT

Un front haut, en forme de tour, domine et couronne le visage...

C'est exact. C'est patent. N'est-il pas las, Philippe Berthelot, de lire la louange de son front en forme de tour ? L'admiration va au plus facile. Elle monte droit à ce front fameux, en forme de tour, cime, piège à prendre les regards, ce front qu'étreignent singulièrement deux plans grimpants de cheveux, et elle n'en redescend plus. L'œil humain enregistre mal, se fatigue vite. Combien d'amants peuvent dire, sans erreur ni hésitation de mémoire, la teinte des yeux qu'ils baisent et chérissent ? L'habitude d'interroger longuement des visages privés de parole, dont les prunelles sont fendues d'une pupille oblongue, rétractile, m'a rendue plus curieuse, peut-être plus subtile. Il ne me fallait pas moins que mes hautes et anciennes relations avec la gent que je préfère pour que je reconnusse, dissimulée sous les traits d'un homme occidental, la face du Seigneur Chat.

Quand le Seigneur Chat prend soin de se déguiser, il ne ressemble pas à un chat. Philippe Berthelot se garde d'avoir le nez bref et le menton triangulaire, la joue spacieuse entre

Digitized by Google

le nez et l'oreille. A peine un petit muscle, qu'il ne daigne pas toujours surveiller, tressaille-t-il parfois sous son menton d'homme. C'est le muscle qui tremble chez le fauve à l'apparition de la proie, et qui se bande dans la colère. Hors ce petit muscle autonome, le Seigneur Chat est maître de son visage comme du son de sa voix, ample mais retenue, qui ne précipite jamais sa calme cadence, semble sourde, porte loin, pince les *t* et mord, avec une voluptueuse rigueur, les *m* et les *b* — les deux lettres qui exigent des lèvres la gymnastique du baiser.

Le Seigneur Chat parle peu. Imagine-t-on loquace l'hôte bleu des palais d'Asie, ou le chasseur, noir comme son ombre, qui hante chez nous les fenils, les lisières des bois et les berges humides que fore le rat ? Il parle par caprice, cite Confucius — ou l'invente — et blanchit ce qu'il dit au filtre d'une articulation aérée, où l'*a* jouit d'une importance et d'une faveur particulières.

Il a choisi, pour sa forme humaine, des prunelles claires qui accueillent la lumière et la rejettent sans humilité ni gratitude. Entre des paupières qui ne clignent point, leur rais bleu atteint l'interlocuteur, l'étranger, le vertical... « Touché ! » s'écrie celui-ci. Meurtri, flatté, il ajoute en lui-même : « Je valais donc qu'il me prît pour cible ? » Cependant le Seigneur Chat, qui a traversé comme verre le pauvre homme, s'ébat, libre, de l'autre côté, gagne ses champs secrets et s'y abandonne à d'invisibles danses.

Il y avait une fois, à la table de Philippe Berthelot, un convive, notoire par la taille, le criard organe, le nombre des galons, qui prit la parole, ne la lâcha point, répandit les vérités premières, jugea de haut les peuples et les personnes, les armées et les institutions... Nous courbions la tête. Mais l'amphitryon, but et victime, tendait son buste et son regard immobiles, orientés vers l'orateur, avec une attention rigide,

Digitized by Google

telle que je me mis à chercher, sous le flot incolore du discours, des paillettes immergées que je ne distinguais pas. Philippe Berthelot écoutait si fort qu'il ne mangeait plus. Enfin, il secoua le charme au milieu d'une période, posa sa main sur mon bras et me confia à demi-voix :

— C'est dans la salle de bains qu'*il* est enfermé, j'en suis sûr à présent. Depuis un quart d'heure, je me demande : « Est-ce dans la salle de bains, est-ce dans le petit salon qu'*il* miaule? »

Il s'excusa fort légèrement, quitta la table et sortit, pour revenir un instant après, suivi d'un chat persan bleu.

Une panthère du Tchad vécut dans son bureau, au quai d'Orsay, avant qu'il ne me la donnât. Pour elle, il avait expulsé, d'un petit bureau voisin, une dactylographe — je veux dire qu'il avait restitué à la panthère un gîte usurpé par quelque dactylographe. Sauvage, innocente, gaie, terrible parfois, elle accourait quand son maître — Dieu me pardonne ! un peu plus j'écrivais son mâle ! — ouvrait la porte et disait : « Viens ». Elle s'asseyait sur le bureau Louis XV et feuilletait, de sa sévère patte, les documents qui, je le veux croire, intéressaient la paix des peuples. Par-dessus les dépêches chiffrées, Elle et Lui échangeaient des regards bien autrement intraduisibles...

Mme Philippe Berthelot racontait un jour que son mari écrit sans lumière, quand il s'éveille au cours de la nuit, et qu'elle fut longue à s'habituer au rapide grincement du stylographe sur le bloc-notes dans l'obscurité parfaite.

Bloc-notes ? Soit. Stylographe ? J'y consens. Mais comme la vérité probable est plus simple ! Il est une heure avant l'aube où les sortilèges se détendent, les métamorphoses s'étirent et font craquer leurs enveloppes fallacieuses : entre minuit et trois heures du matin le Seigneur Chat, nerveux, dispos, rendu à sa forme, aiguise ses griffes, ses griffes, griffes, griffes...

Digitized by Google

MISTINGUETT

La première fois que je la vis sur la scène, elle chantait une chanson qui s'appelait, sauf erreur, *La Foire d'Andouille,* et elle soufflait dans un mirliton au refrain. Je ne me souviens pas très bien du visage qu'elle avait en ce temps-là, visage étonné, inachevé, qui hésitait sur un parti à prendre. Je crois qu'elle montrait de fort beaux mollets robustes, nus hors d'une paire de chaussettes. Elle s'asseyait sur le trou du souffleur, battait la mesure, chantait, secouait ses cheveux, enfin remplissait, appliquée, son emploi de diseuse comique, sur un rythme précipité. Du même train, elle sortait de scène, et sa hâte pouvait signifier : « Je n'ai qu'un moment, il faut que je vous quitte pour aller m'occuper de l'autre, pour aller travailler à l'autre — l'autre Mistinguett, celle que je deviendrai. Ce que je vous donne ici, c'est en attendant. Je n'ai pas mieux, pas encore... »

La femme de nos pays n'est pas, physiologiquement, précoce. Son adolescence, âpre et maigriote comme une baie d'épine-vinette, ne fait que promettre. Que dire, souvent, de ses vingt-cinq ans mélancoliques et égarés, inconscients de leurs forces ? Une étrangère, qui semblait s'y connaître, m'assurait que la France est, par excellence, le pays de la quadragénaire dangereuse. A ce compte le music-hall, comme le théâtre climat exceptionnel, mûrit des quarantaines qui n'ont point de fin. Son soleil est dur aux paresseuses, et il traite volontiers la beauté de « feignante », quand elle ne sait que parader, empêtrée d'elle-même. Cite-t-on une seule jeune étoile de qui le nom, affiché, appelle en foule les spectateurs et remplisse, cent soirs durant, une salle ? J'affligerais des

Digitized by Google

artistes que j'aime, si je les nommais, en m'étonnant de leur impuissance. Que manquait-il donc, par exemple, à cette jeune femme fêtée, qui se suicida il n'y a pas si longtemps ? Sa danse, légère, précise, une charmante manière de chanter et de parler, le feu noir de ses yeux et ses noirs cheveux en boucles, des succès grandissants outre-Manche et à Paris, ce n'était donc pas assez ? Non, ce n'était pas assez, puisque nous pouvons plaider la cause de tous ses dons défunts, et les louer un à un. Peut-être ne lui a-t-il manqué que ce que l'on ne sait ni blâmer ni décrire, un rayonnement autoritaire, la ressource infaillible d'une santé physique autant que morale, une sorte de « tonnerre de Dieu », une résistance de cantinière, ce riche ruissellement de soi qui n'arrive pas à épuiser Mistinguett et que boivent, visages renversés, les foules spectatrices...

Patience, longue maturation, décantage minutieux du goût confus des foules — voilà que j'emploie des vocables industriels... En tâtant autour du « secret » de l'artiste célèbre, un dernier mot me requiert, le mot : aristocratie.

Une aristocratie physique, presque incomparable, assure contre tout péril les évolutions et les attitudes de Mistinguett. O chaleureuse et délicate multitude parisienne ! Tu ne t'y es pas trompée. Tu as coté le dos plat, la hanche modérée, l'aisance du jeu d'épaules. Tu as applaudi, aimé la démarche, la jambe, le genou libre d'empâtement, le pied à voûte haute de « la Miss », son fin poignet sec, son avant-bras qu'envierait la caste que tu nommes, en bloc, les « dussèches ». Ce qu'il y a de plus inné dans ton idole, c'est la « dussèche », et la preuve, c'est qu'elle adore se déguiser en enfant du peuple. Affublée d'un tablier à carreaux, elle empoigne le torchon-velours et vient nous dégoiser qu'elle n'est autre que « Fleur de Bille », nourrisson des garages. Ou elle découpe aux ciseaux une petite jupe, effiloche les loques et chausse de vieilles godasses

Digitized by Google

neuves pour s'en aller vendre des bottillons fanés de fleurettes. Rien qu'à la voir ainsi, nous pleurerions presque, tant le contraste entre son gai sourire à fortes dents et l'œil mélancolique d'un bleu doux, à coin descendant, nous émeut... Mais, dans le fond, nous n'ignorons pas que la vérité de « Miss » est ailleurs, toute proche, au tableau suivant, et aux deux *finale*.

La vérité de Miss est dans les nuées. Sur une aurore de petits miroirs émiettés, sous un arc-en-ciel d'écharpes, une pluie de pétales, des jets croisés de rayons, elle se lève — ainsi dit-on de l'astre. Le lieu qui la suscite est au-dessus du niveau commun, tout en haut de l'Escalier. Elle descend sans baisser les yeux, car elle est dédiée tout entière à ceux qui l'attendent, et qu'elle salue avec un amour imperturbable. Derrière elle, autour d'elle, suspendus à ses flancs, bondissent et descendent des flots qui sont de tulle, d'or soufflé, de neige; avec leur écume de plumes de paon, des rivières cristallines accompagnent le prodige et la cadence de son pas fier. Entre la monstrueuse montgolfière du juponnage et les aigrettes du front, le torse, vêtu de peu, strictement pris dans quelque calice, perd tout son poids, semble surnager... Mais la tête porte sans ployer le plus sauvage édifice, conçu en songe par un enfant ivre, élaboré par un poète comblé d'opium, par un sorcier nègre. Mille oiseaux-aigrettes moururent, mille cascades gelèrent sur place, mille nuages du couchant quittèrent le ciel, tués en plein vol, pour que Mistinguett descendît cinquante marches et s'avançât jusqu'à la rampe. Ainsi fait-elle, et cela suffit pour que l'enthousiasme, fidèle, éclate...

Pourquoi ? Vous me demandez pourquoi ? Mais, ne voyez-vous pas qu'arabesque déliée sur un mur d'azur, ou gigantesque et palpitante de feux et de joyaux comme l'incendie, ou sans limites comme la fumée, Mistinguett,

Digitized by Google

incessamment, tend à se dissoudre et à se reformer à la manière d'un vœu ? Elle est aujourd'hui l'unique dépositaire d'une confiance cultuelle. Elle est située dans une étrange « maison » astrologique, où le souhait unanime seul l'atteint, la contemple, la parfait et la maintient, sinon tangible, visible. Ses apparences peuvent choisir entre le jet d'eau, l'amphore, la rose, le panache, la volute... Peut-être n'existe-t-elle pas ?...

CHANEL

Si chaque visage humain porte la ressemblance d'une bête à bec, à museau, à naseaux, à mufle, à trompe, à crinière, Mlle Chanel est un petit taureau noir. Que vient faire ici la Camargue ? L'Auvergne réclame sa pionnière... Il n'importe : de par l'énergie butée, la manière de faire face, d'écouter, par l'esprit de défense qui, parfois, lui barricade le visage, « Chanel » est un taureau noir. La touffe sombre, frisée, apanage des taurillons, retombe sur son front jusqu'à ses sourcils et danse à tout mouvement de sa tête. C'est au secret du travail qu'il convient de regarder cette figure de conquérante réfléchie.

On la dit fort riche. Par chance, elle n'a rien gardé, sur elle-même, du contagieux éclat de l'or, indiscrète lumière qu'exsudent les êtres faibles et comblés de biens.

La voici piétée sur des matériaux bruts, entre des pilastres de jersey, des poutrelles de foulard imprimé, couchées. De longs drains de satin roulé chatoient, chaos de moellons

Digitized by Google

élastiques dont l'éboulement ne s'accompagne d'aucun bruit. Les parois même de la pièce sont enflées de sourds molletons, de duveteux lainages, ici tout est silence. Une figuration, muette au murmure d'acquiescement près, retient son souffle : Mlle Chanel est occupée à sculpter un ange de six pieds. Un ange blond doré, impersonnel, séraphiquement beau si l'on ne prend pas garde à sa rudimentaire ciselure, l'indigence de sa chair, et morne — un de ces anges à porter le diable en terre.

L'ange, inachevé, chancelle parfois sous les deux bras créateurs, sévères, pétrisseurs, qui le pressent. Chanel travaille des dix doigts, de l'ongle, du tranchant de la main, de la paume, de l'épingle et des ciseaux, à même le vêtement, qui est une vapeur blanche à longs plis, éclaboussée de cristal taillé. Parfois elle tombe à genoux devant son œuvre et l'étreint, non pour la révérer, mais pour la châtier encore, pour resserrer sur les hautes jambes de l'ange son nuage, assagir quelque expansion de tulle... Fougueuse humilité d'un corps devant sa besogne préférée ! Chanel est ainsi pareille, les reins tendus, les pieds repliés sous les cuisses, à la lavandière prosternée qui bat le linge, aux dures ménagères, entraînées, jour après jour et vingt fois le jour, à de prestes génuflexions de nonnes... Cet entraînement professionnel du corps la laisse mince, un peu creusée par la fatigue. Elle m'offre en ce moment une nuque dévorée de cheveux noirs, qui croissent avec une vigueur végétale. Elle parle en travaillant, bas, d'une voix contenue exprès. Elle parle, elle enseigne et reprend, avec une sorte de patience exaspérée. Je distingue des mots réitérés, chantonnés comme des motifs musicaux essentiels : « J'ai horreur des petits machins... Combien de fois faudra-t-il redire que l'ampleur amincit ? Je ne me lasserai pas de redire... Appuyez là, donnez de l'aisance ici... Non, pas de petits machins sur un tissu qui se défend tout seul...

Digitized by Google

Appuyez ici, lâchez à partir de là... Non, n'étriquez pas... Je ne me lasserai pas de redire... »

Cette douceur, que Chanel exige — et obtient — d'elle-même, me surprend plus que son autorité, car j'ai lu sur son visage ce qui est le plus lisible : deux longs sourcils noirs qu'elle n'épile point, despotiques, aptes à se joindre, se hausser, s'abaisser, — surtout s'abaisser! — tressaillant chaque fois que la touffe de cheveux dansante les agace... De ces sourcils l'attention descend à la bouche, mais là je ne décide pas si aisément, car à l'instant de la concentration et du mécontentement le milieu du visage devient, semble-t-il, concave, aspiré du dedans, retiré sous l'auvent du sourcil, sous la volute noire des cheveux. Ce n'est qu'un instant, mais de mutisme total, de retraite farouche, une pétrification éphémère à laquelle la bouche échappe soudain — lèvres flexueuses, aux coins tristes, impatientes, domptées, punies par des dents coupantes...

L'ange mannequin est parti. Un autre séraphin roux l'a remplacé, et s'en va. Puis c'est une sorte de déité, gominée, si j'ose écrire, tellement qu'elle semble avoir chu du ciel, la tête la première, dans un tonneau de mélasse... A chaque céleste passante Chanel rêve d'attacher quelque séduction terrestre, car j'entends la voix basse et obstinée : « Enlevez ces petits machins. Ne chargez pas ce décolleté... Je veux voir le poignet, le cou... Tenez, regardez ce que je fais... Je ne me lasserai pas de redire... »

Une pause m'éveille. Mlle Chanel se repose debout comme les chevaux de sang, mange de même et goûte d'un petit pain, faisant à coups de dents voler — ainsi disaient nos pères — les miettes au plafond.

Deux sombres feux, sous la touffe drue, vont darder enfin vers moi, je pense, l'humeur gaie du petit taureau noir en récréation... Non. Pas encore. Car Chanel, déposant son pain-

Digitized by Google

flûte, manie amoureusement un cuir d'antilope, mol et gratté, poncé, fondant, et sa doublure de fourrure plus suave encore :

— C'est pour moi, ça, c'est pour moi ! Enfin, un vêtement pour moi ! Oh ! que ça va être bon d'avoir si chaud ! Un bon vêtement fourré bien léger, bien clos...

Elle ferme les yeux et serre contre sa joue, d'un geste exclusivement féminin, la fourrure rase et sa fauve odeur, et j'évoque à voix haute la promenade ralentie en plein air hivernal, le demi-sommeil en voiture, sous le manteau d'antilope. Les paupières fermées dévoilent brusquement deux prunelles couleur de granit pailleté, couleur d'eau montagnarde au creux d'une roche ensoleillée, et M^lle^ Chanel rembarre net mes suggestions de paresse emmitouflée :

— Ça ? c'est pour aller chasser le sanglier.

LANDRU

8 novembre 1921.

C'est son entrée, et non celle des robes rouges et noires, qui met un peu de gravité dans cette salle petite, dépourvue de majesté, où l'on parle haut et où on s'ennuie parce que la Cour se fait attendre. C'est lui qui attire et retient tous les regards, lui, cent fois photographié, caricaturé, reconnu de tous et différent pourtant de ce que l'on connaît de lui. Voilà bien la barbe, la calvitie popularisées; le sourcil crêpé, comme postiche. Mais cet homme maigre porte sur son visage quelque chose d'indéfinissable qui nous rend tous circonspects, un peu plus je dirais : déférents.

Pourquoi quitterais-je, en parlant de lui, le ton de la bonne compagnie ? Cet homme respire la politesse. Et je n'ai

Digitized by Google

nulle envie de me mettre au diapason d'un acte d'accusation qui, pendant quatre heures d'horloge, a versé sur une tête d'accusé les qualificatifs les moins ambigus : « Assassin... Découpeur de femmes... Sinistre fiancé... » Tout cela avant les preuves ? A quel vocabulaire recourir si la lumière se fait et accable le polygame, pour le flétrir mieux et plus ? Un tel résumé, si j'ose l'appeler ainsi, tarit d'un coup toutes les ressources du langage injurieux.

Cependant Landru, ni impudent ni humble, regarde la foule sans insistance, salue le tribunal avant et après qu'il a parlé, use de mots et de gestes contenus, et nous acquérons peu à peu l'impression, — renforcée par les menaces empoisonnées de l'avocat général, les coups de gueule de la partie civile, les ricanements insultants de la défense et la rumeur grivoise du public — la scandaleuse impression qu'une seule personne, à l'audience, se soucie des convenances et sait « se tenir » : l'homme assis au banc d'infamie

Quand c'est la société qui punit, elle manque de chic, et même de décence. Les matins d'exécution, autour de la guillotine, les rires, le pinard, la frénésie des monomanes et des curieux salissent une place, au centre de laquelle un homme, pâle, marche sans plier, et presque toujours meurt convenablement. La grandeur qui fait défaut à nos juges et à nos supplices, il devient facile à un condamné de s'en parer, momentanément. Un peu de tenue, une patience hautaine, quelque politesse obstinée, et le voilà en passe d'être sympathique, par comparaison.

Une femme, tête nue, derrière moi, chuchote :

— Il a vraiment l'air d'un monsieur.

Quel éloge !... Un journaliste affirme que Landru a « une barbe de préparateur en pharmacie ». Un dessinateur dit :

— Il est bien convenable, on jurerait un chef de rayon à la soie.

Digitized by Google

La foule n'émettra jamais d'opinion unanime sur Landru. L'homme aux cinquante noms, l'homme aux deux cent quatre-vingt-trois aventures féminines, même sans bouger, et avant qu'il ait parlé, est déjà Protée.

Séduisant, ce séducteur ? Correct, certainement. Faunesque, verlainien comme on l'a décrit ? Non. Ni génial, ni difforme. Au-dessus des vertèbres maigres du cou, le crâne est beau, et peut couver l'intelligence, qui sait, l'amour... Pour ce qui est de la face, sa ressemblance évidente avec l'ancien député Ceccaldi frappe, et gêne un moment, puis on l'oublie. On l'oublie quand on a vu l'œil de Landru.

Je cherche en vain, dans cet œil profondément enchâssé, une cruauté humaine, car il n'est point humain. C'est l'œil de l'oiseau, son brillant particulier, sa longue fixité, quand Landru regarde droit devant lui. Mais s'il abaisse à demi ses paupières, le regard prend cette langueur, ce dédain insondables qu'on voit au fauve encagé.

Je cherche encore, sous les traits de cette tête régulière, le monstre, et ne l'y trouve pas. Si ce visage effraie, c'est qu'il a l'air, osseux mais normal, d'imiter parfaitement l'humanité, comme ces mannequins immobiles qui présentent les vêtements d'homme, aux vitrines.

A-t-il tué ? N'a-t-il pas tué ? Nous ne sommes pas près de le savoir. Il écoute, il paraît écouter l'interminable acte d'accusation, débité sur un ton de messe triste, qui fond le courage de tous les auditeurs.

J'observe sa respiration : elle est lente, égale. Il extrait, de son pardessus noisette, des papiers qu'il lit et annote, et dont les feuillets ne tremblent pas dans sa main.

« ... Sinistre fiancé... Spoliée et assassinée... Le meurtrier de Mme Guillin... »

Landru prend des notes, attentif et lointain tout ensemble, ou promène sur la salle, sans bravade, le regard qui fit amou-

Digitized by Google

reuses tant de victimes. Il laisse voir que le bruit l'incommode. Il se mouche posément, plie son mouchoir en carré, rabat le petit volet de sa poche extérieure. Qu'il est soigneux !

A-t-il tué ? S'il a tué, je jurerais que c'est avec ce soin paperassier, un peu maniaque, admirablement lucide, qu'il apporte au classement de ses notes, à la rédaction de ses dossiers. A-t-il tué ? Alors c'est en sifflotant un petit air, et ceint d'un tablier par crainte des taches. Un fou sadique, Landru ? Que non. Il est bien plus impénétrable, du moins pour nous. Nous imaginons à peu près ce que c'est que la fureur, lubrique ou non, mais nous demeurons stupides devant le meurtrier tranquille et doux, qui tient un carnet de victimes et qui peut-être se reposa, dans sa besogne, accoudé à la fenêtre et donnant du pain aux oiseaux.

Je crois que nous ne comprendrons jamais rien à Landru, même s'il n'a pas tué.

Sa sérénité appartient peu au genre humain. Pendant l'essai d'armes, la passe rapide et menaçante entre Me de Moro-Giafferi, chat-tigre dont la griffe brille, blesse puis se cache, et l'avocat général Godefroy, tout enveloppé de ruse ursine, Landru semblait rêver au-dessus d'eux, retiré de nous, retourné peut-être à un monde très ancien, à une époque où le sang n'était ni plus sacré ni plus horrible que le vin ou le lait, un temps où le sacrificateur, assis sur la pierre ruisselante et tiède, s'oubliait à respirer une fleur...

Coupable, Landru ressemblerait-il à ces asiatiques et suaves bourreaux ? J'oubliais la « question d'argent ». Et Me de Moro-Giafferi n'est pas de mon avis. La lucidité, la mémoire classificatrice et procédurière de son client l'enchantent :

— Qu'on l'acquitte, s'écriait-il hier dans le vestibule, et je le prends comme secrétaire !

Digitized by Google

PIERRE FAGET, SORCIER

Février 1922.

J'aurais voulu, pendant une heure, goûter à la toute-puissance; c'est-à-dire me nommer Pierre Faget, sorcier. Souhait tardif, puisque Faget termine, comme les faux messies, sa vie d'autocrate entre les murs d'un cachot. Du moins il aura goûté, en cette terne république, toutes les joies des tyrans et des magiciens : il a fait tomber des têtes, il a tué par le fer et le poison. Il a cueilli une petite herbe inoffensive, et l'a muée en mauvaise fée... Son histoire est sans doute celle de beaucoup de sorciers, il a commencé par la spéculation et abouti à la foi. Le jour où un rebouteux escroc, accusé par un paysan d'avoir vendu un « charme » confectionné avec deux bouts de ficelle, une feuille sèche et trois crottes de bique se fâche rouge, il est mûr pour la sorcellerie efficace et les envoûtements. Il souffre dans son orgueil, il condamne, il se venge; il croit, il dispose de la puissance départie aux illuminés et aux magnétiseurs. Que serait-il sans sa foi en lui-même ? Un herboriste. C'est la mégalomanie, et le respect qu'il a de son pouvoir, qui l'élèvent au rang de liseur d'âmes, d'assassin par imposition des mains, d'empoisonneur à distance. Désormais son village lui appartient, et les hameaux éparpillés, et le département.

Un quotidien, deux quotidiens s'étonnaient, la semaine dernière, devant Pierre Faget : « Comment imaginer qu'une vaste région de notre beau pays soit encore la proie d'un tel obscurantisme ! » Cependant, au verso de la page des mêmes quotidiens, vous trouvez une liste de voyantes, de dormantes et d'astrologues parisiens, qui tous gagnent assez pour vivre. Cependant, on fait queue chez la « femme à la bougie », chez

Digitized by Google

la « femme au verre d'eau », chez la « femme aux épingles », et le « marc de café » coûte plus cher que le café. Un employé des Postes lit toute votre vie, s'il passe à son doigt la bague que vous venez de retirer du vôtre. Dans la province où il fut médecin, la clientèle ne manquait pas à mon frère aîné; mais lorsqu'on amenait à son cabinet une cheville foulée, un genou gonflé, une épaule démise ou un bras entamé par la faux, les mêmes questions réglementaires amenaient les mêmes réponses :

— Y a-t-il longtemps que vous êtes dans cet état ?

— Huit jours, quinze jours, Monsieur le docteur.

— Pourquoi avez-vous attendu si longtemps avant de venir ?

— C'est que... j'ai d'abord été me faire *barrer*...

Le *barreur* d'abord, c'est-à-dire le sorcier-rebouteux, qui dessinait sur le membre malade une ligne cabalistique. Après, le médecin, si le patient n'est ni mort ni guéri.

Si l'art d'un Pierre Faget ne le conduisait pas au gaspillage de la vie humaine, à la destruction, décidée légèrement et comme par jeu, de l'être humain, il n'y aurait pas grand mal à ce que quelques Pierre Faget, judicieusementt éparpillés, continssent et guidassent des âmes faibles ou désemparées. Occuper un cerveau débile à la confection de cachets, de brouets magiques, prétendre le guérir en le convertissant à la course à cloche-pied et à la prière quotidienne... Un grand médecin, qui s'appelait Grouby, frappait de la même manière l'esprit de ses clients. Loin de dire à une mondaine anémique qui n'eût point obéi : « Prenez de l'exercice », il lui ordonnait : « Montez au pas de course l'avenue des Champs-Élysées, côté droit, du rond-point à l'angle de la rue Balzac; là, vous vous tournez vers le couchant et vous sautez trois fois sur place à pieds joints en imitant le cri du chemin de fer de ceinture. Vous traversez l'avenue, vous la descendez au pas

Digitized by Google

de course, vous rentrez chez vous, vous vous mettez nue, sauf une ceinture rose en ruban nº 7, vous ouvrez la fenêtre de votre chambre, et vous faites douze fois le tour de la pièce sur un pied, puis douze fois sur l'autre, en chantant à tue-tête le troisième couplet de la *Marche des Petits Chasseurs*... Vous ne savez pas la *Marche des Petits Chasseurs ?* vous l'apprendrez. Voici le nom et l'adresse de l'éditeur. »

Charlotte Lysès m'affirmait, en me conduisant chez la « femme à la bougie », que je retirerais beaucoup de bien de ma consultation. Je suis donc allée chez la femme à la bougie ? Eh oui. Je crois donc à cette bougie qui brûle et pleure ses larmes de stéarine, aux images d'avenir et de passé que forme et déforme sa fumée malodorante ? Pas précisément. Oui et non... Entendons-nous bien. Pierre Faget et ses collègues en magie... ils me font hausser les épaules. Le marc de café, c'est de l'enfantillage. Les épingles renversées, c'est de la superstition grossière. Mais la femme à la bougie...

Une petite montmartroise de race pure, que Jules Lemaître admirait comme il eût admiré une naturelle des îles polynésiennes, avait coutume de dire :

— Vous me courez avec votre bon Dieu. Le bon Dieu, c'est de la blague. Mais je n'ai jamais souffert qu'on parle mal de la Sainte Vierge devant moi. La Sainte Vierge, ça, c'est sérieux.

Digitized by Google

EN ALGÉRIE

FLEUR DU DÉSERT

Nous l'avions remarquée en entrant à Bou-Saâda, à l'heure où le coucher du soleil pose, sur la montagne la plus proche, une couleur d'un violet soudain, et sur la plus lointaine un rose aussi pâle que le rose d'un fer rouge en plein jour. La fatigue, l'admiration, trois cents kilomètres de désert déroulés à nos yeux ignorants, le sirocco, l'espace irisé derrière un rideau de sable suspendu, faisaient de nous des créatures éblouies et crédules. La même exclamation, jaillie de nos lèvres salées de poussière, saluait le crépuscule bref et la réverbération rose, arrachée par un ciel presque nocturne à des sables eux-mêmes rosés et plus lumineux que lui, les fusées de lauriers en fleurs, le vert ardent de la palmeraie et la forme rafraîchissante, en jet d'eau épanoui, des palmiers, — le vol empêtré et puissant d'un charognard énorme, le fil d'une source hors d'un mont calciné, la gaze, comme scintillante d'eau, d'une sauterelle à envergure d'hirondelle...

La petite fille que nous avions remarquée se tenait assise contre un mur éboulé d'argile crue, quelques cubes moulés à la main, à demi effrités et fondus, ce qui demeure d'un logis

Digitized by Google

indigène après une courte pluie et une longue sécheresse. Elle pouvait compter cinq ans d'âge, et resplendissait de coquetterie mélancolique. Ses chevilles de biche, croisées, jouaient dans des khalkhals d'argent grossier; à ses bras tintaient des fils tors de métal, et nous touchâmes, avec une curiosité de barbares, ses petits pieds encroûtés de la vase du ruisseau, ses mains précieuses jamais lavées, brunies de henné. Elle avait de grands sourcils démesurés, peints en noir vif sur son front, un bouche fière aux commissures charnues, bien endentée, et des yeux sans âge, langoureux entre les cils épaissis de fard. Une étoile bleue marquait chaque ronde pommette, une flèche bleue divisait le menton. Des signes bleus, groupés, prolongeaient entre les yeux la ligne des sourcils. Un haillon rougeâtre, tordu sur les cheveux, laissait voir deux minuscules tresses poussiéreuses, arrondies sur l'oreille en cornes de bélier; d'autres lambeaux de cotonnade livraient aux regards ici un genou délié, là un flanc creux de petit lévrier. Le talus éboulé imitait exactement le ton de sa peau, un jaune clair mystérieusement mêlé de rose, et la petite fille immobile semblait née l'instant d'avant, fraîchement pétrie d'argile blonde, modelée d'une poignée de désert.

Elle tendit une main, quémanda d'une voix aiguë, en arabe. La monnaie nous manquait, pourtant Daurces retrouva une pièce de vingt-cinq centimes, non trouée, sur laquelle se refermèrent les doigts teints de henné.

— *Saha ! Saha !*

Sur ce remerciement la fillette bondit et courut, levant sur ses talons deux ailes de poussière ensoleillée. Elle se retourna une seule fois, pour remercier de la main, avec une grâce impérieuse.

Le lendemain, dans le jardin du *Petit-Sahara,* nous attendions le repas, creusés et défaits par les promenades

Digitized by Google

obligatoires à la pauvre mosquée, à la rivière fétide et fleurie où les hommes lavent le linge en amont, les femmes en aval des hommes, les juifs en aval des femmes; aux façonniers de chaussures hautes, dont la tige brodée de laine étreint la jambe; à Ben-Grada qui vend des tapis, des bracelets, des nerfs de bœuf gainés de cuir orange, mais qui donne ses fleurs, ses cigarettes parfumées et son café dans des coquilles de porcelaine; à Zorah qui danse nue mais ne quitte ni ses voiles de tête ni ses joyaux...

Une petite main brune passa entre les barreaux de la grille et tendit vers nous une pièce de vingt-cinq centimes non trouée. Une voix enfantine glouglouta de l'arabe, les yeux et les dents de la fillette au : *Saha ! Saha !* étincelaient de l'autre côté de la clôture...

— Oh ! c'est la même charmante petite ! Que veux-tu ? Ahmed, qu'est-ce qu'elle demande ?

— Elle rend la pièce, dit Ahmed, guide en burnous. Elle veut une monnaie du pays.

— C'est trop juste, dit Daurces.

Il reprit la pièce et donna à la fleur du désert un beau jeton d'Alger, large comme un souci, frappé des deux palmiers, un jeton neuf de deux sous, fait pour éblouir une enfant sauvage.

Les petits doigts colorés ne se refermèrent pas sur le jeton, et *Saha, Saha* fit entendre derechef son roucoulement de gorge...

— Que c'est joli, cette chanson de ramier un peu enroué ! Non, Ahmed, ne la chasse pas, laisse, que nous l'écoutions... Qu'est-ce qu'elle dit ? C'est un remerciement ?

— Elle dit, expliqua placidement Ahmed, qu'il lui revient encore trois sous...

Digitized by Google

AHMED

— Ahmed, tu n'oublies pas de venir à neuf heures ce soir ?
— Non, ms'ié.
— Et tu nous mènes chez Fatma ?
— Oui, m'sié.
— Fatma ou peut-être Zorah ou Yamina ou Aïcha... Tu vois qui je veux dire ? Une fille qui a dansé pour moi l'an passé, une fille magnifique, tu sais, qui est grosse d'ici, grosse de là...

Ahmed interrompt d'un signe notre compagnon et baisse discrètement, sur ses prunelles couleur de café foncé, ses paupières couleur de café clair. Il est tout jeune et retors. Ses grands yeux ne parlent pas, mais sa bouche de quinze ans sait grimacer à l'européenne pour exprimer la ruse, le dédain, la moquerie, et sourire trop. Ce n'est pas sa faute. Il guette les touristes, les guide, écoute de basses plaisanteries de banlieusards qui se paient maintenant trois jours de désert comme autrefois un après-midi de canotage sur la Marne... Il se frotte à nos défauts, à nos ridicules. Il les imiterait, si le burnous ne contraignait à la majesté orientale son corps d'adolescent maigre.

— Tu peux t'en aller, Ahmed.

Il s'en va, ou plutôt il paraît s'en aller. Un pli de sable rose absorbe son burnous qui prit au désert sa couleur de tourterelle. Nous sommes libres d'aller sans lui boire de l'anis près de la place du Marché, acheter sans lui des cartes postales sous une sorte de hangar ouvert où l'on vend aussi des alcools de fantaisie, des bidons d'essence et du tabac. Nous pouvons, sans lui, regarder passer les troupeaux de moutons

Digitized by Google

qui vont vers l'étable, et plaindre les brebis exténuées qui mettent bas sur la route en marchant... Nous n'avons pas besoin de lui pour grimper, au-dessus de la petite mosquée humble et sombre, sur la plus haute terrasse d'argile sèche; de là nous savons sans guide jeter au hasard, sur une case du damier de terrasses étalé à nos pieds, des pièces d'argent et de nickel, dont le tintement fait surgir quelque enfant nu, quelque jeune fille dévoilée qui détourne, à notre vue, ses joues étoilées de bleu.

Nous n'avons pas besoin d'Ahmed, mais il est partout à nos côtés. Couché dans l'ombre courte d'un mur fondu par les dernières pluies, visible entre les palmes rigides, épaisses, nourries d'une eau souterraine; collé mollement à la grille du jardin qui cerne l'hôtel, Ahmed, inquiet, doute jusqu'au soir des Francs sans foi.

Il reparaît officiellement à l'heure où les tambours comptent, derrière les portes closes, des pulsations inégales et infatigables, comme un cœur anxieux. Il s'appuie sur le long bâton qui sert à écarter les enfants mendiants : « Soldi, soldi, mossié l'amélicain », et à heurter brutalement le vantail des logis Ouled-Naïl. Il nous précède dans la nuit sans lune, que le sable éclaire comme la neige, où l'on n'entend que les tambours étouffés, une flûte perçante qui descend, monte, redescend, remonte une gamme mineure, avec l'obstination vaine et épuisante d'un jet d'eau, et le vent presque froid, venu des montagnes, qui froisse les palmes, pousse le sable...

Une porte s'ouvre, une porte qu'Ahmed vient de heurter en maître. C'est celle d'une Zorah mince, affairée, que sa couleur foncée, sa taille ceinte étroitement d'argent, apparentent à une fourmi...

— Ce n'est pas celle-ci que je cherche, dit notre compagnon. Je t'ai dit, Ahmed, cette fille superbe, plus grande que toutes les autres, qui s'appelait, qui s'appelait...

Digitized by Google

Le zèle d'Ahmed n'attend pas la fin de la phrase :

— Viens, m'sié, viens... Fais pas tention Zorah, viens...

L'ample burnous, le long bâton nous mènent à un autre seuil, à un autre logis meublé d'un banc, d'un fauteuil de rotin, d'un lit de cuivre et d'un tapis cloué au mur. Une matrone énorme, aux grands yeux léonins, et sa fille, petite beauté de quatorze à quinze ans, danseront pour nous, s'il nous plaît, ou nous verseront le thé vert parfumé de menthe...

— Non, dit sèchement notre compagnon. Ahmed, tu n'as pas compris ? Je veux revoir cette fille qui avait des nattes comme des chaînes de bateau, et des pluies de bijoux d'or aux oreilles, je me souviens qu'on la surnommait la Perle...

Ahmed se frappe le front :

— Oui !... Viens, m'sié, viens...

Mais il nous mène chez une charmante créature fanée, délicate, qui a des mouvements fiers, la main sèche et princière, la flamme et l'aristocratie de certaines tuberculeuses...

— Tu t'es moqué de moi, Ahmed, dit en sortant notre compagnon. Quand on se moque de moi et que je m'en aperçois, je ne paie pas. Tu n'auras pas un sou pour ta soirée.

Un sanglot exagéré émeut l'ombre.

— Je n'aime pas, reprend notre sévère compagnon, qu'on me prenne pour un imbécile. Tu n'avais qu'à me dire que tu ne connaissais pas cette... Fatma, Aïcha, cette Perle, enfin...

Un grand élan de sincérité porte Ahmed tout près de notre compagnon, dans la barre de lumière crayeuse que projette, devant le seuil de la dernière Ouled-Naïl, un bidon à acétylène.

— M'sié, je la connais. Mais je ne peux pas conduire... Elle est... elle est couchée.

— Couchée ?

Digitized by Google

— Oui, m'sié. Malade.

Il soupire, montre le blanc de ses yeux et ajoute, théâtral :

— Bien malade !

Notre compagnon scrute avec méfiance le jeune visage arabe, verdi par le brutal papillon d'acétylène :

— Malade ? tu mens. D'ailleurs ça m'est égal. Il me suffit que tu m'aies menti une fois. Pas un sou, tu m'entends ? Pas un sou !

Il tourne les talons, et Ahmed s'accroche à lui :

— Je vas te dire ! Elle est pas malade !

— Je m'en moque. Va-t'en.

— Elle est pas malade, elle est... elle est partie !

— Veux-tu me lâcher ?

— Écoute, écoute, m'sié... Elle est partie, m'sié... Écoute...

Sa protestation nous suit jusqu'à la grille de l'hôtel, et nous l'y retrouvâmes le lendemain, humble et tenace, espérant quand même son pourboire. Notre compagnon, renseigné depuis le matin sur le sort de sa Perle, l'appela :

— Ahmed ! Tiens, prends ça, petite canaille.

— Merci, m'sié.

— Tu ne le savais pas, que la Perle était morte ?

— Si, m'sié.

— Alors pourquoi m'as-tu raconté des boniments au lieu de me dire simplement qu'elle était morte ?

D'un mouvement insensible, Ahmed dégage de la main du roumi le pan de son burnous. Le mystère et l'énigmatique orgueil rendent sa noblesse originelle à ce visage encore enfantin, rompu à toutes les grimaces de la servilité et du mensonge. Il détourne la tête et répond, laconiquement :

— Pas convenable...

Digitized by Google

OULED-NAÏL

Le guide s'arrêta devant une porte à peine visible, qu'il heurta de son bâton. Rien ne répondit, et nous n'entendîmes que les sons étouffés d'une fête dans une maison lointaine, le battement fiévreux du grand tambour plat, l'aigre clarinette qui a la forme d'un volubilis à long calice, dont le son mordant dessine sur la peau des frissons nerveux, et les *ou-lou-lou-lou-lou* suraigus. Nous entendions aussi un froissement de palmes proche et le grésillement du sable qui cheminait et pleuvait finement contre les murs, charrié par le vent nocturne. Nos pieds baignaient dans une cendre blanche, froide, mouvante comme une onde, d'où montait une pâle lumière, et à cause de ce sable, du vent et de l'heure fraîche, nous oubliions le désert pour songer à la mer et à une petite plage de France.

Le guide en burnous heurta plus fort, du bout de son bâton, et un rayon de lumière fendit la porte, entr'ouverte avec précaution. Un tintement de bracelets, de pendants d'oreilles et de colliers se pencha vers nous; la réverbération du sable permit que nous vissions luire des yeux, des dents et de longs joyaux suspendus autour d'un visage.

Notre guide et la femme indistincte échangèrent quelques répliques en arabe. Je compris qu'elle protestait vivement et qu'il insistait sur un ton rude. Enfin elle s'effaça et nous pria d'entrer.

La lueur d'un petit feu, allumé sur l'âtre à hauteur d'appui, l'éclaira en rouge, la flamme d'un bidon à acétylène, accroché au mur, collait d'autre part à sa peau sombre des plaques de lumière d'un blanc-bleu brutal.

Digitized by Google

— Elle est Yamina, présenta le guide arabe.

Yamina rit, tendit à chacun de nous une main cérémonieuse, gantée de dessins concentriques exécutés au henné. Elle dit à chacun de nous « bonsoar », en prononçant comme les actrices anglaises qui jouent dans les pièces françaises. Sa jupe blanche en cotonnade, très ample, bordée d'un haut volant liséré de rose, son corsage à empiècement carré, galonné de rose, l'habillaient en jeune fille 1899. Mais ses pieds incomparables, couleur de cigare, demeuraient nus sauf les khalkhals d'argent, rehaussés de petites rosaces mobiles grelottant musicalement, et sa ceinture en plaques d'argent serrait sa taille selon le code d'une coquetterie impitoyable.

Pendant qu'elle préparait le thé vert, nous la suivions de notre curiosité offensante d'étrangers. Un foulard rose lamé d'or élargissait sa petite tête et laissait pendre une frange de soie qu'elle rejetait sans cesse en arrière. Deux grosses tresses noires tournaient en rond contre sa joue étoilée de bleu, voilée d'une pluie de chaînettes suspendues à l'anneau d'oreille, et des bracelets hérissés de pointes défendaient, étagés du poignet au coude, les bras fragiles de Yamina.

Elle n'avait plus guère de modestie orientale, et coquetait, en nous versant son thé parfumé et trouble dans des gobelets étroits de verre bleu, avec une effronterie cordiale de petite aubergiste franque. A la voir s'affairer, tisonnant son feu clair, remettant la bouilloire sur la cendre, offrant le sucre, nous évoquâmes quelque ménagère parée, ses terres, son bétail et sa vigne au delà de la porte... Mais au delà de la porte, à vingt mètres, c'était la fin de l'oasis, le bord abrupt de la tache verte et fertile perdue dans le désert.

Nous nous étonnâmes que Yamina, en dépit des tatouages bleus, des lourds joyaux du Sud et des paupières fardées, brillât d'une beauté quasi occidentale, en somme, et plus expressive que régulière.

Digitized by Google

Son rire facile découvrait de belles dents larges, des gencives pourpres et violacées comme la chair de l'orange sanguine. Elle ne parlait pas français, mais savait recevoir. Le thé bu et les cigarettes allumées, elle nous rangea, assis, contre la muraille, à côté de son beau lit de cuivre couvert d'un édredon américain, appela au dehors le joueur de tambour et le clarinettiste et dansa pour nous.

Elle dansa, comme toutes les Ouled-Naïl, avec ses bras et ses mains, les charmants pieds inquiets ne faisant que tâter le sol comme une dalle brûlante. Elle dansa aussi avec ses reins, et avec les muscles de son petit ventre énergique. Puis elle se reposa un moment, occupant son repos à dégrafer corsage liséré de rose, jupe à grand volant et chemise de madapolam commun, car le guide réclamait qu'elle dansât nue. Nue, elle revint au milieu de la chambre, entre nous et les deux musiciens qui maintenant lui tournaient le dos. Le feu rouge, le blanc sinistre de la flamme d'acétylène se disputèrent la très jeune beauté de Yamina, beauté légère et comme chasseresse, point accablée de gorge ni de croupe.

Elle dansa, n'en sachant pas d'autres, les mêmes danses. Mais comme elle était nue, elle cessa de rire et nous reprit son regard qui ne daigna plus, désormais, rencontrer les nôtres. Son regard s'en alla, franchissant nos têtes, chargé d'une gravité et d'un mépris souverains, rejoindre, au loin, le désert invisible.

Digitized by Google

NOTES MAROCAINES

MARRAKECH

Feu des étoiles et des orangers. Palpitation des rossignols, battement des rayons de l'étoile. L'oranger écrase tout de son odeur. Le pamplemousse en fleur garde une douceur, une arrière-pensée qui manquent à l'oranger.

Crépitements d'oiseaux avant l'aurore, tonnerre d'oiseaux. Ils s'apaisent un peu, le jour levé. Une phrase de rossignol s'étale encore, comme un lambeau nocturne. Au premier rayon s'élance le cri acéré de l'hirondelle. Puis la gorgée liquide dont se gargarisent le loriot trivial, et le merle. Les derniers chants montent d'une grève mouillée dont chaque galet est une voix de passereau, et des baisers, des baisers, des baisers de mésanges coalisées...

A midi tous se taisent, mais la colombe qu'on ne voit jamais exploite la chaleur sans se lasser, à demi-voix.

La muraille nue, le jardin plat, le bas divan dur. Des surfaces qui laissent courir l'œil, rouler le corps. Un pli irrite, une allée, qui monte, rebute. J'entends à côté, près de la vasque endormie, sous un dais immobile de parfum d'oranger, sur la dalle chaude, un rire américain monstrueux et mal équarri qui hérisse la plume des merles. D'ailleurs la

Digitized by Google

femme d'Amérique porte une robe faite avec un plan de Paris, imprimé sur mousseline de soie. Sans blague.

Illusion d'être parvenue à un but, parce qu'on se repose au centre d'un jardin défendu de toutes parts, où l'humanité n'a pénétré qu'en manifestations muettes, en traces qui ne laissent aucun son dans l'air. Combien d'heures durerait cette illusion : « me voici arrivée au terme... »? Le terme de quoi? De la vie? Du souhait? Du mouvement? De l'amour? Combien d'heures peut-on se nourrir de la contemplation d'un jardin prisonnier, et d'une arabesque de fer fin sur un champ de feuillage? Combien de temps peut-on passer à attendre que le vent, en émouvant enfin un flambeau rigide, immense, de cyprès, qui semble soutenir un porche, nous fasse croire que c'est tout le palais qui chancelle?

Pour aujourd'hui et depuis deux jours, l'illusion persiste. C'est que le luxe trompe avec force sur le sens de la vie, et qu'ici comme ailleurs, le luxe c'est l'immobilité et le silence.

Qui sait, avant d'entrer, que c'est un palais? C'est un mur comme tous les murs, couleur de crépuscule pâle, couleur de terre, couleur de ciel. Les hommes, assis sous les porches, sont pareils à tous les hommes d'ici, sous tous les porches marocains.

Au bout du couloir non pavé, le petit cloître rectangulaire est si simple et si frais, et désert. Un chant de prières décèle une toute petite mosquée, que le Pacha fit construire et réserver pour lui et ses amis du voisinage. Ni garde, ni serviteurs visibles, sauf une ombre d'homme qui rêvait contre une porte... Elle appuie un bras sur cette porte, qui s'ouvre. Un autre couloir étroit, où commence le revêtement de mosaïque. Au bout du couloir, un homme haut, tout blanc, El Hadj Thami Glaoui.

Grand œil creux, rêveur, et comme craintif. Le petit men-

Digitized by Google

ton des capricieux et des violents sans frein. Nous ne saurons rien d'un tel homme, sinon sa douceur étudiée, sa parfaite politesse presque sans paroles, car il recule devant le langage français, et fait des façons à cause d'une faute, comme un chat qui ne veut pas boire tant qu'on le regarde. Il entend tout, — ou presque tout. Il parle peu, Samuel ben Rimoj traduit.

Il nous guide dans des salles, longues, meublées de divans, fraîches, embaumées de cèdre et du bois de coumarine qui brûle.

Sa chambre à lui, c'est ce long, cet étroit rectangle imprégné de parfums, flanqué de divans dont les coussins, comme le siège, sont de soie blanche. Un lit, tout voilé de gaze blanche brodée de rose tendre : c'est dans le lit de Clara d'Ellébeuse que dort le maître de milliers d'hommes. Sa main, noire sur le rideau de gaze blanche, découvre la couche...

Dîner à l'orientale, sous l'électricité crue, les lustres de Dufayel, à côté du téléphone collé à la mosaïque.

Le vrai luxe, — dirai-je le seul visible ? — c'est l'esclave. Sept, huit femmes s'empressent autour de notre dîner de cinq couverts. Belles négresses plus lisses qu'un fruit, grandes, chargées d'étoffes immaculées, évoluant dans leurs grandes jupes comme des navires sur une eau calme. Mais les charmantes chleuhs d'ivoire à peine teinté ont la bouche fine et serrée, le nez pincé, le pied et la main petits et nobles. Rien d'africain en elles. Y a-t-il un être plus européen que la jeune danseuse chleuh, sa narine espagnole, sa lèvre fine ?

A la fin du dîner elle danse en grattant un petit instrument à corde, et une autre chleuh chante, frottant le même instrument avec un archet. Une troisième esclave chante aussi, un peu plus foncée, belle comme une belle fille d'Italie. Un enfant chleuh frappe une timbale de bronze, selon des rythmes compliqués. Elles chantent un « Divertissement montagnard », si proche en vérité de la tyrolienne...

Digitized by Google

Trois étages d'escaliers de mosaïque, — je suis soutenue, entraînée par quatre bras féminins.

Mais les deux gaies recluses n'ont l'habitude ni de monter, ni de courir, et elles tiennent une main, après, sur leur cœur essoufflé et un peu gras. L'une est finie, énorme, la joue pesante; l'autre encore charmante, la dent courte, un bel œil enfantin, de petites mains bavardes, les ongles rouge vif et soignés. Pour le corps, on n'en devine rien sous l'étoffe abondante et lourde, dont la coupe rappelle les robes du second Empire. Un velours ciselé, bleu, s'ouvre sur une seconde robe d'un rose épais, floral, magnifique. Sur les deux épaules, des cordes de soie violette, coupées de longues olives d'or ajouré, retiennent les manches de soie brochée. Coiffure marocaine, la soierie frangée dégageant l'oreille, la plaque d'or au-dessus du front. Des diamants très beaux bossellent la plaque de front, et les pendants d'oreilles, en brillants-poires, sont très européens.

Le long salon est tendu de velours lyonnais, tout soie, à profonds reflets. Debout autour de nous, ou penchées sur le thé à la menthe, d'incomparables négresses, presque géantes, rient en silence.

LE MUET

— J'ai divorcé, dit le muet.

— Pourquoi ?

— Parce que ma femme est allée... avec un autre.

Avec son index planté dans le trou de son autre main

Digitized by Google

refermée, il dit ce que sa femme est allée faire. C'est un langage qu'on entend dans tous les pays.

En qualité de muet, il ressemble au diable, et il est subtil. Il veut venir avec nous à Paris. Nous avons mangé le tri-mouton, le tri-poulet, comme chez le Glaoui. Et les fèves à l'écorce de citron, et l'omelette couchée sur les poulets, le beurre blanc et le miel brun, et la galette de pain à peine cuit.

Nous sommes arrosés d'eau de rose, sur les bras, sur la tête, et le long du corps sous la chemise. Les caïds de la région, mandés par téléphone, sont venus nous saluer, au seuil de la propriété.

Tout est neuf, dentelles de plâtre à peine figées, mosaïque et peintures des plafonds mal séchées, et les salles, vides. Les portes de cèdre neuf embaument le vent, qui vient de la montagne proche. L'eau affleure, et redresse les orges abreuvées. Le caïd nous montre avec orgueil des orangers, plantés il y a deux ans, et qui portent fruit. Un air, refroidi dans l'altitude, tombe sur la plaine chaude et y court à grandes ailes.

La belle figure paysanne et fine, sombre, du chef de l'agriculture. Il sait rire, et qu'il doit bien tromper ! Je voudrais être son associée, pour éviter le risque d'être sa cliente.

Douceur de la présence esclave. Pieds nus, paupières déférentes, mains familières. Un enfant en robe, accoté au chambranle, ne se meut que pour agiter le chasse-mouches, l'éventail de paille. Que de géraniums en feu, et que d'oranges sur la jeune orangeraie !

Marché aux ânes et aux chameaux. Midi, ciel blanc — tout ce qui existe sous la nue incolore est du même rose désolé, la terre, le rempart, le chameau sanglotant, l'âne qui se tait, le burnous poudré de terre, les jambes et les pieds nus.

Peu de soleil, mais une lumière verticale qu'on absorbe

Digitized by Google

par les yeux, la bouche sans salive, la peau qu'on voudrait quitter. Il y autant de folie à braver cette heure qu'à se tenir accroché au bastingage pendant une tempête. Mais une Parisienne comme Mme C... brave, sous un chapeau rose tendre, la syncope de chaleur. Elle est venue acheter sur ce marché des coupelles de paille tressée, « ravissantes pour servir les fruits, ma chère, à la campagne ».

Souk des teinturiers : les hommes, debout dans les cuves et les ruisseaux colorés, dégouttants d'un sang végétal, laqués d'un ébène violet, et miroitants de vert sur leur peau jaune, comme des citrouilles reflétant un feuillage dru.

Petite place des grandes fontaines. Les femmes puisent, les ânes boivent, les hommes, accroupis, se lavent le sexe et le derrière avant la prière, en s'aspergeant d'une main trempée dans un seau.

Souks où les cuirs, en coussins, en sacs, en portefeuille débordent des petites cases. Les cuivres roses et jaunes roulent, les cotonnades et les tresses de laine se foulent aux pieds, que sera-ce des bijoux ? Je veux des bracelets d'or, et nous allons au souk des bijoux...

Est-ce là qu'on débite des joyaux ? Je ne vois qu'un plancher sans tapis, trois parois de bois brut, et crasseux. Un juif blond, assis sur une planche, s'accoude à un coffre boiteux. Rien ne brille, rien ne sollicite, rien ne rit aux passants. Un tiroir du coffre s'ouvre péniblement, comme s'il ne s'était jamais ouvert, comme si le coude du juif blond l'eût à jamais scellé. Une main fine y cherche à tâtons un cercle d'or, une paire de cercles d'or, deux paires de cercles d'or, d'autres cercles d'or, et l'antique balance repliée dans sa boîte comme une mante religieuse. Les lamelles poinçonnées pèsent des fragments de grammes... Et comme je ne me décide pas, tout rentre dans le tiroir revêche, et le coude du juif blond scelle de nouveau le coffre. Car les trésors vivent cachés.

Digitized by Google

RABAT

Rabat. Petit café maure, au-dessus de la saline. En face, Salé la blanche bleuit au crépuscule. Trop de lumières s'allument dans le petit café, c'est dommage. Le rouge extrême des géraniums, dans le jardin des Oudayas, s'éteint avec le jour. Le lendemain matin, il fait frais, froid, un temps breton. Le milieu de la nuit, seul, ramène l'Orient. Autour de la fontaine, la grenouille aboie, la cigogne grince comme un ais de bois sec. Trente francs de bois amoncelé sur un toit passent à construire un nid de cigognes. Baliveau à baliveau, le tas fond. Femelle et mâle sont à qui mieux mieux circonspects et hardis. Ajoutez deux louis de gants éponge, mouchoirs et même soieries raflées sur les balcons. Mais qu'elles sont belles, volantes, voleuses, les ailes enfilées sur la flèche dont leur bec est le fer et leurs pattes la penne.

LYAUTEY

La Résidence est béante, vide, mais l'art floral et le printemps éloignent l'idée de mort. Les convolvulus en cascades bleues, les soubassements de pélargoniums roses voilent l'architecture. La lourde passementerie des glands du ricin agrafe un rideau de jasmins jaunes.

Rabat, encadrée dans la vaste glace sans tain, est le seul objet d'art du grand rez-de-chaussée désert.

Digitized by Google

Une ville est toujours belle quand on l'isole au sein d'un hublot quadrangulaire ou rond, et d'ailleurs Rabat-Salé, enrichies d'une volute marine, divisées par un fil de mer, sont belles.

Un homme fonda ici son empire. On le lui reproche ? Il n'a pas péché par avidité. Il a aimé, — miracle, monstruosité, — le faste. Dans une époque où l'intégrité se veut pouilleuse, il a osé chérir le luxe, concevoir des palais, exiger des jardins et des colonnades, des porches, des couleurs, de la musique, des roses, des tapis. Pami ceux qui l'ont voulu perdre, je devine les pauvres à jamais, la longue horde des types sans caleçon, les mêmes qui décidaient pendant la guerre les taxes de luxe vestimentaire, sans avoir jamais vu un pantalon de femme qui ne fût de pilou, ou de percale festonnée.

Bourdonnante de vie et d'activité sous Lyautey, la Résidence est en sommeil. Elle attend Steeg, qu'est-ce que Steeg apportera avec lui ? Va-t-il peupler assez cette Résidence neuve, miroitante de marbres et de mosaïques, roucoulante de ruisseaux ?

Et celle de Fez, où les oiseaux familiers de la maréchale chantent encore dans son jardin particulier, dans des cages d'osier pendues à des arceaux de roses ? Une demeure cède-t-elle si vite à celui qui ne l'a pas créée, et un jardin est-il plus docile qu'un esclave ? Une femme a quitté ce jardin féminin, étouffé de roses, scintillant de fontaines. Elle l'emporte dans son cœur, elle ne le laisse pas tout entier ici, une ombre du jardin la suit, et le jardin retient errante l'ombre de la femme.

Dîner chez le chambellan du Sultan. Mosaïques et lumières mouillent à flots les murs. Belle à force d'être vaste, la demeure reçoit encore la lune, qui coule du haut de sa

Digitized by Google

cour ouverte, où les eaux murmurent. Le dîner arabe commence par un potage poivré, puis nous avons :

La pastilla, feuilletée, aux œufs, et poulet sucré.
Les pigeons.
Le poulet aux amandes fraîches.
Le méchoui.
L'alose.
Le mouton recouvert d'olives et d'écorces de citrons.
Les fonds d'artichaut, posés sur une viande très cuite.
Du mouton, servi avec les pommes vertes cuites.
Le cousscouss aux raisins et pois chiches, avec le lait caillé.
Le turban du Cadi.
Les oreilles du Cadi.
L'orangeade sans eau.
Le café, le thé à la menthe.
Et, plus tard, le lait d'amandes.

FEZ

Nous entrâmes dans la ville à l'heure où elle reprend tout ce qu'elle a expulsé le matin. Je pénétrai dans Fez, en même temps que les ombres longues et le rayon orangé, en même temps que les moutons noirs et les moutons roses, en même temps que les ânes qui espèrent toujours succomber sous leur charge et ne succombent point, les Fezzans oisifs qui s'en furent chercher le frais dans l'ancien lit vert de la rivière ou sur les dalles étagées du vieux cimetière, et s'en reviennent la main dans la main... Je passai la porte Bab-el-Guissa avec le taureau noir ponctuel, qui croyait tous les jours conduire

Digitized by Google

ses vaches mais qui les suivait, un dernier coquelicot aux dents, et grommelait sans cesse à voix haute, sur un ton boudeur, de troquer, à l'heure où le vent émeut partout les orges vertes, ses gras pâturages marocains contre la nuit et l'ordure étouffante d'une secrète étable, peut-être souterraine... A mes côtés s'avancèrent, composés comme un bouquet de la Saint-Jean d'épis encore en lait, de folle avoine, de corolles sauvages, ces faix de fleurs et d'herbage sous lesquels fond et marche la femme qui les a moissonnés.

L'une des gerbes, ambulante sur deux pieds nus, cornés, couleur de route, venait d'un champ illuminé de coquelicots, l'autre était toute bleue, moins de bleuets que de blé jeune en plats rubans azurés.

Un chameau aussi franchit le seuil, maigre comme un chameau marocain, la peau ballante en plis parallèles sur ses longs muscles, ses grands cils poudrés de poussière rose, berçant dans les couffins de bât la dépouille d'un pré fleuri de liserons et de soucis. Dans le sillon tracé par ses pieds plats passa la file des secs petits chevaux pommelés, dont la charge est de palmiers nains. Le palmier nain perce ici la terre, à perte de vue, de ses éventails déchirants, juste bons à chauffer les fours où l'on calcine la chaux, à moins qu'ils n'abandonnent au teillage le chanvre court de leur fibre textile.

SEFROU

Le paradis terrestre, à peu près tel que nous l'imaginons, si nous l'imaginons oriental et peuplé, et restreint. Sefrou est une flaque de terre fertile, juteuse, toute frémissante du

Digitized by Google

rire de l'eau. La grenaderaie flambe, la cerise enfle, le figuier sent le lait, l'herbe livre son suc dès qu'on la froisse. La rose de Bengale maîtrise la vigne, un vent joueur blanchit les enclos en montrant l'envers à la fois de toutes les feuilles. Un lieu si doux fait l'homme aimable : les garçons sont beaux, les jeunes juives lisses étincellent d'yeux et de dents, et l'eau bondit sous les ponts entre des rochers et des terrasses à blé où le grain, pelleté par des enfants, coule comme une grève blonde.

Un pacha rustique règne sur ce petit Éden de quatre-vingts hectares. Il grisonne, il a un nez belliqueux entre des yeux doux. Fidèle, il s'est bien battu, aimant autant le fusil que le couteau à greffer. Encore un qui veut réduire Abd-el-Krim à ses dimensions exactes : qu'on lui confie deux mille cavaliers, et l'affaire est réglée... Sa maison est froide, nette, simple sauf les lits de parade, et lorsqu'il nous conduit par les rues, tous lui baisent l'épaule. La roseraie qui enchante la place ne lui appartient pas, mais il force un peu la serrure pour entrer, blanc et assuré comme un archange maraudeur, et nous cueillir des roses.

Nous partons, dans le bruit des sources qui tombent des pentes, passent sous la route, reparaissent, emplissent un vert bassin, retraversent la route sur nos têtes dans un tronc creux qui laisse pendre des fils d'eau tremblante, abreuvent chaque layon de vigne, chaque sillon d'orge. Terre heureuse, où les enfants gras roulent, où les gros serpents, ronds eux-mêmes, ceignent mollement le pied des oliviers !

Digitized by Google

DAR-EL JAMAÏ

Une terrasse dont l'émail bleu et vert s'effrite sous les pas, une vasque de marbre d'où pend, toujours du même côté, un haillon d'eau qui palpite et s'effrange selon les hoquets de sa source; l'amandier rose, les daturas dont la longue fleur à secret cache une seconde fleur; le lézard clouté de turquoises vertes, sa langue noire hors de la bouche, comme fait d'un brin d'herbe l'amateur de jardins; une tortue sauvage et l'autre familière, qui veut toujours sortir de l'eau. Mais si on la sauve, elle se suicide immédiatement dans le bassin, la tête la première. Les parfums des fleurs sont tous d'une sorte épaisse, traînante, victorieuse par de bas moyens. Certains attendent la nuit pour triompher de nous : le datura, le tabac blanc, le genêt jaune. Mais l'oranger n'a point de repos et affadit, au milieu du jour, l'appétit. Mais le chèvrefeuille, et l'olea fragrans, occupent les coins les plus immobiles de l'air, à toute heure. Un arbre, dont je ne connais pas le nom, balance jour et nuit un clocher de fleurs d'où descend un fil ininterrompu, une onde d'arome où je retrouve l'abricot blet, la fraise confite, le muguet quand il passe fleur, la tubéreuse, et la rose à l'heure de sa décomposition.

Pleine lune sur Fez, grande lune légère, d'argent un peu rose comme la neige qui miroite sur l'Atlas. La nuit est donc venue ? On n'y pensait pas. C'était la nuit qu'apportaient l'accroissement du vert sur les pentes d'où glissa Fez au creux de sa vallée, l'exagération du rouge sur un châle et un burnous accrochés aux degrés du vieux cimetière, l'excès du

Digitized by Google

bleu tendu soudain vers l'Est, tandis qu'au-dessus des orges s'étirait un long fleuve de cuivre arraché au couchant.

C'est la nuit, venue comme une fête et couvée par l'arc-en-ciel. La lune achevée et ronde, qui soulève ailleurs la mer, boit ce qui reste de pâleur sur Fez, aspire ce sein creux, sonore, où les derniers cris des enfants et des hirondelles, ensemble mêlés, suraigus, tantôt submergent et tantôt découvrent le pouls inégal d'un lointain tambour. Notre curiosité d'Européens s'éteint déjà. Quel besoin de quitter ce belvédère ? Les rues secrètes de Fez... Secrètes ? Le secret de cette ville c'est peut-être qu'elle ne recèle rien. Tout ce qu'elle semble cacher tente : hauts murs d'argile rosâtre, portes closes où les deux anneaux — l'un à la hauteur du cavalier, l'autre à celle du piéton — frappent le vantail à clous; jardins prisonniers, inaccessibles, devinés, inventés, et qui empanachent de fleurs ou de jeunes feuilles le haut des geôles. Chaque fois qu'une de ces portes s'ouvre, elle nous déçoit : un enfant morose, enrhumé, regarde et se tait. Une femme aux talons rougis lave du linge; un âne martyrisé attend, les pieds dans ses excréments, l'heure de souffrir un peu plus, encore un peu plus. Ce seuil bas, noir, ciré de crasse, ombragé de sculptures déshonorées, empesté, c'est un bouge, et notre romanesque naïveté espère l'horreur ?... Mais non, un homme tisse dans l'ombre, et lance la navette aiguë qui trouve son chemin entre les fils, comme un vif poisson. Ou bien un tailleur aux mains fines, les yeux malades, assemble les lés d'une djellaba, à l'aide de ce joli point de soie plat, en façon de tresse... Entre les portes fermées, entre les murs trop hauts, au long des rues étouffantes dont mes mains étendues touchent les deux parois, revenons en esprit à ce temps proche où le voyageur, aventuré dans les ruelles demi-couvertes, sous le palais Jamaï, risquait, sans faute, la rencontre d'une lame bien placée.

Digitized by Google

Du haut du Jamaï, nous possédons tout, tout ce qui importe : Fez concave, aux rives relevées, ses minarets, son inextricable amas de quadrilatères, sa blancheur du matin, sa rouille du soir, son ciel d'un azur blanc comme le ciel qui mire les sables, sa voix confuse percée de cris distincts, — et l'Atlas.

De si haut, nous ne goûtons que la fleur d'un si beau bien. Au chant des muezzins, le soir, une floraison spontanée de femmes couvre les terrasses, Fez épurée monte jusqu'à nous, immatériellement.

DEJEUNER MAROCAIN

— Azil !

Si-Kassem n'avait jamais besoin de l'appeler deux fois. Elle se tenait derrière la porte, appuyée de l'épaule au chambranle de cèdre. Elle accourait sur des pieds nus presque noirs, dont les ongles et les talons étaient d'un rose sombre. Elle accourait, juponnée à grands plis, gréée de mousselines blanches à petites fleurs brodées; elle apportait chaque fois une cargaison nouvelle : pagode de paille tendue de velours, passementée d'or, qui abritait les pains ronds de pur froment, anisés; plats couverts, en terre rouge, à chapeau conique percé d'une cheminée fumante, ou bien les aiguières... L'aiguière à laver et son bassin de cuivre étaient fezzans, ciselés en plein métal jaune; anglaise l'aiguière doublée de verre étamé, dont les parois isolantes gardaient fraîche une eau de source un peu bleue, qui sourdait de la terre à quelques

Digitized by Google

toises de là. Nous étions six, assis à la turque autour de la table basse, à nous tous nous ne buvions pas, durant le repas, le contenu d'une carafe d'eau. Car nous savions coter à son prix un bon repas marocain, et nous rincer la bouche pour nous tenir en appétit...

— Azil !

Un foulard de soie, serré comme un chapeau parisien, ne laissait rien voir de sa chevelure. Azil était jeune, zélée et ne se permettait pas de sourire. Sa joue suave, la rondeur de ses bras nus captaient le bleu extérieur quand elle passait devant la baie ouverte sur la mer. Azil mirait le bleu du ciel, le vert des feuillages : une pendeloque de verre, sous son oreille, balançait sur son cou puissant son propre reflet bleuâtre. Azil était belle comme une jarre polie, belle comme un jeune phoque, belle comme une esclave bien traitée, bien nourrie et âgée de seize ans.

Elle avait déjà déposé devant nous de pâles galettes trempées de beurre sucré, saupoudrées d'amandes; des pigeons baignant dans une huile succulente, accompagnés d'olives vertes, de pois chiches fondant en farine, d'oignons doux; des poulets inhumés sous la fève fraîche à peau plissée, sous le citron cuit et recuit, tombé en purée sapide. Nous avions eu aussi le mouton et le mouton, bissé, trissé, le mouton et sa farce au fenouil, le mouton et le cumin et la courgette, le mouton et vingt épices, et un divertissement exquis de galettes feuilletées à la limite du feuilletage, micacées, qui cachaient un noyau douillet de volaille en hachis, sucré, rehaussé de muscade...

Eh quoi, tout ce sucre dans des mets que nous salons ? Permettez que j'ouvre une parenthèse de congratulation. La bonne cuisine marocaine — je rappelle ici une parfaite hospitalité indigène — a ses secrets, ses principes éprouvés. Elle confie longuement, aux braises assoupies, des plats

Digitized by Google

variés, où personne, grâce à l'huile d'olives, ne regrette le beurre. Quant à l'emploi du sucre dans les mets de résistance, je veux quitter un moment mon repas marocain et cueillir malignement mes références dans un des meilleurs manuels de cuisine française, un petit volume édité en 1839. J'y prends, parmi cent autres, la recette des « épaules de mouton en musette ».

« Otez tous les os de deux épaules d'agneau, et retranchez la moitié des manches; rapprochez les épaules, assaisonnez l'intérieur de sel, poivre, épices fines; bridez; piquez de petit lard les parties extérieures, enduisez-les d'une couche de farce cuite, *sucrez le tout à volonté*. Rehaussez de cornichons, truffes, que vous enfoncez légèrement dans la farce. Mettez à cuire dans une braisière avec quelque peu de jambon, couvrez de bardes grasses, de papier gras, mettez à cuire entre deux feux... »

Je néglige des détails de glaçage et d'apprêts, qui finissent sur cette recommandation ambiguë : « Il convient de couvrir avec une espagnole corsée ou une italienne réduite », et je retourne aux environs de Tanger, non sans avoir redit que le « sucrez à volonté » revient dans mainte recette ancienne de viandes braisées et mijotées, et que le sucre s'impose à tous les plats dont le temps de cuisson dépasse une heure. Il n'est pas question de sucrer votre entrecôte violacée ni votre côtelette bleue, qui n'ont point accès chez moi.

... Azil apportait, remportait, sans relâche, les jattes rouges. Les légumes printaniers s'y faisaient la place large, fèves, asperges, pois nouveaux d'un potager illuminé d'orangers, l'artichaut rond comme une rose... Petits navets, courges, carottes se présentaient sous un émail jaune, boursouflé, d'œufs entiers cassés sur le plat un quart d'heure avant de servir. Vint enfin le cousscouss, moelleux, granuleux ensemble... le cousscouss, annonciateur discret du dessert

Digitized by Google

et des fruits, le cousscouss, rempart concentrique d'un fortin d'oignons doux et de raisins muscats gonflés à l'étuvée, le cousscouss et les bols de babeurre à peine aigri... Nos fronts se relevèrent. Nous commençâmes de regarder la mer, au delà d'un abîme de verdures précipitées jusqu'au rivage.

Ils ont des âmes vagabondes, nobles, désintéressées, ceux qui sont promis à une sieste immobile sur des divans bourrés de laine fine, et qui contemplent la Méditerranée marocaine derrière leurs cils entreclos... Déjà nous écoutions frémir l'eau dans la panse du samovar. Fidèle au rite, notre hôte se leva pour préparer le thé vert à la menthe. Et si tous à la fois nous suivîmes du regard Azil aux pieds noirs et roses, ce n'est pas qu'allégée et courant elle nous parût plus belle, c'est qu'elle portait à l'hôte — ô cette odeur qui touche d'un doigt glacé les amygdales, qui descend au profond des poumons, parle de neige, de poivre subtil, éveille l'esprit, trompe la soif ! — un vert bouquet de menthe crépue.

L'AUDIENCE DU PACHA

Ainsi Dieu le Père rend la justice, s'il existe. Pareillement il est beau, vaste, bon, robuste, ancien, sans âge et majestueux. Pareillement il juge les pauvres hommes. Au jugement dernier, il dira, lui aussi, à la loque tremblante, effondrée et baisant le sol :

— Je te pardonne d'avoir volé cette petite poignée de fèves dans un jardin, car tu pouvais avoir faim.

Digitized by Google

Mais le Pacha retient — sous la poigne de l'Ange des châtiments, armé d'une canne, démesuré, sombre et qui emporte les coupables suspendus par le capuchon à son poing indifférent — il retient l'autre voleur :

— Tu as volé des fèves et l'on t'a pris à les vendre. Tu n'as donc pas dérobé par nécessité. Deux jours tu méditeras en prison sur ton forfait.

Entre temps le Pacha de Fez prise finement, et comme si sa narine subtile reconnaissait l'odeur de la vertu accusée et du crime déguisé. Quatre contrebandiers d'armes, prosternés contre ses pieds chaussés de laine douce, se défendent d'avoir passé au Rif bon nombre de fusils. Trois des trafiquants se taisent, ayant confié la parole au quatrième, un Arabe grimaçant et effaré, que ne touchent ni la majesté du Pacha blanc, ni la clairvoyance de l'assesseur français (le capitaine T...) qui fait fonction de ministère public. L'Arabe, couleur d'argile fezzane, parle âprement, déploie tout le langage des mains arabes, agiles, affectées. On a vu le gros des armes à Marrakech, à Fez, puis tout a fondu vers le Nord comme un songe...

— Point de preuves, dit le Pacha, mais vous n'avez métier, ni l'un ni les autres, de colporteurs de fusils ? Retournez donc à vos tribus respectives, là-bas dans le Souss. Et ne repassez pas les portes de la ville.

Il écoute, sans défaillance, tout ce qui monte vers lui des djellabas prosternées. Assis à l'orientale, adossé contre une simple planche, il rayonne, barbu d'argent, drapé de laine légère, éclairé de larges yeux bleus d'où quelque alliance de sang a chassé la nuit africaine...

— Tu t'es enivré, dit-il à un jeune homme. Vingt-cinq francs pour délit d'ivresse.

— Je n'ai pas bu, piaille l'accusé marocain, vêtu à la franque, en pardessus sale.

Digitized by Google

Le Pacha étend sa belle main vers l'Ange :

— Sens-le.

L'Ange saisit et renverse la tête à capsule rouge, incline, vers une bouche qu'ouvre l'angoisse, son nez en cimeterre :

— Il sent ! décrète l'Ange.

Il sent. Il paiera.

C'est le tour du fou mystique.

Le fou dresse à contre-jour un grand corps sec, qui revient, sous ses haillons, de la première croisade... Trente chapelets de buis, dont chaque grain passe la taille d'un œuf de vanneau, le chargent, du col jusqu'aux pieds encroûtés de boue. Sous le bonnet rouge, ses cheveux et sa barbe blondissent de poussière invétérée, et il brandit « la lance de Saint Jean ». A Marrakech, il a volé, suscité le scandale, et piqué le derrière des Juifs. Marrakech l'a vomi, toutes les pistes l'ont vu cheminant de Marrakech à Fez, entre les soucis, les arums sauvages, les coquelicots et les bleuets; investi, assure-t-il, d'une mission céleste, le Fou — le Saint, veux-je dire — piquait les derrières des Juifs... Fez l'a recueilli, sous la condition qu'il vienne à l'audience du Pacha, deux fois le mois, répondre de sa conduite.

— Qu'as-tu fait ? demande le Pacha de neige.

— Rien.

— Tu as piqué le derrière des Juifs ?

— C'est ma mission.

Quelques jours de prison suffiront...

Mais la farouche statue s'émeut, les trente colliers de buis s'entre-choquent dans un halo de poussière rougeâtre, le Saint veut parler, peut-être jettera-t-il sur nous tous un anathème...

— Je... Je voudrais voir ma femme, rugit sourdement l'investi.

Digitized by Google

— Ta femme est à Marrakech, répond le Pacha. En outre, tu es Saint. Tu n'as donc pas besoin de femme.

— Il est vrai que je suis saint. Mais justement le jeûne de femme risque de faire chanceler ma sainteté...

Il tourne de côté et d'autre sa tête et sa toison poudreuse, et son grand œil impénétrable quête les postérieurs juifs...

Voici, baisant la terre côte à côte, un sorcier et un mari mécontent. Le pâle mari tourmenté conte que le sorcier promit de « fabriquer un sort » pour sa femme. Mais il fallait que la femme confiât au sorcier ses bijoux, — l'ennui est qu'il les garda. Le récit traîne, commenté par les mains voltigeantes. Peu à peu le sorcier, d'abord muet et dédaigneux, s'anime d'un rire où l'on découvre aisément qu'il est sorcier en effet; un rire à dents carrées et blanches, un rire vainqueur, impudent, irrésistible... Le gai sorcier ! Même la présence de sa propre femme, geignante, nasillante, voilée, ne l'attriste pas. D'ailleurs la Zeineb accuse, elle aussi, son sorcier de mari :

— Oui, il est sorcier ! Oui, il a volé les bijoux ! Et il a couché avec la femme du plaignant, et avec celle d'un tel, et d'un autre, et la Hanoum-ci, et la Hanoum-ça...

Qu'entends-je ? Des noms français ! Le sorcier rit de plus belle. Il a, quand il rit, des yeux presque fermés, entre des cils courbes, des yeux caressants, ironiques; deux houppes de cheveux bouclés, lustrés, ombragent sa joue; sous sa djellaba paraît un éclair de linge blanc... Cela saute aux yeux, il est sorcier, sorcier, sorcier !

Le Pacha impose silence à la Zeineb :

— Si je veux juger sagement, je ne retiendrai de tout ceci que l'histoire d'un vol de bijoux. Car tout le reste est bavardage de femmes, au-dessus duquel il n'y a qu'à se pencher pour avoir la tête à l'envers. Otez d'ici cette Zeineb, qu'on m'amène l'esclave noire qui remit au sorcier les bijoux...

Digitized by Google

Pendant la pause qui suit, le juste Pacha repose un moment ses yeux clairs sur les roses de la cour. Un vent frais balance les longues pendeloques des daturas en fleurs. Deux hirondelles maçonnent leur nid sous la corniche. Fleurs, nuages, oiseaux libres, sont les amis de l'homme puissant et sage qui vécut sa jeunesse loin des villes, partagea la vie agreste des tribus et regrette la paix des horizons sans fin. Il semble voguer, comme une nue d'été, sur son talus de tapis pliés. Mais un cheval sentit le poids de ce corps habité d'une belle âme, lorsque le Pacha partit l'an dernier, âgé de soixante-neuf ans, et ramena vers Fez, vers nous, vers la France, des tribus effarées qui se répandaient comme une onde incertaine. Il les ramena, ayant combattu, gracié et châtié, et le galop de son cheval secouait joyeusement, pendus à sa selle, deux couffins de têtes rebelles, coupées.

Digitized by Google

Digitized by Google

NUDITÉ

Digitized by Google

Paru en 1943, aux éditions de la Mappemonde, illustré de 20 dessins inédits de Carlègle. Tiré à 485 exemplaires (y compris les hors commerce) dont : 64 exemplaires sur japon nacré. 421 exemplaires sur vélin pur fil. N'a pas été réédité.

Digitized by Google

NUDITÉ

QUAND la neige se mit à tomber sur le décor qui représentait une forêt d'hiver, bien fourrée de neige, et givrée généreusement jusque sur la plus petite ramille, le public rit. Un rire de connivence, à mi-voix, un rire plein de fine allusion, car dehors il neigeait avec une abondance suffocante, par vent de nord-est et cinq degrés sous zéro.

J'admirai, une fois de plus, que l'humeur optimiste d'un public venu par une farouche nuit de décembre, par un verglas de neige et de boue, tournât en plaisant à-propos une chute de neige en rognures de peau de gant. Il marqua davantage encore son contentement lorsque la Revue des Folies-Bergère peupla, d'une foule choisie et nue, le blanc décor. Plus brunes sur champ immaculé, les gorges fières, les longues jambes, les douces épaules évoluèrent, au gré d'une musique si désireuse d'être aimable à tous que chacun pouvait, selon son goût, l'écouter ou ne point l'entendre.

Les dames nues, dont la tête seule était parée de joyaux et de voiles, servirent de fond à d'autres dames, que leur vêture

Digitized by Google

complète autorisait à des pas et des mimiques vives. Aux Folies-Bergère, un long, un judicieux emploi de la beauté sans voiles apaise, dans leurs gestes et l'expression de leur visage, les figurantes et les danseuses assez belles pour endurer l'attention de mille et mille paires d'yeux. Une chair sans défaut semble suffire à les douer d'une sérénité qui écarte la grivoiserie. La statuaire dota toujours Vénus d'un grand œil vide, d'une étroite bouche qui ne sourit pas, d'un petit front fermé et dur. Tout le long de toutes les Revues des Folies, auxquelles je suis depuis si longtemps assidue, Vénus diverse a coutume de se tenir debout, dévoilée et paisible, à peine agitée par un petit pas de danse modeste, qui n'ébranle point ses seins sur leur base, ni ne risque de faire choir la feuille de platane, le médaillon de saphir, le brin de mimosa qu'exige — mais les exige-t-elle ? — la pudeur. Amendée, remaniée par la mode, épanouie des hanches en 1900, moins mammelue mais plus ensellée vers 1910, Vénus se rallie aujourd'hui à un gabarit assez curieux, taille évidée et gorge en surplomb comme une Ève d'Albert Dürer.

Telle quelle, Vénus 1940 arrête, rien qu'en paraissant, les gros rires qui applaudissent les sketchs comiques, les pugilats, les gifles. Car la nudité intégrale n'appelle pas la frénésie. A sa vue, les visages ne s'avilissent pas. Elle s'est délivrée peu à peu de l'affreux maillot rosâtre, des colliers, des plaques d'émail. Elle eut autrefois le tort de danser, car il ne sied qu'à l'enfance de danser nue. Consacrée par l'aristocratie londonienne, elle s'appela Maud Allan; le snobisme français imposa Mata-Hari, qui d'ailleurs cacha toujours — pour cause — sa gorge. Colette Andris, la plus nue et la plus gracieuse, fut trop prompte à mourir.

L'ordre revient après l'erreur, une harmonieuse immobilité relative saisit la nudité féminine, parure des grands spectacles de music-hall. La femme y redevient cariatide, muse, sym-

Digitized by Google

bolise les saisons, les péchés capitaux, la perle, la vague. Voilà qui convient non seulement à la noblesse de ses lignes, mais au caractère tranquille de celles qui ont mérité la part divine d'être blanches, longues, renflées ici, creusées ailleurs d'ombres moelleuses. Car la plupart sont d'humeur paisible, avec un penchant pour la nonchalance, la vie régulière et la modestie. Si je me trompe, c'est qu'elles ont beaucoup changé depuis que je ne foule plus le plancher incliné, le versant ensoleillé et multicolore que borne la rampe. Je l'ai quitté au moment où la femme sans voile accoutumait le public à sa présence agréable et muette, prêtait au déploiement d'un spectacle sa lumineuse blancheur, son ombre de balustre galbé.

L'une, que je connus, était aussi belle qu'avare de paroles. Dans les coulisses, elle acceptait un bonbon avec une confusion puérile, son bras nu tendu hors d'un peignoir éponge. Éclatante sur la scène, elle passa toujours inaperçue en sortant, minuit sonné, du music-hall. Le curieux, le passionné de belles formes, s'il l'attendit, ne la reconnaissait pas. Épaissie sous le paletot de confection, coiffée d'un chapeau anonyme qui cachait le grand étendard, replié, de ses cheveux noirs, elle allait, indifférente, et secrètement blanche comme l'amande dans sa coque sèche.

On ne lui vit qu'une fois un mouvement de révolte, pour refuser une figuration dans une suite de tableaux vivants — un quelconque *Coucher de la Parisienne* — où l'on voulut infliger à sa nudité monochrome et chaste un coquin de petit pantalon fanfreluché.

Il est à remarquer qu'aucun Prix de Beauté récent n'a envisagé de se montrer nu, ou quasi, sur la scène. La pudeur, et aussi la délirante envie de « faire du cinéma », qui a remplacé la vocation de devenir comédienne, sont bien pour quelque chose dans l'abstention de « Misses » les lauréates, qui ont de

Digitized by Google

la naïveté et croient que la beauté mène à la fortune, par les cruels chemins du régime alimentaire, du sport et des massages faciaux. Un temps elles se débattent contre l'obscurité, qui ne tarde guère à s'emparer d'elles. Les plus sages retournent à l'atelier de couture qui vit grandir leur ambition. Aucune n'atteignit les faubourgs de Hollywood. Un mariage recueillit-il la plus chanceuse ? Les Folies-Bergère en gardent une, qui a de beaux yeux couleur de mer, mais elle ne tient pas d'emplois marquants.

Tout a été dit, écrit sur le destin amer des Prix de Beauté. Mais je n'ai rien lu qui traitât de l'existence des femmes qui sont nues par profession. Peut-être n'ont-elles pas d'histoire. Tandis que le démon de la compétition s'agite au premier plan devant elles, déguisé et scintillant, elles se bornent à porter un flambeau, brandir une hallebarde, soutenir des guirlandes de fleurs. Le courant d'air terrible, le tirage de la scène qui échange, contre l'air chaud venu de la salle, les ruisseaux d'air froid tombés des cintres, n'émeuvent pas leur beau flanc, leurs hanches en forme de lyre. Si vous posiez la main sur leur épaule, vous les trouveriez froides et douces comme un fruit d'hiver. Mais on n'effleure pas de la main les femmes nues sur la scène des Folies, ni ailleurs. Le machiniste fraternel se range sur leur passage. Elles vivent nues, protégées et douces. Et si le programme ne les mentionne pas toujours d'une manière évidente, nous leur donnons, dans la salle, des noms dignes de la poésie japonaise : *Celle-qui-ressemble-à-une-jacinthe-rose-pâle ; Celle-qui-a-de-si-beaux-seins ; La-Dorée ; La-brune-qui-a-des-chevilles-de-biche.* Peut-être ne touchent-elles que des cœurs et des sens flegmatiques. Aucune de ces taciturnes idoles n'a appelé, ni retenu, certain amant singulier de la beauté, de qui la rage publicitaire d'Amérique nous a livré le nom tout entier et l'histoire abrégée.

Digitized by Google

Il a nom Lester Gaba. De l'autre côté de l'Océan, il semble qu'on en fait un personnage comique... Que j'aurais peur de lui, et de la femme qu'il a élue ! Celle-ci pourtant est une blonde d'aujourd'hui, longue, lisse, l'œil brun doré, et si modérément fardée que le rose un peu bruni de sa joue paraît naturel. Son compagnon — j'allais écrire son mari — ne la quitte pas. Il la tient tendrement sous le bras, on les voit ensemble dans les bars et les restaurants où se consomment le canard réfrigéré et le champagne français. Elle, Cynthia, s'accoude rêveusement aux tablettes d'acajou, et ses longs yeux mi-fermés posent sur les élégantes américaines un regard qui ne craint pas de rivales. Les femmes ne portent pas ombrage à Cynthia, puisqu'elle est de cire. C'est pourquoi j'ai, même de loin, peur d'elle. Je connais d'elle justement ce qui peut m'effrayer : l'imitation de la vie. Je n'ignore pas non plus qu'elle occupe la chronique piquante de la ville, et le diable sait ce que peut chuchoter la chronique de New-York, quand elle s'y met...

Seul l'art assainit l'œuvre consacrée à la ressemblance. On cite peu de chefs-d'œuvre maléfiques. Un petit nombre de portraits peints traînent des légendes confuses de nécromancie, de transmission occulte. Mais la patiente main qui tient la brosse, le pouce fougueux qui marque de son empreinte le pain d'argile sont purs. Molière invente la statue du Commandeur, Mérimée la Vénus d'Ille. Ce sont là de beaux contes. Leurs héros eussent-ils autrefois existé, je ne trouve rien à redire à ce qu'un Commandeur défunt et statufié, une fiancée divine et de bronze reviennent goûter la vie terrestre et manient les armes que les vivants prêtent aux morts : la vengeance et la mystification.

Est-ce si terrible, l'aspect d'une statue qui s'anime, marche d'un grand pas ankylosé, entraînant dans ses plis de pierre la mousse du dernier hiver, les dépôts des pigeons ramiers

Digitized by Google

et les fleurs égrenées par le marronnier rose ? Si la Victoire de Samothrace, mi-volant, mi-courant, désertait son socle, ses amants — nous tous — la suivraient. Mercure nu, paré de sa seule adolescence, ses petites ailes battantes aux talons, flânant dans le Palais-Royal, ce n'est pas une mauvaise plaisanterie, ni un drame, c'est seulement un prodige.

Mais qu'une des demoiselles figurées derrière les vitres d'un grand magasin s'avise, l'œil long-cillé, la hanche gauchie et la lèvre cyclamen, de traverser la rue ou de s'asseoir dans le hall de la parfumerie, et la panique nous prend. Je ne suis pas de ceux qui font le pari de passer la nuit en compagnie des assassins célèbres, au musée Grévin. Depuis qu'en visitant une galerie de cires j'ai surpris, dans l'œil gris-bleu de Dieu sait quel Papavoine, la paillette qui luit sur les eaux secrètement habitées, je cote à son prix la chaleur des vivants, bons ou mauvais. Elle est déchiffrable, la menace transmise par notre semblable. Mais j'ai peur de Cynthia, femme pétrie par l'homme, qui ne menace personne, qui est pareille aux plus belles d'entre nous. En outre, elle est vêtue, ce qui aggrave son côté maléfique. Plus le sosie plastique participe du modèle vivant, plus il soustrait l'esprit à l'amour de l'art et à la sérénité en l'entraînant vers une idée insane d'utilisation voluptueuse. Cynthia, de qui j'ai vu des photographies ravissantes, n'est pas une œuvre d'art.

« Mannequin, mannequin d'enfer, retourne au diable qui t'a créé ! » s'écrie le héros épris d'une poupée, dans un conte de Hoffmann, que je me permets de signaler à M. Lester Gaba. Il est bon qu'il sache que certaines plaisanteries finissent parfois fort mal. N'apercevant pas de bonne fin à son idylle, je lui souhaite de rompre avec sa compagne, avant que soit venu le temps qu'elle languisse et se décolore. La jeunesse des beautés de cire est courte. Qu'il fuie, avant la craquelure au coin de la bouche, avant la fracture horrible d'un doigt

Digitized by Google

délicat et exsangue, avant la découverte, dans le sein de Cynthia, d'une fine aiguille... Car les voies de Satan, pour n'être pas impénétrables, empruntent ironiquement à celles de Dieu une efficacité sans remède.

En attendant, M. Lester Gaba, penché sur Cynthia, semble se mettre aveuglément à ses ordres, et emplit pour elle une coupe qu'elle ne vide pas. Assis près d'un piano, qu'elle touche de ses ongles pourpres, il a l'air d'entendre les airs qu'elle ne joue pas... Il les entendra. Il a mérité de les entendre. Je ne les lui promets pas à titre de récompense. Bien au contraire. Un jour il croira surprendre sur Cynthia un battement de cils, un glissement des prunelles brun doré, un sourire de la bouche en arc... Il voudra davantage. Il arrachera au charmant simulacre sa robe, le peu de soie et de dentelle qui couvre son corps froid, il exigera, d'un sein insensible, le soupir, la palpitation, la vérité, la nudité... Et tout sera dit pour l'homme à qui le mannequin aura dérobé le précieux dépôt, la parcelle de raison humaine échangée, sans regret, contre un imperturbable égarement.

La Vénus de Milo n'a point, dans son ombre, de contemplateurs honteux, non plus que la Victoire ailée. Je ne suis pas sûre qu'on ne trouverait pas d'amants furtifs et gênés aux pieds, d'ailleurs épais, de la Vénus de Cyrène à Rome. Elle est de marbre mais rosée, et décadente je ne saurais dire par où. Heureusement la tête lui manque. Maintes décapitations d'œuvres antiques, au lieu de nous décevoir, appâtent notre imagination dans un sens respectueux. Deux gros pieds — raccommodés ou ajoutés ? — amarrent Vénus à son socle, si carrément qu'on ne craint point qu'elle remonte à l'Olympe.

De dos, elle est un brin androgyne, tant la hanche est étroite, et modérée la fesse. A la limite de l'embonpoint comme toutes les déesses grecques, bien au chaud dans sa propre chair, elle fut le fidèle portrait de quelque fille superbe

Digitized by Google

de dix-huit ans, qui trempait son pain compact dans l'huile d'olive pure de l'Hellade : rien de tel pour lustrer les bêtes et engraisser les gens. On devine que Vénus faisait la sieste, et mangeait force amandes. Point de muscles visibles, mais partout une rassurante épaisseur, çà et là l'indication d'un pli qui sera plus tard douillet. Quand je l'ai vue, l'enthousiasme italien l'avait hissée sur une table tournante, et elle tournait comme un buste de coiffeur, avec une quiète passivité. On voyait bien que ç'eût été toute une affaire que de la contraindre à frémir. Un détraqué y renonça, et ne lui fit l'hommage que d'un suicide raté. Elle est plus inoffensive, à tout prendre, que ne le fut l'engouement prolongé qu'avouèrent tant de femmes pour les grandes et luxueuses poupées, qui s'habillaient chez les couturiers. Une élégante un peu insane asseyait dans son salon quatorze poupées, — « mes filles », disait-elle — parmi lesquelles on admirait une Chinoise aux cheveux morts, coupés en frange bleue sur le front, une Russe au poil d'argent, une négresse laineuse, une Écossaise aux genoux nus...

Quand leur « mère » les prenait dans son giron, lissait leurs chevelures, rattachait leurs rubans, je me détournais comme d'un mauvais songe. Le jeu malsain découvrait inévitablement l'envers des poupées, les nuques feutrées, le raccord d'un cou de coton à un occiput de porcelaine, et les bras déjetés tendaient leurs petites mains plates en duvetine un peu sale, les jambes sans mollet, chaussées de soie, s'ouvraient cyniquement en V.

Qui de nous deux s'écartait du bon sens, mon amie cernée de poupées et leur parlant, ou moi qui tenais pour suspecte ces copies de femmes, leurs taffetas froissés, leurs toisons et la douceur mortuaire de leurs yeux ? Quand elle ne me serait suspecte que d'avoir servi à des messages obscurs, je vouerais volontiers aux flammes la femme de cire ou d'étoffe.

Digitized by Google

Rien ne me garantit qu'elle n'a pas tendu sa délicate oreille à des paroles que se redisent, d'âge en âge, les figurines poignardées d'épingles.

Un domaine exploité par la haine et la peur, par l'amour qui se fait criminel, ne change pas beaucoup. Il use d'accessoires immémoriaux, un jeu d'épingles, une statuette sexuée... J'allais oublier l'essentiel : la pensée obstinée, dardée sans repos, la pensée salée de larmes et d'insomnie, la pensée qui perce les murailles, chemine le jour, chemine la nuit...

Il m'a été donné de voir une de ces servantes de la magie noire, une statuette de cire, blafarde et souillée, modelée non sans grâce, mais percée de plus de pointes que saint Sébastien. Je convainquis son possesseur de la jeter au feu. Il s'y résolut, et la déposa sur les bûches de sa cheminée. Avant de se défaire, elle s'amollit, et pencha la tête dans les flammes d'un mouvement lent et chagrin, si détestablement pareil à la vie que je n'ai pas gagné, l'ayant vu, l'envie de le revoir.

Il n'est ni décent ni sain d'évoquer, devant l'être vivant et mobile, les bas de soie de Cynthia, les talons-aiguille de ses pieds pointus, quelque boucle scintillante mi-cachée, plus haut que son genou poli...

Chassons le souvenir de cette non-vivante. Réintégrons la chaude poussière du music-hall bien réel : ici les attraits sont plus purs, et plus dévêtus...

— Regarde, la belle, à droite !

— Moi, j'aime la toute blanche au milieu...

— Attention, attention à celle qui vient, oui, la grande qui tient un arc !

Les amis qui m'accompagnent désignent leurs élues comme les pièces d'artifice d'une pyrotechnie : « Oh ! la belle bleue !... » Question de goût, question d'âge, je ne pense pas toujours comme eux. Ma jeunesse est d'un temps qui aimait le potelé,

Digitized by Google

et même le mammelu, aussi ai-je un faible pour la seule des beautés, lentes à évoluer sur la scène, qui se réclame du genre double ponette. Une vraie femme de Willette, presque un Vallotton, ma foi : la taille cintrée, un petit mouvement des hanches à chaque pas, comme les femmes qui traînent des pantoufles sans quartiers, et un ventre court, avec le nombril à la taille. Pour ce qui est de la croupe, vous aurez compris son caractère, quand j'aurai dit qu'un petit rire sournois, dans le public, salue le moment où elle fait volte-face...

N'empêche que cette dame nue qui brave la mode possède un arrière-train joliment bien accroché, et un dos richement sillonné, en lieu et place de ces longs, longs dos rectangulaires et mélancoliques, ou bossués d'omoplates comme à des anges au moment de la mue, si tant est que les anges muent... Sous le fard, on devinait que l'aréole de ses seins, un peu large, était à la mesure de sa gorge et de son audace... « ... Son sein rond et hardi comme l'orbe d'un bouclier d'amazone, et qui respirait, avec la majesté d'un rythme, dans les baleines et les ruches de son corsage... » murmurai-je.

— De qui est-ce ?

— De Barbey d'Aurevilly. Pourquoi me le demandez-vous ? dis-je à la voisine qui m'avait questionnée.

Elle rit :

— Ça paraît drôle aujourd'hui de comparer un sein à un bouclier...

— Parce qu'il n'y a plus d'amazones, même au music-hall. Les dernières amazones, c'est Gertrud Hoffmann qui les a recrutées, formées en peloton et présentées en carrousel, des filles comme des grenadiers, dont je jurerais que la plus légère pesait soixante-dix kilos.

— Soixante-dix ! C'est monstrueux !

— Que vous dites ! Ce fut la dernière fête de la chair et du muscle que l'on vit sur la scène. Depuis, Tabarin lui-

Digitized by Google

même n'a pas osé dépasser quarante-quatre kilos par unité. Vous vous souvenez de la femme nue sur le cheval blanc ? Le cheval de plâtre était, croupe, encolure, poitrail, d'un gabarit plus sensuel que la femme...

Je me tus, par respect pour un épisode de nu exotique qui glorifiait la cueillette des bananes, ou des mangues, ou des chérimoyas. Les semble-cueilleuses arboraient un petit costume hybride, genre pêche à la crevette. Mais les porteuses de corbeilles, authentiquement nues, ne se permettaient d'autre activité que de porter en effet sur leur tête des corbeilles, dans une furieuse lumière de rouge soleil couchant. Ma petite Vallotton, cambrée comme si elle venait de sortir d'un dessin de Gerbault, flanchait un peu de fatigue, d'une jambe sur l'autre; elle et ses compagnes devaient bien en être à leur huitième changement d'absence de costume. En vertu, si je puis écrire, des derniers perfectionnements de la nudité au music-hall, elles étaient libérées de l'affreux et inconvenant cache-sexe, accessoire triangulaire qui tantôt imitait la consistance et la couleur de l'épiderme, tantôt se cloutait de strass, et elles ne se voilaient que d'une touffe de myosotis, d'un brin de mimosa, d'une large pensée de velours, démenti impertinent à Vauvenargues, qui prétendait que « les grandes pensées viennent du cœur ».

Comme nous étions tout près de la scène, aucun relief épidermique, aucune veine gonflée n'eussent pu échapper à nos lorgnettes, et nous convînmes que l'ensemble était de belle qualité. L'air froid qui ne cesse de choir du haut de la scène, de balayer le plateau, de peser sur l'air chaud de la salle et de le remplacer, nous venait par bouffées au visage, et je supputais la température sous laquelle les jeunes femmes nues, immobiles, tenaient avec grâce la pose. Le souffle accouru de l'immense cheminée n'était chargé que d'une odeur de colle et de toile ignifugée. Ni parfum de harem, ni

Digitized by Google

touffeur de salle sportive, ni bonne chaleur axillaire un peu sauvage, comme celle que répand un bataillon de danseuses après la danse. A force de jouer les statues, la femme nue, crépie de la tête aux pieds, tourne au marbre.

Se reposent-elles dans leurs loges ? Elles ne s'y risquent guère. Une chaise de paille ou de bois marque les fesses et raye les cuisses. Les genoux ne doivent pas perdre leur enduit de perle, et de tout contact appuyé se lève sur la peau un halo rouge. L'engagement que signe une dame nue lui interdit le port d'une gaine, mais ne mentionne rien sur l'état de ses orteils... Toujours est-il qu'aujourd'hui une dame nue est une dame sans vêtements, tandis que vers 1905 j'ai connu une « danseuse nue » qui en passant devant ma loge me montrait son fardeau de verre et de métal, de bracelets de chevilles et soupirait : « Sept kilos ! » C'est le poids maintenant d'une bicyclette.

L'entr'acte descendait sur nous et bon nombre de spectateurs se hâtèrent vers la sortie, non pour rentrer chez eux, mais pour rapporter incontinent des nouvelles de la terrible nuit d'hiver. Les uns revinrent en disant : « C'est pire ! » Les autres assurèrent qu'ils coucheraient dans un hôtel du quartier, et je pensai au personnel nu, fragile, qui de l'autre côté de la rampe s'enquérait aussi de la tempête de neige. C'est chez moi un vieux réflexe persistant, en cas d'alerte, d'intempérie ou de danger, que de penser d'abord à ceux qui sont de l'autre côté de la rampe, comme si après une trentaine d'années je faisais encore cause commune avec eux. C'est que je ne les ai pas quittés d'un coup. Je me souviens...

Je me souviens que, tout encombrée d'une grossesse, je m'ennuyais du music-hall, et j'allais souvent passer des soirées paisibles dans la loge de Musidora, que j'ai connue au sortir de l'enfance. Sa charmante beauté, à souhait blanche et noire pour le cinéma, n'avait pas moins de succès au

Digitized by Google

music-hall. Vedette, elle trônait dans une loge tendue de papier blanc et rose, pourvue d'un divan rembourré de noix et d'un fauteuil d'osier. Les photographies s'épinglaient aux murs en si grand nombre, et dans un désordre si vivant qu'on songeait au vol de feuilles que le vent colle au treillage des soupiraux. J'allais oublier le meuble essentiel : une grande jarre méridionale qui contenait, pétillante et renouvelée, la boisson inoffensive nommée « frénette », que fabriquait l'habilleuse. L'unique fauteuil d'osier, le plus grand verre de frénette fraîche, tout cela était mon lot de privilégiée, et pendant l'entr'acte entraient et sortaient des amis, des journalistes comme Robert de J..., mon beau-frère, qui faisait un saut de son journal aux Folies, des peintres comme Pierre Labrouche, des artistes de théâtre et de music-hall, Harry Pilcer en vacances, et combien d'autres... Moments si légers, heures si jeunes... Passages de déesses et de météores... « Dis donc, Musi... » « Musi, prête-moi... » Vagues alternées de silence et de cris, de bouffées d'orchestre, tonnerre adouci des machineries...

Un ongle grattait la porte : « Ça, c'est Bouboule. Entre, Bouboule ! » Bouboule se faisait toute mince, trouvait une place pour elle et son kimono (sept francs quatre-vingt-dix) imprimé de cigognes. Musi m'avait raconté brièvement l'histoire de cette grande Bouboule de dix-huit ans. « Sa mère l'a maudite parce qu'elle ne voulait pas faire la vie, alors elle s'est sauvée. Je lui ai trouvé un emploi dans la figuration. Mais elle ne veut toujours pas faire la vie. Elle a peur des hommes. » Peur, en effet, au point de leur préférer la faim continue qui peut talonner une grande belle enfant de dix-huit ans, quand elle gagne cent vingt francs par mois. « Alors, continuait Musidora, j'ai inventé un truc pour que Bouboule reste rosière et qu'elle mange un peu mieux... »

Bouboule, ficelée dans son kimono vieux rose, se glissait

Digitized by Google

donc dans la loge de Musi, s'asseyait par terre, serrait ses genoux dans ses bras, et se taisait. Son visage maquillé n'avait de touchant que ses grands yeux anxieux, et sa rondeur enfantine. Vers le milieu de l'entr'acte, Musidora, prête à entrer en scène, vêtue d'herbes fluviales, couronnée de même, ses cheveux noirs ondés dansant autour de sa tête, réclamait l'attention :

— Messieurs, Mesdames, je vais vous montrer quelque chose de plus joli que tout ce qui est dans la Revue. Regardez, mais ne touchez pas ! Bouboule, lève-toi !

Bouboule, déjà, était debout, et sa petite figure butée regardait le tapis.

— Une, deusse, troisse ! Bouboule, montre tes seins.

On entendait des rires, quelques-uns trop gros... Mais dès que Bouboule, d'un tour d'épaules, avait laissé glisser jusqu'à la taille son kimono, personne ne riait plus. Car les sommets extrêmes d'une perfection n'inspirent que la gravité. Devant les deux demi-pommes sans défaut, égales, harmonieusement distantes, soulevées par un souffle paisible, couronnées d'une lueur à peine rose, il n'y avait plus dans la loge que des contemplateurs rêveurs et muets.

— Vous avez vu ? Est-ce assez beau ? Bouboule, couvre tes seins ! Et fais le tour de la société !

Un autre tour d'épaule rhabillait Bouboule. Elle prenait le couvercle d'une boîte à poudre en fausse laque et le tendait à la ronde sans sourire.

La première fois qu'elle passa devant Robert de J..., il fouilla son gilet, glissa un billet de cent francs dans le couvercle.

Bouboule s'arrêta court, posa sur le billet, puis sur le visage de Robert de J... un regard de condamnée. Dans ses yeux s'amassèrent deux larmes qui reflétaient les lampes crues de la table à maquillage, et Musidora s'élança :

— Mais non, Bouboule ! Il ne te demande rien, grande

Digitized by Google

idiote ! Voyons, Bouboule, il te donne ça pour te faire plaisir !

— Voui ? dit Bouboule incertaine... Voui ?

— Voui ! cria d'une seule voix le chœur, bien aise, comme on dit, de rompre les chiens.

La sonnette de la fin de l'entr'acte, avec un tact parfait, éparpilla de tous côtés les camarades, les passants, Musidora, moi-même, et Bouboule intacte. Intacte jusqu'à quand ? Des Bouboule, on ne sait jamais qu'une moitié d'histoire, et c'est tant mieux. L'épouvante de Bouboule n'était sans doute qu'un rêve de pureté, auquel elle offrait tous les jours en holocauste sa faim d'adolescente, l'envie d'acheter une robe, d'avoir chaud en hiver, — tous les jours pendant des mois, des années, pour le plaisir tremblant et glorieux de fuir l'homme encore un jour, de dormir seule encore une nuit, de sauvegarder, encore quelques heures, le petit corps têtu, scellé, sa peau farouche et ses seins inexorables.

J'ai connu d'autres vierges, de qui la vocation irrésistible était de se donner. Aussi se donnaient-elles, et principalement au mariage, en quoi elles avaient souvent raison. D'autres fois, il arrivait qu'une vocation si caractérisée contrariait un sentiment que la femme ne compte pour rien, et qui est la pudeur masculine. Je m'explique, par une anecdote.

Quand la fille d'une de mes amies épousa le fils d'un de mes amis, on s'écria : « Ils sont faits l'un pour l'autre ! » Je ne m'écriai rien du tout, car les deux fiancés eux-mêmes étaient amis depuis l'enfance, et je trouvais à part moi que l'amitié tenait beaucoup de place dans ce mariage d'amour. Mais certaines timidités dissimulées, chez la jeune fille, m'étaient de bon augure, de même que certaine autorité chez le jeune homme, âgé seulement de vingt et un ans.

Lorsqu'il fut patent, au bout de quelques semaines de mariage, que « ça ne tournait pas rond » chez les nouveaux

Digitized by Google

époux, les détestables racontars familiaux s'éveillèrent. Il fut impossible, un temps, de discerner, et de quelles bouches venus, le vrai du faux. Qui en parla le premier ? Le jeune mari ? Non, voyons, pas le jeune mari. La jeune femme ? Cette adolescente de la veille ? Vous rêvez. Cherchez plutôt du côté des belles-mères... Ah ! oui, voilà ! Naturellement ce sont les belles-mères ! Point. Les belles-mères fixaient sur les jeunes gens l'attention étonnée des poules qui ont cassé leur œuf en couvant, et elles tombèrent d'accord au moment où l'on s'y attendait le moins. « Ils ont trop de monde autour d'eux, ces enfants, décrétèrent-elles. Qu'ils s'en aillent donc dans un coin tranquille. »

Ils y allèrent, et ce coin avoisinait une petite maison que j'occupais au bord de la Méditerranée. Au lieu de se retrancher dans une solitude de sauvages peu vêtus, je les vis souvent pousser ma barrière rompue et me proposer gentiment leurs services : « Voulez-vous qu'on aille « au pays » porter, chercher votre courrier ? Vous n'avez pas besoin d'un beau kilo de pêches ? Voulez-vous qu'on arrose le jardin ? Qu'on ramasse les pommes de pin et les pignons ? »

Je consentais à tout. Ces enfants de bonne volonté roulaient à bicyclette, se relayaient au volant de leur petite auto, se trempaient, se séchaient, se tenaient par le bras et l'épaule. Seule, l'arrivée du soir semblait leur ôter la gaîté, et pour des mariés de fraîche date ils restaient trop tard hors de chez eux, à danser dans les « boîtes » du port. Je voyais aussi, sur le visage brun et agréable de la jeune femme, une fréquente expression d'incertitude, de vague prière, qui ne disait rien de bon. Mais on ne questionne pas, même diplomatiquement, un couple à peine formé. Leur âge, en somme, était l'âge où tout s'aggrave, où rien ne s'arrange, comme on dit, par la force des choses. J'aurais bien parié que le premier éclaircissement me viendrait par la jeune femme, et j'aurais

Digitized by Google

perdu mon pari. C'est qu'une très jeune femme se méfie de l'expérience acquise par une autre femme, tandis qu'un jeune homme livré au devoir et à l'ennui de conduire un ménage, un peu tyran par-ci, un peu orphelin par-là, glisse assez facilement à la confidence, c'est-à-dire à l'indiscrétion, s'il est assuré que la confidente ne lui tendra que l'oreille. En outre, le jeune homme fut provoqué à se justifier, un jour que devant moi il avait parlé vertement à sa femme, comme un aîné à sa cadette, et bien pis, comme un aîné à son cadet.

Elle n'avait réagi qu'en se taisant, en se mordant l'intérieur de la joue, et prenant sa bicyclette elle était partie pour la foire Sainte-Anne, en nous disant : « A tout à l'heure, je vais acheter des cruches vertes. »

Derrière elle son mari reprit son journal, et moi mon livre, et pendant dix minutes nous n'échangeâmes pas un mot, à moins que je ne porte au compte de la conversation le « Crotte ! » rageur qui tomba des jeunes lèvres de... mettons de Didier, au moment où il brûla, d'une braise de cigarette, son beau pantalon blanc. Il ajouta : « Pardon », et comme je gardais le silence, il me dit inopinément :

— Vous savez, il ne faut tout de même pas croire...

Et il s'arrêta, pour que je pusse répondre, d'un ton mondain, que je ne croyais pas avoir donné à croire que je croyais quelque chose...

— Il ne faut pas croire que je suis un simple mufle.

Bien entendu, je répliquai que la simplicité était rarement l'affaire de la jeunesse. Au lieu de rire, il parut troublé, et mû par le besoin qu'il bridait, depuis des semaines, de « dire quelque chose à quelqu'un », il s'allégea, avec désordre, grandiloquence et enfantillage, de ce qui lui pesait. Il y mit de la réserve, à contretemps, de l'impudeur, chastement. Embarrassée pour user, ici, de l'une et de l'autre, je résume ce qu'il me raconta.

Digitized by Google

Sa grande jeunesse fit de lui, la première nuit de ses noces, un mentor fier de sa science. Tâchez d'entendre par là qu'il ne négligea rien pour éblouir sa femme toute neuve. Et pour commencer, il lui enseigna que l'état de nudité est un état naturel, souhaitable, exaltant et commode.

Il démontra, par faits et gestes, que tout est permis, railla quelques résistances ultimes, et le sommeil s'abattit sur son triomphe abreuvé d'un peu de champagne.

Dès le lendemain, l'étonnement fut pour lui. Car la petite épouse, convaincue, se promenait déjà sans voile, et sans voile s'attablait devant le chocolat mousseux, flanqué de tartines. Didier remit à plus tard de lui dire qu'à certaines heures conviennent certains apprêts, et il se borna à lui jeter un veston de pyjama. Elle ne vit là qu'un jeu, et rendit projectile pour projectile, aussi à l'aise que si elle fût au stade de gymnastique. Ils luttèrent de bon cœur, et quand revint, le soir, la solitude, le tête-à-tête, Janine — mettons qu'elle se nommait Janine — fit voir qu'elle tenait déjà pour naturels en effet, exaltants et commodes, l'état de nudité complète et les ébats qu'il autorise...

— Vous comprenez, conta Didier, il n'y avait pas quarante-huit heures que nous... que nous nous connaissions et... pour un peu j'aurais été forcé de lui dire : « Eh ! là; pas si fort... un peu de tenue, bon Dieu... » Au point que j'en étais choqué, que j'aurais voulu ma petite camarade déconcertée des premières heures, et j'espérais toujours qu'elle allait reculer, trembler, mettre son bras plié sur ses yeux... mais jamais plus elle n'a mis son bras sur ses yeux, ni mordu sa lèvre, ni eu peur de moi... Quand je lui ai fait quelques remarques, elle a ouvert tout grands ses yeux : « Mais puisqu'on est mariés, mon chéri ! » De sorte que par comparaison, c'est moi qui avais l'air d'un coquebin. On parle toujours des conseils à donner aux jeunes mariées *avant* la première nuit...

Digitized by Google

Fichtre, c'est bien plutôt *après,* qu'il faudrait leur apprendre à perdre contenance...

Il boudait, faisait, en parlant, une grosse bouche d'écolier. J'aurais voulu lui dire, entre autres choses excellentes, que pour le rôle, si je puis écrire, de conseiller... posthume, le mariage a pensé justement au mari lui-même; qu'il est dangereux de laisser aux pouliches la bride sur le cou; que le plus difficile, ce n'est pas d'obtenir un paroxysme, mais des phénomènes de régression; que beaucoup de jeunes filles de la veille se débarrassent en un coup de toute vergogne parce qu'elle fait, croient-elles, obstacle au plaisir...

Mais je me tus, pensant que j'avais, moi, passé la saison des pédagogies, et qu'un dieu, ami des amants comme des ivrognes, porterait sans doute Janine à savoir rougir un jour, un jour où la beauté faiblissante recourt à la grâce, doute de la nudité et de l'ardeur qu'elle inspire, et va incertaine au-devant de tes vœux secrets, ô toi, ombrageuse, renaissante et délicate pudeur de l'homme...

Pendant que je songeais, la Revue marchait et dansait vers sa fin. Nous n'étions pas pressés de retrouver la rue, le froid et ses pièges. Mais encore une fois par un bond mental je franchissais la rampe, et je m'engrenais dans un défilé d'artistes qui maîtrisaient leur hâte et réprimaient le terrible frisson qui se propage à l'heure où on laisse « tomber le calo ». La salle pleine reste chaude, mais dans les coulisses et les cages d'escaliers la pesée de l'air, promptement réfrigéré, se fait sentir sur les dos nus et les lombes. Aussi bien, c'est l'heure où le maquillage académique tourne au gris, fonce par plaques comme transparaît la terre sous une neige fondante. Une blonde jaunit légèrement, une mulâtresse rehaussée de turquoises devient mauve; les monochromies ont résisté trois heures et demie, n'exigeons pas davantage. Les voilà, toutes, en scène pour le tableau final, dans un

Digitized by Google

décor qui rappelle de très près les « images de première communion » dépliantes où le premier plan, en myosotis praticables, cèle un second plan de lys pyramidaux, un troisième qui forme autel et candélabres, puis enfin une communiante debout sur des nuées, parmi des anges et des rayons.

A l'instar de l'imagerie catholique, ici la fleur de premier plan est à son poste, les candélabres Louis XV ne se dérobent pas à leur mission, des escarpolettes chargées d'oiseaux des îles suppléent aux anges et aux nuées. Mais tout au sommet d'un si bel édifice, et pénétrée de violente lumière au point que sa chair n'est plus qu'une nacre irréelle, trône la suprême femme nue du dernier tableau, la plus proche de l'insensibilité divine. Car aveuglée elle ne nous voit pas, elle est sourde à tout bruit, sinon au grondement de l'orchestre, à la résonance éolienne des gradins de fer vibrants. Car requise par le mal des hauteurs elle a cessé de bouger, il est douteux qu'elle pense. Elle ne communique plus avec la terre que par ses deux pieds, joints sur son socle, et une sorte de houlette dorée, sur laquelle elle feint de s'appuyer, et j'imagine, devant son isolement d'Andromède, que tous les soirs le vertige dépose, au creux de sa paume froide, une humide trace d'or.

Digitized by Google

TABLE

LA NAISSANCE DU JOUR 5

LA SECONDE 129

PRISONS ET PARADIS 281

PARADIS TERRESTRES 283

Serpents 283

Les paons 286

Écureuil 290

Chienne bull 295

Lézard 299

La panthère noire et les lions 303

Chats-huants 305

Rapaces 308

Léopards 311

Singes 313

LA TREILLE MUSCATE 317

Première treille muscate 317

Voyages 321

Vins 323

Le poisson au coup de pied 327

Digitized by Google

Fleurs 331
Seconde treille muscate 335
Midi sévère 342

En Bourgogne 349
Récriminations 354
Le feu sous la cendre 358
Trente-huit, cinq 362
Puériculture 368
Rites 372
Sur l' « Éros » 375

PORTRAITS. 381
Philippe Berthelot 381
Mistinguett 384
Chanel 387
Landru 390
Pierre Faget, sorcier 394

EN ALGÉRIE 397
Fleur du désert 397
Ahmed 400
Ouled-Naïl 404

NOTES MAROCAINES 407
Marrakech 407
Le muet 410
Rabat 413
Lyautey 413
Fez 415
Sefrou 416
Dar-el Jamaï 418
Déjeuner marocain 420
L'audience du Pacha 423

NUDITÉ 429

Digitized by Google

L'ÉDITION

DES

ŒUVRES COMPLÈTES DE COLETTE

ÉTABLIE SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR PAR LES SOINS DE MAURICE GOUDEKET, A ÉTÉ IMPRIMÉE A DIJON SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE DARANTIERE A CINQ MILLE CINQ CENTS EXEMPLAIRES DONT : CINQ CENTS EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL DES PAPETERIES D'ARCHES, NUMÉROTÉS DE I A 500, CINQ MILLE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETERIES DE GUYENNE, NUMÉROTÉS DE 501 A 5.500. IL A ÉTÉ TIRÉ EN OUTRE, POUR L'AUTEUR ET SES AMIS : VINGT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL BLEUTÉ DES PAPETERIES D'ARCHES, FILIGRANÉ AU NOM DE COLETTE, NUMÉROTÉS DE I A XX, CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL DES PAPETERIES D'ARCHES, NUMÉROTÉS DE XXI A LXX, ET TROIS CENTS EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETERIES DE GUYENNE, NUMÉROTÉS DE LXXI A CCCLXX.

JUSTIFICATION
DU TIRAGE

LE NUMÉRO DE CET EXEMPLAIRE
FIGURE SUR LE TOME PREMIER.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DARANTIERE A DIJON, AOUT 1949
DÉPÔT LÉGAL : 3e TRIMESTRE 1949
LE FLEURON, ÉDITEUR (N° 8)

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01215 5811

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD

Digitized by Google

Digitized by Google